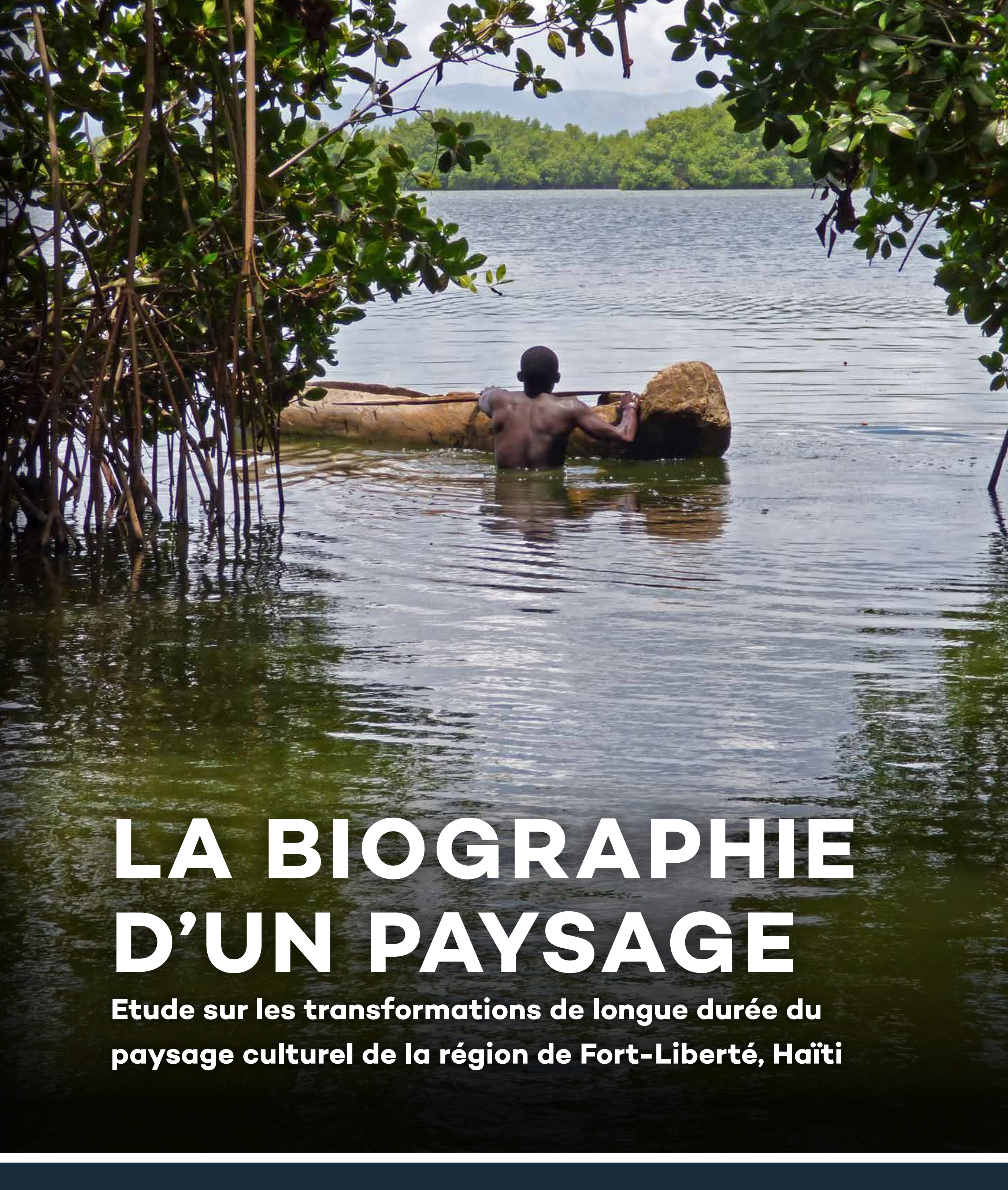


LA BIOGRAPHIE D'UN PAYSAGE

Etude sur les transformations de longue durée du paysage culturel de la région de Fort-Liberté, Haïti

JOSEPH SONY JEAN

LA BIOGRAPHIE D'UN PAYSAGE

Sidestone Press

LA BIOGRAPHIE D'UN PAYSAGE

Etude sur les transformations de longue durée du paysage culturel de la région de Fort-Liberté, Haïti

JOSEPH SONY JEAN

Published by Sidestone Press, Leiden
www.sidestone.com

Lay-out & cover design: Sidestone Press
Photograph cover: Front cover: Fisherman at Lagon aux Boeufs.
Back cover: Village of Meillac, photos are taken Joseph Sony Jean.

ISBN 978-90-8890-839-2 (softcover)
ISBN 978-90-8890-840-8 (hardcover)
ISBN 978-90-8890-841-5 (PDF e-book)

This research has received funding from the Netherlands Organisation for Scientific Research (NOW Spinoza, Hofman 2014) and was sponsored by ERC-Synergy project NEXUS1492.

Contents

1

Introduction

1.1. Tout se fait dans la durée

Au cours des prospections archéologiques, dans la région de Fort-Liberté, un habitant nous a expliqué le processus de la disparition des ruines d'un ancien pan de murs construit pendant la période coloniale française. Ces ruines, appelées *Borne-Soldat*[1], font l'objet d'un long processus de dégradation avant que tous leurs éléments constitutifs disparaissent pour toujours. Cependant, elles sont encore préservées dans la mémoire des membres de la communauté, et plus particulièrement dans celle de cet habitant qui associe les ruines coloniales à la mémoire du passé historico-esclavagiste de la région. Certaines ruines ne laissent toutefois pas la même gamme de souvenirs, car tout dépend des modalités d'interactions qui se manifestent entre les communautés et les sites archéologiques. C'est un paysage qui génère des récits sur les traces du passé, lesquelles sont imbriquées dans des endroits où des communautés exercent des activités quotidiennes. Ces vestiges prennent des formes relatives à des pans de murs coloniaux ainsi qu'à des objets mobiliers amérindiens.

Des gens de la communauté se questionnent parfois sur les *coquillages* de mer retrouvés dans des secteurs éloignés des littoraux et en viennent à deux principales idées. Il s'agit pour certains de l'extension de la mer dans le passé, alors que d'autres pensent, avec raison, aux survivances du passage des habitants originels.

Ces vestiges des anciennes occupations correspondent aux interrelations complexes que les gens développaient avec leur milieu. Il existe en même temps des relations ponctuelles que les humains établissent avec les traces du passé de façon consciente et inconsciente. C'est d'elles que découlent parfois des récits, des stratégies de pérennisation de traces culturelles, ainsi que leur destruction. Les vestiges archéologiques de la période amérindienne de la région de Fort-Liberté correspondent à une longue période, à une histoire profonde, qui remonte des millénaires et des siècles avant l'érection du *Borne-Soldat.* D'ailleurs, au moment des manifestations coloniales françaises, les sites amérindiens avaient fait l'objet d'investigations par des érudits français, à tel point qu'il fut alors décidé de créer le premier musée antiquaire relatif au peuple amérindien, dans la ville coloniale du Cap (Delpuech 2015, 2019). Certains sites disparaissent comme

1 Ancien point de vigie situé à l'intersection des secteurs de Garde Saline, de Malféty et de la ville de Fort-Dauphin, il aurait pour fonction d'abriter des soldats qui surveillaient l'entrée de la ville coloniale.

Borne-soldat et d'autres survivent dans le paysage actuel. Ils sont attribués, bien évidemment, aux premiers groupes qui ont emporté ces *coquillages* de mer et qui ont fabriqué d'autres éléments matériels en les intégrant dans leur mode de vie quotidienne. Ils représentent des manifestations des groupes humains dans la région, qui s'étendent sur plusieurs millénaires.

En général, les vestiges archéologiques mis au jour témoignent de l'implantation de plusieurs groupes culturels produisant de multiples enchainements d'établissements, que l'on détecte principalement par la culture matérielle. D'autres traces actuellement visibles se développaient parallèlement à *Borne-Soldat,* et représentent des témoins de la colonisation française, qui réinvestissait le paysage après les impacts de la colonisation espagnole sur les populations locales de l'époque.

Ces populations amérindiennes ont mis en place des rapports à des variables écologiques auxquelles ils donnent du sens. Ils s'attachent aussi à des secteurs côtiers et des îlets – pour s'ajouter aux aires de l'intérieur des terres – afin de donner lieu à un paysage culturel. Si, pendant la période coloniale française, les établissements des habitations coloniales sont de nature économique, les dynamiques d'occupation amérindienne peuvent prendre aussi l'état des dimensions symboliques (voir Bérard 2013a et 2018). En cela donc, les différentes perceptions que les groupes culturels ont du milieu contribuent au processus de l'essence du paysage.

La région de Fort-Liberté offre cette possibilité de questionner sur les dynamiques d'occupation de l'espace conduisant à la création du paysage culturel, qui, par nature, est continuellement changeant (Waters et Kuehn 1996). Les indices d'établissement qui dessinent la région laissent penser bien évidemment à des choix décisifs, qui ont animé certains groupes culturels pour développer des relations complexes dans le processus de l'occupation de l'espace. Si le nord de la République d'Haïti offre un tableau impressionnant relatif aux dessins d'établissement ayant engendré le développement culturel, les secteurs environnants de la baie de Fort-Liberté restent cependant l'exemple parfait des manifestations intensives des groupes culturels dans la longue durée.

Depuis l'occupation amérindienne, cette région a été constamment habitée. Les groupes humains des périodes coloniales espagnoles, françaises, ainsi que ceux des époques historiques récentes, s'y sont installés tout en transformant le milieu. Tout paysage culturel est conditionné en permanence par des relations sociales, car c'est un processus dynamique de l'homme et de son environnement (Berque 1994 : 6). Ainsi, l'installation dans les espaces côtiers, tout près des rivières, peut prendre des fonctions stratégiques liées à l'économie de subsistance, à des significations symboliques, etc. Avant l'arrivée des Espagnols, les Amérindiens avaient déjà fait de cet environnement un espace social complexe, qui s'explique par leur mode d'organisation sociale et politique (Deagan 2004, 2012; Oliver 1997, 2009; Rouse 1992; Wilson 1990, 1997). Des évidences archéologiques ont démontré que le bord de mer, les terres intérieures, les plateaux, ainsi que les montagnes, ont été des endroits décisifs pour les installations amérindiennes (Koski-Karell 2002; Moore et Tremmel 1997). Cette région fait partie des plus riches témoins liés à la dynamique des populations amérindiennes d'Haïti.

Les premières recherches menées par Irving Rouse et Froelich Rainey à Fort Liberté ont permis d'établir la première base pour la caractérisation chrono-culturelle des populations amérindiennes grâce à une approche typo-stylistique des assemblages céramiques (Rainey 1941; Rouse, 1939, 1941, 1992). L'analyse en profondeur de cette

culture matérielle, associée aux modalités d'établissement issues de la bande nord de l'île, révèle la coexistence et l'interaction entre les différents groupes culturels et leurs dynamiques complexes d'occupation de la région (Herrera 2018; Hofman *et al.* 2018; Koski-Karell 2002; Ulloa Hung 2014).

Les événements historiques de 1492 ont généré des changements rapides et des impacts considérables sur la population amérindienne et sur l'environnement de l'île, particulièrement le nord d'Haïti, où ont eu lieu les premières interactions avec les Européens. Dans son journal de bord, Christophe Colomb avait décrit les premiers habitants de l'île comme des pacifistes sauvages non chrétiens qu'il fallait convertir au christianisme (Dunn et Kelly 1989). Cette vision ethnocentrique avait tracé la voie aux répudiations des manifestations culturelles des communautés amérindiennes et avait conduit à des impacts dramatiques sur leur florescence culturelle et sur l'environnement.

Cette invasion coloniale a pris forme au travers d'un processus contraignant qui consistait à la création de villes en mettant en place des stratégies liées à des mouvements forcés des habitants originels pour travailler principalement dans des mines et des champs (Cook 1993 ; Waszkis 1993 ; Cocker 2001, Altman 2007 ; Deagan et Cruxent 2002 ; Anderson-Córdova 2017 ; Deagan 2001). Assoiffés de l'or du paradis terrestre, les Espagnols ont recouru à des dispositions cruelles pour casser toute activité de résistance de la part de ces communautés (Las Casas 1999). L'introduction des captifs Africains pour travailler dans des champs comme esclaves et pour remplacer, en partie, la main-d'œuvre amérindienne presque décimée avait conduit à des rapports interculturels de ces différents groupes ethniques composant le paysage culturel. Ces rapports prennent leurs racines dans des dispositions urbaines suivant des tâches domestiques, dans la réalisation d'activités communes relatives aux champs ou mines contrôlées par les colonisateurs, ainsi que dans la rébellion qui avait pris la forme d'insurrections et de marronnage comme réponses à l'oppresseur (Guitar 1998; Landers 2000, 2006; Vega 1979). Les côtes de l'île, semblent avoir été habitées par un nombre important d'Amérindiens, d'ailleurs, Colomb l'a bien mentionné dans son journal de bord (Dunn et Kelly 1989). Par la suite, la plupart de ces derniers ont été insérés dans des espaces coloniaux, dont la ville de Puerto Real. Le premier *outspost* européen établi passagèrement, La Navidad, en 1492, représente la première base matérielle de la colonisation de l'Amérique. Toutefois, sa signification la plus importante découlait des relations qui s'établissaient entre les colons, les habitants originels et l'environnement naturel. Ce sont des rapports de cause à effet, la ville de Puerto Real fondée en 1503 donne le ton à ces dynamiques coloniales et représente plus profondément la colonisation espagnole du nord d'Haïti. Des rapports d'échanges à courte et à longue distance, des rapports intercommunautaires, des pratiques spirituelles sont autant d'aspects liés aux activités quotidiennes des groupes amérindiens qui sont associés à l'organisation sociale des Amérindiens, effondrée par le pouvoir colonial espagnol (Deagan 2004).

Les stratégies d'occupation spatiale des Espagnols dans le nord d'Haïti (Fig. 1) correspondent à un grand projet politique instauré plus largement par la fondation d'un ensemble de villes sur tout le territoire (*cf.* Herrera 2018 : 15). La bande nord de l'île avait connu un dépeuplement graduel à cause des contrebandes, d'où la destruction de Puerto Real au profit de Bayaha, nouvelle ville devant lutter contre les mêmes pratiques illicites. Caractérisée par son éloignement vers l'intérieur des terres, soit environ 10 km de la baie de Fort-Liberté, Bayaha n'était qu'un projet contre la contrebande. Pourtant,

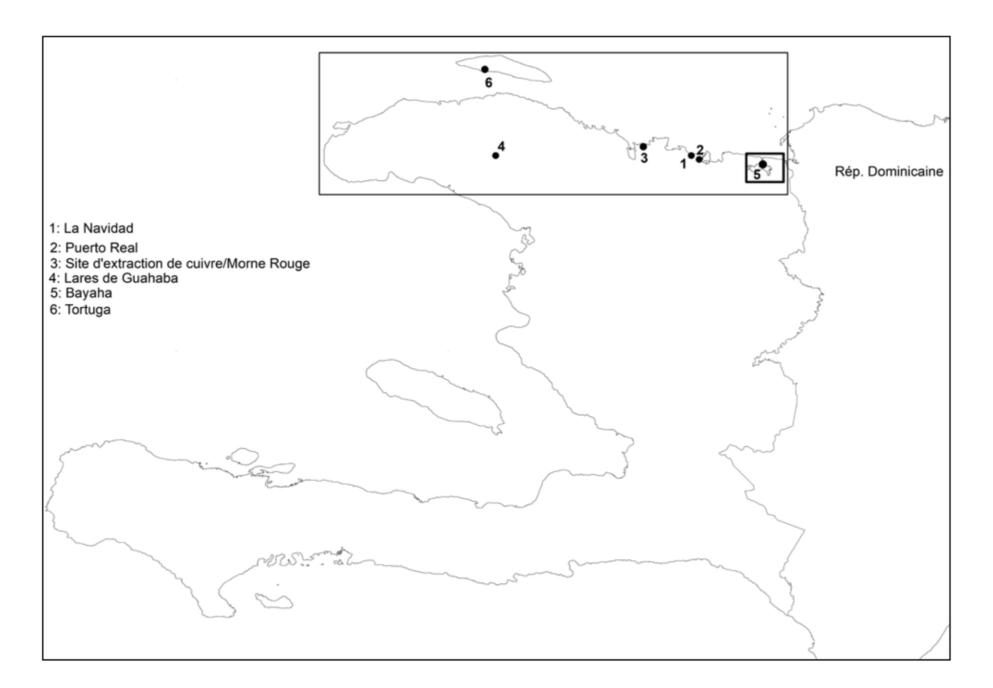


Figure 1 : activités coloniales espagnoles sur les côtes nord d'Haïti (Jean 2019).

elle a connu le même sort de destruction moins de 30 ans après son éviction pour la même cause que celle de son établissement. La transformation du paysage amérindien résulte de cette lutte coloniale pour la domination et le contrôle du territoire, de ses ressources naturelles et de ses habitants, produisant des conséquences lourdes et désastreuses qui menèrent à l'effondrement des communautés amérindiennes.

Peu de temps après l'aménagement vers l'est par les Espagnols[2], les plaines alluviales du nord d'Haïti allaient connaître la forme la plus radicale de l'appropriation de l'espace associée au développement de grandes habitations agricoles. C'est une stratégie coloniale qui s'introduit avec de grandes infrastructures techniques et de la constitution d'une main-d'œuvre servile africaine pour développer sur le temps long une économie de plantation basée principalement sur l'exportation du sucre, de l'indigo et du café (Brunard et Garrigus 2016; Cauna 1987, 2013; Garrigus 2006; Hector et Moïse 1962; Saint-Louis 2005). Le Nord-Est d'Haïti est l'une des principales zones d'opérations qui s'était avérée économiquement, politiquement et stratégiquement importante pour la maintenance de la colonie de Saint-Domingue. Ce dernier aspect corrobore la vision coloniale qui consiste à protéger l'espace approprié en établissant un système défensif[3] imposant aux frontières des terres espagnoles. Le développement des habitations sucrières avait bénéficié des rivières Lamatrie et

2 La montée de l'impérialisme européen a forcément poussé le partage du Nouveau Monde, Eldorado pour les Européens. Bien avant la division de l'île en deux possessions, de la France à l'ouest et de l'Espagne à l'est, le nord d'Haïti a connu d'importantes installations de boucaniers français. C'est alors que se développèrent les premières perceptions sur le paysage culturel (*cf.* Chalevoix 1733; Oexmelin 1688).

3 Les traces de ces fermes sont encore visibles à travers un ensemble de ruines endommagées et exposées comme un patrimoine culturel oublié.

Massacre situées aux frontières de la partie espagnole, des plaines alluviales côtières et de l'intérieur pour établir l'économie coloniale de Fort-Liberté. Érigée sur les côtes de la baie, la ville coloniale avait représenté le milieu administratif tandis que les bourgs et les secteurs agricoles représentaient le paysage rural. En dehors de son faible rang économique dans la colonie, elle était construite autour d'un système défensif, qui protègeait non seulement la ville coloniale, mais plus généralement toute la bande nord, en cas d'attaque venue de très près ou de plus loin.

Le nord d'Haïti est particulièrement important dans l'histoire des premiers territoires colonisés par les Europées en Amérique. En effet, il correspond au lieu ayant subi les premiers impacts de la colonisation européenne par l'établissement du premier fort colonial européen, La Nativité (La Navidad) en terre colonisée. Le regroupement vers l'est par les Espagnols lors du deuxième voyage de Christophe Colomb en 1493, suite à la destruction de La Navidad, colle au résultat conflictuel entre colonisateur et colonisé pour contrôler l'espace (Hofman *et al.* 2018). C'est dans ce sens qu'il faut rappeler que la colonisation n'a jamais eu un effet doux, et ne fut pas non plus une *rencontre heureuse* pour les populations envahies, car elle a généré dès son début des douleurs mentales, psychologiques et physiques. Plus tard, avec le retour de Christophe Colomb, les interactions entre colonisateurs et colonisés s'intensifient et les rapports de force qui se manifestent, poussent des communautés amérindiennes à des négociations au niveau des processus de contrôle territorial et de l'appropriation de l'espace, mais aussi à des résistances comme réponse à la colonisation (Anderson-Córdova 2017; Arrom et Garcia Arevalo, 1986; Deagan 1985; Deagan et Cruxent 1993; Deive 1989; Guitar 2001; Mira Caballos 1997). Des réactions de résistance locale à court et à long termes, fragmentées par la faiblesse organisationnelle des Amérindiens, ont conduit à l'occupation extensive des territoires. L'histoire culturelle de la région de Fort-Liberté, au travers de son passé profond, est peu connue en dépit des travaux archéologiques réalisés dans le nord d'Haïti (Deagan 1987, 1995; Hamilton et Hodges 1982, 1995; Keegan 2001; Rainey 1936, 1941; Rouse 1939; Rouse 1941). Focalisées généralement sur l'archéologie des périodes amérindiennes et espagnoles, les recherches archéologiques relatives au développement culturel nécessitent des attentions particulières susceptibles à des interrogations qui concernent la transformation du paysage culturel dans la longue durée.

L'histoire de la région est longue, construite à partir de plusieurs séquences culturelles qui ne sont pas isolées mais qui, au contraire, façonnent le paysage culturel. Elles expliquent les processus de son changement qui peut être attribué aux transformations dans la matérialité et dans la réorganisation de l'espace. En fait, le paysage culurel est le produit des mutations de diverses echelles temporelles. Les travaux archéologiques sur le paysage culturel s'étaient concentrés sur un fragment d'histoire ; leur importance est capitale, mais il paraît nécessaire d'envisager une extension temporelle relative à d'autres moments historiques pour appréhender les dynamiques qui ont contribué à la transformation du paysage dans la longue durée. La transformation du paysage amérindien ne s'arrête pas à la colonisation espagnole[4], elle se dessine dans une durée liée à des

4 Les prospections archéologiques ont été réalisées à Fort-Liberté dans le but de connaître le développement historique de la région. Des informations archéologiques issues d'En Bas Saline et de Puerto Real situés dans la commune de Limonade, à environ 40 Km de la zone d'étude, sont prises en compte dans cette recherche. Le fait que cette étude soit basée sur la transformation du paysage, …

activités de mutations et de continuité. Des secteurs habités par les premiers habitants ont connu, dans le temps, des abandons, et des réaménagements, qui ont tous laissé des traces reflétant les différents groupes humains ayant exercé des activités.

La plupart des secteurs sur lesquels se développaient des activités coloniales françaises avaient été habités antérieurement par des Amérindiens. Si les gens vivant dans ces endroits s'étaient développés différemment, à certains moments, ils avaient interagi de façon comparable avec l'environnement par l'exploitation des ressources économiques. Un ensemble de sites contenant à la fois de la culture matérielle coloniale et amérindienne démontre la réoccupation des emplacements et témoigne des lieux persistants révélant la longue histoire d'occupation et d'activités socio-économiques.

Cette recherche[5] se lie à l'archéologie du paysage pour comprendre la dynamique des occupations amérindiennes et coloniales[6]. Il s'agit d'étudier le paysage culturel dans la longue durée suivant une approche multidisciplinaire et diachronique en associant des données archéologiques, croisées à l'ethnographie et de l'histoire. Cette étude s'intéresse donc à une caractérisation des établissements culturels et à comprendre l'évolution des profondes transformations ayant affecté la région de Fort-Liberté.

1.2. Objectifs et questions

L'objectif général de la recherche consiste à comprendre d'une part le développement substantiel du paysage de la région de Fort-Liberté, depuis l'occupation amérindienne

---

...sur une longue durée, répond à la nécessité d'incorporer des informations sur la période coloniale espagnole pour discuter les différentes phases du processus de la colonisation de la région. Les informations issues de ces sites archéologiques se révèlent cruciales dans la compréhension des premiers moments des manifestations coloniales produites dans le nord d'Haïti à la fin du XV[e] et au début du XVI[e] siècle. Ces deux sites représentent les premières traces de la colonisation européenne dans la région, c'est pourquoi il s'avère nécessaire d'intégrer ce cadre spatio-temporel dans les analyses et les discussions sur les dynamiques paysagères de la période coloniale.

5 Cette étude se rattache au "Project Synergy NEXUS 1492 : New World encounters in a Globalizing World". Ce projet est financé par le European Research Council (Grant agreement n° 319209) et dirigé par la Professeure Corinne Hofman. Il a pour but d'étudier les impacts des rencontres coloniales dans les Caraïbes, le lien des premières interactions entre le Nouveau et l'Ancien Monde. C'est un projet transdisciplinaire qui utilise diverses échelles spatiales et temporelles pour élucider les dynamiques interculturelles entre Amérindiens, Européens et Africains dans la Caraïbe. Il s'agit en quelque sorte de mettre en lumière les transformations des sociétés amérindiennes durant la longue période coloniale.

6 La période suivant l'indépendance haïtienne de 1804 est cruciale dans son histoire pour appréhender les stratégies mises en place pour créer un nouveau paysage culturel. Une grande partie des habitations coloniales a été détruite pendant l'«impensable révolution des asservis de Saint-Domingue» (Trouillot 1995). Il faut aussi préciser que l'emplacement de certaines habitations a été réapproprié durant le Royaume de Christophe dans le nord. Des matériels archéologiques du XIX[e] siècle comme des céramiques européennes sont présents dans l'environnement matériel. Ils sont liés en partie à la période royale de Christophe et celle qui la substitue. Le grand remodelage du paysage fait, qu'au travers de cette étude, il est difficile d'aller en profondeur dans cette question pour reconstituer le processus du changement après l'indépendance, si d'autres sources de données et de recherches archéologiques approfondies ne sont mobilisées. Cependant, cette période est particulièrement cruciale dans le processus d'appréhension des dynamiques de réorganisation de l'espace par le bais d'une échelle temporelle plus large. L'intérêt pour cette échelle temporelle est loin d'être estompé en ce qui concerne notre approche sur la question de transformation à long terme du paysage. Toutefois, il s'agit dans cette recherche de mettre en relief les dynamiques spatiales d'établissement, retraçant la vie des habitants originels et la période coloniale de la région de Fort-Liberté.

à la période coloniale française en passant par la colonisation espagnole, et d'autre part son importance dans le contexte contemporain. Des objectifs spécifiques s'ajoutent, à savoir :

- évaluer les évidences archéologiques amérindiennes et coloniales découvertes dans le nord d'Haïti ;
- explorer les changements du paysage à travers les traces culturelles de différents groupes humains au cours du développement historique ;
- comprendre les significations sociales des sites archéologiques insérés dans certains lieux du paysage actuel.

Ces objectifs, associés aux différentes questions, ont été abordés lors des travaux de recherche : en quoi les traces archéologiques relatives aux dynamiques d'occupation de longue durée nous informent-elles sur la biographie du paysage de la région de Fort-Liberté ? Quelles sont les caractéristiques culturelles des paysages amérindien et colonial ? En quoi consistent les transformations du paysage amérindien à la suite des manifestations coloniales espagnoles et françaises ? Que signifient les vestiges amérindiens et les ruines coloniales pour des membres des communautés actuelles ?

Le paysage fait toujours partie d'un cadre spatial et temporel qui nous permet de comprendre un ensemble de paramètres liés à l'humanin et son milieu. En ce sens, les paysages sont toujours dynamiques et sont en constante évolution ; la région de cette recherche s'avère donc un palimpseste complexe, caractérisé par des multicouches sociales et historiques. Il est important d'utiliser une perspective théorique qui prend en compte le changement à long terme dans la contextualisation des différentes séquences liées aux occupations, à l'abandon, à la colonisation de l'espace ainsi qu'aux lieux spécifiques transformés par d'anciens groupes sociaux.

Cette recherche sur la « biographie du paysage » – traduction littérale de l'anglais « Landscape Biography[7] » – se situe principalement dans la lignée des contributions de Roymans *et alii.* (2009 : 356), qui soutiennent que les biographies doivent se concentrer sur les régions pour « explorer la dimension de longue durée des transformations des paysages de la préhistoire à nos jours en considérant le paysage à chaque instant comme le résultat intermédiaire d'une interaction complexe et de longues dates entre l'histoire des mentalités et des valeurs, les changements institutionnels et gouvernementaux, les développements sociaux et économiques et les dynamiques écologiques ». En outre, les paysages devraient être conceptualisés en tenant compte des individus et des groupes qui les ont façonnés au fil du temps (Kolen *et al.* 2015 ; Kolen et Witte, 2006 ; Pollard et Reynolds 2002 ; Roymans *et al.* 2016 : 336). Comme le paysage a une dimension temporelle et qu'il est étroitement lié à l'activité anthropique (Ingold 2000) ; il est important de comprendre les couches attribuées aux différentes actions de l'homme (Bailey 2007). Le paysage créé par les Amérindiens a été sévèrement modifié par la colonisation européenne, aussi ces impacts peuvent être considérés comme les résultats de la domination européenne d'où les nouvelles cultures matérielles ont été introduites. De nouvelles

7 Voir chapitre 3 sur les approches théoriques du paysage.

formes d'organisation et de réaménagement de l'espace ont été mises en œuvre en s'ajoutant à la préconisation de grandes habitations agricoles coloniales.

Le croisement des données archéologiques, historiques et ethnographiques constitue le soubassement des stratégies mises en place pour appréhender le développement substantiel de la région d'étude. Ces stratégies s'opèrent principalement au moyen des prospections pédestres non systématiques destinant à identifier des secteurs caractérisés par des empreintes d'établissements amérindiens et /ou coloniaux. Des anciennes cartes et des documents de la période historique s'ajoutant aux informations ethnographiques ont constitué la ligne directrice de l'approche de cette étude.

1.3. Présentation des chapitres

L'approche de la biographie du paysage apporte de nouvelles considérations pour appréhender le développement historique de la région de Fort-Liberté. Cette approche s'intéresse aux différentes stratégies des groupes humains du passé, à différentes échelles temporelles, impliquant les paysages. Dans la société actuelle, la biographie du paysage peut permettre d'aborder des questions concernant les relations entre les personnes et les sites archéologiques qui peuvent induire des comportements liés aux diverses perceptions des communautés sur les patrimoines archéologiques. Afin de cerner ce phénomène lié à la transformation du paysage de Fort-Liberté, ce présent chapitre sert de justification à cette recherche en mettant en évidence les objectifs ainsi que les questions qui ont guidé à l'élaboration de cette recherche.

Le deuxième chapitre expose les dimensions géographiques et culturelles de la région d'étude. Il s'agit de faire ressortir les différents aspects environnementaux, en particulier les typologies du sol et de la végétation, ainsi que la biodiversité associée à cette microrégion. Sur le plan culturel, ce chapitre fait état des dynamiques de peuplement des premiers groupes culturels amérindiens et coloniaux de la région. Pour approcher cette dimension culturelle, il s'avère nécessaire de l'étudier au prisme des démarches théoriques qui collent avec l'idée de longue durée des transformations du paysage.

C'est dans ce sens que le troisième chapitre passe en revue des questions soulevées sur la notion paysage et discute l'approche biographique du paysage comme soubassement clé de cette étude.

Le quatrième chapitre met en évidence les stratégies adoptées pour la réalisation de ce travail. Il concerne les démarches relatives aux collectes, aux descriptions et à l'analyse des données archéologiques de la zone d'étude. S'ajoute à cela l'explication des choix des données historiques, de l'inventaire de la culture matérielle ainsi que la mise en évidence de la documentation ethnographique.

Les chapitres 5 et 6 concernent les données archéologiques des sites amérindiens et coloniaux. Le chapitre 5 dresse l'inventaire des sites amérindiens pris en compte dans la région d'étude. Grâce à une description des modalités d'installation, la connaissance sur les modes d'occupation de l'espace est élucidée. La distribution de tous les types de sites coloniaux est mise en évidence dans le chapitre 6. Pour mettre en lumière les dynamiques d'occupations coloniales espagnoles, les sites tels qu'En Bas Saline et Puerto Real, décisifs durant les premiers moments de la colonisation espagnole, sont pris en compte, même s'ils ne font pas partie du polygone d'étude. Ils servent lors de moments de transition dans le processus du développement à grande échelle la colonisation de la

région de Fort-Liberté, laquelle est constituée d'un ensemble de vestiges et d'emplacements liés à la période coloniale française. Ils sont donc mis en exergue à partir d'une analyse concernant leur distribution dans le paysage.

La dernière partie, chapitres 7 et 8, concerne la discussion et la conclusion de l'étude. Si le paysage est constamment dynamique, c'est grâce aux différentes actions entreprises par les groupes dans l'environnement naturel que ces dynamiques prennent forment et dessinent le paysage. Ce sont des manifestations liées à des perceptions, à des rapports symboliques et matériels. Considérant la longue durée dans laquelle l'histoire de région s'est développée, ce chapitre se consacre à des discussions sur les modalités des répartitions des sites amérindiens à Fort-Liberté et leurs caractéristiques culturelles. Une analyse sur les étapes de la colonisation espagnole est mise en avant pour comprendre comment cette colonisation transforme le paysage amérindien. En outre, ces chapitres s'attachent à discuter les dynamiques coloniales du paysage manifestées par un ensemble d'habitations coloniales et de sites défensifs reliés par des réseaux de communications et séparés par des frontières pour former un paysage colonial rural, dont les ruines alimentent des perceptions sociales au sein de la communauté locale. Le chapitre 8 revient aux objectifs et aux interrogations guidant la recherche et expose des idées pour de futures recherches.

2

Contexte géographique et culturel

> *« Pour ma part, si j'ai rappelé quelques détails de ces hideuses boucheries, ce n'est point par délectation morose, c'est parce que je pense que ces têtes d'hommes, ces récoltes d'oreilles, ces maisons brûlées, ces invasions gothiques, ce sang qui fume, ces villes qui s'évaporent au tranchant du glaive, on ne s'en débarrassera pas à si bon compte. Ils prouvent que la colonisation, je le répète, déshumanise l'homme même le plus civilisé ; que l'action coloniale, l'entreprise coloniale, la conquête coloniale, fondée sur le mépris de l'homme indigène et justifiée par ce mépris, tend inévitablement à modifier celui qui l'entreprend ; que le colonisateur qui, pour se donner bonne conscience, s'habitue à voir dans l'autre la bête, s'entraîne à le traiter en bête, tend objectivement à se transformer lui-même en bête. C'est cette action, ce choc en retour de la colonisation qu'il importait de signaler »* (Césaire 1955 : 10).

L'île entière (Haïti et République Dominicaine) possède une superficie de 76 555 km^2, et elle est la deuxième plus grande île de la Caraïbe après Cuba. Hispaniola, est le nom donné à l'île par Christophe Colomb en 1492. Mais elle serait appelée aussi Ayiti ou Bohio par premiers habitants de l'île (Barrow 1766 : 440 ; Herrera Malatesta 2018 ; Geggus 1997 ; Las Casas 1999 ; Kerr 1811 : 275). L'île entière est caractérisée par de nombreux reliefs correspondant à des montagnes escarpées, des vallées fluviales à l'intérieur qui sont de grandes tailles, vertes et fertiles. D'importantes chaînes de montagnes composent les deux cordillères parallèles de l'île et la plus importante est la Cordillère centrale. Cette dernière est située entre le nord de la République d'Haïti et le sud de la République Dominicaine. Le Pic Duarte, situé en République Dominicaine mesure 3 098 mètres, est le point culminant de toute la région de la Caraïbe. De longues côtes, des plaines, de hauts plateaux et des montagnes forment, en effet, la topographie de l'île. Elle est composée de deux grandes vallées. Il s'agit de la cuvette nord passant de la Plaine du nord d'Haïti vers l'est par la République Dominicaine, le long de la vallée du Cibao jusqu'à la baie de Samana. En effet, c'est dans la vallée du Cibao qu'est située la Vega Real, connue comme la plus grande et la plus fertile plaine de toute l'île. Par ailleurs, cette île est constituée à la fois des terres de haute altitude et des basses terres côtières qui présentent des variétés écologiques telles des forêts de broussailles sèches, des savanes de mangroves et des forêts tropicales.

La péninsule d'Haïti occupe un tiers de l'île majoritairement montagneuse. Elle est composée de plusieurs îles et îlets qu'on retrouve particulièrement dans le sud et le nord. Haïti est dominé par les montagnes ; les plaines représentent moins de 20 % du territoire, dont les plus importantes sont les plaines du nord, du Cul-de-sac et la plaine des Cayes (IICA 2006 : 4). Le climat d'Haïti est de type tropical humide, avec une température moyenne de 25° C, mais des variations existent en fonction de la topographie des sommets et des plaines (Bolay 1997). En altitude, on enregistre des températures beaucoup plus fraîches que dans les plaines. Naturellement, entre les mois de novembre et de mars, le climat s'avère moins chaud, grâce aux vents alizés, mais également lors des fortes pluies. Généralement, la moyenne annuelle des précipitations vacille entre 1 440 et 2 000 mm et peut varier selon les régions. Deux saisons pluvieuses sont bien marquées, d'avril à mai et de septembre à octobre, et ont souvent débouché sur de sérieuses inondations. L'enregistrement des dégâts cycloniques est toujours de grande envergure parce qu'Haïti est situé sous la trajectoire des cyclones tropicaux. Haïti contient plusieurs étangs d'eau douce, dont le plus important est celui de Miragoane, situé dans le sud du pays et un seul lac, le lac Azuei, partagé avec la République Dominicaine. Il possède de grands dépôts calcaires éocènes et miocènes et est riche en silex cryptocristallin (Moore 1994). Ce dernier a été utilisé par beaucoup de groupes amérindiens pour fabriquer des outils. Ce silex, communément présent, se retrouve tout au long des cours d'eau, et parfois il émerge du sol (Luedkte 1992 ; Pantel 1988 ; Woodring *et al.* 1924 ; cf. Koski-Karell 2002 ; Moore 1994).

Ce pays possède une énorme richesse en terme de biodiversité, illustrée par les travaux de plusieurs chercheurs (Hedges et Wood 1993 ; Sergile et Woods 2001 ; Timyan 2011). Cette biodiversité concerne notamment la flore, composée de 37 % de plantes endémiques regroupant 5 000 plantes vasculaires avec plus de 300 Rubiaceae, 300 orchidées 300 Graminacea, 330 Asteraceae et 200 Melastomataceae (Barker et Dardeau 1930 ; Dod 1992 ; Logier 1982 ; Sergile et Woods 2001). La faune occupe aussi une place importante avec plus de 2 000 espèces.

2.1. La région Fort-liberté

La région Fort-liberté est rangée dans la bande nord d'Haïti. Elle comprend de longues côtes depuis la frontière avec la République Dominicaine jusqu'au département du Nord-Ouest. La bande nord est caractérisée par des secteurs semi-arides et des plaines alluviales, lesquelles sont propices à l'agriculture. Cette région peut annuellement recevoir moins de 1 000 mm de pluie (Aube 1999 : 47 ; Aube et Caron 2001). Elle comprend aussi le massif du Nord, considéré comme une extension de la Cordillère centrale, ainsi que la plaine du Nord. La région de Fort Liberté est donc un espace côtier maintenu par la baie de Fort Liberté au milieu, la baie de Caracole au sud et la baie de Manzanille à l'est, limitrophe avec la République Dominicaine (Fig. 2). Elle comporte de petits îlets, dont le plus grand est celui d'île Bayau, qui tous ont été habités pendant la période amérindienne.

C'est donc une région de basse élévation, composée majoritairement de plaines et de petites collines. En effet, la baie conserve un emboîtement assez complet de formes, depuis les falaises élevées et découpées jusqu'aux petites « plaines » qui uniformisent son fond (Ménanteau et Vanney 1997). Les littoraux sont variés, car on trouve des

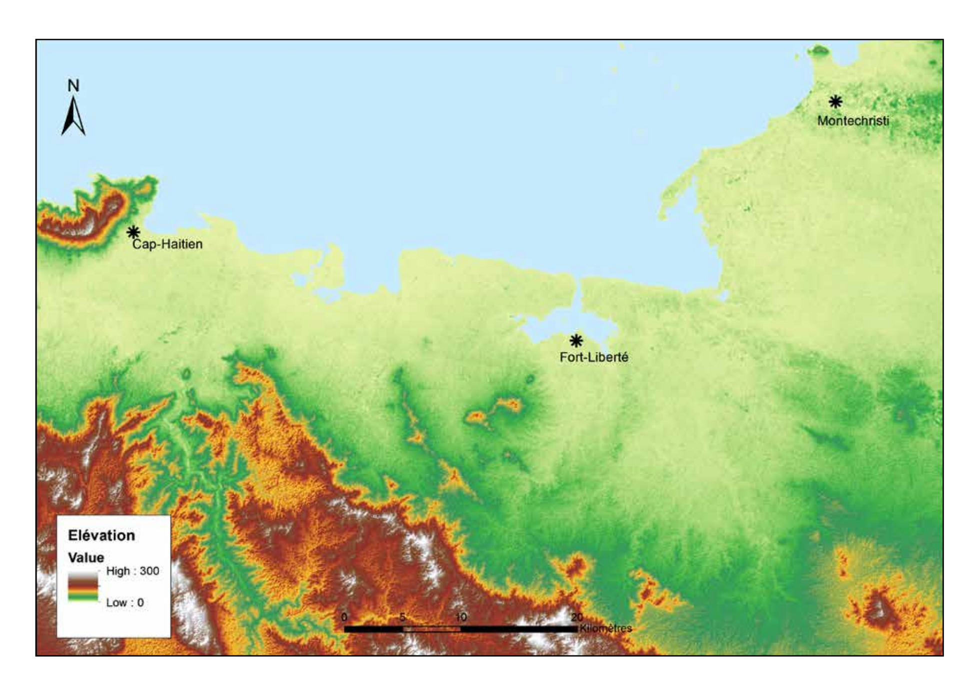


Figure 2 : carte régionale d'une partie des départements du Nord et du Nord-Est d'Haïti (Jean 2019).

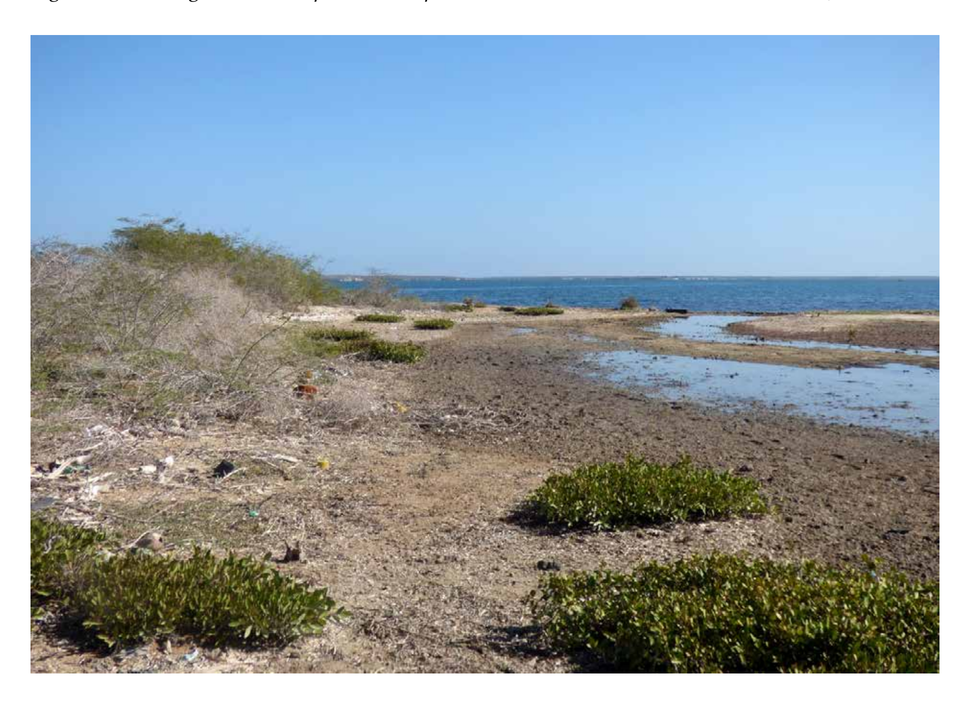


Figure 3 : dégradation côtière du secteur de Garde Saline (Photo : Jean 2016).

zones relativement plus ou moins hautes situées dans les côtes des Frédoches orientaux du bas Maribarou, ainsi que des parties basses comme les secteurs de Garde Saline, de la zone urbaine et de Dérac. Certaines sections du littoral sont marquées par des érosions marines et des changements ont, sans aucun doute, eu lieu au niveau de ces secteurs

relativement bas (Fig. 3). L'évolution du littoral est surtout liée aux aménagements anthropiques, particulièrement au déboisement ayant « provoqué une intense érosion des versants des mornes dans les bassins hydrographiques […]». (Ménanteau et Vanney 1997 : 35). Il est démontré surtout par le biais des corrélations d'une carte ancienne et d'une image du satellite Spot 2 que les lignes de rivages dans certains endroits, particulièrement au niveau de Limonade et de Petite Anse ont beaucoup changé de 1492 à nos jours (Ménanteau et Vanney 1997 : 34-35). Cela explique qu'en général, le paysage de la bande Nord a forcément changé à travers le temps. La région de Fort Liberté entre aussi dans ce cycle de changement qu'on observe dans certains secteurs sur les côtes, où l'on assiste à des érosions qui se manifestent en bordure de mer. Ce sont des changements d'ordre naturel autant qu'anthropiques (Fig. 3). Dans la baie de Fort Liberté, ce changement découle d'activités anthropiques et peut prendre la forme d'appropriation de l'espace côtier, surtout dans le secteur de Phaéton, et de déforestation abusive de la végétation côtière dont les habitats de mangroves dans les secteurs de Garde Saline.

2.2. Les typologies du sol et végétations

Haïti est constitué majoritairement de sols calcaires, issus des roches sédimentaires, ainsi que des éléments d'origine volcanique. La région de Fort Liberté se compose de résidus alluvionnaires, qui forment des sols arables particulièrement riches dans les rivières actuelles (Kramer *et al.* 2013 : 15). Le relief terrestre se forme à partir des accumulations littorales, de montagnes basses ainsi que de couverture détritique (Fig. 4).

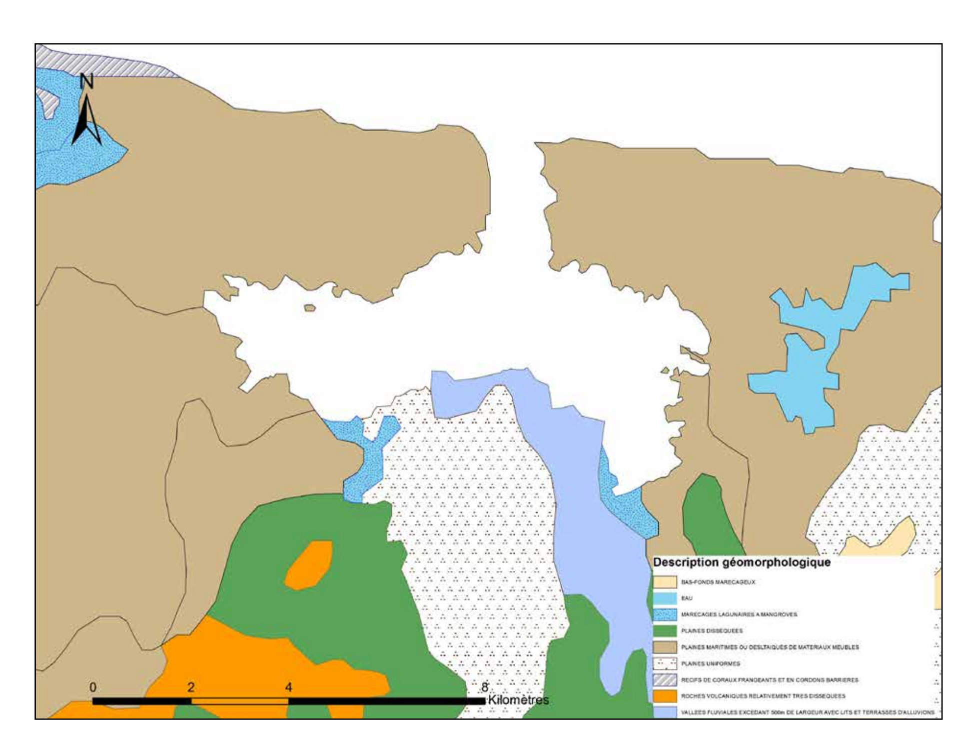


Figure 4 : géomorphologie de la région d'étude. Source : CNIGS (Jean 2019).

Loïc Ménanteau et Vanney (1997) ont réalisé un travail esssentiel sur l'environnement et le patrimoine culturel dans la région de Fort Liberté. La typologie du sol a été étudiée plus pertinemment qu'auparavant. Ainsi, ils ont mis en relief plusieurs types de

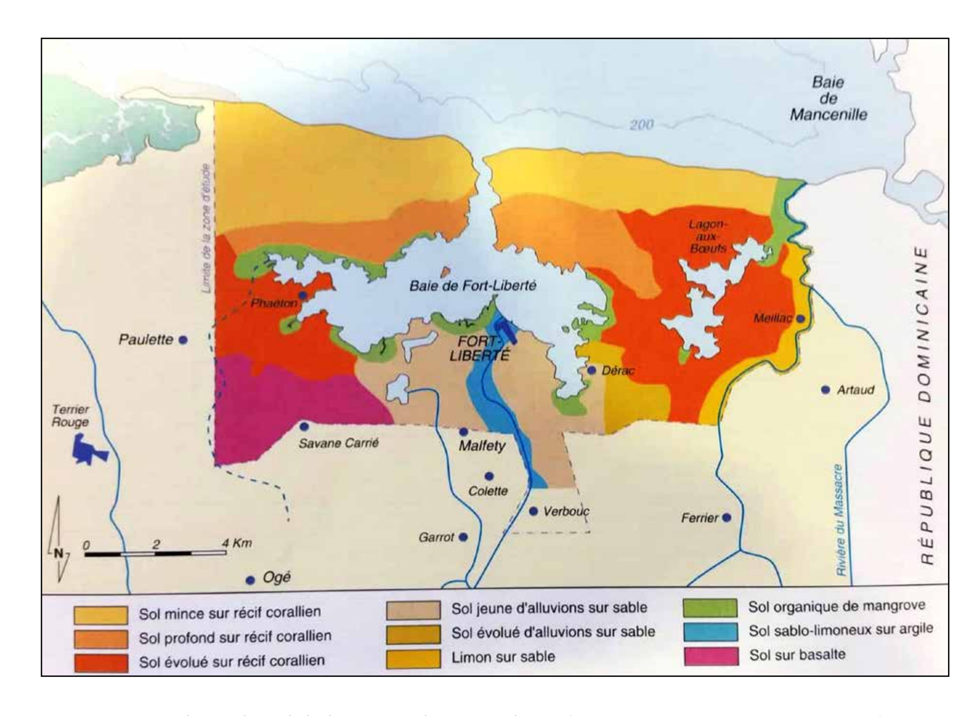


Figure 5 : typologie du sol de la région de Fort-Liberté (Ménanteau et Vanney 1997 : 16).

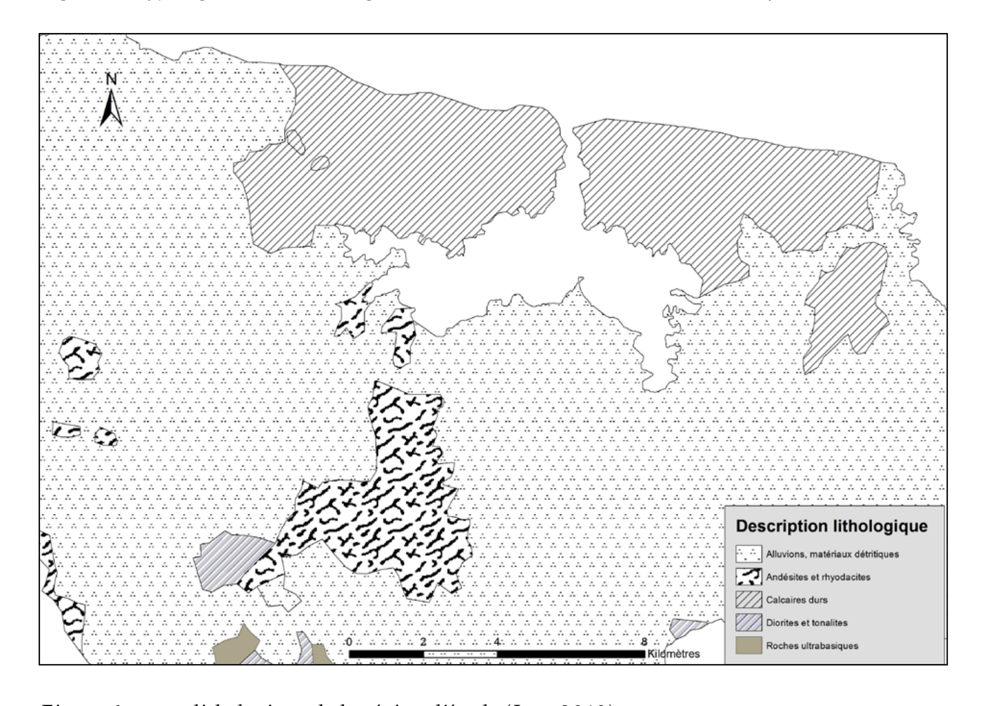


Figure 6 : carte lithologique de la région d'étude (Jean 2019).

sols qui composent cette région. Il s'agit de sol mince sur le récif corallien, de sol profond sur le récif corallien, de sol jeune d'alluvions sur sable, de sol évolué d'alluvions sur sable, de limon sur sable, de sol organique de mangrove, de sol sablo-limoneux sur argile et de sol sur basalte (Ménanteau et Vanney 1997 : 16) (Fig. 5). Le sol organique de mangrove s'étend sur plusieurs secteurs littoraux du secteur de Phéeton, de Garde Salines, des côtes de Dérac, ainsi que du Lagon aux Bœufs.

Du point de vue lithologique, la région de Fort-Liberté est formée majoritairement des alluvions et matériaux détritiques, d'andésites et de rhodites. S'ajoutent à cela des calcaires durs situés dans les deux parties des Frédoches, de diorites et de roches ultrabasiques (Fig. 6).

Les mangroves s'étendent sur environ 154 km^2 en Haïti et font partie des végétations côtières, surtout la bande nord d'Haïti, comprenant particulièrement Port-de-Paix, de Limbé, Cap-Haïtien, la Baie de Caracol, et Fort Liberté. Kramer et ses collègues soulignent que l'on rencontre dans la région « des mangroves, des herbiers marins et les récifs des baies des côtes nord qui sont des zones de frai et de croissance importante pour les poissons, les mollusques et les crustacés ; ces habitats[8] protègent la région côtière contre l'érosion, l'action des vagues et les ondes de tempêtes » (2013 : 13). Mais, beaucoup de ces endroits subissent des dégradations. Leur processus de disparition s'est accéléré, car les activités anthropiques ont d'énormes impacts sur la résilience des littoraux. Pourtant, les mangroves jouent un rôle important pour la reproduction des espèces littorales et pélagiques (Kramer *et al.* 2013). Elles occupaient une place prépondérante dans la stratégie de subsistance pour les communautés amérindiennes et assurent toujours une fonction déterminante pour l'économie locale contemporaine. Plusieurs types de mangroves sont normalement recensés en Haïti, dont les types *Rhizophora mangle*, *Avicennia germinans*, et *Laguncularia racemosa*, signalés pour le Haut du Cap et la Rivière salée (Aubé et Caron 2001 : 274 ; Kramer *et al.* 2016). La végétation comprend différentes particularités (Ménantau et Vanney 1997 : 16). Il faut noter que l'agroforesterie, comme sous-classe des terres agricoles, comprend les arbres anciens dont le diamètre est supérieur à 40 cm et la hauteur dépasse 15 m (Kramer *et al.* 2013 : 69). Elle est une des principales caractéristiques de la végétation terrestre, constituée des zones de l'intérieur de Fort-Liberté que l'on peut observer à travers l'occupation du sol (Fig. 7). Cependant, cette région est dominée par le couvert arbustif d'*Acacia Farnesiana* (Kramer *et al.* 2016), qu'on retrouve particulièrement dans les secteurs peu habités.

La végétation épineuse se trouve surtout dans les savanes des Frédoches, caractérisées par des sols nus de calcaires coralliens (Ménanteau et Vanney 1997 : 16). La région de Fort Liberté possède une importante biodiversité, constituée par de nombreuses espèces de plantes endémiques et de faune. Elle a été évaluée par les travaux de Kramer et ses collègues (2016), complétant ainsi des travaux précédents (Ménanteau et Vanney 1997 ; Sergile *et al.* 2012 ; Sergile et Woods 2001). Ils révèlent la richesse de la biodiversité de la région, avec plusieurs espèces d'oiseaux, de vertébrés terrestres, d'amphi-

8 Les mangroves représentent un habitat important pour les oiseaux et les reptiles.

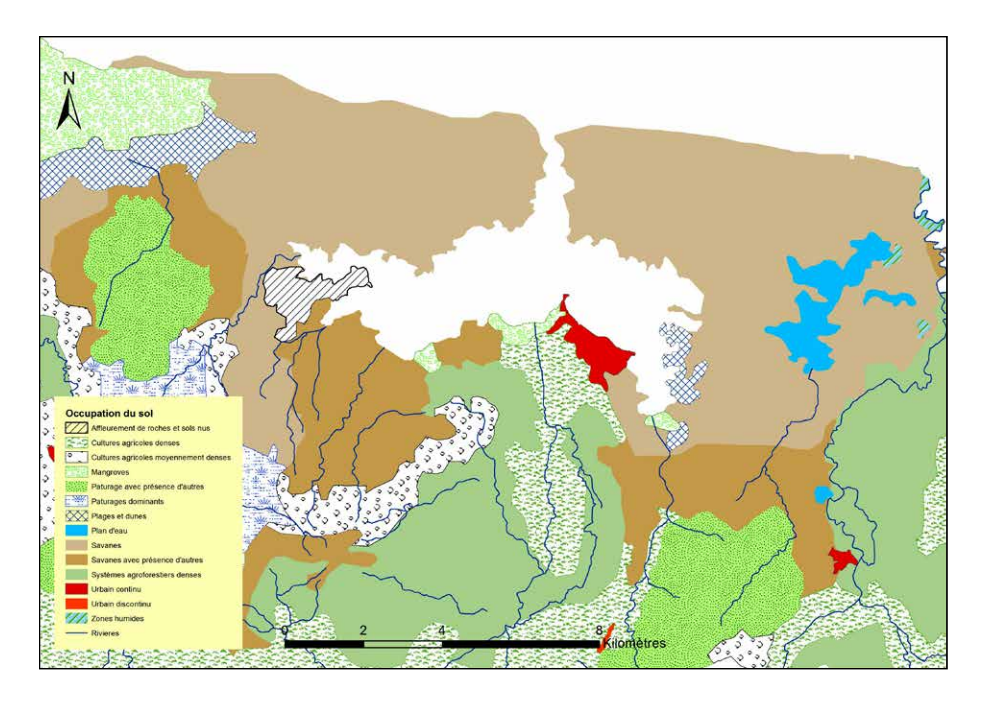


Figure 7 : état d'occupation des sols. Données CNGIS (Jean 2019).

biens, de reptiles et de mammifères terrestres (voir Kramer *et al.* 2016). La biodiversité[9] de la région correspond donc à la présence d'un important nombre total d'espèces et de certaines espèces rares et endémiques (Kramer *et al.* 2016).

Par ailleurs, les activités anthropiques remontant à plusieurs siècles ont généré des impacts considérables et ont éliminé ou gravement décimé un certain nombre d'espèces endémiques dans cette zone (Kramer *et al.* 2016 : 100). Beaucoup d'espèces fauniques sont aussi recensées dans le Lagon aux Bœufs (Ménanteau et Vanney 1997 ; Kramer 2016 ; Posner *et al.* 2010 ; Sergile et Woods 2001). Ce dernier est un ancien bras de mer séparé de la côte, associé à la Rivière du Massacre et à d'autres ruisseaux qui l'alimentent. Il s'étend sur environ 5 000 hectares (5 km^2) (Ménanteau et Vanney 1997).

Le cadre hydrologique de la région est marqué par les rivières du Massacre et de La Matrie, qui arrosent les cantons de Meillac, Mapou et les anciennes plaines coloniales avoisinantes. Les plaines de Dumas, Bayaha et Mafety sont traversées par la rivière Marion, qui alimente le secteur côtier de Garde Saline. D'autres rivières temporaires, telles que Rivière Maurice ou Ravine Blanche, s'additionnent aux variables environnementales de la région, surtout au cours des saisons pluvieuses.

9 Kramer et son équipe résument le nombre d'espèces animales et végétales formant la biodiversité du Parc Nationale des trois Baies (PN3B) des côtes nord d'Haïti (Limonade, Caracol et Fort-Liberté). Ils avancent que cette « diversité animale et végétale la plus importante a été découverte dans les eaux marines peu profondes du parc. Au total, trois cent une (301) espèces distinctes d'organismes benthiques sessiles et vagiles ont été recensées, y compris cent quarante-neuf (149) espèces d'éponges, cinquante-et-une (51) espèces de coraux durs, quarante-trois (43) espèces d'octocoralliaires, et vingt-et-une (21) espèces d'échinodermes. Concernant les poissons marins, au total, cent quatre-vingt-trois (183) espèces distinctes ont été recensées dans les eaux du parc, y compris une espèce endémique de la famille des *Serranidæ* (*Hypoplectrus)* que l'on ne trouve que dans la Baie de Fort-Liberté » (Kramer *et al.* 2016 : 9-10).

Cet espace plat et semi-aride, associé à de petites collines ainsi qu'aux variables écologiques, forment l'environnement de la région de Fort Liberté. Sa biodiversité génère la prolifération des faunes marines et terrestres ; elle a conditionné la survie des premiers habitants de la région et permis l'accroissement des plantations coloniales de la région.

2.3. Les premiers établissements culturels amérindiens

L'histoire des établissements des groupes culturels dans la région du nord d'Haïti concerne l'arrivée des premiers groupes qui s'installaient à l'intérieur des terres et dans les espaces côtiers et insulaires. Le plus grand espace insulaire correspond à l'Ile de la Tortue sur laquelle un grand nombre de sites amérindiens ont été mis au jour par des chercheurs au cours des années 1990 (Koski-Karell 2002 ; Moore et Tremmel 1997). Les occupations insulaires se sont répandues sur l'île à Rat près de Cap Haïtien et sur les îlets de la baie de Fort-Liberté. En effet, les premières traces de peuplement de la bande nord ont été découvertes sur le site de Savane-Carrée II, dans la région de Fort-Liberté, correspondant à 3000 av. J.-C.. Cette date peut correspondre à l'émergence des premiers peuplements en Haïti, correspondant à des dates plus anciennes, et sont attribuées à l'occupation de l'ouest d'Haïti.

L'état de connaissance sur l'origine des premières migrations amérindiennes en Haïti doit être compris dans un contexte caribéen, et cette problématique reste encore ouverte. En effet, des chercheurs ont examiné plusieurs scénarios relatifs aux points d'origine et aux facteurs qui ont causé les premières migrations vers la Caraïbe insulaire. Ils se sont basés sur des comparaisons stylistiques et technologiques des objets lithiques des Grandes Antilles aux industries lithiques les plus anciennes documentées sur le continent voisin. Cette première tentative fut mise en évidence par William Coe (1957), qui a observé les grands couteaux fabriqués à lames de silex d'Haïti et les a comparés à ceux trouvés au Belize, tout en proposant des traits communs avec les assemblages de la Mésoamérique. La côte du Golfe et le sud des Etats-Unis n'ont pas été négligés comme point d'origine potentiel (Hahn 1961 : 181-182, *cf.* Callaghan 2003 : 323) ainsi que l'ouest du Venezuela (Veloz Maggiolo et Martin, 1983 ; Veloz Maggiolo et Vega, 1982).

Par le biais du projet de *Computer simulation* mis en place par Callaghan (1990, 1991, 2003), la possibilité d'une migration du nord de l'Amérique du sud, du nord de l'Amérique centrale ainsi que du sud de la Floride n'a pas été écartée. Cependant, il soutient que le nord de l'Amérique du Sud laisse apparaître des assemblages partageant plus de similitudes avec ceux du début de la période relative aux groupes Saladoïdes des Grandes Antilles. En même temps, il reconnaît que les assemblages de ces deux régions continentales présentent également des différences importantes. Il soutient par ailleurs que la Floride peut également avoir contribué aux premières cultures amérindiennes des Grandes Antilles, en reconnaissant les dangers du voyage, et la probabilité d'un contact sporadique (2003 : 336). L'idée que la péninsule de Yucatan aurait été le lieu d'origine des premiers migrants des Grandes Antilles est généralement acceptée par la plupart de chercheurs (Keegan 1995 ; Rouse 1992, 2000 ; Wilson *et al.* 1998 : 351 ; voir aussi Reid *et al.* 2014).

Les dates relatives aux traces des premiers établissements amérindiens dans la Caraïbe correspondraient au site archéologique Banwari Trace (5840- 5720 BC) situé à Trinidad et Tobago (Pagan Jimenez *et al.* 2015, voir aussi Tankersley *et al.* 2018). Pour Haïti et la République Dominicaine, il s'agit de Duclos VII (4160 av. J.-C.) et Vignier III (3630 av. J.-C) (Moore 1992, 2019 ; Wilson 2007) pour Haïti et de Casamira (3300 BC) pour la République Dominicaine Wilson 2007 : 27).

Les établissements de Duclos VII et de Vigner III sont insérés dans la région de Cabaret en Haïti et sont situés à une dizaine de kilomètres l'un de l'autre (Moore 1992 ; Moore et Tremmel 1997). Ils marquent les sites les plus anciens d'Haïti. Mais l'ensemble des dates radiocarbones disponibles pour cette période permet d'imaginer une dynamique d'établissement qui s'étend sur différentes régions du pays. Les traces des premiers établissements amérindiens d'Haïti sont classées au sein d'une chronologie traditionnelle prônée par Irving Rouse, qui divise la période amérindienne en Age Lithique, Age Archaïque et Age Céramique (Rouse 1992 : 52).

Cette classification avait placé Cabaret (Haïti) au sein de l'Age lithique, considéré comme l'un des trois foyers culturels identifiés dans les Grandes Antilles attribués aux premiers groupes culturels insulaires (Seboruco à Cuba, Cabaret en Haïti et Barrera-Mordán en République Dominicaine). Ce placement découle des publications de certains chercheurs (Cruxent et Rouse 1969 ; Flebes Duenas 1980 ; Koski-Karell 2002 ; Kozlowski 1980 ; Moore 1994 ; Rouse, 1992 ; Pantel 1988 ; Veloz Maggiolo 1972). Ces groupes culturels sont placés dans la série dénommée Casimiroïde, laquelle est dérivée du site éponyme Casimira de la République Dominicaine. Des assemblages d'artéfacts correspondant à des lames bifaciales, des couteaux, des grattoirs représentent les outils lithiques des premiers peuplements, considérés comme de petits groupes de chasseurs-cueilleurs nomades (Cruxent et Rouse 1969 : 42-3), qui ne connaissent que la technologie de la pierre taillée (Rouse 1992). Cependant, ces études n'ont pas pu fournir d'informations adéquates sur l'organisation sociopolitique, sur les comportements alimentaires, ainsi que sur les modes d'appariation du paysage. Dans ce cas, les aspects technologiques de la production de la culture matérielle ne peuvent pas fournir toutes les informations nécessaires pour catégoriser ces groupes culturels. Pourtant, aucun de ces premiers sites fouillés n'a fait l'objet de suffisamment d'études approfondies pour soutenir des conclusions générales concernant la démographie économique, l'organisation sociopolitique et les autres aspects de leur culture (Keegan et Hofman 2017: 23-35).

Selon la chronologie traditionnelle, la période archaïque survient après environ 2000 ans et faisait partie des sous-séries Courian, développées au sein de la série Casimiroïde des Grandes Antilles. Cette sous-série est datée à Haïti et la République Dominicaine entre 2000 av. J.-C. à 145 ap. J.-C., suivant l'évolution sur place des premiers groupes culturels (Rouse 1992). Des techniques de coupage, de polissage de la pierre, des coquillages et de l'os, associées à une économie de subsistance basée principalement sur les fruits de mer, sont autant d'éléments que les chercheurs ont attribués à cette période. Keegan et Hofman (2017) évoquent Rouse (1992) et Veloz Maggiolo (1991) qui croisaient la technologie de la pierre et le comportement économique des habitants ; des objets tels que des couteaux, des lances, des grattoirs servaient à chasser des crocodiles, lamantins et baleines.

Selon les auteurs, ces groupes sociaux se servaient aussi d'un ensemble d'outils correspondant aux haches simples et aux haches à double panneton, les meules, les pendentifs en coquille, les coquillages polis, les boules de pierre, les mortiers avec des lignes incisées, les pilons coniques, les objets cérémoniels en pierre (Rouse 1939, 1941 ; Rouse et Moore 1984). Ces objets sont par ailleurs autant d'éléments qui expliqueraient la distinction entre ces deux périodes (Rouse 1992 ; Veloz Maggiolo 1991).

Fort-Liberté est considéré comme l'un des foyers culturels de cette sous-série des premiers groupes humains en Haïti. Les auteurs se sont basés sur ces nouvelles formes typologiques et technologiques avec les artéfacts issus principalement des sites archéologiques de Couri I, Couri II, Savane Carré I, Savane Carré II et Rivière Maurice. Les sites Cacoq I, Cacoq 2 à Limbé, dans le nord et Île-à-Vache dans le sud d'Haïti, présentent des similitudes technologiques aux artéfacts trouvés dans la région de Fort Liberté et sont ajoutés à la sous-série casimiroïde, appelée *Couri Culture* (Moore 1992; Rouse et Moore 1983). En effet, les travaux antérieurs effectués dans la région du nord d'Haïti, y compris dans l'Ile de la Tortue, ont mis en évidence plus de 50 sites, qui auraient été interprétés comme des établissements situés entre 2000 av. J.-C. à 500 ap. J.-C., en suivant le schéma de la caractérisation chrono-culturelle de Rouse (Koski-Karell 2002 ; Moore et Tremmel 1997).

Il faut noter que la conception relative à la chronologie « rousienne » (Rouse 1992) est cependant remise en question par des chercheurs qui optent pour le terme *Archaïque* ou *Période Pré-Arawak* (voir par exemple, Rodriguez Ramos *et al.* 2008 ; Keegan 2007 ; Keegan et Hofman 2017 ; Hofman et Antczak 2019) pour désigner tous les groupes culturels installés dans la Caraïbe insulaire avant l'expansion des groupes Saladoïdes. Ces nouvelles considérations sont soutenues par des révisions de quelques attributions qui constituaient la toile de fond de la caractérisation chrono-culturelle basée principalement sur la technologie d'outils lithiques. Des auteurs suggèrent que la dichotomie entre Age Lithique et Age Archaïque ne tient pas pour caractériser ces périodes (Rodriguez Ramos 2007 ; Rodriguez Ramos et Pagán Jiménez 2006 ; voir Rivera-Collazo 2011 : 36) en arguant qu'il n'y a jamais eu un âge lithique dans la caraïbe insulaire, puisque les premiers habitants avaient connu d'autres types de culture matérielle (Rodriguez Ramos 2013 : 133). Le problème est que les sites connus comme étant principalement des ateliers lithiques ne présentent pas toute la gamme des activités culturelles de ces groupes (Keegan et Hofman 2017 : 28).

La remise en question de la dichotomie entre Age Lithique et Age Archaïque permet en même temps de porter un autre regard approfondi sur les pratiques socio-économiques des groupes culturels existant avant les groupes saladoïdes. Certains rejettent ainsi l'idée de l'introduction des pratiques de l'agriculture et de poteries dans la Caraïbe vers 500 av. J.-C. En ce qui concerne la pratique de l'agriculture[10] et la domestication des plantes, Pagán Jiménez s'intéressant de près à cette question montre que les pratiques agricoles avaient été cruciales avant l'arrivée des groupes saladoïdes dans la Caraïbe insulaire, issus de l'Orénoque, en Amérique du Sud. Ces nouvelles hypothèses découlent des évidences archéologiques trouvées dans des contextes archaïques. Par exemple, les sites archéologiques Maruca et Puerto Ferro à Porto Rico, datés entre

10 Cette question est discutée dans un contexte chronologique plus vaste, allant de 6000 av. J.-C. à 1500 ap. J.-C. (voir Reid 2018).

Nom du site	C14/ AA[1]	Beta Analytic
Savane Carrée II (Lith)	4610 ± 90AA	42 232
Rivière Maurice (Arch)	4170 ± 60 AA	52 434
Gillote (Arch)	3260± 60AA	52 888
Couri I (Arch)	3010± 70AA	71 640
Couri II (Arch)	1710 ± 70AA	41 783
Four à Chaux (Arch)	1570 ± 50AA	92 269
Ile Boucanier (Ostionoïde)	1090± 80AA	42 231
Ile-à-Cabrit (Ostionoïde)	1050+-60AA	176 686
Lagon aux Bœufs (Meillacoïde)	1040+-60AA	103 875
Meillacoïde (Meillacoïde)	990+-60AA	129 750
Gros Roche (Chicoïde)	530+-60AA	158 468

1 AA= avant aujourd'hui équivalent à BP signifie Before Present en anglais.

Tableau 1 : Dates radiocarbones pour la région de Fort-Liberté (sites datés à partir de Strombus Pugilis, Bureau National d'Ethnologie).

environ 2890 à 390 ap. J.-C. ont livré des objets de broyage et de pilonage qui sont associés à des plantes domestiques[11], comme le maïs et le manioc, les haricots et autres plantes alimentaires, y compris les patates douces et l'igname (Pagán Jiménez 2009 ; 2011 : 96 ; Pagán Jiménez *et al.,* 2005, 2015 ; voir aussi Newsom 1993).

La période dite archaïque a été considérée comme un moment historique pendant lequel les gens n'utilisaient pas non plus la céramique. La présence de la poterie a été pourtant signalée dans des sites archéologiques des Grandes Antilles relatifs aux contextes préexistants aux Saladoïdes ou Ostionoïdes (Atiles et Lopez Belando 2005 ; Garcia 1998 ; Godo 1997 : 26 ; Jouravlena 2002 : 36 ; Ortega et Guerrero, 1981 : 48 ; Ramoli et Nadal 1983 ; Ulloa et Valcárcel Rojas 2002 ; Veloz Maggiolo 2001 ; Veloz Maggiolo *et al.*, [1974-76] ; Veloz Maggiolo et Ortega, 1996 ; Walker 2005). Toutefois, ces faits avaient reçu peu d'attention. C'est dans ce contexte que certains spécialistes ont introduit le terme « *Pre-Awarak Potery Horizon (PPH)* » (Rodriguez Ramos *et al.* 2008), pour propulser l'idée que la poterie a été pratiquée longtemps dans la Caraïbe et n'a pas été introduite par les groupes Saladoïdes (Keegan, 2006 ; Keegan et Rodriguez Ramos, 2007 ; Rodriguez Ramos 2008). Cependant, considérant que les Arawak forment un groupe culturel linguistique, et qu'il est difficile de mettre en évidence les premières traces de cette langue dans les Grandes Antilles, n'est-il pas aussi alternativement acceptable d'utiliser le terme « Pré-Saladoïde » pour désigner archéologiquement les groupes culturels des Grandes Antilles avant la migration Saladoïde ?

Dans ce cas, la période pré-saladoïde/archaïque doit être comprise comme une longue période traversant des millénaires qui se caractérise par des complexités du point de vue technologique, social et culturel. Pour Haïti, la caractérisation culturelle de cette période est donc comprise entre 5000 av. J.-C. à circa 600 ap. J.-C.. L'état de connaissance sur les premiers établissements amérindiens d'Haïti fournit des informations sur l'échelle de peuplement et les stratégies préférentielles d'installation du territoire. Les données disponibles montrent, jusqu'à présent, que la région de Cabaret,

11 Ce répertoire végétale relative aux pratiques culturelles a été aussi identifié dans d'autres sites archéologiques comme Plum Piece (Saba) et Cueva Ventana (Puerto-Rico). Il a été surtout révélé du site archéologique Saint John (Trinidad), considéré comme l'un des premiers sites pré-saladoïdes dans la région et est associé à des technologies de pierres taillées.

dans l'ouest, détient l'une des dates qui sont relatives aux traces des établissements les plus anciens du pays. Par ailleurs, la région de Fort Liberté semble connaître les premières migrations il y a trois millénaires (Tableau 1).

2.4. Dynamiques d'établissement plus complexes

La production céramique de la population amérindienne d'Haïti est vue au travers du cadre chrono-culturel conventionnel qui l'attribue à l'émergence d'organisation sociale complexe (Rouse 1992; Koski-Karel 2002). Il est considéré que la céramique est introduite en Haïti, spécialement dans le nord vers l'an 600 Mais selon Keegan, Haïti ferait partie de « *Pre-Awarak Potery Horizon (PPH)* ». Il tient compte de la présence de céramique trouvée sur le site Pascade II, daté de 1180 av. J.-C. (Moore et Tremmel 1997) et sur le site de Couri 1 (Rouse 1939). L'émergence d'organisation sociale complexe correspond habituellement à des dynamiques de peuplement et de morcellement culturel des groupes saladoïdes insulaires, depuis leur arrivée vers 500 av. J.-C. à Porto Rico. Le bassin de l'Orénoque, certaines parties du nord de l'Amérique du sud et les Petites Antilles et Porto Rico sont les territoires de la culture des groupes saladoïdes (Bérard 2013b ; Petersen *et al.* 2004 ; Rouse 1992).

La période dite Céramique est classée en plusieurs séquences culturelles du point de vue régional (Petersen *et al.* 2004 ; Rouse 1992). Dans le cas des Grandes Antilles, il est question de la série Ostionoïde. Elle est identifiée pour la première fois, à Punta Ostiones à Porto Rico et serait apparue vers l'an 600. La céramique de style ostionoïde, meillacoïde et chicoïde découle de cette série (Rouse 1951, 1992)[12]. En effet, la céramique est normalement attestée en République Dominicaine, Haïti, Porto Rico et Jamaïque. Elle serait apparue vers 600 ap. J.-C. et a continué dans certains endroits, par exemple en République Dominicaine, jusqu'en 1245 et 1190 dans l'est de Cuba (Rouse 1992 : 95). Selon Irving Rouse, elle émerge au travers de deux principales routes en sortant de Porto Rico. Le scénario veut qu'une branche de l'est de la République Dominicaine traverse la baie de Samana vers la Vallée de Cibao, et continue sa route vers le nord l'île. Ce dernier a donc favorisé une migration de la sous-série vers l'est de Cuba. Irving Rouse explique que c'est au travers de la péninsule méridionale de l'île que la deuxième route de la céramique ostionoïde prend corps ; elle traverse le canal de la Jamaïque pour s'arrêter à la partie septentrionale de cette dernière (Rouse, 1992 : 94-95).

En Haïti, Irving Rouse fait référence au *Macady style*, une attribution qui correspondrait aux dynamiques de peuplement Ostionoïde dans le nord d'Haïti. Le *Macady style* est considéré comme une culture locale de la région de Fort-Liberté. Selon les données disponibles, elle correspond à 860 ap. J.-C. (Rouse 1992 : 95). Des tessons ostionoïdes étaient signalés dans les sites Diale 1 (de type Carrier) et Macady (de type Meillac) (Rouse 1941 : 185). Irving Rouse les avait interprétés comme *Trade sherd of*

12 Rouse avait proposé les thèmes Ostonian-ostionoïde, Meillacan-ostionoïde et Chican-ostionoïde pour classifier les dynamiques de peuplements basées sur les modèles stylistiques des productions céramiques. Cette classification renvoie à une hiérarchie chronologique des productions céramiques et de peuplements culturels. Dans ce travail, les thèmes « ostinoïde, meillacoïde et chicoïde, sont plutôt utilisés ici pour placer ces cultures archéologiques au même niveau hiérarchique, pour ne pas renvoyer à l'idée de remplacement de groupe culturel dans la durée.

Colores types, issus de la République Dominicaine (Rouse 1941 : 109). Cependant, les travaux postérieurs ont révélé des installations ostionoïdes dans le secteur de Fort-Liberté (Koski-Karell 2002 ; Moore 1997). Il faut préciser que les établissements ayant des assemblages ostionoïdes sont attestés non seulement dans la péninsule du nord, mais aussi dans la péninsule du sud d'Haïti. Rouse et Moore ont signalé aussi des céramiques de types ostionoïdes dans l'ouest d'Haïti, caractérisées par des parois rouges (Roose et Moore 1983 : 10).

Le nord d'Haïti, l'Ile à Rat et l'Ile de la Tortue regroupent quelques assemblages céramiques ostionoïdes (Keegan 2001 ; Koski-karell 2002 ; Moore et Tremmel 1997). Des poteries ostionoïdes associées à des céramiques meillacoïdes et chicoïdes, ont été observées dans le sud d'Haïti particulièrement sur les sites de Morne Neuf près de Miragoâne et de Morne Réserve près de Grand Goâve (Rouse et Moore 1984). Selon Rouse, les groupes ostionoïdes ont vécu 300 ans dans le nord de l'île après avoir repoussé les groupes archaïques, mais reconnait toutefois la forte interaction entre les deux groupes (Rouse 1992). Keegan a mis en évidence, sur le site d'Ile à Rat, des composantes au même niveau stratigraphique, caractérisées par des céramiques ostionoïdes et meillacoïdes et datées de 905 à 950 ± 50 ans ap. J.-C., dans le nord d'Haïti (Keegan 2001 : 234). Dans cette région, la plupart des sites ostionoïdes sont multiculturels, c'est-à-dire qu'ils contiennent des évidences d'autres types céramiques. En outre, les sites micro-insulaires insérés dans la baie de Fort-Liberté ont livré exclusivement des matériels céramiques ostionoïdes. Parmi eux, le site Ile Bayau est daté entre 1130 à 1420 ap. J.-C. (Koski-Karell 2002 : 163). Il est donc postérieur à l'attribution de 300 ans comme durée d'établissement préconisée par certains auteurs (Rouse 1992; Veloz Maggiolo *et al.* 1981). À ce titre, il est important de prendre en compte l'idée de William Keegan, selon laquelle les céramiques ostionoïdes d'Haïti ont continué à être utilisées vers les Grandes Turques jusqu'en 1170 (Keegan 2001 : 236).

En somme, une sorte de contemporanéité dans l'existence ou dans la fabrication des céramiques de type ostionoïdes et meillacoïdes dans le nord d'Haïti se confirme, c'est-à-dire que la céramique meillacoïde n'a pas forcement remplacé celle d'ostionoïde. Des scénarios alternatifs ont été mis en avant, s'opposant à l'idée selon laquelle les groupes ostionoïdes ont été poussés par l'arrivée des groupes meillacoïdes (voir par exemple Rouse 1992 ; Veloz Maggiolo *et al.* 1981). C'est dans cette perspective que Keegan avance que les groupes meillacoïdes s'étaient établis dans le nord d'Haïti avant la migration des groupes ostionoïdes (Keegan 2001). Mais cette assertion reste aussi problématique, car la caractérisation chrono-culturelle basée sur des compositions décoratives et technologiques a toujours été menée sur des assemblages restreints et des dates radiocarbones insuffisantes.

Le style meillacoïde – nom donné après les investigations à Meillac à Fort-Liberté, par F. Rainey et I. Rouse (Rainey 1941; Rouse 1939; 1941) – domine la tradition céramique dans la grande partie du Nord d'Haïti (Koski-Karell 2002 ; Moore et Tremmel 1997) et du Nord-Est de la République Dominicaine (Hofman *et al.* 2018 ; Ulloa Hung 2014 ; Herrera Malatesta 2018). Comme nous l'avions souligné plus haut, Rouse a lancé l'idée selon laquelle le style meillacoïde a émergé au sein de la série Ostionoide, laquelle est originaire de Porto Rico (Rouse 1992). Veloz Magggiolo, lui, défend plutôt une origine andine de ce groupe culturel (Veloz Maggiolo 1971). La possibilité d'envisager plusieurs migrations dans la Caraïbe a pourtant été rejetée par

la plupart (Rouse 1986 ; 1992). C'est dans cette perspective, qu'après l'expansion de la sous-série dans la vallée de Cibao, il suppose qu'elle aurait pris deux directions, l'une vers le centre de Cuba et l'autre vers les côtes de la Jamaïque (Rouse 1992). En même temps, Rouse reconnaît des traits stylistiques archaïques (Rouse 1992 : 98) comme éléments d'influences dans les décorations des céramiques meillacoïde. Mais, Peter Sinelli a récemment proposé que le style meillacoïde semble provenir de céramiques qui ont été fabriquées dans l'est de la République Dominicaine à partir du quatrième siècle av. J.-C. (Sinelli 2013 : 224). Keegan rejoint la ligne radicale et va à l'encontre de la conception « rousienne » qui a mis en avant l'évolution de la céramique meillacoïde au sein de la série ostionoide. Il soutient en effet, que la sous-série meillacoïde représente différents groupes culturels (Keegan 2001 : 236) en appuyant sur l'idée que la céramique meillacoïde reflète des traditions émanées des groupes archaïques (Keegan 2001 : 237). Cette attention spéciale est portée sur des céramiques, issues du site Ile à Rat, en Haïti. Par ailleurs, il avance que l'étude technologique sur des céramiques meillacoïdes témoigne d'une tradition distincte de la série Ostionoïde (Keegan 2001). En se basant sur les travaux de Cordell (1998), Keegan soutient que les poteries ostionanes et chicanes partagent des pâtes semblables, alors que celles des céramiques meillacoïdes sont significativement différentes ; cela suggère que les potiers ostionans et chicans partageaient une tradition commune et que les céramistes meillacans suivaient une tradition dissemblable (Keegan 2001 : 237). Les groupes ostionoïdes sont décrits comme les premiers groupes potiers ayant marqué le territoire par leur empreinte, surtout avec la fabrication des céramiques aux parois rouges. Cette tradition céramique semble pourtant ne pas disparaître totalement au sein des traditions subséquentes ou parallèles. Il est donc révélé que des traits stylistiques sont repris dans des pots affiliés culturellement à la tradition meillac, et que cette céramique est aussi signalée dans des sites caractérisés par des céramiques meillacoïdes et chicoïde[13] (Hererra Malatesta 2018 ; Hofman et Hoogland 2015, 2016 ; Hofman *et al.* 2018 ; Keegan et Hofman 2017 ; voir aussi López Belando 2012 ; Olsen et Atiles 2004 ; Ulloa Hung 2014). Ce phénomène complexe peut traduire une pluralité des mécanismes, générant le statut des traditions céramiques découlant des mélanges ou d'emprunts de styles. Ces derniers résultent donc de l'« interaction intercommunautaire […] et sont liés à des mécanismes de coopération et d'échange, et à l'accès aux ressources des différents espaces environnementaux de la région » (Hofman *et al.* 2018 : 205 ; Ulloa Hung 2014).

Le village actuel de Meillac serait le témoin du secteur intensivement et exclusivement habité par les groupes meillacoïdes (Voir chapitre 5). Même si l'état de connaissance de la céramique meillacoïde dans le nord d'Haïti est de 860 ap. J.-C., il faut la considérer avec précaution puisqu'il n'existe pas beaucoup de dates radiocarbones relatives aux dynamiques de peuplement meillacoïde de la région. Les dynamiques de peuplement meillacoïdes, contrairement au modèle d'Irving Rouse (Rouse 1992 : 52), continuent son émergence dans le Nord d'Haïti jusqu'après l'invasion coloniale

---

13 La période de la disparition de la céramique ostionoïde peut encore alimenter des débats. Dans des sites céramiques multiculturels fouillés en République Dominicaine comme El Flaco et El Carril , des tessons de céramique ostionoïdes ont été signalés dans des couches inférieures à celles contenant des assemblages meillacoïdes et chicoïdes (Hofman et Hoogland 2016 : 6; Hofman et Hoogland 2015 : 16).

espagnole. Cette hypothèse est attestée par des dates issues des sites archéologique Ti Charite (AD 1320-1520 et ap. J.-C. 1440-1520) et Ti Guiné (AD 1430-1520) (Koski-Karell 2002; Ortega et Guerrero 1982). Des céramiques meillacoïdes ont été aussi mises en évidence dans des sites d'établissements espagnols de Bayaha, d'En Bas Saline et de Puerto Real (Deagan 1995 ; Hamilton et Hogdes 1995). Des céramiques meillacoïdes associées à des restes fauniques bovins ont été aussi rencontrées sur le site historique de Milot (Cameron 2016, 2019).

Le Nord d'Haïti aurait joué un important rôle dans les mouvements des groupes meillacoïdes vers Cuba et les Bahamas (Rouse 1992; Sinelli 2013). Les couloirs méridionaux d'Haïti auraient, de surcroît, une place déterminante dans l'expansion des groupes meillacoïdes vers la Jamaïque (Rouse 1992; Rouse et Moore 1983). Des styles locaux sont identifiés au sein de la céramique meillacoïde, qui sont regroupés comme un Meillac classique et Meillac Finca. Attesté généralement dans le sud d'Haïti, ce dernier est souvent comparé à White Mearl de la Jamaïque et s'est avéré moins complexe sur le plan stylistique que le Meillac classique (Moore et Rouse 1984). Des recherches réalisées dans la bande nord de l'île montrent que les sites meillacoïdes sont plus nombreux que les autres assemblages céramiques (Herrera Malatesta 2018 ; Koski-Karell 2002; Moore 1997 ; Ulloa Hung 2014). Cependant, il existe un ensemble de sites fouillés ayant fourni à la fois des céramiques meillacoïdes et chicoïdes (Hofman *et al.* 2018 ; Keegan et Hofman 2017 ; Rouse 1941).

La présence de plusieurs affiliations culturelles sur un seul site témoigne de la complexité et remet en question la vision linéaire qui prédomine dans les interprétations relatives aux dynamiques de peuplement de l'île, en considérant que la céramique chicoïde remplace celle meillacoïde (Herrera Malatesta 2018; Hofman *et al.* 2018 ; Keegan 2001, 2006; Ulloa Hung 2014).

Les groupes fabriquant des céramiques chicoïdes ont longtemps été considérés comme les descendants directs des Amérindiens Tainos ayant vécu pendant l'invasion coloniale de 1492 (Rouse 1992). La chronologie culturelle traditionnelle avait propulsé l'hypothèse selon laquelle les styles de céramiques chicoïdes avaient commencé à être fabriqués entre 1000 et 1500 ap. J.-C. dans le nord de l'île (Rouse 1992). Considérée comme la dernière composante la série Ostionoïde, la sous-serie Chican-Ostinoïde (Chicoïde) nom donné, après la découverte du site de Boca Chica en République Dominicaine – est en effet répandue dans les Grandes Antilles et dans l'est des Petites Antilles. Selon Rouse, la bande nord de l'île aurait connu la deuxième phase de peuplement de la sous-série chicoïde. Cette dernière est initialement attestée entre 900 et 1200 ap. J.-C. à Atajadizo, en République Dominicaine (Rouse 1992 : 52). Par ailleurs, il est considéré que vers 1200 à 1500, l'expansion de la céramique chicoïde a généré plusieurs styles locaux. Il s'agit, en effet, des styles Carrier, dans le nord d'Haïti, Guayabal et Boca Chica en République Dominicaine, Capa et Esperanza à Porto Rico, et Magens Bay-Salt River II, dans les Iles Vierges (Rouse 1992 : 52). Cependant, la céramique chicoïde est attestée sur un vaste territoire couvrant toutes les Grandes Antilles, et non seulement les Iles Vierges, mais aussi une grande partie du nord des Petites Antilles dont Saba, St. Martin, Anguilla, St. Eustache (Hofman *et al.* 2007, 2008). S'ajoutent à cela des objets personnels reflétant des iconographies et des styles chicoïdes. Ce panorama correspond donc au contexte d'échanges, d'influences et d'appropriations des idées issues des Grandes Antilles, implantées dans le nord des Petites

Antilles (Hofman *et al.* 2008 : 23-27). Au cours de cette phase d'échanges culturels, les rapports inter-insulaires semblent avoir été intensifiés au travers d'organisations sociales plus complexes (Hofman *et al.* 2007, 2008).

Bien que le nord d'Haïti révèle beaucoup plus d'indices d'établissements meillacoïdes, les sites chicoïdes sont généralement attestés aussi d'un bout à l'autre ; sur l'île de la Tortue, à l'intérieur des terres ainsi que sur les côtes (Hofman *et al.* 2018 ; Koski-Karell 2002 ; Moore et Tremmel 1997). Le plus grand village chicoïde dans le nord d'Haïti concerne le site d'En Bas saline, considéré comme le mieux documenté dans la région habité durant l'invasion coloniale de 1492 (Deagan 1987, 2004). En effet, les sites chicoïdes sont souvent décrits comme de gros villages d'habitation attribués aux groupes ethniques Tainos (Deagan 2004). Irving Rouse et Froelich Rainey, définissent initialement les assemblages chicoïdes dans le nord comme *Shell culture* (Rainey 1935, 1941 ; Rouse 1941), ayant développé des céramiques de styles Carrier et de Meillac. Le style Carrier est attribué aux céramiques ayant des ponctuations, de larges lignes d'incisions, des parois externes et internes très raffinées et ne contenant aucun relief comme décoration et peintes généralement en blanc. Rouse avait reconnu la grande affinité des aspects décoratifs Meillac et Carrier (Rouse 1941 : 155-157). Cependant, son modèle basé sur le remplacement culturel (Rouse 1992) fait fi, en grande partie, de la contemporanéité de la céramique meillacoïde et chicoïde, ainsi que de la rencontre de ces deux styles (Hofman *et al.* 2018 ; Keegan et Hofman 2017 ; Ulloa Hung 2014). C'est dans cette perspective que Keegan et Hofman (2017 : 128) renforcent l'idée que non seulement les peuplements des groupes méillacoïde et le chicoïde coexistaient en tant que manifestations culturelles distinctes, mais chacun avait besoin de l'autre.

2.5. Groupes culturels amérindiens et période coloniale espagnole de 1492

Si les groupes culturels chicoïdes étaient considérés comme des ancêtres directs des groupes ethniques ayant vécu pendant l'invasion coloniale de 1492 (Deagan 2004 ; Rouse 1941 ; 1992), il est pourtant crucial de reconsidérer l'émergence des groupes culturels meillacoïdes et chicoïdes dans la formation du paysage culturel durant la période coloniale espagnole (Keegan 2006, 2013). Du point de vue archéologique, le mot Taino a été employé dans la première tentative du diagramme de développement culturel des amérindiens (Rouse 1941 : 166-167).

Ce diagramme a présenté trois caractéristiques culturelles : *Flint culture, Crab culture* et *Shell culture*, suivant les lignes de F. Rainey (Rainey 1935, 1936, 1941 ; voir aussi Keegan *et al.* 2018). En effet, la *Shell Pattern/culture* était attribuée à *Tainan Culture, Arawak Culture* (Rainey 1935, 1936 ; Rouse 1939 ; 1941). Cette caractéristique concerne principalement les Grandes Antilles, les Bahamas, les Iles Vierges et possiblement les Petites Antilles (Rouse 1941 : 166). Donc, la *Shell Culture* représente les groupes humains associés à la culture Arawak, présents dans les Grandes Antilles (Rainey 1935 : 6-7) durant la période coloniale. Il faut préciser que F. Rainey avait aussi intégré les sites archéologiques de type Meillac comme la phase initiale et Carrier comme la phase terminale, de la région de Fort-Liberté, dans la catégorie de *Shell Culture,* tout en reconnaissant qu'il n'y a aucune preuve que le Carrier ait succédé au Meillac (Rainey 1935 : 6). C'est pourtant ce que révèle plus tard un ensemble de tra-

vaux archéologiques effectués dans la région (Keegan 2001 ; Keegan et Hofman 2017 ; Ulloa Hung 2014). Par ailleurs, la *Shell Culture* est attribuée aux groupes chicoïdes, donc aux Tainos (Rouse 1992). Cette idée a pris un grand tournant au sein des travaux archéologiques dans la Caraïbe. Si le terme « taino » a été utilisé par Christophe Colomb pour la première fois durant son deuxième voyage, c'était pour se référer à un groupe d'Amérindiens qui l'avaient utilisé dans la langue Arawak avec la signification de « bon et noble ». Oliver (2009 : 6) et Curret (2014 : 469) rappellent que les premiers chroniqueurs espagnols n'avaient pourtant pas fait usage de ce mot comme nom propre pour désigner un groupe tribal ou Amérindiens des Grandes Antilles[14].

Il faut attendre 1836, par conséquent, pour que Samuel Rafinesque emploie le mot Taino pour distinguer les langues Arawak des Grandes Antilles de celles des Petites Antilles (Curret 2014 : 467-472 ; Torres Etayo 2006 : 71-73 ; Keegan et Hofman 2017 : 13 ; Oliver 2009 : 6). Dans ce contexte, les critères linguistiques étaient à la base du processus de classification des habitants originels de la Caraïbe. L'appellation a grandement été accaparée par des chercheurs pour désigner les groupes qui habitaient la plupart des Grandes Antilles au moment du contact, sans pourtant le définir précisément (Curet 2014 : 472).

Les archéologues pensent que la veille de l'invasion coloniale connaît les sociétés les plus complexes de l'île, particulièrement exprimées dans les commodités, les cultures matérielles, les différentes manifestations styliques des céramiques (Hofman *et al.* 2008 ; Petersen *et al.* 2004 ; Rouse 1992 ; Ulloa Jung 2014), l'établissement d'habitations (Samson 2010) et les manifestations spirituelles (Oliver 2009) ainsi que dans les stratégies d'établissements (Herrera Malatesta 2018 ; Koski-Karell 2002). Ces habitants sont souvent considérés comme les descendants directs des groupes culturels saladoïdes venus de l'Amérique du Sud, depuis le bassin de l'Orénoque au Venezuela (Rouse 1986, 1992). Cependant, en réaffirmant les travaux des Chanlatte Baik (2003), Dacal et Rivero de la Calle (1984), Ulloa Hung et Valcárcel Rojas (2002), Veloz Maggiolo et Ortega (1996), Keegan soutient l'assertion selon laquelle les origines « des Tainos devraient effectivement être placées parmi les peuples archaïques d'Hispaniola, et non parmi les peuples de la période dite Céramique de Porto Rico » (Keegan 2006 : 2). Dans cette perspective, «Taino ne peut être vu comme une expression singulière», mais elle doit considérer l'intégration sociopolitique des groupes distincts antérieurs qui s'étaient impliqués dans des activités interactives (Keegan 2013 : 80). Pour en revenir à l'idée selon laquelle il n'y a aucune preuve que les cultures meillacoïdes sont précédées de celles Carrier (Rainey 1935 : 6), Sinelli s'intéresse de près à l'intégration des cultures meillacoïdes qui a façonné le développement des sociétés complexes au cours de l'invasion coloniale de 1492 (Sinelli 2010, 2013). Donc, l'hétérogénéité des productions céramiques amérindiennes permet d'aller à l'encontre des idéologies traditionnelles laissant croire que les groupes affiliés aux productions céramiques chicoïdes sont exclusivement ceux ayant été impactés par l'invasion coloniale de 1492. Cette

14 Tout comme le terme « Taino », le mot « Indien » utilisé par les premiers colonisateurs est aussi une construction historique. Varcácel Rojas explique que les habitants originels deviennent Indiens à travers un processus d'appropriation et de transformation de leur identité, initié par les voyages de découverte et aboutissant à un nouveau groupe ethnique (2016 : 38). C'est au sein de cette nouvelle catégorisation sociale que la division ethnique attribuant Tainos aux Grandes Antilles et Caraïbes aux Petites Antilles.

vision linéaire ne prend pas en compte la diversité des établissements insérés dans le paysage au cours de la période amérindienne récente, lesquels sont pourtant caractérisés généralement par des céramiques meillacoïdes et chicoïdes.

En dépit de cette problématique, les données archéologiques, bien qu'elles soient peu nombreuses dans le nord d'Haïti, contribuent à forger l'idée d'un système d'organisation sociale complexe durant la période coloniale espagnole (Deagan 1987, 2004). En effet, cette idée se dégage dans la prise en compte d'importante distribution des sites archéologiques attribués à la veille de cette époque en Haïti (Moore et Tremmel 1997 ; Koski-Karell 2002). Cette complexité est peut-être aussi vue par le biais des sites investigués ayant livré des évidences corrélatives à la diversité au sein des populations amérindiennes de l'île, mises en relief dans les documents ethno-historiques (Hofman *et al.* 2018).

La faible recherche archéologique réalisée en Haïti, fait qu'on s'appuie seulement sur les recherches effectuées sur les « sites de contact » d'En Bas Saline et historique de Puerto Real et de Bayaha (Deagan 1995, 2004 ; Hamilton et Hodges 1982, 1995 *cf.* chapitre 5) pour faire ressortir des informations concernant la période coloniale espagnole. Il faut noter que la stratégie d'établissement espagnol consistait à occuper toute l'île à grande échelle.

L'invasion coloniale de 1492 a engendré des relations interculturelles entre plusieurs groupes ethniques, aboutissant à un élément crucial dans le processus de transformations du paysage de toute l'île. Le nord d'Haïti peut être considéré comme le point de départ d'un bouleversement sociopolitique : résultat d'une « rencontre coloniale non-heureuse » pour les populations amérindiennes[15]. Le secteur d'En Bas Saline correspond donc à cette situation de départ du colonialisme qui allait entraîner des conséquences lourdes au sein des populations amérindiennes (Deagan 2004) et du paysage culturel sur le long terme.

Après avoir accosté sur les côtes nord-ouest (Puerto de la Estrella, St Nicolas) de l'île le 6 décembre, il fallut à Christophe Colomb et ses pairs attendre le 25 décembre pour s'établir dans le secteur, aujourd'hui appelé En Bas Saline. Cette attente lui a permis de construire La Navidad à la suite du naufrage de la Santa Maria survenu dans la nuit de Noël en 1492 (Dunn et Kelly 1989 ; Samuel Morisson 1940 : 239-285), ainsi que les premières bases matérielles de la colonisation européenne dans l'ensemble du continent. Cet établissement, relativement éphémère, représente la stratégie de contrôle du territoire, après les changements des toponymes des territoires amérindiens pour les remplacer par des appellations fortement marquées par le christianisme. La Navidad représente aussi le conflit entre Amérindiens et Européens. Le deuxième voyage de Christophe Colomb avait permis l'utilisation de la Isabella au détriment de la Navidad. En effet, le conflit opposant les Amérindiens aux Européens restés sur place avait conduit à sa destruction. Si La Isabella fut aussi vouée à un échec rapide, c'est parce que les facteurs sociaux, politiques et naturels, ont joué un rôle important. S'ajoute à cela sa distance trop éloignée des mines d'or et d'importantes communautés amérindiennes (Altman 2016 : 7).

---

15 La densité la population générale des communautés amérindiennes de l'île posent plusieurs questions qui aliment des mésententes dans l'estimation de l'effectif (Coop et Borah 1971 ; Denevan 1992 ; Las Casas 1999 ; Rouse, 1992 : 7 ; Sauer 1966 : 66 ; Rosenblat 1976, voir aussi Koch *et al.* 2019).

Par ailleurs, toute l'île coloniale espagnole allait prendre un essor plus significatif suite à la fondation de villes additionnelles entre 1503-1505 par Nicolas de Ovando. La *Banda del Norte* de l'île est représentée comme un endroit stratégique pour les colonisateurs qui avaient déplacé par la force des populations originelles pour les insérer dans les sites d'extractions minières et dans les villes coloniales. Ces dernières, généralement portuaires, participaient au processus de la croissance rapide des premiers systèmes d'échange et de transport et elles reflétaient les ambitions et les espoirs des fonctionnaires et des habitants de l'île (Altman 2017 : 6). Puerto Real, ville avoisinante de l'ancien emplacement de La Navidad, correspond donc aux stratégies de domination soutenue par une hiérarchie sociale coloniale. La population amérindienne était donc contrainte d'évoluer au sein de nouvelles configurations politiques, économiques et sociales, caractérisées par le *repartimiento* et l'*encomienda*[16]. Les interactions entretenues entre colonisateurs et Amérindiens, dans ces configurations sociales, ont débouché sur de nouvelles conditions sociales et économiques (Ewen 1991), qui tendent vers la transformation sociale de l'île à long terme.

Les produits manufacturiers avaient occupé une place cruciale dans les activités domestiques et auraient été fabriqués par les Amérindiens de *repartimiento* ou par les Africains mis en esclavage, transportés sur l'île (Deagan 1988, 2015 ; Smith 1986). Ces rapports sociaux faisaient pleinement partie de l'« environnement colonial qui a mélangé diverses personnes et a transformé les identités des colonisés et des colonisateurs ; ce n'était pas un environnement statique avec des identités fixes toujours en opposition » (Valcárcel Rojas 2016 : 40).

Les établissements d'En Bas Saline et de Puerto Real fournissent, dans ce cas, des évidences relatives aux manifestations des interactions interculturelles entre Amérindiens, Européens et Africains dans le nord d'Haïti (Deagan 1985, 1995, 2004 ; Smith 198 ; Ewen 1990). Les habitants du village amérindien d'En Bas Saline, occupé durant longtemps, auraient été impliqués dans le système de l'*encomienda* à Puerto Real (Deagan 2004 : 605). Deagan (2004 : 605-606) a repris les idées de Deive (1989 : 30-42) et Mira Caballos (1997 : 31) pour étayer l'hypothèse selon laquelle la région autour d'En Bas Saline a également été le centre de la résistance finale des Tainos à la domination espagnole, entreprenant une sorte de guérilla pendant les guerres de Baharuco des années 1530, au cours desquelles un certain nombre de colons espagnols de Puerto Real ont été tués.

Les récits ethno-historiques fournissent un ensemble d'informations sur les populations originelles de l'île, « souvent confuses et difficiles à vérifier » archéologiquement (Samona 2003). La question d'organisation sociopolitique est souvent mise en avant pour expliquer le paysage social amérindien. De ce fait, les observateurs européens décrivent les composantes socio-culturelles du système d'organisation sociale amérindienne, relatives aux chefferies, à la religion, aux caciquats, etc. Beaucoup de travaux ar-

16 Timothy J. Yeager définit le système de l'*Encomienda* comme « une organisation dans laquelle un Espagnol recevait de la Couronne un ensemble restreint de droits de propriété sur le travail indien par lequel l'Espagnol (un *encomendero*) pouvait obtenir un tribut (paiement d'une partie de la production) de la part des Indiens sous forme de biens, de métaux, de l'argent ou des services de travail direct. En échange, les *encomenderos* fournissaient aux Indiens des protections et instructions dans la foi catholique, promettaient de défendre la région et payaient une taxe à la Couronne » (Yeager 1995 : 843, traduction de l'auteur).

chéologiques entrent dans ce contexte comme une sorte d'analyse archéologique plongée dans l'ethnohistoire. Ils mettent en avant les sociétés amérindiennes des Grandes Antilles comme des groupes ethniques qui fonctionnent sous l'égide des principes des *Caciquats,* dont le *Cacique*[17] représente le chef suprême d'un territoire (Curret 2003 ; Curet et Stringer 2010; Keegan *et al.* 1998 ; Oliver 2009 ; Rouse 1992 ; Siegel 2010; Torres 2013; Wilson 1990). Des *Classic Taino* auraient donc vécu sur les îles d'Haïti et de Porto Rico (Rouse 1992). À titre d'exemple, Guacanagaric, cacique *Classic Taino,* est considéré comme le chef du village d'En Bas Saline situé, du point de vue ethnohistorique, dans le caciquat du Marien. Il aurait reçu Christophe Colodmb en 1492 (Deagan 1985, 2004).

Dans ce cas, Anderson-Córdova explique que la question de chefferie ou caciquat a été étudiée dans le prisme des contextes néo-évolutionnismes pour expliquer l'évolution de complexité sociale et de consolidation des pouvoirs politiques amérindiens décrite dans les récits ethno-historiques (*cf.* Anderson-Córdova 2017 : 20; voir aussi Keegan 2013 : 76). Cela conduit à des opinions divergentes de la part des auteurs comme Alcina (1983) et Moscoso (1986) qui, toutefois, se basent sur des documents historiques obtenus des sources ethno-historiques (*cf.* Anderson-Córdova 2017: 20). Selon ces sources ethno historiques, la division territoriale et administrative des populations amérindiennes de l'île constitue la base de cette organisation sociopolitique. Le replacement des chefferies au sein de la division territoriale de l'île entière démontre un travail de long processus hérité de l'incertitude et de confusion. Herrera Malatesta (2018) résume ce processus de placement cartographique des chefferies remontant au XVIIIe siècle avec l'historien français Pierre-François-Xavier de Charlevoix. Par ailleurs, en se basant sur les notes de chroniqueurs comme Oviedo, Las Casas et Pedro Martir de Alegria et les attributions territoriales de Charlevoix, Rouse (1948) a dessiné les territoires des caciques avec les frontières ethniques tout en ajoutant un sixième caciquat dénommé Ciguayo, ayant pour cacique Guayabonex. En outre, la carte de Rouse a été modifiée par Veloz Maggiolo qui a supprimé le cacique de Ciguayo et a redéfini les frontières ethniques (Herrera Malatesta 2018 : 94-95). Mais Rouse (1992 : 144) a réaffirmé sa position antérieure sur la division territoriale en remplaçant les villages des caciques de l'île pendant le temps de C. Colomb. D'autres cartes territoriales ont été mises ainsi en évidence et sont relatives aux cinq caciquats décrits par les chroniqueurs (Anderson-Córdova 1990 : 56 ; Sauer 1969 : 46; Vega 1980 ; cité dans Anderson-Córdova 2017 : 21-22). En ce cas, la division territoriale des groupes ethniques reste problématique. Des études archéologiques ont confirmé la question relative à la complexité de l'organisation sociale des populations amérindiennes durant l'invasion coloniale, notamment grâce à des études sur des choix d'établissements et l'usage des cultures matérielles.

Les impacts de la colonisation sur les sociétés amérindiennes sont multiformes - sociales, politiques et économiques – et traduisent le noyau de cette invasion coloniale. Ils prennent racine d'abord dans les premières perceptions de Christophe Colomb sur les habitants originels (qualifiés de dociles, nus, plus ou moins évolués) et sur le paysage

17 Le mot Cacique a été écrit pour la première fois par Christophe Colomb dans son journal de bord, entre le 17 et le 18 décembre 1492, dans la région du nord-ouest d'Haïti. Il mentionne ce mot pour se référer à un chef Indien, qui lui a promis de lui ramener de l'or (Dunn et Kelly 1989).

naturel (décrit comme beau, émerveillement, paradis terrestre) lors de son premier voyage (Dunn et Kelly 1989; Morisson 1940). Cette façon de percevoir le paysage culturel dans cette situation coloniale, fait des Amérindiens et de l'environnement naturel deux catégories exploitables dans la mise en œuvre du système impérialiste sur l'île. Les dynamiques qui se produisaient au sein de cette situation coloniale ont généré des réponses continues de résistance de la part des dominés (Valcárcel Rojas 2016). Cela consistait en des insurrections, des combats et la fondation de communautés marronnes entre Africains et Amérindiens (Guitar 1998, 2006 ; Landers 2002, 2006; Milagros 2016; Stone 2014) dans des zones périphériques de l'île ainsi que dans d'autres îles caribéennes (Guitar 2006 : 53 ; Landers 2006 : 30-31) et en évoluant autour de nouvelles organisations sociales en dehors des contrôles espagnols (Guitar *et al.* 2006 : 51 ; Landers 2000 : 111-146).

Les villes de Puerto Real et de Bayaha, représenteraient des lieux stratégiques de communication entre les autres villes côtières au nord de l'île. Par ailleurs, l'occupation d'En Bas Saline et de Puerto Real, est en effet considérée comme *outpost* de l'expansion capitaliste, ayant permis la mise en place du déplacement forcé des populations amérindiennes et du système esclavagiste, lequel sera développé plus tard à grande échelle à Saint-Domingue. Les conséquences du déclin des habitants originels ont joué un rôle déterminant dans l'établissement français, caractérisé par des paysages coloniaux urbains et ruraux.

2.5. La colonisation française

Au cours du XVI[e] siècle, le nord d'Haïti a été le théâtre de contrebandes de corsaires et de rivalités entre pirates pour l'accaparement des richesses de l'île. L'abandon de la ville espagnole de Bayaha pouvait être considéré comme un point de départ stratégique avantageux pour les pirates français, qui en profitaient alors pour étendre de manière permanente leur présence sur les côtes nord, alors que les Espagnols avaient opéré un regroupement vers l'est (Oexmelin 1688 ; Hamilton et Hodges 1996 ; Latimer 2009). Les boucaniers s'impliquaient dans la chasse au bétail sauvage, pour commercer les cuirs et les viandes séchées avec les corsaires. Ils s'emparaient, en effet, des espaces abandonnés par les Espagnols. Après l'expulsion des aventuriers français, anglais et hollandais par les Espagnols de l'Île de saint Christophe, l'Île de la Tortue leur servait alors de refuge. Les Français allaient mettre en place un gouvernent officiel sur l'Île de la Tortue sous le commandement de Le Vasseur qui voulait faire de cette île une huguenote, c'est-à-dire une île des Frères de la côte (Augeron *et al.* 2009 ; Camus 1997 ; Oexmelin 1688; Moreau de Saint-Méry 1797; Richard 1972 ; Schmitt 2017). Mais, en 1665, avec l'arrivée de Bertrand d'Ogéron comme gouverneur de l'Île, la colonie de Saint-Domingue devient officiellement une colonie contrôlée par la France. La création de la Compagnie Française des Indes occidentales en 1664 (Saint-Louis 2004 : 31) marqua la genèse des colonies françaises dans la Caraïbe. À Saint-Domingue, les établissements s'étaient surtout concentrés vers la partie occidentale de l'Île. Le refus de la présence française par les Espagnols a débouché sur un conflit territorial, à la suite de l'expansion progressive des Français sur l'île. Le peuplement de ces derniers se caractérisait par son instabilité et son dynamisme. Il se manifestait dans la résistance aux Espagnols et dans l'occupation progressive de l'espace (Saint-Louis 2004 : 31). Les

guerres que les deux nations ont menées les ont conduit à partager l'île. Les traités de Ryswick en 1697[18] ont probablement permis à l'Espagne de reconnaître la présence de la partie occidentale de l'île après de longues années de luttes pour le contrôle de ce territoire longtemps occupé par les Espagnoles.

L'expansion des Français dans le nord d'Haïti concerne l'acquisition des vastes terres dans le département du Nord-Ouest ainsi que des emplacements d'anciennes villes abandonnées par les Espagnols en 1605. Les ruines des villes de Puerto Real et de Bayaha représentaient des bases importantes pour la continuité des établissements français sur les côtes nord de l'île. En dépit de la dévastation des agglomérations des villes côtières par Antonio Osorio[19], ces dernières n'ont pas été totalement délaissées car certains Espagnols, Africains, Amérindiens et descendants de ces groupes ethniques semblent y être restés pour vivre et continuer le commerce des cuirs avec les boucaniers qui s'y installaient peu à peu (Hamilton et Hodges 1995).

L'implantation des premières plantations de tabac a permis de stabiliser les boucaniers qui circulaient d'un bout à l'autre de l'île (Dubois 2004 ; Garrigus 2006 ; Montigny 2012 ; Pritchard 2004). Plus tard, elles furent peu à peu remplacées par des plantations d'indigo dans des zones arides, des plantations sucrières dans les plaines fluviales et des plantations caféières dans les mornes. La plaine de Limonade, où était installée la ville de Puerto Real, calque les premiers établissements de la colonie française dans les plaines alluviales de la région. Réoccuper les ruines des anciennes villes espagnoles révélait une importante stratégie de la part des Français pour marquer la genèse d'une colonie. Les Espagnols considéraient les établissements français comme illégaux. En riposte à la destruction de la ville de Santiago en 1690 organisée par les Français, la plaine de Limonade, autrement appelée plaine de Puerto Real, a connu en 1691 un affrontement sanglant entre Français et Espagnols, qui a causé la mort d'environ trois cents Français parmi lesquels les anciens gouverneurs de l'île de la Tortue, à savoir De Cussy et De Franquesnay qui se réinstallaient sur les côtes nord d'Haïti.

À Bayaha, les boucaniers utilisaient surtout l'île Bayau, un petit espace insulaire à l'intérieur de la baie, comme escale pendant des activités de chasse au bétail dans la savane de Bayaha et ses environs.

La présence de ces aventuriers sur l'île de la Tortue[20] et sur les côtes occidentales et du nord avait permis la continuité de l'économie de cuirs et avait engendré une économie de plantations basée initialement sur la production du rocou, du tabac et de l'indigo (Cauna 2013). L'ère sucrière en 1690 s'ouvre à la mise en œuvre de l'exploita-

---

18 Ces traités furent signés les 20 et 21 septembre à Ryswick 1697, pour mettre fin à la longue guerre entre les puissances constituant la ligue d'Augsbourg et la France de Louis XIV. Bien que Saint-Domingue ne soit pas mentionné dans ces traités, il semble qu'ils ont joué un rôle dans le processus du partage de l'île où la partie occidentale, longtemps occupée par les Français fut reconnue par les Espagnols. Cependant, aucune attribution formelle à la France n'est mentionnée dans les traités. François Blancpain passe en revue des historiens qui ont soigneusement étudié ces traités et avance qu'aucun d'entre eux n'attribue un bénéfice particulier à Saint-Domingue (Blancpain 2007 : 306).

19 Antonio de Osorio fut gouverneur général de l'île d'Hispaniola. Dans le but de lutter contre la contrebande et d'établir le contrôle administratif, économique et stratégique, le Roi d'Espagne Philippe III a ordonné à Osorio de dépeupler les parties ouest et nord de île entre 1605 à 1606 pour se rapprocher de Santo-Domingo.

20 En 1664, la création par Colbert de la Compagnie des Indes Occidentales marque un nouveau tournant dans l'histoire de la militarisation des îles.

tion de grands champs agricoles; la première exportation de sucre arriva en France en 1697 (Brunard et Garrigus, 2006 : 34). L'exploitation sucrière à grande échelle a pris sa forme dans la distribution spatiale des habitations coloniales[21].

C'est dans ce contexte que la plaine alluviale de Puerto Real (Limonade), ainsi que celle de Bayaha, deviennent le centre des productions agricoles dans lesquelles l'ensemble des plantations reposait sur la force de travail des asservis africains. L'ancien emplacement de la ville espagnole de Bayaha a connu le développement de plantations intensives grâce aux différentes rivières qui arrosent les plaines. Plus tard, une installation urbaine allait être mise en place grâce à la création d'une ville coloniale côtière protégée par un important établissement militaire, situé principalement à l'entrée de la baie.

Les premiers établissements français à Bayaha[22] sont officiellement établis par des soldats en vigie sous l'ordre de Galiffet en 1701 et en 1703 le Bourg de Bayaha fut créé. Les Français ont officiellement fondé le Bourg de Bayaha et s'investissaient rapidement dans l'organisation du système de plantations. C'est cela que Moreau de Saint-Méry (1797 : 133) rapporte :

> « qu'en 1714, on comptait plusieurs sucreries et un certain nombre de hattes dans cette dépendance, et c'était le lieu de la partie du nord où il se fabriquait le plus d'indigo à cette époque. On désirait tellement accroître les progrès de Bayaha, qu'une ordonnance des administrateurs du 20 juin 1711 y accordait préférablement des concessions, et que le 3 décembre 1715 et le 14 septembre 1717, ils réunirent celles qui n'avaient point été établies ».

La concession et l'accaparement des terres témoignent d'importants facteurs dans le processus de l'établissement des colons. Il faut noter que vers 1730 beaucoup de domaines de la région de Fort-Dauphin n'ont pas été concédés. Sur cette carte (Fig. 8)

---

21 Vertus Saint-Louis définit « l'habitation coloniale comme la grande propriété dont le maître, sinon le procureur ou le gérant, emploie des esclaves à la production de denrées d'exportation comme le sucre (Saint-Louis 2004 : 35). Elle est aussi considérée comme « une unité autonome de production et de traitement de la canne, autour de laquelle (l'habitation) s'organisèrent l'importation des esclaves et leur intégration dans l'activité économique de l'île tout au long du XVIII[e] siècle » (Benoist 1968 : 167 ; cité dans Chivallon 2004 : 70). Ces définitions concernent principalement les habitations sucrières, cependant l'habitation coloniale se réfère à une organisation plus complexe, sur les plans physique, économique et social. Dans ce cas, « l'habitation ne se résume donc pas simplement à la maison de maître ou à un édifice spécifique, mais comprend l'ensemble des bâtiments, domestiques et industriels, ainsi que les terres, les cultures, les esclaves, le bétail et tous les ustensiles nécessaires à la vie sur l'exploitation » (Charley 2004 : 1).

22 Bayaha devient Fort-Dauphin pendant la colonisation Française. Les Français avaient continué d'utiliser le nom espagnol de la région (Bayaha), et l'avaient abandonné par la suite. Moreau de Saint-Méry rappelle que « M. de la Rochalard donna le nom de Fort-Dauphin à la citadelle et à la ville de Bayaha, et cette dénomination, prise de la naissance du dauphin, arrivée l'année précédente, ayant été agréée par le roi, une ordonnance des administrateurs, du 18 octobre 1731, prescrivit à tous les officiers publics de ne plus employer que le nom de Fort-Dauphin. Ainsi, s'éteignit celui de Bayaha qui, encore en 1710, était celui qu'on donnait à toute l'étendue de terrain qui était depuis Caracol jusqu'à la rivière du Massacre » (Moreau de Saint-Méry 1797 : 135). En effet, les Français ont gardé de rares noms espagnols ou indigènes, les autres étant traduits en langue française. Cela rentre donc dans le cadre de la politique coloniale qui consiste à changer les toponymes des territoires colonisés au sein d'un projet global de remodelage du territoire.

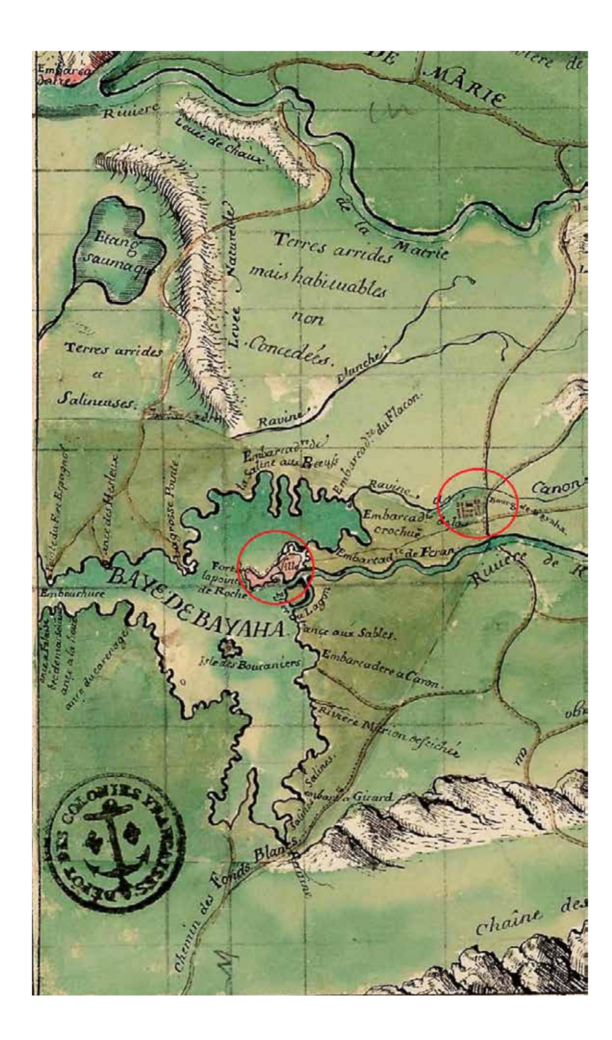


Figure 8 : extrait de la carte de Bayaha représentant la frontière terminée présentement par la Rivière du Massacre (CC1), 1728, produite par Joseph-Louis de La Lance, 1728. Source : Bibliothèque nationale de France, département Cartes et plans, GE SH 18 PF 150 DIV 4 P 2 D.

élaborée par Joseph-Louis de La Lance[23], en 1728 et représentant la frontière les parties françaises et espagnoles, terminée présentement par la Rivière du Massacre, des zones arrosées par des rivières ainsi que des zones arides habitables, mais non concédées. Deux autres clichés paraissent importants sur cette carte : il s'agit du Bourg de Bayaha et de l'emplacement de la ville urbaine[24], administrativement relocalisée en 1725 au pied de la baie, soutenue par le Fort de la Pointe du Roche ou Fort Saint Joseph (de la rivière Roche). Le paysage colonial est basé sur la dualité d'établissement urbain et rural. L'espace urbain représente le centre administratif du pouvoir colonial, dans lequel sont insérés les grands ports (Geggus 1990, 1991 ; McClellan III 2002 ; Navarro-Andraud 2008, 2009), tandis que les plantations coloniales représentent le paysage rural, même si le centre-ville et la périphérie ne sont pas eux-mêmes clairement délimités. C'est donc la distribution spatiale des établissements qui définissent cette dualité.

23 Il a élaboré deux cartes de la même année et à la même échelle, l'une représentant les aspects topographiques, sans mentionner les établissements, et l'autre prenant en compte les variables topographiques et les différentes habitations de la région.

24 A ce moment, les Français vont appeler la ville Fort-Dauphin, qui prendra le nom de Fort-Liberté après l'indépendance haïtienne.

L'infrastructure urbaine développée à Saint-Domingue a trouvé son modèle dans la France contemporaine. En effet, les Français de Saint-Domingue répliquèrent les villes de province de France, et les villes coloniales formèrent autant de centres provinciaux urbains supplémentaires pour la France (McClellan III 2002 : 83). Les établissements urbains constituent, en quelque sorte, le *make-up* racial le plus important, composé majoritairement de blancs. L'agglomération urbaine était normalement formée de villes et de bourgs. Le bourg de Bayaha fut donc la première trace d'une structure urbaine de Fort-Dauphin. Jean Saint-Vil soutient qu'au XVIII[e] siècle :

> « l'existence de villes et de bourgs à Saint-Domingue est due uniquement à l'importation d'un modèle qui n'existait pas antérieurement dans la colonie; la mise en place des centres est liée avant tout à la volonté des autorités de créer des établissements devant leur permettre de bien organiser l'exploitation du territoire. En conséquence, toutes les agglomérations appartiennent à une seule génération; la structure était la même et les différences tenaient uniquement à leur taille et à leur position » (Saint-Vil 1978 : 253).

À Fort-Dauphin, la ville s'est développée parallèlement à son système défensif côtier et aux plantations, bien que ces dernières avaient déjà constitué les bases des établissements français dans le nord avant l'attribution officielle de 1697. Si les villes sont plutôt côtières et les bourgs dans les terres (Navarro-Andraud 2009), il faut préciser que les plantations coloniales de Fort-Dauphin entrent dans le schéma d'établissement littoral qui s'additionne au système défensif. Le milieu colonial urbain de Saint-Domingue « se définit avant tout comme un port ouvert sur l'extérieur et non une cité repliée sur elle-même et enserrée dans ses murs » (Navarro-Andraud 2009). Par ailleurs, l'économie de la colonie repose sur les productions des plantations qui façonnent le paysage rural (Cauna 2013, 1992). Navarro-Andraud explique, en effet, que l'économie de plantation développée sur le territoire ne nécessite pas un réseau urbain dense et hiérarchisé comme en métropole, mais a essentiellement besoin de ports commerciaux (Navarro-Andraud 2008). Les relations entre les villes et les plantations sont essentielles dans la circulation des produits, où les bourgs servent de relais pour permettre le transport des marchandises issues des plantations de l'intérieur. Il faut noter que Fort-Dauphin n'a pas fait partie des villes de première catégorie parmi les treize grandes villes coloniales, mais la région révèle un ensemble de grandes habitations diversifiées dans la production, comme l'indigo et particulièrement le sucre. Ce dernier, introduit par les Espagnols est l'un des produits d'Haïti envoyés en 1517 en Espagne comme échantillon par les religieux hiéronymites (Saint-Louis 2004 : 22).

L'établissement colonial de la région de Fort-Dauphin entre dans le processus général et régional de développement industriel. Les planteurs succèdent aux boucaniers qui s'installaient sur les côtes de Saint-Domingue et développaient une petite économie de plantation, particulièrement de tabac (Cauna 2013 ; Garrigus 2006). Ces premières habitations, de petite taille et consistant pour l'essentiel en des entrepôts de séchage, ne laissèrent pas de traces dans l'architecture coloniale (Cauna 2013 : 6) et on ne peut pas aujourd'hui les déceler archéologiquement. La distribution des plantations coloniales a connu en conséquence une grande ampleur dans la région du Nord quelques années plus tard, principalement dans la plupart

des secteurs côtiers et de l'intérieur. L'indigo, plante introduite par les Espagnols au XVIIe siècle à Hispaniola, a fait son entrée notamment dans la région de plaine du nord en 1676 et représentait la première source d'enrichissement des colons dans la mesure où elle requérait la mise en place de grands domaines (Cauna 2013 : 7). Normalement, cette plante nécessitait moins de terres et de main d'œuvre que le sucre, mais exigeait beaucoup plus de travail que le tabac – au moins deux ouvriers par carreau[25] (Garrigus 2006 : 29). Vers 1685, les plantations d'indigo amorcent ainsi la transition vers une économie de plantation et l'introduction du travail forcé (Fick 1990 : 15). Aux alentours de 1713, l'indigo fut le principal produit d'exportation de Saint-Domingue et plus d'un millier de travaux d'indigos sont signalées dans la colonie (Garrigus 2006 : 30). Comme le sucre fut lent à émerger, beaucoup de planteurs produisirent de l'indigo et du coton (Brunard et Garrigus 2016 : 14). D'autres plantes ont participé au développement et à la mise en place du premier moment de l'économie de plantations, telles que le rocou, le cacao et le coton (Cauna 2013). Cependant, le café et le sucre représentent les deux principaux produits qui propulsent l'économie de Saint-Domingue au sommet dans la Caraïbe (Brunard et Garrigus 2016 ; Cauna 1987 ; 2013 ; Garrigus 1993, 2006 ; Saint-Louis 2004).

La topographie du paysage jouait par conséquent un rôle prépondérant dans la mise en place des plantations sucrières et caféières (Brunard et Garrigus 2016) qui révolutionne la vie sociale et économique de Saint-Domingue. Les plantations caféières sont érigées dans les mornes, tandis que les plaines alluviales sont réservées aux habitations sucrières. Dans ce cas, la région de Fort-Liberté se range donc dans une économie sucrière, dans la culture d'indigotier et des denrées vivrières. La production d'indigo était dominante dans les secteurs arides des Frédoches et de Fonds Blancs, à Fort-Dauphin, même si les plantations sucrières semblaient avoir été plus nombreuses et s'étaient insérées dans les secteurs de Malfetty, des bourgs de Bayaha, de Dumas et dans le Bas Maribarou (Moreau Saint-Méry 1797 : 150). Moreau de Saint-Méry a ainsi décrit le paysage de Maribarou :

> « Mais quelle vue délicieuse que celle offerte au voyageur lorsque, de l'extrémité de ces savanes, il découvre la riche plaine du canton de Maribarou ! Son œil se promène sur des champs de cannes qui semblent s'embellir encore par le contraste des points qu'il vient de parcourir. Il aime l'effet que produisent, sur ce vert ondoyant, des arbres d'un vert plus prononcé et placés çà et là, comme pour varier la scène. Les bâtiments d'un grand nombre de manufactures y ajoutent leur intérêt, et les bois qui bordent les rives du Massacre couronnent et fixent l'horizon » (Moreau de Saint-Méry 1797 : 147).

Les rivières Lamatrie et Massacre ont permis la fertilité du sol de ce secteur chiffrant 17 sucreries, grâce à l'installation de cinq moulins qui facilitent l'arrosage des lieux en temps de sécheresse. Treize de ces habitations sucrières se retrouvaient dans le bas

25 C'est une mesure de terre généralement employée dans les colonies françaises de la Caraïbe, particulièrement à Saint-Domingue. Tessier et Thouin (1791 : 762) explique qu' « à la Guadeloupe il a 90 000 pieds quarrés qui font 2500 toises de Paris, ou un arpent royal, 1 155 toises 20 pieds, ou deux arpents de Paris, 700 toises. A Saint-Domingue, le Carreau est de 100 pas quarrés; le pas est de 3 pieds ½ en quarré, ce qui fait 3402 toises, 28 pieds ½ de Paris […]» (*sic*).

Maribarou et les quatre du haut Maribarou, composés de 60 blancs, 17 affranchis et environ 2500 esclaves (Moreau de Saint-Méry 1797 : 149-150). Les secteurs de Frédoches ne possédaient pas de sucreries. Étant caractérisés par des sècheresses, ils hébergeaient quatre poteries, trois briqueteries et des tuileries, ainsi que plusieurs fours à chaux dans lesquels vivaient 53 blancs, 104 affranchis et 678 esclaves (Moreau de Saint-Méry : 151). Les habitations sucrières se sont implantées dans la limite de la ville, des deux côtés de la rivière Marion vers les littoraux et à l'intérieur des terres, lesquelles contenaient une dizaine d'habitations.

L'autre secteur dépendant de la ville de Fort-Dauphin est le quartier de Fonds Blancs, situé approximativement vers la baie de Caracol, regroupant 17 habitations sucrières et quelques indigoteries (Moreau Saint-Méry 1797 : 152).

Si, en 1739, Saint-Domingue comptait plus de 350 grandes plantations dans la colonie (Richards 2003 : 438), c'est parce que l'acquisition rapide des domaines était cruciale pour la stratégie économique de chaque habitant de l'île […] (King 2017 : 129). En effet, chaque habitation est conçue à partir des plans parcellaires qui sont tracés à l'initiative d'une autorité supérieure aux propriétaires et ayant intérêt à détenir cette représentation exacte des terres qui sont sous sa dépendance (Dauvergne 1948 : 238) par le biais de l'arpentage[26]. C'est en cette circonstance que les terres destinées à la production du sucre et d'autres denrées ont été développées à grande échelle. Les habitations constituent la base de l'économie coloniale maintenue par l'esclavage d'une population servile africaine et par le système de l'exclusif faisant de cette colonie la plus productive du Nouveau Monde vers 1789. En effet,

> «la colonie française de Saint-Domingue, contient 793 manufactures à sucre ou sucreries; 3150 indigoteries; 789 cotonneries; 3117 caféteries ou caféyères; 182 guildiveries ou distilleries de tafia ou eau-de-vie de sucre; 26 briqueteries et tuileries; 6 tanneries; 370 fours à chaux ou chaufourneries; 29 poteries et 50 cacaoyères; indépendamment d'une foule d'autres établissements connus sous le nom de places-a-vivre, parce qu'on y cultive des racines nourrissantes, des grains, des fruits, et que l'on y élève des volailles et d'autres animaux, qui sont autant de moyens de subsistance» (Moreau Saint-Méry 1797 : 116).

Les secteurs de la plaine du Nord étaient considérés comme l'une des régions les plus profitables de la colonie de Saint-Domingue. Fort-Dauphin, dans ce contexte, a contribué grandement au processus relatif à la mise place de l'économie du système colonial. Par conséquent, les dynamiques sociales et politiques qui s'opéraient au sein du système colonial, avaient généré la lutte des opprimés et transformaient le paysage social et inventaient la liberté (Saint-Louis 2011).

---

26 Celui qui veut obtenir la concession d'un terrain doit prendre un certificat de l'arpenteur du quartier dans la dépendance où est situé le terrain à délivrer; ce certificat doit faire mention de l'étendue du terrain, et lui fixer des bornes (p. 93). Mais pendant le premier âge de la colonie, il y avait un petit nombre de cultivateurs, qui pouvaient posséder des parcelles en adoptant la méthode du droit de hache qui consiste à s'introduire dans la forêt et abattre des arbres en s'appropriant des terres vacantes. Cette méthode est en vigueur à partir de l'accroissement de la population (Hilliard d'Auberteuil 1776 : 88).

2.7. Conclusion

Habitée environ 3000 ans av. J.-C., la région de Fort-Liberté (ci-devant Bayaha et Fort-Dauphin) comporte d'importantes variables environnementales qui avaient été cruciales pour la stratégie de subsistance des populations amérindiennes. De par de sa biodiversité regroupant un ensemble d'espèces fauniques marines et terrestres, végétales, la région de Fort-Liberté contient d'importantes rivières qui permettent la maintenance de la fertilité du sol. Avec l'établissement urbain des Espagnols à environ 10 km des côtes, des secteurs de l'intérieur auraient constitué un avantage pour l'élevage et les plantations vivrières. Largement développées durant la colonisation française, les habitations industrielles représentent le marqueur d'un paysage colonial rural teinté de l'exploitation de l'homme par l'homme et de l'exploitation de l'environnement. La longue durée d'établissement peut témoigner, à la fois, de stratégies similaires ou différentes, entreprises par des groupes humains dans le processus de transformation du paysage culturel de la région. Les évidences archéologiques révèlent donc des indices de preuves pour faire un bilan sur la manière dont le processus d'établissement explique le développement historique de la région. Le chapitre suivant met en relief les démarches amorcées pour étudier cette question de paysage changeant dans sa longue durée.

3

Approcher le paysage

3.1. Le paysage

La notion de paysage est très complexe et ambiguë. Au MoyenÂge, les mots *landschap* (ou lantscap), landskab et Landschaft se référaient à la trinité de la terre, des gens et du territoire (Olwig 1996, cité par Kolen et Rennes 2015 : 29). Aujourd'hui, cette notion est discutée au travers d'un vaste champ disciplinaire, et attire beaucoup de chercheurs d'horizons scientifiques différents, sa définition a évolué pour aller au-delà d'une simple description de la nature et de l'environnement. Dans ce cas, elle ne peut être résumée à une simple vision naturelle de notre environnement, puisqu'il est façonné par des relations humaines, et devient donc partiellement un produit culturel. Désormais, par rapport aux conceptions traditionnelles, on lui a attaché une double réalité qui se veut être objective et subjective. Objective parce que, « le paysage est d'abord, ontologiquement […] une étendue d'espace offert à l'œil, mais qui, dans sa matérialité, préexiste au regard susceptible de l'embrasser » […]. La réalité subjective s'explique par le fait qu'un paysage, dans « l'usage normal du mot, n'est constitué comme paysage que par le regard qui s'attache à lui » (Lenclud 1995 : 5). S'interroger pertinemment sur la notion du paysage conduit à l'appréhender dans sa dimension sociale et culturelle, c'est-à-dire qu'il ne peut pas exister en dehors des actions humaines qui le transformant au quotidien.

C'est donc élément culturel résultant des actions et des interactions humaines et naturelles. Berque souligne que « le paysage est une entité relative et dynamique, où nature et société, regard et environnement sont en constante interaction (Berque 1994 : 6). Qu'il soit perçu ou construit, le rapport dialectique entre eux reste incontestable (Knapp et Ashmore 1999 : 1), le paysage s'inscrit toujours dans un cadre spatio-temporel et se connecte avec des rapports anthropiques. Les valeurs culturelles et symboliques associées au paysage font de lui un paysage construit par les individus qui y habitent à travers le temps. C'est alors qu'il est toujours en constante transformation (Gosden et Lock 1998). Chaque société ou groupe social y laisse toujours son empreinte que les spécialistes peuvent étudier suivant des approches et des perspectives différentes. Comment l'étude sur les implantations précoloniales et coloniales peut-elle nous aider à comprendre la transformation du paysage dans la durée ? Ces évènements correspondent aux relations que les divers groupes sociaux entretiennent avec leur milieu ce qui génère un paysage de multicouches culturelles. Pour étudier ce paysage, des pers-

pectives archéologiques, historiques, anthropologiques, écologiques peuvent être mises en avant pour retracer son évolution à travers le temps. Dans le cas d'une étude sur le long terme cela nécessite des approches interdisciplinaires pour permettre d'apporter des informations plus complètes.

3.2. Paysage morphologique

Si le paysage a été influencé par des interventions humaines (Duncan et Ley 1993 ; Oakes et Price 2008), cela sous-tend qu'il est le résultat des interactions humaines et de l'environnement (Sauer 1963 : 343). Cette position corrobore l'idée que le paysage est représenté dans sa dimension morphologique. C'est une approche holistique du paysage qui met en perspective les caractéristiques physiques, y compris les variables environnementales, et les éléments culturels, c'est-à-dire les activités humaines pour former le paysage culturel. Toutefois, certains auteurs soutiennent que les aspects symboliques et idéologiques associés à ces éléments doivent être aussi pris en compte (Duncan et Ley 1993 ; Mitchell 2000, 2002).

C'est dans cette perspective que l'aspect physique attribué au paysage a suscité d'autres points de vue, consistant à considérer métaphoriquement le paysage comme un document aussi lisible qu'un texte. Dans les années 1980, la considération du paysage comme texte informatif par représentations, a été normalement mise en avant par des géologues, géographes, archéologues. Des détails en rapport avec les caractéristiques du paysage occupaient alors une place importante, aussi, des chercheurs post-structurels ont-ils propulsé cette vision (Barnes et Duncan 1992 ; Duncan et Duncan 1988). Ils ont mis en avant l'idée de différentes lectures ou interprétations du paysage qui sont non seulement individuelles, mais elles qui peuvent aussi être comprises et façonnées par des discours culturels au regard des histoires multiples et complexes partiellement reconstituables (Duncan et Duncan 2010 : 230).

Si le paysage est façonné par un ensemble d'évènements temporels qui participent à sa construction, il était clair que l'environnement, dans un cadre spatio-temporel précis, n'a pas toujours eu la même signification pour les différents groupes qui vécurent dans ce contexte à différentes époques. Pendant la période coloniale en rapport evec cette étude, le paysage représentait une source de richesse, une sorte de paradis terrestre qu'il fallait exploiter à grande échelle. Par exemple, ce que représentait pour les asservis le paysage peut être appréhendé dans les relations quotidiennes qu'ils développaient avec l'espace de travail sous le joug de l'oppression. Pour les asservis, le paysage colonial était toujours, dans tous les sens, révoltant (Casid 2005 : 213). Vivre dans les plantations coloniales était une tentative de construire, en leur manière, un paysage de résistance (Delle 1998 ; Hauser et Hicks 2007). Ce dernier est soutenu par leur mode de vie quotidien exercé dans l'espace social qu'ils ont créé pour survivre. Les rapports sociaux définissent non seulement les différentes manières d'agir dans le paysage colonial, mais aussi la matérialité à laquelle les colons et les asservis, sont attachés. Cette matérialité concerne les objets d'usage de la vie quotidienne, les maisons dans lesquelles ils ont habité et les bâtiments industriels dans lesquels ils exercent des activités artisanales et domestiques. Pour explorer la manière dont le paysage a été façonné au fil du temps, il est important de l'étudier dans sa dimension biographique.

3.3. Palimpseste complexe dans la longue durée : approche biographique du paysage

Étudier les manifestations des activités humaines exercées pendant un certain temps nécessite une approche conceptuelle et méthodologique basée sur la perspective de biographie du paysage, en considérant la question de la longue durée. Des approches basées sur la géographie humaine et historique avaient longtemps mis en relief la question des activités humaines en relation avec le temps et l'espace[27]. Ces derniers ne sont pas statiques et donc toujours en constante dynamique. En effet, le thème de la longue durée a connu une attention considérable pour étudier et comprendre les évènements reflétant les activités humaines. Fernand Braudel de l'école des Annales a émis l'idée de la notion de longue durée pour expliquer les phénomènes de l'histoire humaine qui sont différents, mais reliés dans le temps (Braudel 1958). Il avait identifié les contextes temporels tels que courte durée, moyenne durée et longue durée (Braudel 1958, 1969). L'étude de la longue durée est l'approche qui permet de comprendre les développements historiques et d'expliquer leurs causes et dynamiques en s'appuyant sur la connaissance de leur échelle temporelle et géographique (Ames 1991). Les activités humaines relatives à la longue durée concernent des générations, des siècles et même des millénaires. Selon Braudel, la longue durée englobe toutes les temporalités de l'histoire (Braudel 1958). Cette approche a influencé beaucoup d'archéologues qui ont abordé leurs recherches dans la longue durée pour appréhender le développement à long terme des sociétés du passé (voir par ex. Ames 1991 ; Barker 1995 ; Bintliff 1991 ; Knapp 1992). Les travaux archéologiques le plus récents de Tilley s'inscrivent dans la perspective annaliste pour expliciter l'histoire du paysage de *East Devon Pebblebed Heaths*, en mettant l'accent sur les processus diachroniques c'est-à-dire davantage sur les modèles à long terme que sur les évènements à court terme (Tilley 2017 : 5). Par ailleurs, son travail développe spécifiquement une perspective directement inspirée des traditions théoriques philosophiques existentialistes et phénoménologiques qui sont elles-mêmes fortement influencées par un accent marxiste sur les pratiques matérielles (Tilley 2017 : 7).

C'est une approche du paysage dite écologie historique, mise en avant par les chercheurs de différents horizons qui la définissent aussi de manière distincte. En effet, elle est enracinée dans une interprétation matérialiste de la relation entre l'humain et l'environnement (Balée 2002 : 2 ; 2018 : 7). L'écologie historique « commence par la présomption que les paysages contemporains sont le résultat de multiples facteurs qui ont interagi de manière complexe tout au long de l'histoire […] » (Crumley 2006 : 18). Une façon de considérer le paysage dans sa réalité spatiale et temporelle ayant connu des modifications au cours du temps suite aux activités humaines (Balée et Erikson 2006 ; Crumley 1994 ; *cf.* Girel 2006 ; Crumley 2002). Des directions relatives à l'anthropologie, écologie et conservation résument généralement les grandes lignes de l'écologie du paysage (Girel 2006 : 249-264). Elle recourt à un ensemble de concepts et de méthodes par la combinaison des données interdisciplinaires provenant des sciences biologiques et physiques, des sciences sociales et des sciences humaines

27 Vers la fin du XIX[e] siècle, Paul Vidal de Blache et son école ont porté une grande considération sur les relations entre humains et l'environnement, allant à l'encontre du déterminisme environnemental allemand qui prônait le rôle prépondérant de l'environnement sur les activités humaines.

(Crumley *et al.* 2017 ; voir aussi Odonne et Molino 2018 ; Rostain 2018 ; Rostain et Saulieu 2016 ; Siegel 2018). Donc, l'approche de l'écologie historique permet de considérer l'humain comme un être « indissociable au milieu dans lequel il évolue. Bien plus, les interactions intimes qu'il entretient avec son paysage sont à la base de son identité » (Rostain *et al.* 2018).

L'approche de longue durée a influencé d'autres recherches interdisciplinaires sur les relations à long terme qui existent entre les humains et l'espace géographique dans le temps. Cette approche permet de mieux comprendre les différentes couches du développement historique d'une région comme une sorte de palimpseste. Les façons particulières d'aborder le paysage qui le font considérer comme un palimpseste, sont parfois mises en avant pour expliciter le phénomène de la concentration de diverses couches culturelles qui résultent des traces d'activités humaines, visibles dans le paysage. Ces traces d'activités peuvent posséder différentes significations à travers le temps, non seulement pour les personnes qui les ont créées, mais également pour celles qui les ont perçues. Les différentes manières de concevoir et de transformer le paysage par des groupes sociaux constituent en effet le palimpseste comme la coexistence de multiples visions et impacts de différentes cultures sur le paysage.

L'origine du palimpseste comme pratique remonte au Moyen-Age, avant l'invention de l'imprimerie. Pour des raisons probablement économiques, les anciens écrits sur les papyrus auraient été transformés en nouveaux parchemins pour être réutilisés en les recouvrant de nouveaux textes. Cependant, les traces des premières écritures sous-jacentes peuvent être visibles suivant les formes antérieures. Le terme trouve ainsi son origine au milieu du XVIIe siècle, pour décrire la superposition des textes. Le mot palimpseste, qui normalement représente donc la relation hypertextuelle, est devenu une métaphore utilisée dans les études des sciences humaines et sociales, pour parler des traces qui sont introduites dans le passé, en rapport à la culture, aux objets, à la langue et aux éléments naturels. Cependant, il est plus largement utilisé dans les études des paysages culturels.

Une approche similaire du paysage comme palimpseste peut être trouvée dans la géographie historique française de Vidal de la Blache, fondateur de la géographie académique française moderne. Vidal voyait les paysages comme des indicateurs visuels de relations holistiques entre les humains et les milieux naturels, chacun portant un genre de vie ou un mode de vie particulier (*cf.* Duncan et Duncan 2010 : 228). Cependant, il faut noter que Sauer et l'École de Berckely avaient mis l'accent sur le fait que le paysage est constitué des changements caractérisés par différents marqueurs informatifs tout au long du temps. La vision de Sauer peut être comprise dans l'analogie du paysage comme palimpseste. En 1953, l'archéologue anglais Durant Osbert Guy Stanhope Crawford avait utilisé, dans son ouvrage *Archaeology in the Field*, le concept de palimpseste en référence au paysage routier romain, qu'il faut déchiffrer afin de reconstruire des parties qui ont été effacées et réécrites dans le temps (Crawford 1958 : 51-52). Plus tard, le terme a pris un essor important notamment avec Geoff Bailey comme un outil méthodologique pour soutenir sa conception relative au Perspectivisme temporel (Bailey 1983), mais largement utilisé par d'autres chercheurs archéologues à la fin des années 70 et au début des années 80 (Aston et Rowley 1974 : 14 ; Chevalier 1976 ; Jones 1973 ; voir Malinsky-Buller *et al.* 2010 : 1).

Cependant, le concept avait été mis en avant pour la première fois en 1979 par le géographe américain Donald Meinig dans *The Interpretation of Ordinary Landscapes.* Dans l'introduction de cet ouvrage, il fait usage du concept de palimpseste pour renvoyer à la complexité du paysage (Meinig 1979 : 6). La considération des palimpsestes dans l'interprétation archéologique fournit alors un moyen de comprendre comment différents aspects de la formation d'un assemblage se rapportent à l'établissement de la contemporanéité (Sullyvan 2008). « Attribué aux traces physiques et marques, le palimpseste est considéré comme une superposition d'activités successives, dont les traces matérielles sont partiellement détruites ou retravaillées à cause du processus de superposition » (Bailey 2007 : 203 ; *cf.* Bailey et Galanidou 2008 : 2018). En effet, Bailey et Galanidou avancent que cette superposition peut se produire à différentes échelles, allant de l'artefact individuel avec son histoire de modification et de changements d'utilisation et de signification à l'accumulation d'une surface habitable dans un site archéologique ou à la distribution de sites et de matériaux dans leur cadre paysager plus large (Bailey et Galanidou 2008 : 218).

Bailey (2007 : 203-208) décrit cinq catégories de palimpsestes : *True Palimpsest, Cumulative Palimpsest, Spatial Palimpsest, Temporal Palimpsest* et *Palimpsest of meaning.* Ces catégories décrites par Bailey se révèlent cruciales dans des perspectives archéologiques impliquant la formation des sites archéologiques associés aux statuts spatiaux et temporels (voir aussi Sullivan III 2008 ; Malinsky-Buller *et al.* 2010). Elles fournissent la clé de la façon dont nous devrions enquêter à plus long terme, la dimension à plus grande échelle de la condition humaine et sa relation avec le monde des vies et des perceptions individuelles (Bailey 2007 : 220). Le *palimpsest of meaning*, décrit par Bailey, met en avant l'aspect intangible que peut constituer un objet ou un site au fil du temps, car cela peut traduire une signification différente pour différentes personnes au cours des périodes successives, et peut-être une signification différente pour différentes personnes au sein de la même société, y compris, dans la société moderne (Bailey 2007 : 208).

Métaphoriquement, le palimpseste renvoie en général à l'histoire de vie ou au développement historique car les traces du passé ne sont pas forcément effacées. Il peut s'agir en effet, d'une sorte de recouvrement des moments historiques. Par conséquent, ces moments historiques stratifiés sont considérés comme des éléments du palimpseste, et le fait de les étudier dans leurs dimensions de longue durée, c'est aussi les appréhender au travers d'un paysage culturel en mutation. En effet, l'approche de biographie du paysage est donc appropriée au processus de compréhension du développement historique d'une région, considéré comme un palimpseste. Cette approche du paysage est héritée de Marvin Samuel (1979), qui a proposé le concept biographie pour expliquer l'histoire du paysage de Manhattan. Samuel soutient que la biographie du paysage a pour préoccupation centrale le rôle des individus – auteurs – dans la création du paysage (Samuels 1979 : 67). Mais l'idée 'biographie' évoquée par Samuel avait pris un sens littéral (Roymans *et al.* 2009). En archéologie, l'approche biographique avait été mise en exergue par Appadurai et Igor Kopytoff (1986) en introduisant l'idée de biographie culturelle des objets. La métaphore du thème biographie employée par Appadurai et Kopytoff est dérivée de l'approche de l'histoire de vie pour étudier des objets, lesquels sont sujets à de multiples significations culturelles au cours du temps. Circulés au travers de différents systèmes de valeurs, ils possèdent leur propre histoire, passant de différentes phases d'acquisition et sont culturellement redéfinis et réutilisés

(Appadurai, 1986 ; Kopytoff, 1986). L'approche biographique illustre la façon dont les objets racontent les histoires de la vie des gens (Hoskins, 1998, 2006), et peuvent changer des statut. Cette approche se taille un rôle important dans le processus d'étude et d'appréhension de l'histoire de vie des objets, d'où un processus mutuel de création de valeur entre les humains et les objets (Gosden et Marshall 1999 : 170 ; Joy 2009; Marshall et Gosden 1999).

L'introduction de cette approche dans les études du paysage archéologique a connu un grand succès grâce aux différents travaux réalisés notamment en Europe. Depuis 1990, le thème de biographie devient de plus en plus populaire chez des archéologues géographes, historiens, architectes, etc. (Bloemers *et al.* 2011 ; Beek et Keunen 2008 ; Daniels et Nash 2004 ; Darvill 2006 ; Elerie et Spek 2010 ; Gillings et Pollard 1999, 2015 ; Holtorf 1998, 2002, 2015 ; Kolen, 1995, 2005 ; Lemaire, 1997 ; Mythum 2010 ; Papmehl-Dufay 2015 ; Pollard et Reynolds, 2002 ; Roymans 1995, 2010 ; Roymans *et al.* 2009 ; Vervloet 2010 ; Tatlioglu, 2010). Cette approche est de plus en plus employée après son introduction par Samuel en 1979. L'approche relative à la biographie du paysage dans les études archéologiques a été vastement mise en avant dans plusieurs programmes de recherches aux Pays-Bas, au travers des recherches pluridisciplinaires, pour comprendre les différents paramètres du paysage de la période préhistorique à la période contemporaine (Bloemers *et al.* 2010 ; Kolen 2015 ; Roymans 2009 : 337-338). Les plus récentes publications sont deux volumes qui explorent une variété de cas d'étude et de projets de recherches en rapport avec des démarches biographiques du paysage (Bloemers *et al.* 2010 ; Kolen *et al.* 2015).

Les premiers travaux de Jan Kolen (2005) sont considérés comme un pont vers le développement de cette approche. Selon Elerie et Spek (2010 : 90), Kolen considère la biographie du paysage comme l'interaction progressive des puissances entre le paysage matériel richement varié et le monde des idées, des significations, des représentations et des mémoires (Elerie et Spek 2010 : 90). Ils avancent que, dans cette approche, le patrimoine est défini par Kolen (Kolen 1995, 2005) dans un sens beaucoup plus large que les simples reliques physiques du passé (Elerie et Spek 2010 : 90). Roymans *et alii* (2009 : 339) ont porté une attention très particulière à l'approche biographique du paysage pour étudier le paysage culturel méridional des Pays-Bas en introduisant une échelle temporelle couvrant plusieurs millénaires. L'approche biographique correspond donc plus à l'idée de longue durée, de la période préhistorique à la période contemporaine, qu'à se concentrer sur un moment temporel spécifique. C'est dans ce contexte qu'ils explorent l'interconnexion des multicouches du paysage générant des transformations du paysage, en tenant compte des places, des sites, des monuments qui sont réutilisés, réorganisés au fil du temps (voir aussi Bender et *al.* 1997). C'est donc une approche qui ne fait pas de rupture nette entre le passé et le présent, puisque dans la période moderne, traiter le passé dans le paysage fait partie intégrante de la condition spatiale des sociétés (Roymans *et al.* 2009 : 339). En associant la recherche archéologique à la recherche historique et historico-géographique, l'approche de la biographie[28]

28 Valk (2010 : 36-40) a élucidé la perspective géographique de la biographie du paysage. Selon lui, dans l'approche géographique, la biographie de paysage appréhende l'interaction entre les structures physiques de l'environnement et les valeurs culturelles associées aux comportements dans la société, donc le paysage et la société s'influencent continuellement. Ensuite, la réutilisation, la réorganisation ...

du paysage peut se concentrer sur l'étude des interrelations entre les transformations spatiales, les changements sociaux et économiques et la construction et des identités locales dans la région (Roymans *et al.* 2009). Le fait de ne pas faire une rupture nette des chronologies, fait que le présent joue un rôle crucial dans la biographie. Ainsi, les narrations attachées aux identités, la participation communautaire dans le processus d'appréhension de valeurs attachées aux paysages et au patrimoine archéologique, sont autant de directions que peut prendre l'approche biographique (Bloemers *et al.* 2010 ; Kolen *et al.* 2015). De fait, le paysage est considéré comme un palimpseste complexe (Bailey 2007 ; Bloemers *et al.* 2010). En ce sens, la biographie de paysage est à la fois une description de l'histoire du paysage matériel et du monde des significations sociales et des idées individuelles greffées sur ce paysage pendant différentes périodes (Palang *et al.* 2011 : 345).

Les restes archéologiques, comme résultats d'activités humaines, sont constitués de lieux d'habitations, d'artéfacts, de ruines d'habitations et de espaces transformés manuellement. Ces signes expliquent normalement des changements continuels des manifestations culturelles du paysage. Dans une perspective de longue durée, il se peut qu'il y ait un fort lien entre les choix d'installation et l'économie de subsistance, l'échange, l'acquisition de certaines matières premières. D'autres raisons peuvent être soulignées pour expliquer les phénomènes d'établissements. Durant les périodes coloniales, certaines raisons des choix d'habitations peuvent être appréhendées en raison de l'exploration des ressources et la vaste occupation des terres destinées au développement économique des territoires coloniaux, structurés par la fluctuation des populations conduisant à remodeler à grande échelle le paysage. Des espaces anciennement occupés et réaménagés expliquent en effet le caractère non linéaire du paysage (Renes 2015). Il faut prendre en compte les relations dynamiques entre les habitants d'un paysage et le monde qu'ils ont construit à travers le temps (Ingold 1993, 2000). Donc, le paysage est multi-temporel (Holtorf et Williams 2006 ; Roymans *et al.* 2009) et correspond à divers marqueurs sociaux qui peuvent être des objets mobiliers, des monuments que l'on peut comprendre à travers de multiples perspectives dans lesquelles l'archéologie joue un rôle déterminant.

3.4. Le rôle de l'archéologie dans la biographie du paysage

David et Thomas (2016 : 41) définissent l'archéologie du paysage comme une archéologie qui montre la façon dont les gens ont visualisé le monde et comment ils se sont engagés les uns avec les autres à travers l'espace, comment ils ont choisi de manipuler leur environnement ou comment ils ont été affectés de manière subliminale pour accomplir les choses par leurs circonstances locales. La nature comme élément à part entière du paysage est manipulée par les sociétés. Il y a toujours des impacts réciproques dans le couple humain/milieu. Les modèles d'établissement peuvent aussi influencer la manière dont les matériels sont fabriqués, circulés, écoulés et échangés au travers des

…et la réinterprétation des traces du passé dans le paysage forment le palimpseste. Par ailleurs, la façon dont diverses sociétés ont traité leur environnement au cours du temps se révèle importante. Enfin, le patrimoine archéologique et culturel fait partie de l'environnement dans l'expérience des humains. En cela, il ne doit pas être étudié comme une collection d'objets et de structures ayant une valeur objectivement déterminée, mais au contraire dans un contexte culturel historiquement changeant.

échelles réduites ou étendues. Étudier les dynamiques d'établissements dans le temps long, c'est aussi tenter de situer des facteurs historiques qui ont poussé à des abandons d'espaces occupés et à des manières dont ils sont réoccupés par de nouveaux acteurs.

Dans ce cas, l'archéologie ne se sert pas seulement des fouilles pour étudier la formation des places particulières, elle fait appel à des réflexions sur la façon dont les groupes se sont engagés pour créer un paysage dans lequel ils laissent leur empreinte. De ce fait, la cartographie archéologique et la distribution spatiale des sites se révèlent pertinentes dans l'appréhension du développement des établissements qui forment ce paysage. L'étude de la distribution des établissements archéologiques sans rupture nette de la chronologie est déterminante dans l'appréhension des activités humaines dans la longue durée. C'est une tentative de ne pas négliger les différentes formes d'indices d'occupations qui forment l'ensemble, dérivés des « contextes historiques particuliers dans des paysages particuliers » (Tilley 2017 : 12).

Si le paysage archéologique haïtien est particulier, c'est parce qu'il est construit sur plusieurs moments historiques, et que l'espace temporel qui constitue la chronologie des établissements n'est pas isolé. Le contexte historique explique que le dépeuplement amérindien éclaire en même temps les dynamiques d'établissements européens. L'étude biographique du paysage dans ce cas, nécessite de se pencher « sur la manière dont les sites, les monuments et les catégories spécifiques de paysages ont été transmis, transformés et vécus, ou tout simplement oubliés ou supprimés au fil du temps » […], mais aussi sur « la réorganisation, la réutilisation et la modification de l'expérience des paysages dans lesquels ils se trouvaient » (Kolen et Renes 2015 : 27). Cela explique, par exemple, la façon dont les colons ont redéfini les espaces occupés, pour les remodeler et les transformer en des territoires coloniaux caractérisés par des paysages urbains en centres administratifs du pouvoir et ruraux : les habitations coloniales.

Ces territoires peuvent être considérés comme le résultat de la mise en valeur des habitations coloniales catégorisées par des propriétés privées, maintenues par des découpages parcellaires, de la création des pâturages et des lisières ainsi que des micro-réseaux routiers qui relient les plantations coloniales entre elles et les plantations aux ports destinés à embarquer des productions. Brayshay et Cleary (2002 : 6) décrivent par exemple le processus de formation des paysages colonisés, où les impérialistes[29] ont transplanté les idées et les idéaux en changeant radicalement les paysages, en transférant les notions britanniques de propriété et l'organisation sociale à des terres éloignées. Casid considère « deux technologies interdépendantes pour la production et la reproduction de la puissance coloniale française par hybridation » (paysage hybride). Il s'agit d'abord de :

> « la transplantation et les transferts de plantes ou la greffe coloniale, ensuite « les plans, et les «plans» de reproduction pour l'aménagement des plantations et la machinerie ou le dessin colonial ». Elle entend « par transplantation, le

29 Cependant, la perception du paysage n'était pas statique dans les colonies britanniques de la Caraïbe, suivant les vues des intéressés. Des visions alternées décrivent la Caraïbe comme une terre édénique, royaume satanique ou les deux à la fois (les colons), – région habitée par la maladie et la brutalité (critiques/rédacteurs médicaux); cette représentation a été submergée sous la vision de paysage des planteurs et leurs alliés, qui exaltait plutôt les vertus des îles des Caraïbes et le système de plantation soutenus par les visions pittoresques et pastorales (Dillman 2015).

> transfert de semences et de machines de la métropole, de plantes des Indes orientales, des îles du Pacifique, de l'Afrique, des Amériques continentales et même d'une île des Caraïbes ou d'une partie d'une île à l'autre ». Grâce à cet ensemble de stratégies, « l'administration coloniale et les plantations françaises ont remodelé économiquement, politiquement et esthétiquement ses possessions insulaires des Caraïbes en des paysages hybrides » (Casid 2005 : 30-31, traduction de l'auteur)[30].

La réappropriation et le remodelage du paysage engendrent un produit colonial institutionnalisé, distinct de surcroît, par la mise en valeur des lois et des régulations. L'étude de la reconnaissance des sites coloniaux peut démontrer la matérialisation de l'institutionnalisation coloniale en s'appuyant sur la collecte des indices d'établissements coloniaux. Il paraît une nécessité, en archéologie, pour explorer l'idée de transformation coloniale du paysage, de considérer des vestiges comme documentations matérielles, qui se sont avérées les signes de ce changement fondamental, évoquant encore leurs anciens rôles en tant que lieux d'horreur et de violence, qui continuent de façonner les paysages contemporains (Hicks 2007).

Dans ce cas, approcher le paysage se révèle donc crucial à l'objectif de l'archéologie pour expliquer « le passé de l'humanité par sa capacité à faciliter la reconnaissance et l'évaluation des relations dynamiques et interdépendantes que les gens entretiennent avec les dimensions physiques, sociales et culturelles de leurs environnements spatiaux et temporels » (Anschuetz *et al.* 2001 : 159). Les sites amérindiens, coloniaux et nationaux, correspondent aux activités des groupes culturels dans la longue durée et déterminent l'essence du paysage. Knapp et Ashmore définissent ce dernier « comme l'arène dans laquelle et à travers laquelle la mémoire, l'identité, l'ordre social et la transformation sont construits, joués, réinventés et changés » (Knapp et Ashmore 1999 : 10).

Bender (1993 : 3) argumente que le paysage n'est jamais inerte, les gens sont directement associés avec lui et le modifient. C'est-à-dire que le paysage, concerne des lieux où les gens mènent des activités, qu'il soit dans le passé ou dans le présent, et implique aussi le futur. Des groupes culturels avaient laissé leur empreinte plusieurs millénaires en Haïti avant la révolution haïtienne du XIX[e] siècle. Ce pan d'histoire traduit un palimpseste et nécessite d'appréhender le développement historique à long terme. Etudier le paysage dans cette approche de longue durée nécessite de le concevoir au regard des moments de transformations qui concernent les paysages amérindiens et coloniaux et les récits personnels des acteurs communautaires actuels sur ce patrimoine.

---

30 Dans cette même idée des paysages hybrides élaborée par Casid, le phénomène de transculturation étudié par Ortiz (1995) explique plus profondément la vie quotidienne dans les habitations coloniales comme l'ancrage de la complexité entre groupes culturels issus de différentes tribus d'Afrique, des Européens des technologies de productions d'intégration de nouvelles plantes, de considération des plantes alimentaires locales. Cette vie quotidienne se manifeste par des souffrances, des luttes, des contradictions, des influences mutuelles, des refus et de la soumission. Dans cette vie quotidienne se jouent les rapports de pouvoirs et de résistance et des dynamiques de transculturation. La vision d'Ortiz, se basant sur une approche bidirectionnelle, prend en compte les influences d'un groupe sur une autre et vice et versa. L'esclave, comme catégorie dominée, forge des résistances sur toutes ses formes, soit au sein, soit en dehors de la plantation coloniale. En outre, les colonisateurs ont adapté leur mode d'alimentation aux ressources endogènes trouvées sur place et les Africains mis en esclavage ont adopté des formes de culture, de techniques et de consommation locales.

3.5. Paysage amérindien

Le paysage précolonial de la Caraïbe s'est avéré très complexe en raison des multiples configurations sociales, culturelles, linguistiques et d'échanges (Hofman *et al.* 2008, 2007 ; Rodriguez Ramos 2007). Il représentait une forme de mosaïque culturelle à la veille de la période coloniale (Wilson 1993). Les groupes culturels n'étaient jamais socialement isolés, mais ils étaient fortement interconnectés et avaient établi des réseaux d'échanges des matières premières et des biens (Hofman *et al.* 2007, 2011, 2014 ; Hofman et Bright 2010 ; Hofman et Hoogland 2011 ; Knippeberg 2006 ; Rodríguez Ramos 2010). Le processus de transformation du paysage de la Caraïbe remonte aux premières installations des groupes de l'Âge archaïque qui se sont déjà engagés à créer un paysage complexe par la mise en place des réseaux d'interactions. Au-delà des matières premières et des biens, des évidences phytogéographiques montrent que des plantes alimentaires représentaient l'un des vecteurs dans les réseaux d'échanges de biens et d'idées entre l'Isthmo-Colombien et les Antilles (Hofman *et al.* 2010 ; Rodriguez Ramos 2010, 2011a, 2011b, 2013 ; Rodriguez Ramos et Pagán Jiménez 2006 ; Rodriguez Ramos *et al.* 2013 ; Pagán Jiménez 2011, 2013 ; Pagán Jiménez *et al.* 2005). Les réseaux d'échanges auraient dû contribuer aux dynamiques, aux modèles de peuplement et à la transformation du paysage dans la Caraïbe. En effet, l'organisation sociale des groupes issus de l'Amérique du sud a découlé en un morcellement culturel dans la Caraïbe (voir Bonnissent 2008 ; Vidal *et al.*, 2004) des groupes céramiques, qui allait transformer le paysage social de la Caraïbe en une mosaïque culturelle et donner naissance à des microrégions culturelles (Hofman 1993).

Dans l'objectif de « conceptualiser les ensembles d'entités géographiques et leurs modalités d'interaction » […], Benoit Bérard a exploré « les mécanismes de dynamiques historiques précoloniales » (2013a : 151 ; 2018), à partir d'une proposition influencée par la géographie sociale. Cette proposition est à prendre en compte dans un regard scientifique concernant des échelles de l'exploitation du territoire qui sont divisées en échelle de territoire résidentiel, échelle de territoire économique, et échelle de territoire symbolique. Elles révèlent autant de catégorisations que peut attribuer l'analyse paysagère des établissements précoloniaux de la Caraïbe.

Les interactions intercommunautaires et l'exploitation des ressources naturelles à l'échelle micro/macro régionale témoignent des aspects cruciaux dans l'appréhension de la façon dont les groupes culturels précoloniaux ont transformé le paysage (Hofman *et al.* 2007). Cependant l'idée des échelles de territoire qu'évoque Bérard ne peut être appréhendée sans tenir compte des dynamiques culturelles du paysage liées, non seulement aux processus, mais aussi aux modèles d'établissement. Dans ce cas, l'étude sur les paysages amérindiens peut alimenter de nouvelles perspectives sur les modèles d'appropriation physique de l'espace qui impliquent des échanges et des négociations du territoire conduisant à son façonnage caractérisé par des empreintes de divers groupes culturels.

L'étude du paysage amérindien peut améliorer les méthodologies employées dans le cadre des investigations de reconnaissances sur les modes d'implantations dans l'espace (Altes 2013 ; Blick *et al.* 2011 ; Brughmans *et al.* 2017 ; Capobianco 2005 ; Cooper 2008, 2010 ; Curet 1992 ; De Ruiter 2012 ; De Waal 2006 ; Hardy 2008 ; Herrera Malatesta 2018 ; Keegan 1985 ; Koski-Karel 2002 ; Lyew-Ayee et Conolley 2008 ; Moore et Tremmel 1997 ; Reid 2008 ; Sonneman *et al.* 2015 ; Torres 2010 ; Ulloa

Hung 2014 ; Watters 1980 ; Wilson 1989). Si beaucoup de sites amérindiens ont été documentés majoritairement dans les espaces côtiers des Grandes Antilles (Blick *et al.* 2011 ; Keegan 1992), l'intérieur des terres n'a pourtant pas été négligeable dans le processus d'installations précoloniales (De Ruiter 2012 ; Herrera Malatesta 2018 ; Hofman *et al.* 2018 ; Koski-Karell 2002 ; Moore et Tremmel 1997 ; Torres 2010 ; Ulloa Hung 2014).

Dans le but de comprendre les modèles d'établissements amérindiens, des archéologues s'appuient sur le système informatique géographique (SIG) afin d'appréhender les paysages amérindiens dans les Caraïbes. L'utilisation de cet outil d'analyse permet d'étudier de manière plus pertinente la répartition des sites archéologiques dans le paysage au regard des différentes caractéristiques écologiques (Herreara Malatesta 2018). Joshua Torres (2010) a démontré comment les circonstances historiques de l'établissement et de la géographie ont façonné l'organisation à l'échelle locale et régionale de Tibes, à Porto Rico. Il a conclu que l'un des principaux processus associés au développement de Tibes était les relations développées entre les groupes sociaux dans le paysage au travers des pratiques sociales quotidiennes et rituelles, qui influençaient le degré auquel les groupes partageaient des formes de sens et de comportement en tant qu'individus et membres d'une communauté.

L'impulsion d'une nouvelle vision de la façon dont les Amérindiens ont transformé le paysage au regard de leur activité quotidienne a ainsi fortement marqué l'humanité ou par une fécondité d'approches sur les dynamiques d'établissements de l'île particulièrement. La cartographie archéologique réalisée par C. Moore, par exemple, est le premier matériel présentant les modèles d'établissements amérindiens d'Haïti. C'est un document informatif, pourtant capital, car l'auteur a mis en évidence une catégorisation typologique et culturelle des sites recensés, basée sur l'affiliation culturelle, l'extension et la distance des sites à la mer (Moore et Tremmel 1997). S'ensuivent les travaux de Daniel Koski-Karell qui consistent à évaluer les potentiels archéologiques et à analyser les dynamiques de peuplements de la région. C'est particulièrement dans ce contexte que Koski-Karell (2002), a exploré les types de peuplement amérindien et leur contexte écologique dans le nord d' Haïti. L'accent est donc mis sur une approche anthropologique qui consiste à considérer les relations entre les aspects environnementaux naturels et l'occupation humaine. Le travail comprend aussi une approche fondée sur l'extension des sites amérindiens pour les classer par type d'habitation et faire une analyse de leur répartition dans le paysage.

Jorge Ulloa Hung (2014) a évalué la diversité culturelle du nord de la République Dominicaine. Il a mis en évidence les circonstances qui affectent l'interaction interrégionale et locale entre les communautés amérindiennes qui peuplaient la zone [de Puerto-Plata] pendant les périodes céramiques. Les différents sites archéologiques ont permis de souligner la coexistence des communautés ayant des expressions culturelles différentes reflétant un paysage culturel particulier dans lequel le développement des divers types d'interactions se reflète dans les styles céramiques.

La construction du paysage amérindien est évaluée plus largement dans la thèse de doctorat d'Eduardo Herrera Malatesta (2018). En effet, la question de pratiques sociales quotidiennes est étudiée en mettant en perspective des relations développées entre les groupes culturels et l'environnement autour du *Taskcape* (Herrera Malatesta 2018). Ingold (1993) a inventé le concept de *Taskcape* pour faire référence à la mise en

forme du paysage par les pratiques quotidiennes des groupes humains dans la temporalité. En effet, le travail d'Herrera Malatesta est influencé par cette approche prônée par Ingold et a évalué les modèles d'établissements amérindiens en association aux distributions des cultures matérielles particulièrement dans la région de Montécristi, province voisine du département du Nord-Est de la République d'Haïti. Herrera Malatesta s'intéresse de près à l'analyse spatiale et à la modélisation du système de peuplement amérindien de la période amérindienne au début de la période coloniale espagnole. Il s'agit de comprendre la transformation du paysage par l'utilisation de l'analyse spatiale qui prend en compte les productions matérielles et les établissements amérindiens, les différentes modalités adaptées par ces derniers pour façonner le paysage. Il soutient l'idée d'une transformation qui se produit à un double niveau quotidien et imaginaire. Le premier est relatif aux activités quotidiennes au niveau des tâches de pratiques et de déplacements qui caractérisaient l'activité quotidienne des Amérindiens avant l'arrivée des Espagnols. Le deuxième est lié aux représentations faites par ces derniers, du monde amérindien conduisant à la transformation de leur paysage (Herrera Malatesta 2018 : 260-267). Hofman *et alii* (2018) soutiennent que les données archéologiques issues de la bande nord de l'île révèlent l'existence d'un paysage socioculturel complexe divers à la veille de l'invasion coloniale de 1492. Ils avancent que le modèle de peuplement, la gestion de l'espace régional et local, ainsi que le mélange des styles observés dans la production céramique de la région font allusion à la diversité sociale et culturelle évoquée par les Européens au moment du contact (Hofman *et al.* 2018 : 15). Dans ce cas, l'étude comparative des groupes culturels du paysage amérindien peut révéler des biographies interpersonnelles et des visions du monde différentes en tant que produit de l'expérience de divergence culturelle dans une région (Pagan-Jimenez 2009). Par conséquent l'archéologie amérindienne recèle de véritables éléments permettant d'investiguer les impacts de l'invasion coloniale sur le paysage culturel, en association avec les traces archéologiques de la colonisation européenne en Haïti.

3.6. Paysage colonial

La construction du paysage dans le contexte colonial est le fruit des observations scientifiques et de perceptions des colonisateurs pour légitimer l'impérialisme McClellan III (2002) comme un acte de violence géographique à travers lequel les espaces explorés sont contrôlés scientifiquement et culturellement (Sluyter 2001). Des sciences considérées comme sciences coloniales d'alors telles que la géographie et l'anthropologie ont joué un rôle déterminant dans la mise en place de l'Empire colonial tout en assurant et en imposant des cadres géographiques (Blais 2004 ; Blais *et al.* 2011). Ceci est fait par un ensemble de connaissances qui sont mobilisées non seulement pour maintenir la domination politique sur les territoires colonisés (Blais 2004 ; Blais *et al.* 2011 ; Brayshay Cleary 2002), mais également pour permettre l'accroissement et l'élargissement de la base économique (McClellan III 2002). Si le paysage colonial est créé à partir d'un ensemble des paramètres idéologiques, économiques et religieux issus de l'émergence du colonialisme, les relations aux paysages changent pendant la colonisation européenne au travers des significations des pensées et des pratiques spatiales, ce qui implique des engagements avec le paysage du point de vue matériel et conceptuel (Scott 2006, 2008 ; King 1999 ; Sluyter 2002).

L'invention du paysage colonial concorde avec l'idée de peupler les « espaces vides » et de les transformer en des domaines de l'exclusivité[31]. Cette exclusivité est la base de la question de propriété privée, qui est illustrée par le fait que la terre est divisée en parcelles, concédées aux colons et définies par des frontières au niveau de chaque plantation. Cette dernière constitue la base économique de la société esclavagiste. En effet, le paysage colonial correspond à l'ensemble de plantations coloniales des zones rurales ainsi que les infrastructures coloniales des zones urbaines comme le centre administratif du pouvoir colonial. Dans ce cas, l'urbanisme colonial est lu comme l'expression d'une conception coloniale plus large de l'espace, sa manifestation la plus explicite, le symbole d'une victoire sur l'espace sauvage du territoire précolonial (Blais 2009 : 151).

Cependant, la mise en œuvre des habitations coloniales est dessinée pour maintenir de manière pérenne et pour donner forme à des territoires coloniaux, les rendant très complexes sur le plan matériel et conceptuel au travers des forces sociales et écologiques. Ces dynamiques prennent place par des relations complexes entre asservis/colonisés et colonisateurs dans un espace social et produisent des choses matérielles permettant de saisir des modes de rapports entretenus dans le paysage du passé (Cossin et Hauser 2007 ; Sluyter 2001). La culture matérielle issue des contextes archéologiques coloniaux apporte des substances à l'archéologie pour l'interprétation des informations historiques dans des contextes temporels et spatiaux que les textes et l'histoire orale n'ont pas pu élucider (Brumfiel 2003 : 207).

Les indices d'établissements coloniaux reflètent une dimension matérielle du paysage colonial constitué des plantations agricoles, des mines, des centres urbains, des constructions militaires et toute autre évidence relative aux activités coloniales. La culture matérielle issue des contextes coloniaux s'inscrit donc dans une double dimension à la fois mobile et immobile. Cette dernière peut expliquer divers types de demeures coloniales et des statuts sociaux des habitants. Donc, le paysage colonial, aussi complexe que soit ce vaste sujet, fait appel à plusieurs approches de l'archéologie historique, qui s'intéresse autant au particulier qu'au général du fait colonial.

En effet, elle s'intéresse à des dimensions matérielles dans l'étude de l'aspect social des formations politiques et économiques des années antérieures (Croucher et Weiss 2011 : 2). Le capitalisme et le colonialisme, par exemple, comme produit représentant des notions centrales sont mis en relief en archéologie historique et sont vitaux pour analyser le passé (voir Croucher 2015 : 1 ; Croucher et Weiss 2011 : 3). Ces thématiques embrassent un ensemble d'autres sujets en rapport aux modes de vie

---

31 Par exemple, généralement le paysage naturel a donc servi de tête de pont pour la colonisation espagnole subissant les premières transformations matérielles dues aux différents impacts qu'elle a générés (Sluyter 1999). Andrew Sluyter (2001), en analysant les le paysage colonial de l'Amérique du Sud, montre comment les rapports aux paysages ont pris place au travers des interrelations complexes entre colonisateurs, colonisés et environnement. Il démontre au travers de ces trois aspects la lutte entre colonisateur et colonisé pour le contrôle de l'espace. Celle-ci s'était avérée une catégorie appropriée et adéquate pour signifier l'environnement à partir des contrôles de l'espace, des territoires et des paysages (Sluyter 2001). Ceci met l'accent sur l'engagement des Espagnols avec le paysage, par exemple entre 1520 au XVIIe siècle au Pérou, au cours desquels de nouveaux paysages coloniaux ont émergé. Scott (2006 : 482) évoque la nécessité de reconnaître les façons dont les paysages coloniaux ont été constitués par des pratiques matérielles et discursives de caractère quotidien. Ces pratiques génèrent des impacts fugaces issus de l'invasion coloniale qui prennent racine dans le domaine des activités quotidiennes et locales de la vie coloniale.

adaptés dans des territoires ayant été impliqués dans la colonisation dans le monde. Le capitalisme et le colonialisme impliquent trois niveaux : économique, politique et idéologique (Orser 1989 : 35). L'archéologie peut permettre, du point de vue matériel, d'étudier la manifestation de ces trois niveaux, dont les plantations coloniales reflètent le développement du système capitaliste (Mintz 1985). Ce dernier génère le processus de changement du paysage des territoires colonisés puisqu'il s'agit de réorganisation des espaces précoloniaux considérés comme vides et muets.

Les systèmes coloniaux se développaient parallèlement dans la Caraïbe, s'appuyant sur l'exploitation capitaliste et mercantile (Horowitz 1971 : 3) et sur l'esclavage pour maximiser des profits économiques. Ces derniers, en rapport avec colonialisme, ont donc été longtemps étudiés par des géographes historiques de la Caraïbe (Higman 1986a, 1986b, 1987, 1989 ; Pulsipher 1994 ; Watts 1987). En général, les multiples problématiques abordées dans l'archéologie historique peuvent être affiliées à l'étude du paysage colonial selon des angles variés, dans la mesure où le paysage colonial envisage les empreintes européennes relatives à l'invasion coloniale de 1492 à la fin du colonialisme. En ce sens, l'étude du paysage colonial se révèle très complexe et suscite des études impliquant plusieurs angles thématiques et un vaste champ chronologique et régional.

Les thématiques relatives à la transculturation, l'ethnogenèse, l'interaction, la créolisation sont particulièrement mises en avant pour décrire le processus de la formation socioculturelle de la Caraïbe pendant la période coloniale avec les Espagnols (Deagan 1995 ; Deagan et Cruxent 2002 ; Ewen 1991 ; Ortiz 1947). Le système de l'*Encomienda* comme institution coloniale espagnole a eu de grands impacts sur le paysage résultant de l'exploitation des habitants originels de la Caraïbe et de leur terre. C'est un contexte colonial particulier qui impliquait des interactions entre diverses groupes sociaux et ethniques évolués dans les espaces coloniaux établis par les Espagnols, notamment dans les nouvelles configurations urbaines élaborées pendant la période coloniale (Deagan 1995 ; Deagan et Cruxent 2002 ; Valcárcel Rojas 2012) suite aux déplacements forcés et aux traites inter-insulaires des natifs. Ce contexte a engendré des transformations culturelles rapides dans la production de la culture matérielle. Il est révélé par exemple que des céramiques utilitaires produites localement dans le contexte colonial ont des influences africaine et amérindienne (Ewen 1991 : 103 ; Smith 1995) et ont aussi incorporé certaines techniques européennes (Deagan 1985, 1995 ; Ernst et Hofman 2017). Cette transformation a aussi pris forme au niveau biologique, dans le comportement alimentaire, les pratiques économiques, religieuses et sociales (Pesoutova 2019 ; Pesoutova et Hofman 2016). En dehors des normes coloniales qui sont établies dans les activités urbaines, minières et les plantations, d'autres formes d'interaction et de transculturaltion ont pris place spécialement dans les espaces de marronnage (Arrom et García Arévalo 1986 ; Vega 1979). À Cuba, si le système de l'*Encomienda* est largement bien documenté du point de vue historique (Leví : 1975-1992), il a fallu des évidences archéologiques pour mettre au jour le processus d'interactions culturelles au cours de ce système impliquant l'ethnogenèse et la formation de l'identité dans le contexte colonial (Valcárcel Rojas 2016).

Après la fin du système d'*Encomienda* en 1525, les plantations sucrières espagnoles continuèrent à se développer là où l'Espagne contrôlait la majorité des territoires coloniaux de la Caraïbe. Mais au cours des XVI[e] et XVII[e] siècles, ce sont l'Espagne et la

France qui contrôlaient la production de la canne à sucre dans la Caraïbe. Robyn P. Woodward (2011) a exploré l'industrie, l'économie agricole et les relations sociales des établissements espagnols du site Seville La Nueva de la Jamaïque. Woodward évoque qu'elles sont liées à un système féodal et suggère que pendant les premières décennies du XVI[e] siècle, l'industrie du sucre des Caraïbes n'était pas uniformément préfigurée en tant que production de plantation à grande échelle fondée entièrement sur le travail des Africains mis en esclavage (Woodward 2011).

Les recherches archéologiques qui concernent plus largement les plantations coloniales regroupent un nombre important de travaux réalisés localement dans plusieurs îles de la Caraïbe (Armstrong 2003, 2011 ; Armstrong et Kelly 2000 ; Armstrong et Hauser 2004 ; Delle 1998 ; Delpuech 2001 ; Farnsworth 2001 ; Gilmore III 2006 ; Handler 2009 ; Hauser 2008 ; Haviser 2001 ; Hicks 2007 ; Kelly 2002 ; 2004 ; Lenik 2009 ; Pulsipher et Goodwin 1999 ; Wilkie et Farnsworth 2005). S'ajoutent à cela des travaux sur la diaspora africaine, qui impliquent différents aspects dont des activités rituelles (Amstrong et Fleishman 2003 ; Haviser 1999) et des réseaux d'activités économiques utilisés par des Africains asservis dans les plantations coloniales (Bates 2016 ; Hauser 2008 ; Smith et Bassett 2016) de la vie des asservis dans les plantations (Kelly 2011). Certains travaux concernent la dimension spatiale des plantations (*ex.* Armstrong et Kelly 2000 ; Higman 2005 ; Leech 2007), impliquant des rapports de pouvoir et de contrôle (Armstrong 2003 ; Armstrong et Kelly 2000 ; Delle 1998, 1999, 2002, 2013 ; Handler 2009 ; Higman 2001).

Pour comprendre la transformation des activités sociales des africains mis en esclavage, Armstrong a mis l'accent sur la culture matérielle récoltée au sein des plantations coloniales. Cette approche se base sur un modèle spatial pour expliquer la distribution des demeures au sein des plantations coloniales (Armstrong 1990) puisqu'au sein du paysage colonial, les technologies développées pour faire profiter le système résultent du lien capitaliste (Delle 1998). J. Delle se sert de l'approche matérialiste dialectique pour interpréter les réalités matérielles et sociales des plantations coloniales de la Jamaïque, et considère le paysage colonial comme inégalité spatiale (Delle 1998, 2013). Selon cette perspective, il a considéré la plantation coloniale comme une réalité complexe définie par des contradictions sociales entre différentes classes, notamment les Africains mis en esclavage sur qui se repose l'économie de production (Delle 2013). Cette dernière, comme le soubassement du capitalisme, est configurée au travers de « *Visual economy* » qui déformait et légitimait la violence du système esclavagiste sur lequel sa domination était fondée (Cossin et Hauser 2015). Ainsi, la cartographie des établissements coloniaux peut jouer un rôle crucial dans le processus d'appréhension de l'économie spatiale et du contrôle social au sein des plantations coloniales (Higman 1987, 1988 ; Delle 1998). Le paysage des plantations coloniales est corrélé à la dimension matérielle impliquant les différents acteurs qui y développent des rapports quotidiens.

La culture matérielle, par exemple les productions locales céramiques, ne peuvent pourtant être considérées comme la seule catégorie qui définit cette corrélation. Car, certaines catégories, au-delà des constructions de maisons coloniales de différentes formes, sont créées pour distinguer des plantations. Il s'agit des frontières entre les plantations, par exemple, qui impliquent à la fois une dimension conceptuelle et matérielle marquée par la façon dont les terres coloniales ont été concédées et les titres de propriété ont été négociés. Il s'agit d'une transformation radicale du territoire avec

l'introduction des lignes pour marquer des limites des plantations comme propriétés privées. Dans le contexte des relations entre colonisateurs et colonisés, comme contexte plus large, Tuhiwai (1999 : 53) explique que la ligne est importante parce qu'elle a été utilisée pour cartographier le territoire, pour arpenter et marquer les limites du pouvoir colonial. De manière générale, la cartographie coloniale s'est avérée une puissante technologie de contrôle du territoire, de manipulation de l'espace (Hauser 2011 : 137). Les cartes cadastrales coloniales doivent montrer tous les attributs du paysage. D'après Stone (1988), elles ont spécifié des parcelles précises dans des territoires colonisés appropriés; les cartes ont permis aux états impériaux d'aliéner leurs domaines coloniaux, de les peupler et de les contrôler (Kain 2002 : 21). Comme instruments réels de l'impérialisme, elles étaient une mesure de l'intérêt d'un individu dans une nouvelle nation (Kain 2002 : 21). C'est aussi un moyen de dessiner des frontières. Dans le cas des plantations coloniales distribuées à l'échelle micro/régionales, les frontières peuvent être caractérisées par des lignes visibles séparant les propriétés privées, les espaces vides (habitables), les milieux ruraux et urbains. Des anciennes cartes coloniales peuvent démontrer la dimension matérielle et symbolique des frontières constituant un aspect fondamental des habitations coloniales. Les cartes coloniales peuvent être considérées comme artéfacts (Jacob 2006 ; *cf.* Rodriguez 2014) permettant, dans le cadre spatial, d'analyser les dynamiques d'occupations et d'implantations et la façon dont les organes de pouvoir ont été configurés (bâtiments militaires, églises, villes, habitations). Elles permettent d'embrasser sur le plan spatial la façon dont le paysage a été reconfiguré et renégocié entre colonisateurs et colonisés, ainsi qu'entre colonisateurs eux-mêmes.

Lydia Pulsipher (1987) a analysé une ancienne carte topographique de Montserrat réalisée en 1673, et a permis de confirmer des indices archéologiques relatifs aux informations historiques de la carte, bien que certaines informations ne puissent pas toujours être vérifiées. Car, Koby (2013), au travers d'une analyse modélisée digitale, a remarqué que l'exactitude d'une carte coloniale de la Barbade réalisée en 1764 peut être remise en question lorsqu'elle est comparée avec le recensement des plantations de 1679. Généralement, les cartes coloniales sont des sources potentiellement riches d'informations sur le passé, fournissant des représentations visuelles des caractéristiques physiques, des relations spatiales et des effets de l'activité humaine qui peuvent rarement être acquis à partir d'autres types de sources.

3.7. La biographie du paysage : une étude du paysage de longue durée en Haïti

L'approche biographique du paysage offre une excellente possibilité pour étudier les moments changeants sur une longue durée[32]. Elle se penche, non seulement sur les indices matériels (artéfacts, ruines), mais elle s'intéresse également aux récits et aux significations culturelles, sociales et symboliques associées aux choses matérielles. Haïti a donc connu de profondes transformations sociales et culturelles, une forme radicale qui s'expose depuis l'invasion coloniale espagnole. C'est donc une succession de pas-

32 L'approche biographique peut être mise en évidence en se focalisant sur les paysages historiques avec l'accent mis sur des gens et des lieux (Tatlioglu 2010, 2013) témoignant de nouvelles stratégies dans les processus d'études de l'archéologie historique (Mytum 2010).

sages : celui du peuplement amérindien, suivi par celui dû aux occupations coloniales, et enfin celui d'un territoire non colonial après l'indépendance haïtienne en 1804. Les empreintes de tous les groupes culturels constituent une histoire culturelle à plusieurs couches que l'on peut observer par la distribution spatiale des sites archéologiques : amérindiens, coloniaux, modernes, et des éléments ethnographiques. Chacun de ces éléments associés à des valeurs, des significations culturelles et des narrations différentes, chacune contribuant à la forme que prend le paysage culturel (Bloemers *et al.* 2010 ; Kolen *et al.* 2015 ; Roymans *et al.* 2009).

Les recherches sur l'archéologie caribéenne sont très riches et diversifiées. Mais elles concernent des approches et méthodologies qui privilégient le plus souvent la rupture nette entre le passé et le présent, et le sens pointu de la nature multicouche des paysages (Roymans *et al.* 2009) n'est pas toujours envisagé.

L'approche biographique du paysage est pourtant un regard englobant tous les indices d'établissements dans un espace donné comme éléments qui sont en relation, constituant un palimpseste complexe, non pas comme des couches qui sont justes superposées, mais comme des éléments culturels interconnectés. C'est-à-dire que les évènements historiques même dans leur dimension chronologique sont en relation. Pourtant peu d'attention est réservée à l'étude archéologique dans la longue durée dans la Caraïbe (ex. Bain *et al.* 2017 ; Samson 2016).

Par conséquent, la biographie du paysage s'avère la démarche la plus pertinente pour comprendre les développements historiques d'Haïti, car elle permet d'analyser l'histoire culturelle du paysage dans son passé profond en prenant en compte les différentes strates historiques qui le façonnent.

En basant sur les idées de Kolen (1995; 2005) et Roymans (1995), Roymans et ses collègues (2009 : 339) soutiennent que toutes les transformations du paysage impliquent nécessairement une réorganisation, une réutilisation et une représentation du passé, ce qui donne au développement du paysage un caractère presque non linéaire. En effet, la réorganisation des espaces prend des dimensions extensives avec le colonialisme européen dans des territoires colonisés (Banivanua-Mar et Edmonds 2010). Ces activités sont naturellement associées au réaménagement par la force des groupes culturels dont les peuples colonisés et ceux transportés pour travailler comme esclaves dans l'espace colonial. Cela crée de nouvelles démographies sociales au sein d'un nouveau paysage [colonial], caractérisé par des zones d'exploitations agricoles, des milieux urbains, des édifices de défenses, des routes coloniales, des espaces sociaux, etc. (Banivanua-Mar et Edmond 2010 : 3).

Étudier le paysage par le biais de l'approche biographique c'est essayer de comprendre les différentes activités exercées par groupes culturels (*authorship)* dans la durée. Donald Meinig avance que le paysage est une « accumulation de données extrêmement riches sur les peuples et les sociétés qui l'ont créé [...] » (Meinig 1979 : 44). Dans ce cas, l'étudier sur du long terme nécessite des données interdisciplinaires. C'est en cela que le long terme considère non seulement les vestiges archéologiques comme indices de transformation et de multicouches, mais ethnographiquement comme éléments qui montrent la façon de vivre et d'envisager l'environnement des communautés qui ont été impliquées dans la construction de la forme actuelle du paysage.

Des éléments de continuités relatifs aux pratiques culturelles et économiques émanant des groupes culturels du passé, des lieux réutilisés et continuellement habi-

tés constituent des éléments culturels dans le paysage actuel d'Haïti (Hofman *et al.* 2018 ; Jean et Hofman 2018). Par conséquent, une approche biographique du paysage considère les traces du passé insérées dans l'environnement matériel contemporain comme des éléments culturels pouvant alimenter des sentiments d'appartenance, de la construction de la mémoire selon les particuliers et les communautés qui les gardent.

Les sites archéologiques sont des traces des activités que les gens ont laissées derrière eux; on peut les analyser pour comprendre non seulement le passé mais aussi la manière dont ils sont réappropriés et négligés dans le présent. Laurent Olivier (2011 : 312) a raison de mentionner que « ce sont des monuments, des objets, mais aussi des paysages et des lieux qui ont constitué le matériau à partir duquel les sociétés ont construit leur identité ». L'archéologie en ce sens, peut s'interroger sur les valeurs, les attachements et les significations de ces sites pour les gens qui les sont réappropriés (Bender 1995). Des chercheurs restent convaincants sur l'idée que des objets ont connu diverses trajectoires, réinterprétations culturelles, et de changements du point de vue de leurs valeurs, de leurs significations, de leurs fonctions dans le temps (Appadurai 1986 ; Breukel 2019 ; Kopytoff 1986).

Les vestiges coloniaux, par exemple, sont des restes qui expliquent le changement du paysage, parce qu'ils correspondent à de nouvelles cultures matérielles et sont des signes de nouvelles stratégies d'établissements de différents groupes culturels. Mais, ils montrent aussi les acteurs oubliés, disparus du registre documentaire, des marginalisés non pris en compte dans les documents historiques, les dominés sans voix, qui ont pourtant joué un rôle crucial dans le façonnage du paysage. Par exemple, les ruines des établissements coloniaux ne sont pas seulement des évidences qui nous renseignent sur les colonisateurs, mais elles nous informent aussi sur les asservis impliqués dans la vie socioéconomique des habitations et aujourd'hui certains des descendants de ces asservis ont joué un rôle important, à la fois dans leur destruction et dans leur préservation. Les restes des habitations coloniales que l'on peut considérer comme des « débris de l'empire colonial » français (voir Stoler 2013) peuvent être réappropriés et habités de manière persistante par des communautés ou par des individus, il paraît une nécessité de considérer les significations qui leur sont associées (King 1997 ; Stanton *et al.* 2008). La biographie du paysage dans le cas de l'archéologie historique ne nous limite pas à l'étude de la matérialité des communautés amérindiennes ou du système colonial, mais peut assurer aussi une approche intégrée qui consiste à explorer la perception des communautés ou des acteurs particuliers vivant dans des contextes postcoloniaux qui interagissent avec ces éléments du paysage créés au cours des périodes amérindiennes et coloniales[33].

Il est important, par exemple, de comprendre la place du paysage dans les projets coloniaux et comment le paysage colonial doit être analysé en utilisant les éléments qui expliquent son déclin (Delle 2013). Donc, le paysage colonial est une composante du paysage de longue durée, qui peut élucider les stratégies mises en place pour effacer et transformer le paysage des groupes antérieurs. La ligne conductrice de cette thèse a

33 Car, au travers de la perspective biographique, les études archéologiques s'intéressent de près aux complexités spatiales et temporelles de lieux spécifiques situés à l'intérieur du paysage (environnement naturel), par rapport aux façons dont les sociétés humaines subséquentes ont structuré leurs mondes matériels à partir des nombreuses traces laissées par les générations précédentes.

choisi la direction relative aux établissements sur le temps long pour analyser les éléments culturels liés aux développements historiques comme un palimpseste complexe.

3.8. Conclusion

Si le paysage est façonné à partir de multiples actions émanant de divers groupes humains au cours du temps, la vision par les occupants des lieux qu'ils ont habités n'a pas été univoque. Par conséquent, les dynamiques d'établissement des peuples sont un long processus qui engendre des perceptions différentes du milieu. Les groupes amérindiens, coloniaux et haïtiens ont tous laissé leur empreinte pour créer le paysage. L'archéologie peut détecter l'organisation des établissements passés, associés aux mécanismes des relations humaines exercées dans un espace donné. Les différents types d'établissements insérés dans la région correspondent à un paysage multicouche de divers groupes culturels qu'il faut saisir dans sa durée. L'approche biographique pour étudier le développement historique est la plus adaptée pour comprendre les mécanismes des transformations qui se sont opérés sur le long terme. Cette approche peut se réaliser en mobilisant généralement une perspective interdisciplinaire principalement basée sur les données archéologiques associées à celles historiques et ethnographiques. Les pages qui suivent expliquent en quoi consistent les méthodes d'acquisition de ces données et la manière dont elles sont utilisées.

4

Collecte des données

4.1. Introduction

Ce chapitre concerne la méthodologie employée et la raison du choix des méthodes. La région d'étude concerne des secteurs de la région de Fort-Liberté principalement les plaines arides de Maribarou, les espaces côtiers de Dérac et de Garde Saline et de Phaéton en passant par des localités éloignées des secteurs côtiers. Il s'agit principalement des secteurs de Savane-Carré, de Malfety, de Bayaha et de Dumas. L'étude[34] s'étend sur environ 200 km^2. Elle concerne une partie de la commune de Ferrier et met surtout en évidence les vestiges des établissements situés dans les environs de Mapou et de Meillac.

L'échelle d'analyse du paysage culturel repose sur une perspective de longue durée, c'est-à-dire qu'elle met en avant les évidences archéologiques de la période amérindienne à la période coloniale. Elles sont associées aux données ethnographiques relatives aux observations et aux perceptions des acteurs locaux sur le paysage culturel contemporain. Les démarches archéologiques ont consisté en une prospection non systématique, à la revisite des sites déjà signalés et documentés et au survol typologique de la culture matérielle ; ces démarches ont formé la base de l'analyse archéologique. Les données archéologiques sont corroborées aux données historiques relatives au paysage culturel colonial en utilisant d'anciens plans de cartes topographiques et des sources datant de la période coloniale. S'ajoutent à cela des observations ethnographiques combinées à des entrevues réalisées avec des acteurs individuels de la communauté locale de la région de Fort-Liberté. Ces derniers sont des récits personnels en rapport aux représentations significatives des sites archéologiques et aux sens attachés aux paysages culturels.

4.2. Sites archéologiques

La conception du site archéologique est souvent perçue de façon large et a fait l'objet de beaucoup de discussions (Dunell 1992 : 21-41). Sanders et ses collègues ont défini les sites archéologiques (établissements) comme des « endroits où les gens avaient passé as-

34 La majeure partie de la zone de Frédoches (coté sud) n'a pas été prospectée en raison du temps imparti pour réaliser le travail. Le choix de la région d'étude est basé sur son importance dans le développement historique de la région. Il est pas certain que toutes les données archéologiques soient révélées dans cette microrégion. En effet, des secteurs prospectés de manière non-systématique sont dus grâce à la combinaison relative à la revisite des sites déjà connus et la prise en compte des récits locaux sur l'emplacement des vestiges.

sez de temps pour laisser des traces physiques évidentes, durables sur la surface du sol » (Sanders *et al.* 1979 : 15). C'est surtout un lieu où sont préservées des preuves de l'activité passée que l'on peut expliquer pertinemment grâce à l'archéologie. Cependant, les sites archéologiques peuvent nous confronter à différents facteurs où des évènements écologiques et environnementaux sont capables de perturber, de dissimuler et de faire disparaitre des traces du passé sur le sol (Shott 1995). Ainsi, des activités humaines comme l'agriculture et la construction moderne des maisons, des routes et des chantiers industriels peuvent conduire l'introspection sur de fausses structures de sites en facilitant la dispersion des mobiliers archéologiques au niveau spatial du sol. C'est en cela que les espaces anciennement habités peuvent entraîner des problèmes de conservation jusqu'à générer, dans certains cas, la rareté d'évidences archéologiques. Par ailleurs, si le site archéologique représente un endroit dans lequel on trouve des objets relatifs aux activités humaines du passé, il est donc déterminé par la présence d'artéfacts, quelle que soit sa densité (Hole et Heizer 1973). Cependant, un objet isolé ou perdu sur la surface du sol ne peut être considéré comme un site (Willey et Phillips 1958). Il est donc important, dans ce cas, que la distribution des objets sur le sol puisse nous enseigner plus largement sur ce qui s'est passé, dans le temps dans cet espace. La notion de site archéologique paraîtrait une énigme définitionnelle ; son essence va au-delà de la question d'artéfacts laissés au sol qui constitue une unité spatiale homogène (Binford 1964). Au lieu de parler de site, le mobilier et les structures archéologiques comme un ensemble d'éléments hétérogènes juxtaposés sont aussi considérés comme un agrégat (Boissinot 2015).

Notre approche consiste donc à repérer des indices d'activités humaines, qui peuvent être des dépôts d'artéfacts, des structures architecturales révélant des fonctions humaines dans le passé. Les dépôts d'artéfacts et les structures peuvent révéler différents

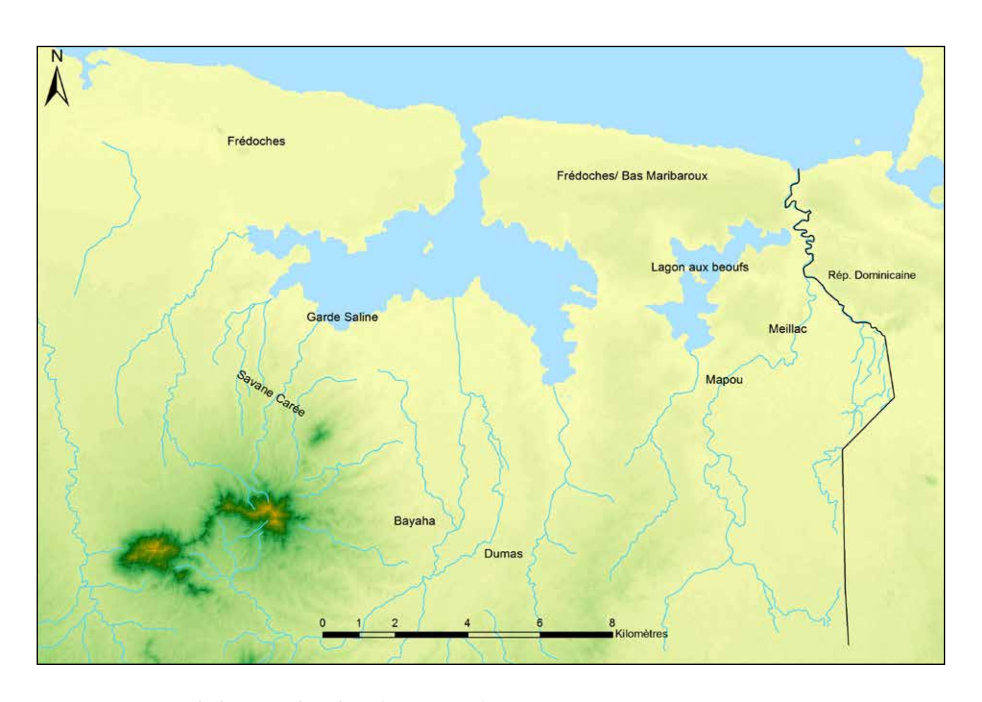


Figure 9 : carte de la zone de pilote (Jean 2018).

types d'activités humaines selon les interactions des groupes culturels avec l'environnement naturel. Ils nous enseignent aussi les modèles d'installation ainsi que l'histoire des populations qui habitent le paysage au cours du temps (Bintliff *et al.* 2000). Cela sous-tend que la manière dont ces dernières interagissaient dans le paysage peut déterminer la nature des activités du passé.

4.3. Investigations archéologiques dans la zone de pilote

4.3.1. Prospections et enregistrement des sites

Les investigations archéologiques menées dans la région de Fort-Liberté ont eu pour objectif de trouver de nouveaux sites et de revisiter des sites archéologiques déjà prospectés antérieurement dans la zone d'étude afin de faire un bilan sur le potentiel archéologique. Dans ce but une démarche de prospection combinée a été mise en place. Elle est basée sur les résultats des investigations réalisées antérieurement et la recherche de nouveaux sites. Grâce aux coordonnées GPS des sites déjà enregistrés, nous avons pu en revisiter certains et faire des réévaluations sur leurs affiliations culturelles et leurs modèles d'implantation.

Les nouveaux sites archéologiques répertoriés sont enregistrés à partir des positionnements de coordonnées d'un GPS portable et s'ajoutent à ceux déjà enregistrés par Clark Moore (Moore et Tremmel 1997), qui a recensé la grande majorité des sites amérindiens en Haïti. Ils sont enregistrés dans une base de données en fonction de leur caractérisation culturelle, de leur extension, de leur élévation et de leur distance à la mer. Tout en gardant les codes numériques des sites déjà inventoriés, une identification alphanumérique a été attribuée aux nouveaux. Elle comprend des lettres alphabétiques du nom de la localité dans laquelle le site a été découvert, suivies d'un code automatique de numérotage du GPS. Il se présente ainsi : FD26, dont FD est attribué à *Foudoche* (nom de la localité) et 26 représente le numérotage automatique du GPS.



Figure 10 : prospections archéologiques (Photo, Till Sonneman 2015).

Au-delà de cette démarche, la méthode de prospection pédestre non systématique a été appliquée. C'est en cela que nous avons pu couvrir un maximum d'espaces anciennement habités pendant les périodes précoloniales et coloniales. Révélant la preuve matérielle d'activités humaines passées, les vestiges archéologiques ont également été répertoriés grâce aux découvertes fortuites et à l'aide de la communauté locale, qui connaît particulièrement les endroits dans lesquels se trouvent des sites. Toutefois, il faut préciser que l'idée que l'on se fait de ce qu'on appelle site archéologique peut être différente pour certains membres de la communauté, qui ne considèrent comme sites que les ruines d'anciennes habitations coloniales. Donc, il fallait aller au-delà de cette conception locale pour recenser d'autres caractéristiques matérielles représentant les traces de différents groupes sociaux ayant habité l'espace à travers le temps. Pour cela, il était important de passer beaucoup plus de temps dans des secteurs qui n'ont pas été signalés, afin de couvrir un maximum de surfaces possible.

Les campagnes de prospections se sont avérées délicates, dans la mesure où certains endroits dans lesquels sont concentrés des vestiges archéologiques sont aujourd'hui des parcelles de terres cultivées. Il était donc difficile d'y accéder en raison de leur encerclement. Cela a posé des problèmes d'enregistrement exhaustif de ces anciens emplacements. Au cours de la revisite des sites, il était important de faire la réévaluation de l'occupation spatiale dans le but de vérifier leur extension et les types de cultures matérielles qui y sont distribués. Il a été observé que certains d'entre eux s'étendent sur des surfaces plus larges que celles indiquées dans les archives précédentes. Cette réévaluation a donc permis de proposer de nouvelles extensions de surfaces occupées par ces sites.

Les prospections réalisées étaient accompagnées de ramassage des échantillons de mobilier. Aucune activité de fouille n'a été entreprise dans le cadre de ce travail. Il s'agissait de cerner les secteurs d'activités et de proposer de nouvelles hypothèses concernant des endroits ayant connu des manifestations humaines. Les prospections effectuées dans le cadre de ce travail suivaient des objectifs qui sont généralement accompagnés les méthodes non-destructives en archéologie. Ils sont en effet relatifs à la délimitation du secteur d'occupation. Les matériels collectés peuvent permettre à déterminer la période d'occupation du site et à caractériser les activités entreprises dans le passé par des groupes culturels (Orton 2000 : 127 ; Hester *et al.* 2009). En effet, le choix d'échantillonnage des mobiliers s'est fait, dans certains cas, sur une base sélective et informelle dans le but de procéder à la caractérisation chrono-culturelle des lieux d'activités. Les traces d'activités du passé dans la région sont illustrées par différents types de culture matérielle. C'est dans ce sens que la collecte d'objets de surface tient compte du type de site ainsi que la densité de matériel. Ainsi, certains sites amérindiens considérés comme établissements archaïques livrent peu d'objets en surface contrairement aux établissements dit céramiques. Cette observation est valable aussi pour les emplacements coloniaux.

L'objectif n'était pas de corréler la distribution des objets archéologiques trouvés pour mettre à jour les fonctions des sites, car la répartition des objets de surface ne présente pas toute la gamme d'information sur les cultures matérielles utilisées sur un

Sites	Culture archéologique	Matériel
Archaïque	Archaïque	Outils en pierre, reste de débitage en pierre, coquillage
Avec céramique	Ostionoïde, Meillacoïde, Chicoïde	Ceramique amerindienne, coquillage, outils en pierre, en coquillage et en corail

Tableau 2: types de sites amérindiens et les types d'objets recoltés.

site. Compte tenu de la pauvreté[35] des sites, quant aux artéfacts, il n'était pas nécessaire d'utiliser les types d'objets comme critères d'analyse pour les corréler aux modèles d'occupation de l'espace. Par conséquent, les différents vestiges répertoriés ont été utilisés pour déterminer la caractérisation chrono-culturelle des sites et pour mettre au jour les divers types d'implantation humaine du point de vue spatio-temporel. Pour les sites amérindiens, le matériel lithique et les tessons céramiques représentent l'essentiel des objets collectés, tandis que pour les périodes coloniales, les céramiques coloniales, surtout celles européennes, ont principalement été mises en évidence. Il faut noter que les ramassages d'artéfacts se sont faits de manière aléatoire. Les échantillons récupérés sont conservés au Bureau national d'ethnologie, à Port-au-Prince pour servir à la sauvegarde du patrimoine archéologique, généralement sujet à la destruction irrémédiable, suite aux perturbations constantes telles que des activités agricoles, des fourneaux de charbon de bois et des constructions de maisons.

4.4. Les différents types de sites

4.4.1. Établissements amérindiens

On entend par établissements amérindiens, tout espace ayant des traces d'activités relatives aux occupations amérindiennes (Tableau 2).

Ces dernières peuvent être reconnues comme habitations permanentes et temporaires (Moore et Tremmel 1997 ; Herrera Malatesta 2018). Les établissements peuvent être considérés comme étant des sites d'habitats permanents, ceux sur lesquels on retrouve une large distribution de matériels archéologiques couvrant une extension correspondant à des activités exercées sur le long terme. Selon les cas, des sites permanents peuvent être aussi caractérisés par l'absence de certaines caractéristiques visibles, compte tenu des perturbations environnementales et humaines. En revanche, on entend par sites temporaires, ceux ayant été occupés sur des périodes relativement courtes et qui peuvent être représentées comme des sites d'approvisionnement des ressources économiques. La présence de matériels archéologiques est parfois très pauvre sur certains lieux de fréquentations amérindiennes où l'on peut observer de petites quantités d'objets groupés, parfois isolés sur une petite extension. Ils peuvent prendre la forme de dispersion d'outils lithiques, de dépôts de coquillages et de céramiques. Les matériels lithiques et les coquilles fondamentalement trouvés sur des sites sont généralement interprétés comme des implantations archaïques. C'est dans cette perspective que leur

35 Elle est due aux impacts des activités humaines causant la disparition des traces ou le recèlement de la culture matérielle.

Sites	Culture archéologique	Matériel
Sans ruines	Coloniale	Mobilier céramique, métal, verre, fragments de briques et de tuiles
Avec ruines	Coloniale	Immobilier (fortification, pont, puits, ruines d'anciens bâtiments) et mobilier (céramique, métal, verre, fragment de briques et de tuiles)

Tableau 3: types de sites coloniaux et les types d'objets récoltés.

catégorisation découle de cette caractéristique qui leur est attribuée. Cependant, il faut souligner que ces types de matériels collectés en surface peuvent ne pas être des évidences probantes pour déterminer irrémédiablement ceux qui sont archaïques ou pas. Il convient de se baser sur les travaux dirigés par Jaime Pagán Jiménez (2008) sur le site de Planta de Trantamiento de la Villa Taina, à Porto Rico, pour avancer l'idée que tous les matériels lithiques et coquillages essentiellement distribués sur un site ne font pas de lui pour autant un site archaïque. Ce site, considéré dans le passé comme archaïque, grâce à la présence d'objets lithiques distribués en surface, a livré pourtant des céramiques dans des niveaux stratigraphiques inferieurs. En ce qui concerne notre cas, il n'est pas non plus évident de les grouper au sein d'une affiliation *acéramique*, compte tenu de l'absence de fouille. L'appellation de « sites archaïques » prônée dans cette étude est donc utilisée pour catégoriser les secteurs dans lesquels les matériels relatifs aux cultures archaïques ont été trouvés, tout en faisant preuve de circonspection.

4.4.2. Établissements coloniaux

Les établissements coloniaux recensés ont été enregistrés selon deux critères. Les sites avec ruines sont ceux qui ont des structures murales (Tableau 3).

Ces dernières peuvent prendre plusieurs formes telles que des puits, des ruines d'anciens ponts, des structures de maisons coloniales, etc. Ensuite, on rencontre des sites sans ruines, caractérisés par la présence des céramiques coloniales locales et non-locales, des structures en pierre, des briques, et d'autres artéfacts coloniaux distribués sur le sol. On rencontre aussi des emplacements mixtes sur lesquels sont trouvées deux ou plusieurs affiliations culturelles. C'est-à-dire qu'ils sont composés, à la fois, d'évidences amérindiennes et coloniales.

4.5. Description et analyse des données

Les données enregistrées sont traitées à l'aide d'un Système d'Information Géographique (S.I.G) permettant de visualiser la distribution spatiale des sites et de réaliser une cartographie archéologique. La création de la carte archéologique se fait à partir du logiciel Archmap qui permet de faire les descriptions suivant leur répartition sur les espaces côtiers et l'intérieur des terres. Les critères de description et d'analyse des dynamiques d'établissements archéologiques mises en place dans cette étude se veulent être chronologiques, ils décrivent la distribution des sites en fonction de deux groupes: les sites amérindiens et les sites coloniaux. Il en existe aussi qui contiennent à la fois des traces amérindiennes et coloniales, aussi sont-ils considérés comme de sites multi-composants discutés plus largement dans le chapitre 7. La zone d'étude s'étend sur une microrégion et compte tenu de l'abondance des sites archéologiques, il a fallu faire leur description suivant leur emplacement par secteur d'implantation en fonction des noms actuels

des localités. Les descriptions ont été réalisées dans ce cas en fonction des tendances d'installation : celles exposées à environ 1 km des côtes et celles qui s'établissement beaucoup plus à l'intérieur des terres. Ce choix de catégorisation permet de mettre en relation l'extension de sites et le nombre de sites – localisés principalement sur la bande côtière – et à leur affiliation culturelles.

L'analyse suit un schéma chronologique et consiste à discuter les dynamiques d'occupation de l'espace dans la longue durée. Pour les sites amérindiens, elle prend en compte les modèles d'implantation en lien avec leurs affiliations culturelles, leur extension, leur distance aux côtes et la façon dont elles sont insérées ou liées dans le paysage. Quant aux sites coloniaux, ils sont décrits par la prise en compte de leurs insertions sectorielles et leurs typologies. Pour analyser et discuter les dynamiques spatiales de sites coloniaux, les plans de cartes coloniales sont principalement combinés aux données archéologiques. La reproduction des caractéristiques culturelles des cartes coloniales permet de se faire une idée sur l'organisation spatiale des plantations et sur l'organisation des réseaux de communication et les stratégies d'occupation du sol. Elle permet également de déceler de près la distribution des habitations et ses limites dues aux environnements naturels et culturels sur le plan micro-régional.

4.6. Les images satellites

La télédétection archéologique en tant que méthode non invasive consiste à chercher de nouveaux sites et à compléter les informations disponibles sur les sites déjà répertoriés. En effet, l'utilisation des (micro)-drones en matière de prospection archéologique révèle de nouveaux outils employés pour la télédétection en archéologie. Ils permettent de couvrir une vue d'ensemble environnementale et de modéliser, par exemple, en trois dimensions les monuments. Dans le cadre du projet Nexus 1492, l'utilisation des micro-drones sert, de manière générale, à appréhender la transformation du paysage culturel à travers les ensembles d'activités que les peuples ont générés. Cette technique est employée, non seulement pour la prise de vue verticale sur des sites fouillés, mais également pour analyser des modèles d'établissements. Ainsi, la technique de la photogrammétrie appliquée dans le cadre de l'étude du site amérindien El Manantial, dans la province de Montéchristi, montre qu'elle sert non seulement d'outil d'enregistrement précis pour analyser un paysage culturel, un site de fouilles, ou un bâtiment à un certain point dans le temps, mais aussi qu'elle peut fournir des informations supplémentaires importantes pour l'analyse des sites archéologiques (Sonnemann *et al.* 2016a : 14 ; 2016b, 2017). Dans cette étude, des travaux géo-référencés des anciennes cartes coloniales à partir de données de télédétection par satellite ont été réalisés pour appréhender les dynamiques d'occupation coloniale française dans la région. Les démarches de géo-référencement permettent d'étudier les cartographies des bâtiments coloniaux et de l'occupation du sol (voir chapitre 6). Grâce au géo-référencement d'anciennes cartes, on a pu reconnaître les stratégies d'occupation du sol, reconstituer le paysage rural par le biais des zones destinées à des plantations et des pâtures, des parcelles cultivées, ainsi que l'emplacement des habitations coloniales.

4.7. Inventaire et étude de la culture matérielle

La classification d'un objet archéologique reste un élément crucial dans le processus d'identification du contexte culturel d'un site archéologique et de sa nature. Donc, l'inventaire des matériels archéologiques peut aider à l'interprétation et à la conservation des sites archéologiques et du patrimoine (Sullivan et Mackay 2012). En effet, les objets représentent l'une des principales catégories matérielles pour déterminer les séquences chrono-culturelles et la nature d'un site archéologique. Dans le cas de cette recherche, ce sont donc des mobiliers céramiques, lithiques, de corail, de coquillages, ainsi que des vestiges immobiliers archéologiques coloniaux, comme des ruines d'anciennes habitations, d'architecture milliaires, d'anciens ponts et de puits. Une approche typologique est établie pour distinguer les affiliations culturelles des sites à partir des matériels récoltés en surface. Pour cela, on a généralement considéré les objets lithiques et les objets en terre cuite comme des catégories matérielles permettant de caractériser culturellement les sites amérindiens. Ils permettent d'examiner du point de vue spatial, la distribution des sites d'affiliations culturelles différentes dans le paysage. Pour ce faire, nous avons adopté une approche seulement basée sur les techniques décorative et stylistique de la céramique amérindienne suivant la classification de chercheurs antérieurs (Hofman 1993 ; Petersen *et al.* 2004 ; Rouse, 1939, 1941, 1992 ; Ulloa 2014). Car, les éléments décoratifs et stylistiques peuvent être considérés comme des phénomènes culturels qui témoignent de l'émergence des groupes culturels à travers le temps. La culture matérielle coloniale inventoriée comprend, entre autres, des fragments de porcelaine et de faïence, de terre cuite locale, de bouteille en verre, de métaux, des fragments de pipes, etc. Elle est classée et étudiée typologiquement suivant des approches de chercheurs ayant travaillé sur les artéfacts coloniaux (*ex.* Avery 2007 ; Deagan 1987 ; Losier 2012 ; Noël Hume 2001 ; Waselkov et Walthall 2002 ; Walthall 1991)[36].

4.8. Documents historiques

Les documents historiques représentent des sources cruciales pour l'étude du paysage colonial. Elles fournissent des informations sur les différentes stratégies mises en place pour coloniser la région. Aussi, permettent-elles de mettre en lumière un ensemble de paramètres que l'archéologie ne peut élucider à partir des objets. Dans cette recherche, elles sont mobilisées comme des supports aux descriptions du paysage colonial et comme outils d'analyse et de discussion sur les données archéologiques de la période coloniale. Ces documents sont des cartes topographiques, des documents de premières sources et des ouvrages écrits pendant la période coloniale française. Pour collecter des informations, nous avons consulté sur place et à distance, les fonds documentaires relatifs à l'ancienne colonie de Saint-Domingue, aux Archives nationales d'outre-mer à Aix-en-Provence. La plupart des premières publications sur l'histoire de Saint-Domingue ont été téléchargées sur le site internet Gallica (gallica.bnf.fr).

---

36 Par ailleurs, l'Université de Florida et Society for Historical Archaeology dispose de bases de données en ligne, celles-ci fournissent un ensemble d'informations sur la classification typologique de la céramique coloniale. Elles sont aussi utilisées dans la classification des céramiques coloniales.

4.9. Enquêtes ethnographiques

L'enquête est basée sur des méthodes ethnographiques pour examiner les relations actuelles entre l'humain et le paysage. Son objectif a été d'appréhender les rapports que les acteurs de la communauté développent avec les sites archéologiques. Par le truchement de la perspective biographique du paysage culturel, la connexion sociale entre des acteurs communautaires et les sites archéologiques a été examinée, particulièrement des ruines d'anciennes habitations coloniales, car elles peuvent signifier un ensemble de valeurs mémorielles, culturelles, spirituelles dans la communauté. Alors, cette démarche consiste non seulement à identifier les pratiques liées aux activités cérémonielles et spirituelles, mais aussi à collecter des récits locaux relatifs aux expériences et aux perceptions du paysage. Pour cela, notre posture s'est construite sur une double démarche par laquelle les techniques d'observation et d'entretien non structuré sont mises en exergue. La technique d'observation s'avère une nécessité pour comprendre les activités (Baszanger et Dodier 1997) et l'expérience (Willis et Trondman 1997) humaines. Les collectes de récits communautaires se font au travers d'entretiens. C'est une démarche indispensable dans le processus d'accès aux informations complémentaires sur les sites et elle permet de combler les limites de la démarche d'observation.

4.9.1. Observations et entretiens

Les observations sont réalisées, à la fois, au cours d'enquêtes ethnographiques et de prospections archéologiques. Il a été question d'identifier les comportements des acteurs lors de certaines pratiques culturelles et d'observer la manière dont les sites sont réoccupés. Des attentions particulières ont été portées aux modes d'appropriation de l'espace qui ont été faits, soit par des installations de longue date, soit par des interventions temporaires à des fins cérémonielles. Dans ce cas, des photographies et vidéographies associées à des descriptions sur place ont été mobilisées pour collecter un maximum d'informations possibles.

Concernant les entretiens, nous avons choisi des participants âgés de 18 ans et plus. Ces acteurs évoluent dans des activités quotidiennes aux alentours ou habitent sur des sites archéologiques. Nous avons procédé, sans etablir un questionnaire de base, à des entretiens non-structurés, permettant aux personnes interrogées de répondre à leur propre rythme en utilisant leurs propres mots (Ferraro et Andreatta 2014 : 110). Ils sont utilisés pour « explorer les interprétations et les significations des événements et des situations, ainsi que leur signification symbolique et culturelle »(Punch 2014 : 147-148). Offrant une atmosphère plus détendue pour l'obtention d'informations plus approfondies et plus sensibles » (Klenke 2008 : 126), ils nous aident à comprendre « l'expérience unique des acteurs locaux » (Tage et Mattson 2003 : 97) aux ruines archéologiques. Les questions ouvertes ont été mises en évidence ; et la conversation s'est déroulée sur une base thématique. Lesdites questions ont été posées en fonction des perceptions des acteurs locaux et des sites archéologiques. Avant de procéder à l'entretien, un échantillonnage comportant exclusivement des participants locaux sélectionnés a été réalisé : pêcheurs, agriculteurs et autres membres de la communauté vivant près ou sur les sites archéologiques. Puisque le choix du participant est crucial dans la mise en place des interrogations, son consentement quant aux informations sur le contenu de l'entretien est necessaire. L'interviewé est donc avisé de la modalité et du processus de déroulement de l'interview (Spradley 1979 ; Vaus 2002). Certains

sont interviewés pendant leurs activités quotidiennes et d'autres ont été interrogés chez eux. Par ces entretiens non structurés, certaines questions-clés[37] sur lesquelles se base notre préoccupation sont posées à tous les participants, même si les questions de départ peuvent être différentes. Les questions sont posées en langue maternelle pour que les contenus soient plus clairs et explicites et les outils audio ou audiovisuels sont donc mobilisés pour enregistrer les informations. Les interviews durent environ 30 minutes. L'analyse du contenu comme méthode d'analyse qualitative s'impose pour traiter les informations recueillies (Seidman 2006). Les données découlées de ces entretiens sont traitées dans les chapitres 5 et 6 et 7 pour expliquer les types de rapports que des acteurs communautaires entretiennent avec le paysage.

4.10. Conclusion

Les données archéologiques associées aux données historiques et ethnographiques sont donc croisées et discutées en vue de comprendre le rôle des récits des acteurs communautaires dans le façonnage du paysage. Donc, les données archéologiques et historiques associées aux données ethnographiques permettent d'identifier les empreintes de différents acteurs du paysage à travers le temps. Les sites archéologiques sont des preuves matérielles des occupations d'un espace par le passé et l'introduction de nouvelles traces de cultures matérielles mobiles ou immobiles qui constitue une forme visible de transformation du paysage. Ces preuves nous renseignent sur les dynamiques spatiales et les relations que les occupants entretenaient avec leur milieu au sein de chaque séquence chronologique. Le fait de choisir des secteurs situés à l'intérieur des terres pour ériger des plantations coloniales et des espaces côtiers pour illustrer des architectures militaires constitue les différentes stratégies mises en place pour remodeler le paysage pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle. Les anciennes cartes coloniales ont donc été intégrées pour analyser et discuter de ces modèles d'installations. Grâce aux interviews et aux observations, nous avons examiné les perceptions des acteurs locaux sur le paysage culturel du passé du point de vue conceptuel et matériel, afin de comprendre comment des particuliers se sont réappropriés certaines places et certains marqueurs du passé.

37 Il s'agit aussi des informations basées sur l'âge, le sexe, le lieu de résidence.

5

Paysage archéologique des établissements amérindiens

5.1. Introduction

Ce présent chapitre se propose d'examiner la documentation archéologique amérindienne de la région de Fort-Liberté. Elle met en évidence des données déjà disponibles et celles issues des investigations menées dans le cadre de cette étude. Afin de dresser un aperçu sur le paysage culturel amérindien de la région, il convient de traiter les données en deux sections. La première, consacrée à la mise à jour de la recension des sites amérindiens, vise à étudier, successivement, les sites archaïques et céramiques. La deuxième section rassemble des données sur la distribution des mobiliers archéologiques relatifs à ces périodes.

5.2. État de connaissance

Malgré son potentiel patrimonial, l'archéologie de Fort-Liberté est peu connue. Elle commence, au début des années trente, par des ramassages d'artéfacts effectués par le collectionneur amateur Robert L. Pettigrew, responsable de la plantation Dauphin de Fort-Liberté sous l'occupation américaine. Comme les zones cultivées durant la plantation étaient peu habitées, elles avaient été exploitées pendant des décennies au profit d'une grande plantation de sisal[38]. Suite à de nombreux indices de sites archéologiques observés, cette région allait attirer la curiosité des chercheurs nord-américains. Ainsi, une recherche archéologique précolombienne fut entreprise par Herber W. Kieger en 1931, dans des secteurs de Fort-Liberté (Krieger 1932). Celui-ci avait déjà conduit plusieurs opérations archéologiques en Républicaine Dominicaine (1929, 1931). Ensuite, Froelich Rainey (1936, 1941) et Irving Rouse (1939 1941), chercheurs de Yale University, avaient conduit des investigations archéologiques dans les environs de la baie de Fort-Liberté. Ces missions leur ont permis de révéler la présence des sites contenant des dépôts de coquillages associés à des silex taillés, ainsi que des sites céramiques (Rainey 1936). Les sites non-céramiques sont caractérisés par des dépôts de coquillages marins et des outils en pierre tandis que ceux céramiques sont associés,

38 Elle a causé des impacts considérables sur les sites pendant plusieurs décennies. Viennent s'ajouter à cela l'érosion et les activités agricoles actuelles témoignant des éléments aux influences déterminantes qui accroissent les dégâts que ce patrimoine archéologique a connus.

à la fois, aux dépôts de coquillages marins et à ceux terrestres (Rainey 1936 : 6) (voir chap. 2). Ces premiers travaux ont été effectués sur un périmètre couvrant environ une surface de 20 km^2. Plus tard, les recherches se sont avérées moins intensives. Seules des prospections et opérations de fouilles menées pendant plusieurs années par la famille Hodges sont à noter. Par ailleurs, la collaboration des archéologues dominicains avec l'État haïtien, Ortega et Guerero en 1980, a mené à des opérations de fouilles sur le site de Ti-Charute, situé à 5 km de la ville de Cap-Haïtien (Ortega et Guerrero 1982). En outre, l'un des plus importants travaux sur les modes d'établissements amérindiens en Haïti a été réalisé par Clark Moore. Ce dernier avait revisité les sites sondés et fouillés par I. Rouse et F. Rainey, ainsi que ceux inventoriés par W. Hodges, ce qui lui a permis de recenser un nombre important de sites dans le pays. Une base de données relative à ce fait est mise en ligne et est aussi accessible au Bureau National d'Ethnologie (Moore et Tremmel 1997). Entre 1995 et 1997, William F. Keegan a conduit des recherches à l'Ile à Rat, située dans la baie de Cap-Haïtien (Keegan 2001), lesquelles lui ont permis de démontrer la complexité des dynamiques d'occupations en se basant sur la production de la culture matérielle des groupes culturels.

S'inscrit dans l'étude du paysage culturel, mais plus spécifiquement sur les modes d'installation amérindienne, la thèse de doctorat de Daniel Athur Koski-Karell qui vient donc s'ajouter aux travaux archéologiques réalisés dans le Nord (Koski-Karell 2002). Il faut mentionner finalement, les travaux de Kathleen Deagan sur l'archéologie de contact concernant principalement les sites d'En Bas Saline et de Puerto Real (Deagan 1989, 1995, 2003, 2004). Ces travaux ont contribué à l'état actuel de connaissance des modes d'établissements des habitants originels de l'île et apportent des éléments de réponse sur les interrogations relatives à la façon dont ils ont construit le paysage avant et pendant les contacts des Européens.

5.3. Paysage des établissements amérindiens

Les données présentées dans cette section concernent l'identification et la localisation des sites et leur affiliation culturelle. Elles impliquent des sites anciennement connus et ceux inventoriés lors de quatre saisons de prospection non systématiques réalisées (2015-2016) aux alentours de Fort-Liberté. Certains d'entre eux ont connu d'importantes dégradations à cause des activités humaines et des contingences environnementales qui génèrent des impacts considérables. Leur distribution spatiale varie d'un bout à l'autre : on rencontre ceux qui sont relativement implantés à l'intérieur, ceux expressément installés sur les littoraux, et ceux dans les petites îles au sein de la baie de Fort-Liberté. Ces modes d'établissement prennent des formes très différentes selon qu'ils sont placés de façon groupée ou isolée.

L'état actuel de connaissances sur l'archéologie précolombienne de la région présente une dynamique d'occupation à travers un corpus impressionnant retraçant chronologiquement des sites de l'âge archaïque et de l'âge céramique.

Dans le secteur étudié, 164 établissements amérindiens ont été recensés (Tableau 4). Les travaux antérieurs ont témoigné d'importants indices sur les dynamiques d'occupation du sol de groupes amérindiens dans le secteur. Cependant, il est évident que les occupations qui se perpétuaient sur les littoraux et à l'intérieur de la région de Fort-Liberté ont été incomplètement documentées. Par conséquent, les nouvelles in-

	Affiliation chrono-culturelle	Position sectorielle Littoral	Insulaire	Intérieur ≥ 1 km	**Total**
Archaïque		6	0	25	**31**
Céramique	Ostionoïde	0	3	0	**3**
	Meillacoïde	29	0	45	**74**
	Chicoïde	11	0	38	**49**
	Meill./Chicoïde	2	0	0	**3**
	Non. identifié	1	0	2	**3**
Arch/Céram: Meillacoïde		0	0	1	**1**
Total		**49**	**3**	**112**	**164**

Tableau 4 : sites par groupes culturels et leur établissement topographique.

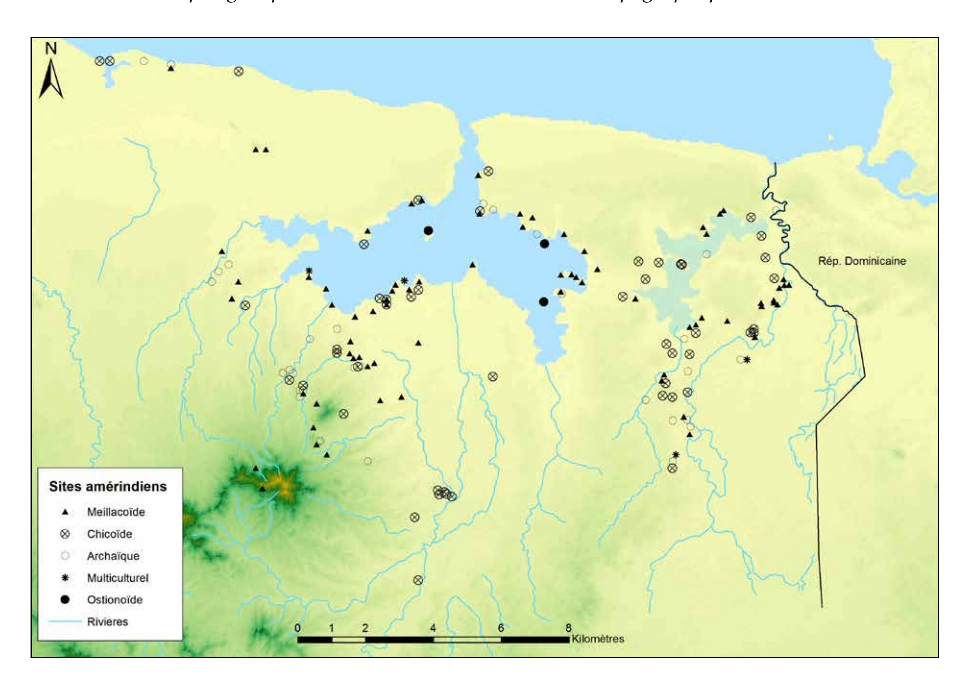


Figure 11 : distribution spatiale des sites amérindiens dans la zone de pilote (Jean 2019).



Figure 12 : typologie céramique de la région de Fort-Liberté (Photo Jean 2019).

vestigations montrent que les établissements amérindiens ont été plus complexes et plus denses, vu la quantité additionnelle des sites répertoriés.

En effet, des mobiliers archéologiques céramiques retrouvés sur les sites révèlent différentes affiliations culturelles (Fig. 12), établies dans la région (caractéristiques : voir chapitre 1).

Les affiliations culturelles identifiées sont basées sur une approche typo-stylistique des mobiliers céramiques (Fig. 12). On constate que les sites meillacoïdes dominent l'ensemble et viennent ensuite ceux aux évidences chicoïdes. Ces deux types d'affiliations culturelles sont représentés plus largement dans le secteur. Par ailleurs, on observe que dans la région la présence des sites céramiques affiliés au groupe culturel ostionoïde représente seulement 2 % de l'ensemble (discussion chap. 7). Les sites archaïques cor-

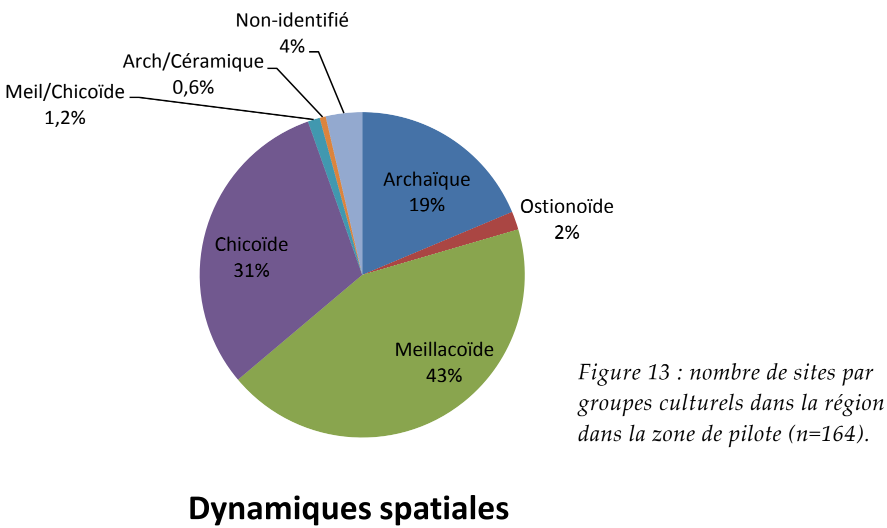


Figure 13 : nombre de sites par groupes culturels dans la région dans la zone de pilote (n=164).



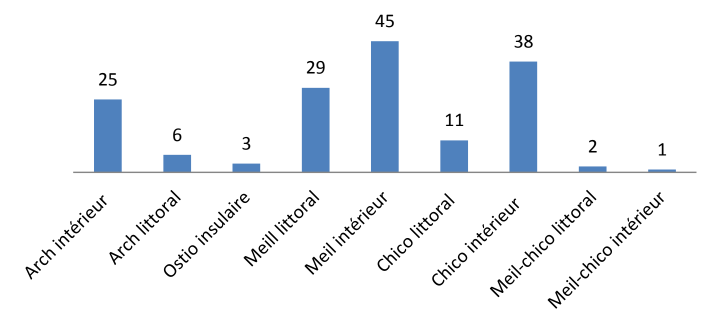


Figure 14 : nombre de sites par position topographique.

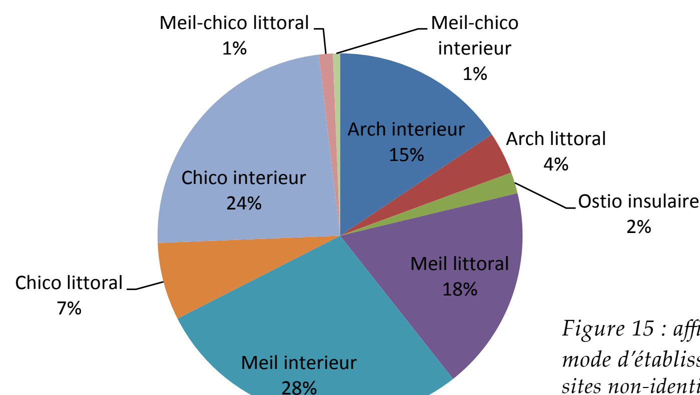


Figure 15 : affiliation culturelle et mode d'établissement. N=160, les sites non-identifiés ne sont pas pris en compte dans ce diagramme.

respondent, quant à eux, à un pourcentage aussi important de 19 % de l'ensemble (Fig. 13). Certains sites de l'âge céramique n'ont pas pu être identifiés à cause de leur mauvais état de conservation et d'absence de mobiliers décorés.

Il a été remarqué qu'environ 30 % et 2 % des sites se sont développés respectivement sur les parties littorales et les îlots, tandis qu'environ 68 % des sites observés se positionnent beaucoup plus à l'intérieur (Tableau 4)[39]. Il est évident que les îlots au sein de la baie, malgré leur dimension, semblent avoir été attrayants exclusivement pour des groupes céramiques, particulièrement des groupes ostionoïdes pour s'y installer.

5.3.1. Tendance d'établissement par groupe culturel

Il semblerait que le nombre d'établissements suivant la position topographique varie en fonction de groupes culturels. Les sites attribuables aux établissements archaïque sont peu nombreux sur les littoraux tandis que leur dynamique d'occupation prend une ampleur plus importante à l'intérieur (Tableau 4). En effet, des secteurs ont été privilégiés par certains groupes culturels pendant la période céramique ; il s'agit, entre autres, de petits territoires insulaires où s'installeraient essentiellement des sites aux affiliations ostionoïdes (Discussion chap. 7).

Jusqu'à aujourd'hui, il n'y a pas d'autres sites affiliés à ce groupe sur les littoraux et à l'intérieur des terres. On rencontre préférablement des sites meillacoïdes et chicoïdes à la fois sur les littoraux et à l'intérieur parfois groupés et isolés, où certains secteurs réunissent essentiellement des sites aux affiliations culturelles homogènes tels que Meillac et Mapou.

5.4. Les sites archaïques de la région de Fort-Liberté

La région de Fort-Liberté est fondamentalement une ville côtière, par conséquent, la plupart des sites devront être interprétés comme des établissements côtiers. Cependant, dans le cadre de cette étude, nous avons considéré ceux qui sont situés à plus d'un kilomètre de distance par rapport aux littoraux comme des établissements de l'intérieur. En général, la grande partie de l'ensemble est située dans des endroits très arides, rocheux et humides. Les secteurs d'occupation sont vraisemblablement liés à des implantations préférentielles. Ces littoraux font face à l'érosion marine, où les établissements sont plus facilement exposés à des dégradations. Des bandes littorales de la baie de Fort-Liberté sont plus vulnérables que les établissements de l'intérieur, ces derniers étant capables de résister aux menaces de l'érosion marine et à la hausse du niveau de la mer. Les installations sur les bandes littorales sont déterminantes dans le processus d'accès rapide aux ressources marines. Certaines de ces installations concernent probablement des sites d'occupations passagères destinés à l'approvisionnement des ressources économiques marines.

En effet, on constate l'absence flagrante de sites à l'entrée de la côte atlantique nord de la zone d'étude, contrairement au côté septentrional qui semble avoir été idéal pour s'y installer (Fig. 16).

---

39 Les sites céramiques non identifiés et celui archaïque/meillacoïde (n=1) ne sont pas pris en compte dans ce tableau.

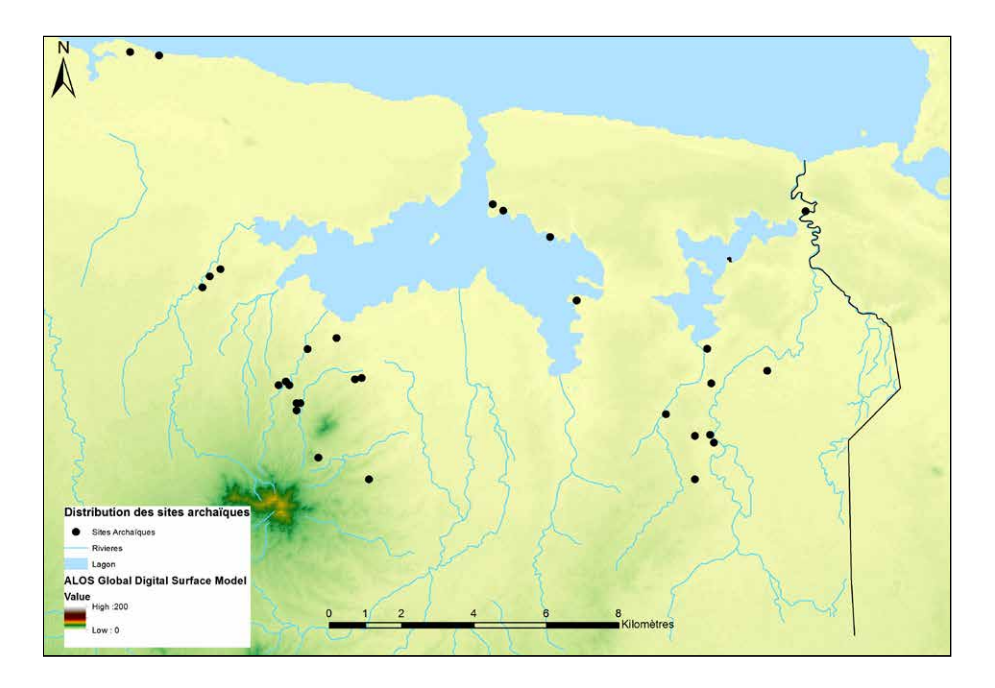


Figure 16 : distribution des sites de l'âge archaïque (Jean 2019).

5.4.1. Les sites archaïques littoraux

Sur les littoraux, il n'y a aucun indice d'établissement correspondant aux installations les plus anciennes, si l'on tient compte des dates radiocarbones disponibles pour la région. Les sites enregistrés révèlent des dates d'occupations plus récentes. Cependant, cette chronologie ne saurait être considérée comme définitive, dans la mesure où les autres sites littoraux n'ont pas été sondés et datés. L'effectif maigre des sites archaïques littoraux (Tableau 4) laisse croire que les espaces côtiers ont connu une dynamique d'occupation très faible par rapport à aux affiliations postérieures. S'agit-il vraiment des groupes côtiers peu nombreux, que l'on doit comprendre dans leur dimension temporelle et spatiale ou s'agit-il des groupes de l'intérieur, qui exercent des activités au travers des déplacements temporaires sur les côtes ? Cette question peut susciter d'autres interrogations en tenant compte de la perspective micro-régionale de ces établissements. En général, chacun de ces sites est implanté sur une très petite superficie, mesurant de 9 m^2 à 250 m^2 et est caractérisé par des objets lithiques et de coquilles (Fig. 17).

Deux d'entre eux se trouvent dans la baie de Caracol (Fig. 16). Ce sont Fou Lachau I (297-1-2) et Fou lachau II (297-1-7), séparés par environ 830 m de distance. Le site de Fou Lachau I, localisé dans un sol sableux, est caractérisé par des dépôts de coquillages, à savoir de conques. En outre, Four à Chaux II est caractérisé par ses monticules de coquillages (Moore et Tremmel 1997). Ce dernier est daté de 1570 ± 50 ans AA.

De l'autre côté de l'embouchure (Fig. 16), se trouvent les sites FT288, FT291, et 299-1-12. Ce dernier ne s'étend que sur 9 m^2, où des fragments de coquillages étaient éparpillés, ce qui suggère vraisemblablement un emplacement d'activités passagères. On retrouve des coquillages en petite quantité dispersés sur le site FT288, dans un endroit relativement rocheux, qui révèle un accès rapide à la mer. Des conques et un



Figure 17 : materiels lithiques recoltés de surface (Photo Jean 2016).

couteau en silex ont été collectés sur le site FT291 qui s'étend sur 50 m² dans un secteur relativement haut en bord de mer.

On observe un autre emplacement (S274) sur une bande de terre à l'entrée de la baie, à environ 2 km du site 299-1-12. Quelques matériels lithiques et des coquillages éparpillés y ont été observés sur une surface couvrant environ 70 m². L'érosion marine semble bien avoir perturbé une partie du site durant une longue période, et l'on suppose qu'un lent processus de dégradation a fait disparaître la plupart des évidences suite à l'immersion d'une partie dans la mer.

5.4.2. Les sites archaïques de l'intérieur

On assiste à une proportion de sites considérablement supérieure aux effectifs des établissements archaïques littoraux (Tableau 4 ; Figure 16). On y observe un important regroupement de sites dans le secteur de Savane-Carrée, définissant la plupart d'établissements archaïques dans la zone d'étude. On retrouve un regroupement de neuf sites dans le secteur de Mapou, ainsi qu'un autre de la rivière du Massacre allant à la baie de Manzanille.

Les sites Couri I (299-2-1), Couri II (299-2-1), Savane-Carré I (299-2-17) et Savane-Carrée II (299-2-18) avaient fait l'objet d'importants programmes de fouille dans les années 1934 et 1935, par Irving Rouse et Froelich Rainey (Rouse 1939, 1941 ; Rainey 1936, 1941). Ils ont permis la mise en place d'une base chronologique pour la région qui placent ces sites comme le fondement du foyer culturel de la période archaïque, sous le nom de Courian-Casimiroïde, en Haïti et la République Dominicaine (Rouse 1992) (voir Chapitre 2).

Il convient de préciser que Couri 1 (299-2-1), Couri 2 (299-2-1) et Paulette (299-2-3) sont alignés au bord d'une rivière et sont caractérisés exclusivement par des objets en pierre et des coquillages.

S'étalant sur environ 2500 m², au sommet d'une petite colline au bord d'une ravine, le site Couri 1 contient encore quelques coquillages exposés au sol malgré un

long processus d'érosion et de perturbation. Les matériels récoltés lors des fouilles ont montré que le site est caractérisé principalement par des coquillages de mer (huîtres et palourde), mais rarement de type strombe. Ces matériels sont associés aux objets en pierre comme les silex et les meules (Rainey 1941 : 24) et conservés à Yale Peabody Museum. La présence d'une importante quantité de charbons de bois et de cendres a été révélée lors des opérations. La datation au C^{14} correspond à une période d'occupation attribuable à 3010 ± 70 ans AA.

Sur la même ligne, Couri 2 est localisé à 300 m du site Couri 1. Il est implanté sur la crête basse du côté est de la ravine, à côté de l'actuelle route principale menant à Phaéton. F. Rainey (1941 : 25) a mentionné que Couri 2 différait de Couri 1 en raison de la formation du site, qui consiste en un dépôt d'artéfacts, de forme circulaire au centre, contenant des coquillages de mer en abondance, du charbon et des cendres, rencontrés généralement au niveau de 25 cm de profondeur. Cependant la culture matérielle livrée par le site, comme les coquillages marins et les mobiliers lithiques, montrent que les deux sites, distanciés de 300 m, partagent les mêmes types d'artéfacts, sauf que les fragments d'os sont retrouvés seulement sur le site Couri 2 (Rainey 1941 : 26).

À environ 4 km des sites Couri, se partagent deux lots de sites groupés, localisés sur les deux bords de la route nationale (Fig. 12). Ils sont séparés d'environ 800 m. Les plus anciennes traces d'occupations humaines de la région semblent apparaître dans ce secteur selon les datations provenant des sites de Rivière Maurice I (299-2-30), datées de 4170 ± 60 ans AA et de Savane-Carrée II (299-2-18) daté de 4610 ± 90 ans AA. Les opérations de fouilles concernant Rivière Maurice I ont révélé certaines similarités avec Couri I du point de vue de la formation du site, où l'on retrouve un fait en forme circulaire recouvert par des coquillages, des cendres et du charbon (Rainey 1941 : 26).

Deux autres sites archaïques sont localisés aux alentours : 299-231 et 299-2-32. Ces groupes de sites ont été revisités après la saison pluvieuse, d'où le constat qu'ils étaient enfouis sous une végétation relativement dense. Toutefois, quelques matériels décrits par C. Moore et N. Tremmel restent encore observables, notamment des mobiliers en coquillages et des fragments d'outils en pierre. Les sites 299-2-28 et 299-2-23 sont situés dans un endroit fertile. 299-2-21 et Zl40 sont dans un milieu à la fois sec et herbeux ainsi qu'un sol érodé, et ont livré quelques fragments de coquillages éparpillés sur le sol.

L'autre dynamisme observé tend à se développer dans un milieu plus élevé que l'emplacement des sites précités. Il s'agit de trois sites localisés à courte distance l'un de l'autre, parmi lesquels il faut mentionner Savane-Carrée II couvrant à la fois un espace plat et une petite colline. Les deux autres sites concerneraient des occupations archaïques plus récentes : il s'agit de l'établissement de 299-2-14, localisé au bord d'une rivière intermittente ; et 299-2-17, situé dans une plaine à quelques mètres d'un petit village au bord de la route nationale. À environ 1,5 km de Savane-Carrée II, placé à 80 m d'élévation, se trouve de 299-2-38 dont la qualité de conservation s'avère très pauvre avec peu d'artéfacts récoltés pendant les investigations de Clark Moore (Moore et Tremmel 1997). La revisite de ces emplacements dans ce secteur a permis la découverte d'un autre site céramique proche de la route principale et un emplacement qui pourrait être une ancienne maison coloniale, où l'on trouve des mobiliers céramiques coloniaux associés à des coquillages.

Ce secteur domine donc les implantations archaïques de l'intérieur des terres dans la région et crée un réseau d'établissements à travers lequel sont implantés des sites relativement dispersés et groupés.

5.4.3. Les secteurs Mapou et Meillac

Les dynamiques d'occupation des localités Mapou et Meillac témoignent aussi d'un modèle d'établissement non négligeable, constitué des variables environnementales, telles que Lagon aux Bœufs, Rivière La Matrie, Rivière du Massacre et des Salines (Fig. 13). On assiste au développement de dix établissements plus ou moins distants l'un de l'autre. Force est de remarquer que leur implantation dans ce secteur est caractérisée par une diversité maintenue par des terrasses, de petites collines et des plaines dominées, principalement, par la rivière La Matrie.

À Lagon aux Bœufs, 300-1-15 et CT159 sont déterminés uniquement par des concentrations de coquillages. La localité de Mapou est un large terrain borné au nord par la rivière La Matrie et au sud par Lagon aux Bœufs. On retrouve l'emplacement de MP146, développé dans la plaine, mais qui a subi des perturbations lors de l'aménagement de la route principale conduisant à Meillac où l'on rencontre des fragments de lames de silex associés principalement à des palourdes.

En outre, vers la pente qui mène vers Ravine Blanche, s'implante 300-1-17, identifié avec la présence des lames de silex. À environ 300 m de ce dernier, le site LR219 est établi au bord de la rivière La Matrie. Il a livré des lames de silex, des éclats, des nucleus, des fragments de broyeurs et des coquillages. La dynamique d'occupation de ce secteur s'est renforcée par la présence d'un autre emplacement, il s'agit de LR220, situé sur une petite terrasse très érodée vers un flanc d'une colline de la Rivière de La Matrie sur lequel on distingue des fragments de pierres et des outils en silex et en coquillages.

Trois autres sites sont implantés aux alentours de la Rivière La Matrie, dont 300-1-12 qui est situé au sein d'un groupe de sites céramiques contenant des mobiliers de coquillages et des fragments de broyeurs (Moore et Tremmel 1997). D'autre part 300-1-9 se situe à environ 1,8 km de MP146. Enfin, deux autres sites archaïques sont présents dans le secteur autour de la rivière La Matrie : 300-1-7 et 300-1-8. Localisé au milieu de deux emplacements céramiques, le site 300-1-7 s'étend sur 400 m^2. En outre, des fragments de silex et de céramiques récoltés sur l'autre site 300-1-8 laissent penser qu'il s'agit bien d'un emplacement occupé successivement par des établissements archaïques et céramiques.

5.4.4. Remarques sur les sites archaïques

Les sites archaïques se développent autour de deux secteurs bien différents dans la région de Fort-Liberté. Dans les parties côtières, pour la plupart, ils prennent la forme d'implantations passagères, dispersées sur de petites extensions. Les sites Fou Lachau I et Fou Lachau II pourraient avoir une autre lecture, car des faits archéologiques qui leur sont relatifs suggèrent des sites fonctionnant comme des habitats.

Le faible effectif des établissements archaïques sur les côtes confirmerait, de prime abord, l'assertion que les littoraux ont été généralement un espace d'occupation passagère destinée à des approvisionnements économiques. En revanche, les établissements d'habitations implantés plus ou moins à l'intérieur proposent d'autres lectures par rapport à leur formation et les dates radiocarbones disponibles suggèrent que les premiers

groupes s'installent dans la région vers 3000 av. J.-C. Ces indices chronologiques permettent de s'interroger sur les premières installations régionales qui vraisemblablement ont vu le jour dans le secteur de Savane-Carrée d'où le site Savane-Carrée II aurait été le plus ancien (*cf.* discussion chap. 7)

5.5. Les établissements céramiques

5.5.1. Les sites ostionoïdes micro-insulaires

Les îlets de la baie de Fort-Liberté semblent avoir été des espaces préférentiels pour certains groupes de la période Céramique. Il s'agit de trois petites îles qui abritent seulement des établissements ostionoïdes (Fig. 14).

Île Bayau et Îlet à Cabrit sont signalés par Clark Moore (Moore et Tremmel, 1997). Ils ont été explorés pendant le travail de révision des sites côtiers de la baie. L'île Bayau, appelée aussi ile des Boucaniers, est la plus grande et a connu de persistantes installations pendant la période coloniale. Moreau de Saint-Méry rapporte que cet « îlet a été célèbre autrefois, parce qu'il servait de retraite, avant 1662, aux Boucaniers qui venaient chasser des bœufs aux environs de cette baie ; et encore, en 1733, cet îlet était connu sous le nom d'îlet boucaniers. Il a été longtemps question de le fortifier, et l'on peut en faire un utile carénage » (Moreau de Saint-Méry 179 : 132). Aux mobiliers archéologiques amérindiens, s'ajoutent des fragments de pipes et de tessons de céramiques coloniaux, confirmant l'occupation de cet espace insulaire pendant la période coloniale.

L'Ile à Cabrit, situé à 1 km de distance de l'île Bayau, mesure environ 1,5 ha. Ses mobiliers archéologiques, bien mieux conservés, impliquent une large distribution des

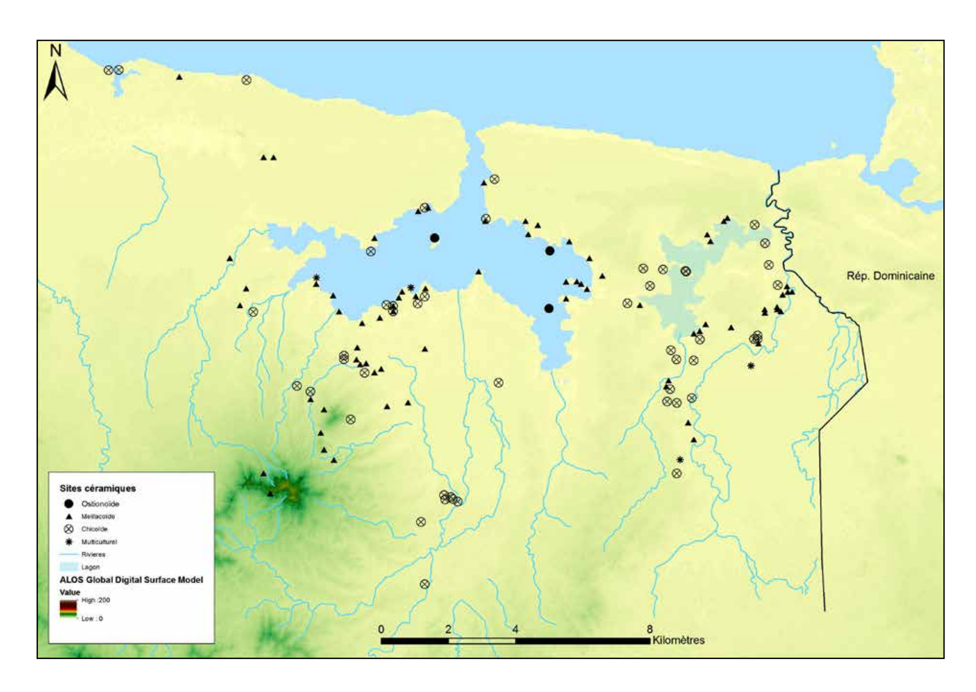


Figure 18 : carte des établissements céramiques (Jean 2019).

mobiliers céramiques caractérisés par des engobes rouges, des coquillages de différentes espèces, dont une présence importante de conques. Toutefois, le site est en passe de disparaître à cause de nouvelles constructions destinées à des fins touristiques. L'autre îlet est le plus petit, s'étendant sur environ 150 m². Des habitants de la ville y ont produit pendant longtemps des denrées comme la patate douce, les haricots verts, etc. Ces actions incessantes ont généré des perturbations sur des évidences archéologiques et le rendent quasiment stérile.

5.5.2. Les sites littoraux de l'âge céramique

Les littoraux ont favorisé l'émergence d'un nombre important d'établissements céramiques, dont les motifs décoratifs et stylistiques ont permis de les associer aux cultures meillacoïde et chicoïde. Ils sont le plus souvent distribués à brève distance l'un de l'autre, sur le littoral bordant la baie (Fig. 18).

Ils ne possèdent pas de fonctionnalités homogènes en raison de la variation de leur extension individuelle, comprise entre 12 et 10 000 m². Force est de constater que les côtes intérieures de la baie ont connu une forte densité d'occupations avec 44 sites connus. Leur perpétuation témoignerait à la fois à d'activités passagères et d'activités permanentes. Il faut donc préciser que, pendant la période céramique, les côtes maritimes présentent un tableau similaire à celle de la période d'avant, pour laquelle aucune évidence d'occupation n'a été signalée. Suivant la disposition des sites archaïques, des emplacements se trouvent sur le flanc sud menant vers la baie de Caracol. Il y a une forte concentration d'établissements persistants dans le secteur humide abritant des mangroves ; ces dernières auraient pu jouer un rôle crucial dans l'économie de subsistance des habitants d'alors. À l'est de la baie, situé à 2 km de Lagon aux Bœufs, se développait un nombre de sites aussi importants.

5.5.3. Les sites céramiques des quartiers des Frédoches

Les deux secteurs arides littoraux de la baie n'ont pas connu le même rythme d'établissement. Sur l'ensemble de sites répertoriés sur les littoraux, 4 se trouvent placés sur le long des côtes menant vers la baie de Caracol et 6 autres dans le secteur de Phaéton, tandis que l'autre secteur aride comprend un nombre plus important de sites.

Ceux du secteur sud du quartier de Frédoches ont tous été signalés par Froelich Rainey, Irving Rouse et Clark Moore (Rainey 1941 ; Rouse 1939, 1941 ; Moore et Tremmel 1997 : 141). L'emplacement du site 297-2-4 s'étend sur 25 m² dans l'extrême pointe de la baie de Caracol. Des coquillages associés à des mobiliers céramiques ont été observés lors des prospections réalisées en 1991. S'ensuit le site 297-2-3 qui s'étend de 2400 m² et se situe sur la pointe de la baie. Parmi ce lot, l'établissement 297-1-6, contenant des concentrations de céramiques éparpillées sur la terrasse de la plage, est considéré comme l'un des plus grands sites installés sur le littoral. Le seul site meillacoïde, 297-1-3, qui y est établi, contient des tessons éparpillés à environ 25 m de distance de la mer.

À l'entrée de la baie, cinq sites ont été recensés, dont trois signalés en 1991 sont groupés. Les deux autres ont été fouillés par Irving Rouse et Froelich Rainey (Rouse 1939 ; Rainey 1941). Ce petit groupement est constitué de deux sites chicoïdes mesurant entre 25 et 200 m² et un site meillacoïde qui s'étend sur 900 m². Ce dynamisme se poursuit à l'embouchure du quartier des Frédoches à l'évidence de deux sites Diale

1 et Diale 2. La formation de Diale 1 repose autour de grands dépôts de rejets qui sont pour la plupart formés de monticules caractérisés stratigraphiquement par des restes comme des coquillages, des poissons, de crabes, des manatis, des animaux rongeurs et des tortues associés à des cendres (Rainey 1941 : 43). C'est un site meillacoïde qui se développe à 500 m de distance de Diale 2, qui est de type Carrier. Les opérations de fouille effectuées sur les deux établissements ont permis aux chercheurs de les distinguer à partir des caractéristiques liées à leurs formations. Diale I se différencie par de grands dépôts de rejets situés à 150 cm de profondeur au sein d'une fine terre brune, et une grande quantité des cendres et de restes d'os et de squelettes. Quant au Diale 2, ses dépôts de rejets sont petits et inférieurs à 50 cm implantés dans un sol rocheux; la présence des cendres et de restes d'os est moins prononcée que dans Diale 1 et aucun squelette n'y a été observé (Rainey 1941 : 44).

Malgré l'aridité qui caractérise les quartiers de Frédoches (côté est), les espaces côtiers de la baie sont considérables dans le cadre d'implantations culturelles. Entre 1990 et 1992, 10 sites ont pu être signalés grâce aux campagnes de prospections précédentes (Moore et Tremmel 1997). La révision de ce secteur a servi à une réévaluation du dynamisme d'implantation de ce bord de mer. Cette révision a permis de constater que certains sites s'étendaient sur de plus grandes superficies que celle reconnue au cours des investigations précédentes et pouvaient donc être soumis à des réexamens. De l'autre côté de l'entrée de l'embouchure se développe un alignement de 4 sites dont un révélant des céramiques de traits chicoïde, caractérisés par de larges incisions et de la peinture blanche sur la paroi externe, tandis que les autres sont définis par des traits décoratifs meillacoïdes. Les sites FT296 et FT293 se situent à courte distance l'un de l'autre et sont implantés dans un sol rocheux, à 10 m de distance de la mer. L'emplacement de FT289 a été perturbé par la construction de la redoute de Saint Frédérique pendant la période coloniale, ce qui empêche de calculer son extension originelle. En outre, il se développe au voisinage de l'établissement 299-1-41, qui semble aussi avoir été perturbé par l'édification du fort colonial.

Les implantations se distribuent d'abord sur la bordure de la baie, laquelle est caractérisée par une partie haute des quartiers des Frédoches (coté Maribarou), et, ensuite, sur le littoral relativement bas, incluant les petites bandes de terre qui rentrent dans la mer vers les plages de Dérac jusqu'à la zone urbaine de la ville de Fort-Liberté. Dans la bordure haute du littoral se développent des sites qui sont tous de nature meillacoïde et se distancient les uns des autres de 200 à 500 m.

En effet, d'autres sites de la partie haute du littoral ont occupé de petits espaces allant de 20 à 200 m^2. Alors que, sur cette même lignée, plus à l'intérieur, à environ 300 m de la mer, il est décelé l'emplacement de FT287 mesurant environ 1.3 hectares. Ce site meillacoïde est caractérisé par de petits monticules artificiels ; chacun contenant des dépôts de coquillages associés à des tessons de céramiques.

C'est sur cette terrasse côtière élevée que se trouvait la plus grande installation meillacoïde. Il s'agit du site de Sauveur (299-1-9), signalé en 1990 et revisité en 2016. Les dernières investigations ont permis de réévaluer l'extension de cet emplacement qui est établi sur 14.1 hectares en bord de mer et ouvert sur la grande terrasse aride. D'importants mobiliers céramiques européens ramassés dans un secteur érodé glissant vers la mer attestent de la réoccupation du site pendant la période coloniale française (voir chapitre 6).

Deux autres sites s'établissent à quelques mètres de ce dernier, 299-1-9 et CP252. La majeure partie des assemblages du site 299-1-9 se trouve sur la pente du côté de la mer, sur laquelle des fragments de platines associés à des tessons de céramiques ont été récoltés. L'un donne sur la mer et livre des matériels céramiques, tandis que l'autre, est caractérisée par, à la fois des céramiques et des concentrations de coquillages marins. Des objets archéologiques coloniaux, tels que des briques ou des céramiques européennes, occupent une grande partie du site, signant la réoccupation pendant la période coloniale.

Les autres emplacements se situent sur le côté bas du littoral, dessiné par les petites bandes de terre qui s'avancent vers la baie. Ils sont tous meillacoïdes, mesurant entre 9 à 400 m^2, développés principalement sur une seule bande de terre allant vers la mer. Cette dernière est en passe de devenir une presqu'île à cause de l'érosion marine et la dégradation des mangroves au fil du temps. L'autre emplacement (299-1-7) est établi sur environ 500 m de longueur du site micro-insulaire ostionoïde Ile à Cabrit. Il faut souligner que l'endroit où sont implantés ces sites représente un accès facile à des ressources marines qui s'abriteraient dans les mangroves.

5.5.4. L'exploitation côtière de Garde Salines

En dépit de leur aridité, les quartiers de Frédoches abritent plusieurs emplacements révélant des occupations précoloniales et coloniales. Le développement des établissements archaïques n'a pas connu une ampleur importante par rapport aux groupes céramiques. Mais, il importe de percevoir que les secteurs littoraux ont été déterminants dans le processus d'établissement de la région. Outre les secteurs très arides



Figure 19 : site céramique, implanté sur au bord de la mer, en voie de disparition (Photo Jean 2016).

dans lesquels se développaient des établissements autour de la baie, on distingue le secteur de Garde Saline, qui s'allonge sur une extension de 6 km, contenant des milieux humides favorables à la production de l'agriculture grâce à la rivière Marion et d'autres rivières intermittentes qui s'épandent dans la plaine littorale. Les groupes culturels amérindiens pouvaient s'approvisionner directement en eau douce dans ce secteur. On trouve également des mangroves qui jalonnent une partie du littoral vers le Cul-de-sac à Phaéton. Comparativement aux côtes des Frédoches, le littoral des Salines sur lequel les sites sont répartis s'avère plus vulnérable à la conservation. Ces sites sont en effet progressivement détruits à cause des problèmes érosifs d'origine principalement marine et anthropique (Fig. 19).

On dispose d'un important alignement d'établissements amérindiens implantés sur les littoraux de Garde Salines, ce réseau de sites occupe environ 5 km le long des côtes. Occupant une superficie allant de 100 m^2 à 8000 m^2, ils suivent un rythme d'installation où l'on peut observer que la majorité des implantations sont à quelques mètres de la mer.

On observe un réseau qui se développe à courte distance sur la terrasse côtière et qui domine les salines sur le flanc menant vers les mangroves. Au nord des salines s'implante le site GD9, qui pourrait être considéré comme le plus grand établissement chicoïde de ce secteur, estimé à 2000 m^2. Le site est installé sur un sol relativement fertile et propice à la culture de certains tubercules. Sont mis en évidence des éléments lithiques impliquant des roches domestiques, différentes espèces de coquillages, et des céramiques, dont certaines peintes en blanc.

Observé parmi le réseau de la Saline, GD309 s'étend sur environ 400 m^2, et présente une caractéristique particulière. Il s'agit de quelques monticules artificiels rocheux créés dans le but de dégager des espaces pour en faire des habitations. Cela renvoie à l'idée d'une occupation relativement longue, puisque les espaces entre ces petits monticules rocheux contiennent des dépôts de coquillages, de mobiliers lithiques et de céramiques. Le site est situé dans un endroit aride et rocheux, avec une végétation faible au milieu de deux autres sites de même cadre culturel : Garde Saline 4 et 6.

L'autre alignement de sites repose sur le flanc sud de la Saline jusqu'au Cul-de-sac du Jaray. Huit implantations se dispersent à courte distance l'une de l'autre, dans ce secteur dont 6 meillacoïdes et 2 chicoïdes. La distance maximale entre ces établissements est évaluée à 300 m, tandis qu'on retrouve des emplacements chicoïdes et meillacoïdes distants de moins de 100 m les uns des autres. Il est difficile de savoir si certains sont des sites multiculturels en raison d'un manque de données stratigraphiques. Outre les coquillages et les objets en pierres de foyers recensés, des mobiliers tels que des fragments de bols et de platines pourraient suggérer que ce flan a été consacré à des habitations sur lesquelles s'exerçaient des activités durables.

On peut constater que l'érosion de la mer entaille des falaises dans lesquelles apparaissent des objets archéologiques. C'est une crise érosive dominante qui génère des impacts considérables et rend de jour en jour plus vulnérables les réseaux linéaires d'établissement littoraux. C'est en cela qu'il faut comprendre que, avec les secousses des vagues causant des éboulements de terres côtières (Fig. 19), des endroits dans lesquels abritant des vestiges archéologiques auraient connu, avec le temps, des incidences qui empêchent d'identifier les extensions originelles des sites côtiers.

5.5.5. Occupation vers l'intérieur

Pendant la période céramique, on assiste à un développement important d'installations des groupes culturels sur le cordon littoral de la baie de Fort-Liberté. La zone côtière urbaine de la ville aurait été un secteur décisif pour s'y installer. Tenant compte du schéma d'occupations côtières, elle aurait été convenable pour abriter un ensemble de groupes culturels, grâce au caractère physique des replats et des terrasses sableuses sur lesquels fut construite la ville. Ce biais de connaissance est dû au fait qu'il n'y a pas eu dans le passé de recherches concentrées sur la zone urbaine. Désormais, il s'avère plus difficile d'en faire, à cause des occupations systématiques de l'espace côtier de la ville. La seule évidence concernant cet état de fait est la signalisation du site devant Saint Joseph (Moore et Tremmel 1997) pouvant servir à avancer l'hypothèse que les groupes avaient exploré cet espace côtier pour s'y installer, bien évidemment en reconnaissant l'importance des limites accordées à cette assertion.

Bien que le cordon littoral interne de la baie de Fort-Liberté donne la possibilité de mettre en perspective l'importance accordée aux occupants de ces secteurs dans le processus de construction du paysage culturel, les secteurs dans lesquels se développent les sites de l'intérieur s'inscrivent dans un contexte archéologique dense et possèdent une potentialité de grande ampleur. À partir de cela, on peut s'interroger sur les espaces préférentiels de certains groupes culturels en matière de mobilité et de dynamique d'occupations. Les secteurs de l'intérieur de la baie de Fort-Liberté ne sont pas forcément homogènes puisqu'ils sont caractérisés par des parties humides et d'autres relativement semi-arides composés de plaines, de longues rivières, de monticules et de petites collines.

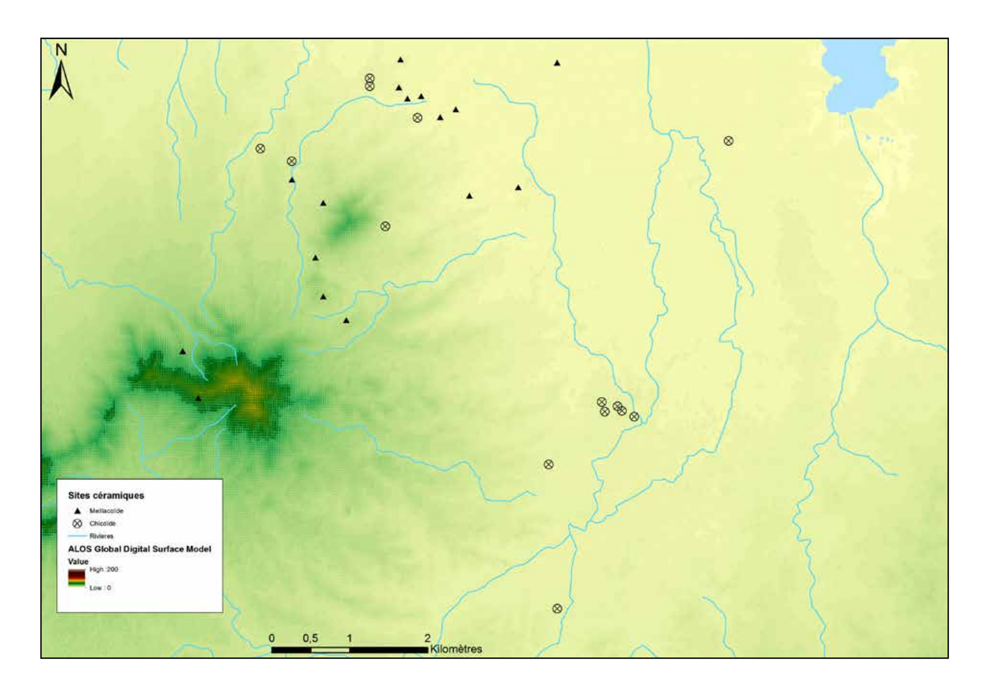


Figure 20 : sites de l'intérieur, aux environs du secteur de Savane-Carré (Jean 2019).

5.5.6. Savane-Carrée

Le traitement des données archéologiques dans cette section concerne celles issues du secteur Savane Carée (voir Fig. 9 ; Fig. 20). Il se compose des environs du quartier de Phaéton incluant les sites des quartiers des Frédoches et les établissements se situant de deux côtés de la route nationale jusqu'au pied de la colline du morne de Despadel.

On assiste à un foisonnement considérable de sites qui se développent autour de caractéristiques environnementales variées comme les rivières, les plaines alluviales, et les montagnes. Dans les quartiers de Frédoches s'implantent deux établissements à environ deux Km l'un de l'autre, cadrés par trois façades maritimes, l'océan Atlantique, les côtes est de la baie de Caracol et la mer de Fort-Liberté. Ce secteur a été prospecté par F. Rainey et I. Rouse en 1935. Deux sites meillacoïdes, Moyeaux en Haut (299-2-5) et Moyeaux en Bas (299-2-4) ont été mis en évidence grâce à leur investigation. Ils sont situés à environ 200 m de distance l'un de l'autre ; Moyeaux en Haut s'étend sur 1200 m^2 tandis que Moyeaux en Bas occupe une large surface de 8000 m^2 (Moore et Tremmel 1997). Les deux pics seraient décisifs dans le processus d'établissement des habitants dans ce milieu, car le positionnement de Moyeaux en Haut sur le sommet constituerait la preuve d'un endroit stratégique d'installation, soutenu par l'existence des trous d'eau douce situés au bas du pic, ce qui pourrait expliquer l'important attachement des habitants à ce secteur.

Quatre autres indices d'occupations, dont trois meillacoïdes et un chicoïde sont implantés aux alentours des sites archaïques de Couri. L'établissement PH0140 est situé dans la plaine et actuellement coupé par une route. On y trouve plusieurs dépôts de coquillages ainsi que des tessons de céramiques meillacoïdes éparpillés sur une superficie d'environ 1,5 ha, des deux côtés de cette voie de fortune. Les autres établissements concernent des sites fouillés par F. Rainey et I. Rouse en 1935. Il s'agit de Paulette II (299-2-24), de Macady (299-2-6), établissements meillacoïdes qui avaient livré des céramiques largement appliquées et incisées, et de différents types de coquillages dont huîtres et palourdes sont les plus dominants (Rainey 1941 : 45). Enfin, le site Carrier (299-2-23) a fait l'objet de nombreuses excavations conduites par le missionnaire américain bien avant les investigations de I. Rouse en 1935, de nombreux mobiliers archéologiques ont été recueillis par Mr Pettitgrew. S'ajoutent à cela des opérations faites par Herbert W. Krieger pour le compte du National Museum des États-Unis, effectuées en 1931. En effet, les fouilles réalisées par les archéologues américains en 1935 leur ont permis d'évoquer l'idée que Carrier est le plus riche des tous les établissements de ce secteur, en se basant sur l'abondance de mobiliers et de structures archéologiques supportant une lecture complète de sa formation (Rainey 1941).

Les prospections menées en 2016 ont renseigné davantage sur cette zone partiellement investiguée. Cette dernière pourrait susciter des attentions nécessaires en considérant l'ampleur des établissements situés dans un secteur plus haut à l'endroit de la route nationale et qui sont distribués à environ 1 km des sites Carrier (299-2-23) et Macady (299-2-6). Ces distributions attestent d'un regroupement localisé à proximité de ravines, de pentes et de petits plateaux. Plusieurs sites céramiques meillacoïdes et chicoïdes ont été recensés dans ce petit secteur. Ces établissements sont relativement groupés et sont majoritairement meillacoïdes. Seulement deux d'entre eux, 299-2-6 et ZL30 fournissent des mobiliers céramiques chicoïdes et sont éloignés de 800 m.

Si la majorité de ces emplacements témoignent des occupations sur de petites superficies, le site ZL32 se différencie considérablement des autres parce qu'il bénéfice d'un statut dominant grâce à sa position principalement sur un plateau. Des matériels archéologiques sont distribués d'un bout à l'autre du site. Les mobiliers concernent de la céramique meillacoïde, des roches de foyers et plusieurs types de coquillages, principalement des huitres. Associé à cet assemblage, un pendentif rond perforé au milieu et fait en argile a été retrouvé au niveau du sommet du site.

Il existe des sites plus ou moins éloignés dans le secteur, par exemple l'établissement 299-2-13, situé dans la plaine alluviale dans le quartier de Roméo. C'est une grande plaine fertile dans laquelle se développaient des habitations coloniales. Aujourd'hui, cette plaine relativement boisée, destinée à la culture des denrées et à l'élevage, est difficile à prospecter à cause d'un manque d'accès à des endroits cultivés, cela contraint donc à mettre en perspective l'existence d'autres sites amérindiens.

On observe certains sites céramiques aux alentours des implantations des sites archaïques qui sont les plus anciens témoins de la région. En ce sens, l'idée d'une occupation progressive sectorielle n'est pas écartée, bien qu'il n'y ait pas de datation additionnelle disponible relatant cette persistance d'occupation.

L'occupation des groupes meillacoïdes est dominante dans cette zone et se poursuit au travers d'un ensemble d'établissements situés entre les mornes et les zones basses. Il serait nécessaire de s'interroger sur la signification de ces occupations non seulement dans la zone de développement des sites, mais également dans l'espace individuel de chaque implantation, sachant qu'en général la superficie de l'ensemble est comprise entre 25 et 750 m^2. En plus, la topographie dans laquelle elles se développent laisse deviner qu'il s'agissait bien d'un réseau de sites pouvant être interprétés à la fois comme de possibles petits campements temporaires et des sites destinés à des activités sur un temps relativement long. La superficie de la plus petite est de 25 m^2, avec un site implanté sur un endroit de 180 m d'élévation, à environ 650 m de distance du plus grand site : 299-2-41 estimé à 750 m^2 et 350 m d'altitude.

Au travers de ce réseau de sites isolés attribués aux indices d'occupation meillacoïde distants en moyenne de 400 m les uns des autres, il existe un établissement chicoïde



Figure 21 : objet lithique plat de meulage (Photo Jean 2016).

qui pourrait être considéré comme le plus grand site établi dans ce secteur. Il a fait l'objet de différentes prospections. La plus récente, réalisée en 2015, a permis de proposer une extension beaucoup plus large à ce site étendu sur 2,5 ha occupant à la fois une grande partie d'un secteur plat et en pente. Il se forme autour d'un gisement de granite qui aurait servi à l'approvisionnement de matières premières lithiques. Ce gisement est composé de grandes pierres immobiles et d'autres petites disséminées sur la surface du site et de ses alentours. Une pierre plate, objet de foyer, aurait pu être utilisée comme outil de meulage (Fig. 21). Des fragments de haches en pierre verte, une amulette, des roches de foyer, des tessons de platines, des dépôts de coquillage distribués sur tout le site laissent croire que cet établissement était occupé par un village peuplé d'un nombre important d'habitants. Sa position isolée au pied de la colline et les types d'artéfacts peuvent susciter des interrogations sur sa véritable fonction dans le paysage. En plus, il révèle un endroit stratégique d'installation, caractérisé par des sols fertiles qui pouvaient servir à l'agriculture.

Ce secteur est constitué de plusieurs petits monts, de ravines, de collines, de pentes et de terrains fertiles. Sa végétation actuelle est normalement dense. On observe un site meillacoïde relativement isolé, à 600 m de 299-2-35 qui vient s'ajouter à cette liste. Une grande partie du terrain sur lequel il se situe est perturbé par la descente des eaux pendant des moments pluvieux, et d'autres d'indices archéologiques seraient probablement enfouis dans la végétation. Cela masque l'extension du site. Des coquillages associés à quelques céramiques non décorées y ont été observés.

Pendant la période coloniale, la localité de Malfety a été un endroit décisif pour ériger des plantations agricoles (chap. 6). Grâce à sa grande plaine fertile baignée par la rivière Marion ce secteur a permis l'émergence de vastes plantations sucrières et de plantes vivrières. Les ruines de ces habitations coloniales apparaissent de-ci de-là. Il semblerait qu'il avait été aussi un espace dans lequel étaient exercées des activités par des Amérindiens à l'évidence d'un site chicoïde, 299-2-36, observé à l'intérieur de l'habitation coloniale.

5.5.7. Bayaha

Quant aux établissements amérindiens de Bayaha, ils concernent le village de l'intérieur, appelé Garrat (Garrot) situé à environ 10 km des côtes de la baie de Fort-Liberté et à 3 km de la route nationale. La région est surtout caractérisée par le relief d'une vaste plaine fertile arrosée principalement par la rivière Marion (voir Fig. 7, chapitre 2). Le secteur d'activités amérindiennes recensées se concentre au milieu de l'actuel village, sur une terrasse où se trouvent plusieurs maisons. Grâce aux prospections menées en 2016, des indices d'occupations amérindiennes ont été identifiés et redécouverts. Ces investigations ont permis d'identifier ces traces d'établissements qui sont souvent en voie de disparition à cause des constructions modernes et des travaux agricoles exercés par la population locale. Cela laisse entrevoir que le dynamisme d'occupation amérindienne dans ce milieu intérieur aurait connu une intensité plus importante que celle observée au travers des indicateurs répertoriés.

En 1982, cette localité a fait l'objet d'investigations qui avaient pour objectif de localiser l'ancienne ville espagnole fondée en 1578, nommée alors Bayaha (Hamilton et Hodges 1995). C'est à ce moment-là que des indices d'occupation amérindienne sont mis au jour par la découverte des sites attribués aux groupes culturels meillacoïdes

et chicoïdes. La fouille organisée avait pour but d'identifier des composantes et des faits archéologiques relatifs à l'occupation espagnole. Des indices d'occupation amérindienne ont été dévoilés dans la plupart d'unités de fouilles (Hamilton et Hodges 1995). Concernant les activités amérindiennes, de larges concentrations de coquilles accompagnées de riches assemblages céramiques, de tessons de platines, de restes fauniques relatifs aux tortues, d'oiseaux, de poissons et d'animaux domestiques, ont été identifiés (Hamilton et Hodges 1995 : 406). Les chercheurs ont suggéré que les Amérindiens de Bayaha s'impliquaient dans des activités d'échanges de bétail avant même la fondation de la ville coloniale de Bayaha par les Espagnols dans cette localité (Hamilton et Hodges 1995 : 397). Ils se sont basés sur des assemblages archéozoologiques qui correspondent à des os de bétail rencontrés dans le niveau d'occupation relatif aux assemblages céramiques de type chicoïdes. En outre, les matériels suggèrent que les secteurs ont été occupés par des groupes affiliés aux cultures meillacoïde et chicoïde, cependant, les auteurs mentionnent la présence de quelques tessons ressemblant à la culture ostionoïde dans l'assemblage (Hamilton et Hodges 1995 : 396-397).

Au-delà de ces évidences révélées par les travaux présentés ci-dessus, les récentes découvertes viennent s'ajouter à l'état de connaissance de cette localité où l'on observe le développement d'un groupe de sites sur la terrasse du village. Il s'agit des établissements chicoïdes situés à une courte distance l'un de l'autre et basés sur une superficie comprise entre 400 m^2 à 1 hectare. L'espace d'implantation favorise l'accès direct à la rivière Marion, et la typologie du sol est favorable à la production des plantes vivrières comme la patate douce, le manioc et les haricots. Seulement deux sites sont définis par des concentrations de coquillages : LP100 et BR70. Tous les sites ont livré une densité de mobilier céramique corrélativement faible, hormis LP100 ayant, en effet, fourni des évidences céramiques plus ou moins considérables. Cela est dû au fait que ces secteurs connaissent depuis longtemps des activités agricoles qui perturbent les vestiges archéologiques. Il s'est ainsi avéré que des tessons individuels distribués sur les surfaces du sol au sein du village actuel pourraient suggérer que d'autres secteurs y auraient été occupés. Ainsi, observe-t-on des traces d'implantations constituées de coquillages fragmentés et érodés et de petits tessons de céramique, aux alentours des constructions modernes, qui renforcent l'idée d'un modèle d'établissement amérindien plus dense, prédominé par des sites chicoïdes.

5.5.8. Établissements autour de Lagon aux Bœufs, Meillac et de Mapou

Les dynamiques d'occupation du sol pendant la période céramique dans les secteurs de Lagon aux Bœuf évoluent autour de deux cultures : Meillacoïde et Chicoïde. Certains sont répartis sur les côtes du lagon, et d'autres se développent dans les localités de Meillac et de Mapou (voir Fig. 9 ; Fig. 22).

Les prospections ont mis en évidence un ensemble de sites qui sont caractérisés principalement par des établissements étendus sur des superficies plus ou moins larges (Fig. 22). Il s'agit des sites 299-1-2, 299-1-3, AG299, MB248, LT243, LT246 qui représentent un petit réseau d'établissements chicoïdes insérés entre la baie et l'étang dont le site 299-1-3 témoigne de la plus grande implantation. Les établissements 299-1-2, MB248, LT243, LT246 sont insérés sur une élévation basse autour de la plaine allant vers l'étang. Leur position permet d'accéder rapidement à l'économie de

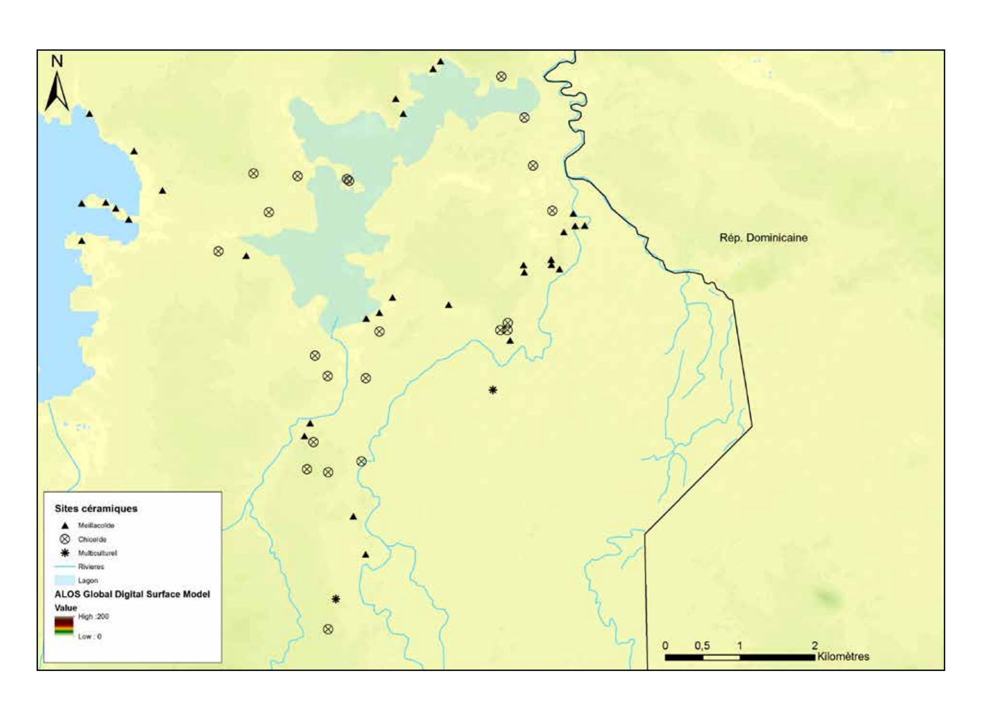


Figure 22 : établissements autour de Lagon aux Bœufs, Meillac et de Mapou (Jean 2019).

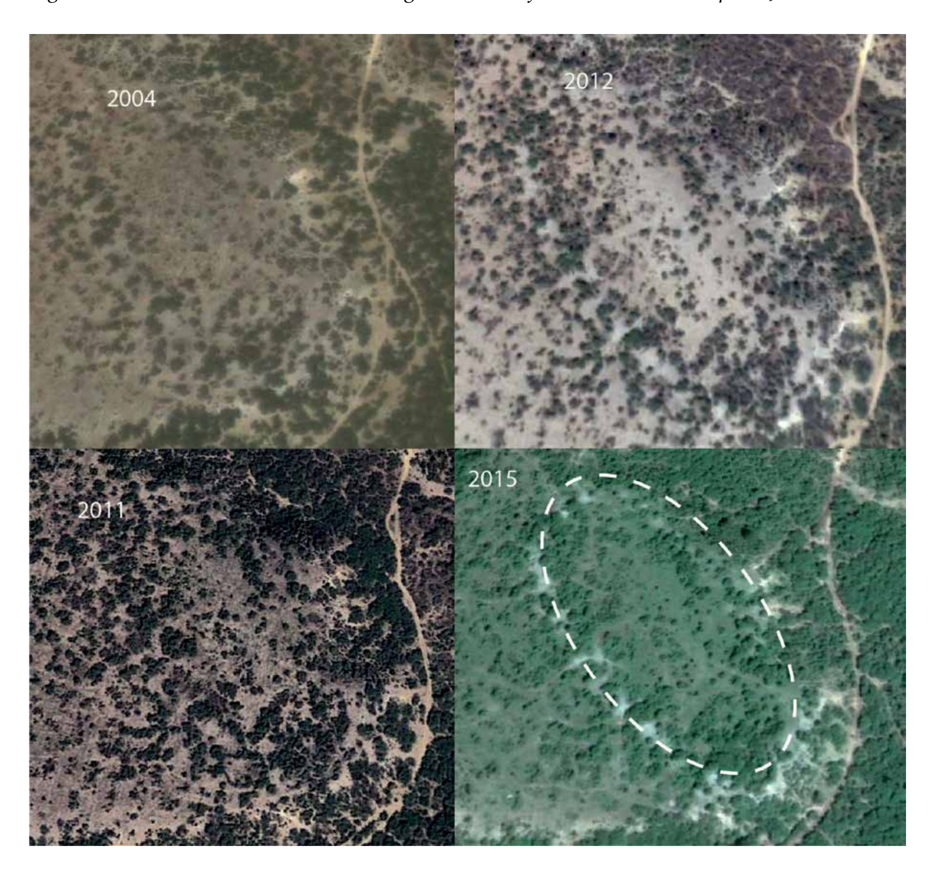


Figure 23 : image satellite du site 299-1-3, ©Digital Globe, Google terre (Jean 2018).

subsistance provenue du lagon. Ainsi, LT246, se positionne-t-il sur la petite bande de terre avançant à l'intérieur du Lagon, et mesure 400 m^2. Sur celui-ci, s'exposent des fragments de céramiques, de coquilles d'huîtres ainsi que des conques.

Développé à côté des sites d'un secteur bas, 299-1-3 est une exception due à son modèle d'établissement au sommet du côteau qui s'élève à 30 m, mais également à sa superficie de 6 hectares. Il bénéficie d'une magnifique vue sur la baie de Fort-Liberté et sur Lagon aux bœufs. Cette position révèle une situation dominante sur laquelle s'implantent les autres sites chicoïdes du secteur. Il a livré un important assemblage caractérisé par des céramiques décorées, des roches de foyers, des haches, des outils en pierre, en corail et en coquille. Ces matériels sont présents non seulement sur le plateau dans lequel s'établit la grande partie du site, mais également sur l'endroit menant vers le lagon aux bœufs. Des concentrations de coquillages de forme circulaire de 300 m de longueur et d'environ 12 m de largeur représentent une structure particulière et unique par rapport aux sites observés de la région (Fig. 23). D'autres petits dépôts de coquillages sont présents sur l'étendue du site en dehors de la structure en coquillage. Ce site d'habitation présente des caractéristiques (les mobiliers, la structure) qui permettent de le placer parmi les sites les plus importants du secteur, il peut révéler des informations sur son mode d'organisation sociale et sur les relations que les occupants ont entretenues avec le paysage.

Cinq autres sites sont recensés vers la façade atlantique du Lagon dont un seul a livré des indices d'occupation chicoïde. Les autres, meillacoïdes se répartissent en deux groupes de deux avec une distance les séparant d'environ 600 m (Fig. 22). Tout d'abord on retrouve le site 299-1-5, le plus petit des groupes : il livre des fragments de céramiques et de coquillages sur une extension de 25 m^2 et est situé près de 299-1-4. Ce dernier occupe une superficie de 600 m^2 sur la plateforme côtière du Lagon aux Bœufs. Ensuite, on observe deux autres sites meillacoïdes situés à environ 150 m l'un de l'autre : 299-1-15 et 299-1-16. L'établissement 299-1-15 témoigne de la plus grande implantation de ce secteur, situé sur 3.5 hectares. Son importance réside non seulement dans sa superficie, mais également dans sa constitution, qui implique un ensemble de concentration de coquillages associés à des tessons de céramiques. En outre, l'établissement 299-1-16, étendu sur environ 400 m^2, se diffère de 299-1-15 par la distribution de quelques petits dépôts de matériels. Cependant, ils pouvaient avoir appartenu à un seul village dans le passé, même s'ils sont éloignés de quelques mètres. Enfin, l'autre est situé dans le secteur est attribué à une implantation chicoïde sur lequel sont distribuées des concentrations de coquillages et de céramiques.

La majeure partie du village de Meillac est située sur un plateau, entouré par la rivière La Matrie, tandis que le lagon aux bœufs est situé à environ 2 km, la rivière du Massacre à 800 m et les côtes maritimes à 4 km. Ce village est constitué de plateformes qui se jettent dans la rivière La Matrie et de terrains plats voués à des activités agricoles. La population actuelle s'installe principalement le long d'un plateau mesurant 1 km. Au travers des récentes prospections, plusieurs indices attestent d'une dynamique d'occupation de grande ampleur dont la plupart est identifiée au sein des habitations actuelles (Fig. 9 et 22).

Le secteur Meillac a fait l'objet d'opérations de fouille en 1934 par Rainey et Rouse. Selon Rouse (Rouse 1939, 1941, 1954, 1992), ce secteur serait le foyer culturel de la céramique Meillacoïde. Il a mis en évidence les aspects décoratifs, morphologiques et



Figure 24 : distributions de matériels archéologiques (à gauche : Nago 8 ; à droite : Meillac, photo Jean 2015).

stylistiques de la production céramique issue de ce secteur en les comparant à d'autres matériels venus de zone de Savane-Carrée. Au cours des sondages dans la région de Fort-Liberté, Rouse a analysé d'autres assemblages et les a groupés sur la base des similitudes relatives à la production céramique venue de Meillac. Il a considéré les céramiques ayant ces traits analogues comme le résultat de l'expansion de la production culturelle du secteur Meillac.

En outre, les prospections et sondages réalisés par Clark Moore dans le secteur de Meillac (Fig. 9 et 22) ont permis d'identifier un ensemble de sites qui sont associés aux établissements de ce groupe culturel. Les analyses des dernières prospections (Fig. 24) effectuées en 2015 et 2016 suggèrent en revanche que les établissements dans le village de Meillac renvoient à des occupations plus denses. Même si la plupart des endroits sont actuellement habités, ce secteur livre des données importantes pour le processus de compréhension du mode d'établissement amérindien développé aux environs de la rivière La Matrie. Les données concernant ce secteur restaient encore lacunaires, mais l'hypothèse qu'il représenterait un grand village d'habitation peut être considérée et assurée par l'identification d'indices supplémentaires observés dans plusieurs endroits au sein du village actuel. En effet, la mise au jour de l'occupation du village est structurée par la mise en évidence des matériels distribués au nord et à l'ouest du village. Des tessons de céramiques et de coquillages ont été observés au bord d'un petit étang, d'autres structures sont identifiées dans le nord du village, ainsi qu'un regroupement de quatre sites dont trois ont été revisités et un découvert sur la pente qui descend vers la plaine humide.

Au-delà des indices archéologiques de Meillac, des sols fertiles environnants des rivières La Matrie et Massacre auraient joué un rôle majeur dans des activités agricoles

si l'on tient compte d'une analogie des activités agricoles exercées par la communauté actuelle. Les établissements de Meillac pourraient être considérés comme mieux placés que les autres sites amérindiens dans la région de Fort-Liberté suivant les caractéristiques environnementales qui lui sont attribuées. Le schéma d'occupation peut être considéré comme des implantations qui persistaient sur un temps long même si la seule date radiocarbone relatif à ce village est de 950 ap. J.-C. Toutefois, compte tenu de l'ampleur de l'occupation, il est possible que des datations complémentaires révéleront des données capables de cerner les dates d'occupations correspondant au début et à l'abandon du village par les Amérindiens.

Si le long du plateau du village est dominé par des indices d'occupations meillacoïdes, au nord du village, en revanche, une tendance d'établissements se perpétue avec des sites chicoïdes. En effet, il convient de préciser que le site 299-1 est plus proche des groupements meillacoïdes, et les trois autres se développent dans la plaine de Lagon Aux Bœufs.

Vu que les indices d'occupations dans le village de Meillac témoignent essentiellement des groupes meillacoïdes, la question qui paraît essentielle est de savoir si ce village se développait parallèlement au village de Mapou, qui est pour la majeure partie consacré à la culture Chicoïde.

Si les travaux de terrains dans la zone de Meillac avaient pour principal but d'évaluer le potentiel archéologique, une attention particulière se portait sur le réaménagement spatial entretenu par les communautés actuelles, lequel représentant une continuité dans l'établissement sur le long terme. Cette réorganisation de l'espace se manifeste par la présence de plusieurs familles habitant ce lieu situé à 3 km de la mer. Elle semble remonter à plusieurs générations. Les rivières de La Matrie, du Massacre, le Lagon aux bœufs, constituent des éléments naturels cruciaux pour la stratégie économique des communautés actuelles. La pêche représente l'une des principales activités économiques relatives à ces variables environnementales, pratiquée par quelques membres de la communauté actuelle. Les enquêtes ethnographiques révèlent que la fabrication des outils de pêche comme savoir-faire est une compétence acquise par un petit groupe de gens de la communauté (voir le documentaire : Sonneman et Jean 2016). La typologie relative aux outils de pêche est généralement variée (Fig. 25). Pour la plupart, ce sont des outils traditionnels qui rassemblent particulièrement les pirogues et les paniers de pêche. Ces éléments semblent traverser une longue période qui peut être remontée à la période amérindienne, passant par la période coloniale, jusqu'aujourd'hui (Hofman *et al.* 2018). Il n'est pas à dénier les rapports interculturels qui se sont établis durant la période coloniale espagnole et qui se sont renoués pendant la colonisation française. Particulièrement des rapports d'interactions qui auraient pris place dans le marronnage. Des Amérindiens et des descendants d'Amérindiens et Africains échappés de la dévastation d'Osorio (Hamilton et Hodges 1995 : 216-217) auraient probablement permis la survivance de certaines pratiques culturelles dans la société actuelle. Si ce cadre concerne les habitants d'Hispaniola, il faut reconnaître que d'autres Amérindiens issus du continent, particulièrement dans les côtes vénézuéliennes, et de l'Amérique

centrales, du Mississipi ont été insérés dans les plantations de Saint-Domingue[40]. Les sites archéologiques amérindiens situés dans ce secteur sont liés à des activités du passé profond de cette localité révélant des éléments culturels de continuité dans le paysage contemporain. Cette observation est attribuée aux activités persistantes qui rassemblent généralement, la réoccupation de l'espace, les stratégies économiques associées aux outils traditionnels de pêche. L'observation faite sur cette pratique a suscité un intérêt particulier pour collecter des récits auprès des habitants du quartier sur le patrimoine du passé amérindien au sein de la communauté de Meillac. Les acteurs locaux s'appuient sur la découverte fortuite des objets amérindiens pour se questionner sur les groupes cultuels ayant aménagé l'espace présentement habité avant eux. Ces récits individuels font donc état de connaissance sur l'existence de ces groupes prédécesseurs vivant dans cette localité avant même la période coloniale. En cela, ils ont interprété cette localité comme un endroit non cloisonné de l'ensemble du paysage culturel façonné par les Amérindiens durant leur dynamique d'établissement dans le pays avant la période coloniale. En rapport avec la conservation des traces[41] du passé amérindien, la question de la pérennité du patrimoine amérindien dans le future est abordée par des acteurs de cette localité qui reconnaissent l'héritage matériel et immatériel amérindien dans leur communauté et plaident pour la préservation de ces traces pour les générations futures (Sonneman et Jean 2016).

Dans la localité de Mapou, le peuplement amérindien se structure majoritairement autour des évidences chicoïdes. En revanche, des indices d'habitations meillacoïdes sont distribués dans des secteurs avoisinants qui traduisent une hétérogénéité du point de vue du dynamisme d'occupation. Ce secteur dans lequel s'abrite le village actuel de Mapou avait été prospecté et fournit des données archéologiques préliminaires. Toutefois, de nouvelles données viennent s'ajouter à celles antérieures permettant d'appréhender le dynamisme d'implantations de ce secteur sous un autre angle. Ce secteur est très significatif dans la mesure où l'on suppose qu'il a été habité de manière continue en raison des implantations archaïques, céramiques et coloniales. On rencontre trois indices de sites (YY11, YY12, YY13) alignés dans la localité près du village de Meillac. Ils sont dorénavant sévèrement endommagés, à cause du remodelage de ce secteur durant la période coloniale. De faibles quantités des tessons y ont été récupérés. Il semble qu'ils auraient été bien établis dans cette zone relativement plate, sauf que YY13 s'est implanté dans un endroit légèrement plus élevé. Il faut souligner la présence d'un seul établissement développé de l'autre côté de la rivière La Matrie. Il s'agit du site 300-1-16, caractérisé par des céramiques meillacoïdes et chicoïdes implanté dans un endroit plat, lequel avait été par la suite occupé pendant la période coloniale.

---

40 Recensés dans les documents officiels de Saint-Domingue sous l'appellation de Sauvages et Sauvagesses, ces Amérindiens ont petit à petit disparu dans les documents officiels de recensement de la colonie. Moreau de Saint-Méry en avait aussi signalé parmi les différentes catégories raciales dans la colonie de Saint-Domingue.

41 La question de pillage des sites archéologiques amérindiens reste un fait, mais ne produit pas de grands effets sur l'ensemble des sites recensés pour cette étude. Beaucoup d'objets amérindiens récoltés par les habitants de cette localité proviennent des découvertes fortuites pendant les constructions des maisons et les activités agricoles. Cependant, il existe des pillages non excessifs dans la région, un phénomène non répandu qui se produit sous commande, c'est-à-dire que des collectionneurs sollicitent des objets amérindiens au sein des communautés, ceux qui n'en possèdent pas sur place, sont obligés de pratiquer des fouilles illégales pour se procurer des objets dans l'intention de gagner de l'argent.



Figure 25 : techniques et matériels de pêche dans la localité de Meillac et de Lagon aux Bœufs (Jean 2015).

On observe un dynamisme traduit par la polarisation des sites du secteur occidental du Lagon aux Bœufs. C'est donc un regroupement de quatre établissements situés sur les côtes du lagon (CT164, CT165, CT163, CM), dans un endroit élevé par rapport à sa position. Deux sites meillacoïdes (CT164, CT165) se trouvent placés directement sur les côtes, tandis qu'un autre, chicoïde (CT163), est établi à 230 m de distance. En fait, ce cadre n'est pas unique aux établissements attribués aux chicoïdes, puisqu'on assiste à un développement de plusieurs sites qui s'éloignent un peu du lagon. Ils se traduisent par des indices chicoïdes et meillacoïdes, bien que des évidences pour ces derniers paraissent moins importantes par rapport à l'ampleur d'établissements à tendance chicoïde.

Comme ce secteur accueille la plupart des sites chicoïdes, il convient d'insister sur le fait que leur superficie d'implantation est comprise entre 500 m^2 et 3,5 ha. Les autres sites meillacoïdes recensés concernent 5 indices d'occupations, dont deux se rapprochent de 200 m de distance et sont situés sur une plateforme vers la Ravine Blanche. Les autres sont dispersés et sont situés entre 500 et 600 m de distance l'un à l'autre vers le secteur de la rivière La Matrie. Leur superficie d'implantation est comprise entre 400 et 3 000 m^2.

Si on tient compte des indices d'occupation chicoïdes dans ce secteur, cela présente deux modes d'action dans le paysage qui se distinguent par le fait que les sites Nago 7 (MP 156) et Nago 8 (MP 172) se développent sur un endroit relatif à une élévation plus basse que les autres indices chicoïdes avoisinants, lesquels concernent des implantations sur une large terrasse plus élevée. La superficie d'implantation Nago 8 est 3,5 ha, ce site livre une importante densité d'artéfacts constitués de grands fragments de céramiques, de roches de foyer, de coquillages ainsi que de plusieurs *adornos* ainsi que des haches. Plusieurs concentrations d'artéfacts sont réparties dans tous les secteurs. La distribution des mobiliers céramiques est parfois associée à de fortes concentrations de coquillages. La situation de ce site pourrait suggérer l'idée d'une fréquentation d'un grand nombre d'habitants dans le temps, vu la densité d'artéfacts et les concentrations des faits archéologiques relatives aux dépôts de coquillages distribués en surfaces. Le site Nago 7 peut être considéré comme un établissement développé simultanément à Nago 8, et les deux feraient partie d'un seul village d'habitation. Vraisemblablement,

cet espace avait été largement habité, même s'il est difficile de mettre en évidence les limites d'occupation par le fait que des indices d'établissements coloniaux sont présents sur une grande partie des sites. Ces évidences coloniales concernent principalement des structures des maisons, d'une grande quantité de briques et de céramiques coloniales. Ainsi, au sein de ces structures coloniales, des fragments de céramiques amérindiennes et de coquillages sont observés.

Les récentes prospections sur le plateau du village de Mapou et de ses avoisinants ont permis de mettre au jour d'autres indices d'occupations chicoïdes, s'additionnant aux trois sites déjà inventoriés (Moore et Tremmel 1997). En revisitant ces établissements, il a été constaté que la superficie de certains d'entre eux était représentée par dimensions beaucoup plus larges. C'est le cas du site 300-1-1 dont l'extension peut être désormais estimée à environ 3 ha puisqu'on rencontre des mobiliers céramiques, au-delà de leurs faibles densités, sur des endroits pouvant être considérés comme zone d'extension des vestiges archéologiques. 300-1-1 et 300-1-5 possèdent tous deux les mêmes caractéristiques traduites par la présence de nombreuses concentrations de coquillages associées à des mobiliers de céramiques, éparpillées en surface sur différents endroits.

En outre, le site JG2 est installé sur la terrasse de la rivière de La Matrie et occupe aussi une importante superficie, car des mobiliers archéologiques observés, bien qu'ils soient mélangés aux ruines d'une maison coloniale (chap. 5 et 6), sont distribués sur une surface de 2,2 ha. En addition, la localisation de Nan Blanc I (300-1-6) pourrait être considérée comme la seule évidence de site chicoïde isolé, s'éloignant de 2 km de distance des autres sites chicoïdes qui sont en fait groupés (Fig. 22).

On rencontre par contre des sites meillacoïdes au sein de ce secteur dont deux d'entre eux se développent à environ 150 m de distance du site chicoïde Mapou II (300-1-5). À 150 m de distance, se trouvent les indices d'occupations meillacoïdes localisés majoritairement sur une pente. Ce site a livré des concentrations de coquillages associés à des fragments de céramiques, ainsi que d'autres mobiliers lithiques.

5.6. Culture matérielle

5.6.1. Mobiliers des établissements archaïques

Des chercheurs ont remis en question la production de la culture matérielle de la période précédant le morcellement des groupes saladoïdes insulaires. Ils s'interrogent sur les pratiques socio-économiques de la période culturelle dite *Archaic Age* dans la Caraïbe (chap. 2). À partir des assemblages céramiques découverts dans contextes archaïques à Cuba, à Porto Rico, ces chercheurs pensent que les établissements archaïques avaient développé une proto-agriculture et fabriqué de la céramique (voir Rodriguez Ramos *et al.* 2008 ; Keegan 2006). Tenant compte de ces évidences, cette période ne se limiterait pas à la production des mobiliers lithiques et à l'absence de la pratique de l'agriculture. Ces idées sont cruciales pour analyser exhaustivement les activités des populations d'avant les Saladoïdes dans un contexte global des Grandes Antilles ; cependant, en ce qui concerne notre recherche, une analyse approfondie est limitée à cause d'un manque de données relatives à ce fait. Tout en tenant compte de cette problématique (chap. 2), l'analyse de la production de la culture matérielle prend en compte seulement des matériels rencontrés sur les sites recensés.

5.6.1.1. Typologie

Les récentes prospections ont permis l'identification des sites archaïques à partir de leurs mobiliers, mais elles n'ont pas aidé à appréhender de manière exhaustive la diversité de la production matérielle des établissements archaïques recensés. Les sites archaïques fouillés dans le passé ont livré une quantité importante de mobiliers. Ces derniers attestent une variété d'objets dans la région de Fort-Liberté, issus principalement des sites Couri 1, Couri 2 et Savane-Carrée 2 (Rouse 1939, 1941 ; Rainey 1941), ainsi qu'une variété de coquillages marins, qui sont actuellement conservés à Yale Peabody Museum.

Une liste de différents types d'outils lithiques pour la période archaïque a été mise en évidence lors des premières investigations dans la région (Rouse 1941 : 156-165). Les couteaux en silex taillé seraient vraisemblablement les plus répandus, et ils ont été retrouvés dans tous les sites archaïques, dont la plupart sont issues du site Savane-Carrée II (Rouse 1941 : 156). Une quantité des meules discoïdes, régulières et rectangulaires, de grattoirs et de couteaux en silex viennent s'ajouter à cette industrie lithique. Des objets en coquillages très variés : pique, poinçon, pendentif tubulaire et pique en os ont été aussi signalés (Rouse 1941).

D'autres artéfacts sont identifiés au cours des dernières prospections. Bien que le mobilier ne soit pas d'une grande ampleur, quelques éléments peuvent être incorporés à la description antérieure de certains outils issus de la région (Fig. 26). Les sites archaïques recensés durant les dernières investigations ont fourni quelques-uns des outils en pierre composés particulièrement de couteaux, de nucleus et d'éclats, et de mobiliers coquillages. Toutefois, l'hypothèse de l'utilisation d'autres matières premières périssables ne doit pas être écartée, même si elles n'ont pas été mentionnées dans les travaux antérieurs réalisés dans cette région.

5.6.2. Mobiliers des sites céramiques

Les récentes investigations dans la région ont permis de mettre en évidence une importante variété d'objets réalisés en terre cuite, lithiques, coraux et coquillages, dans la région de Fort-Liberté. Cette variété s'ajoute à la riche documentation matérielle issue

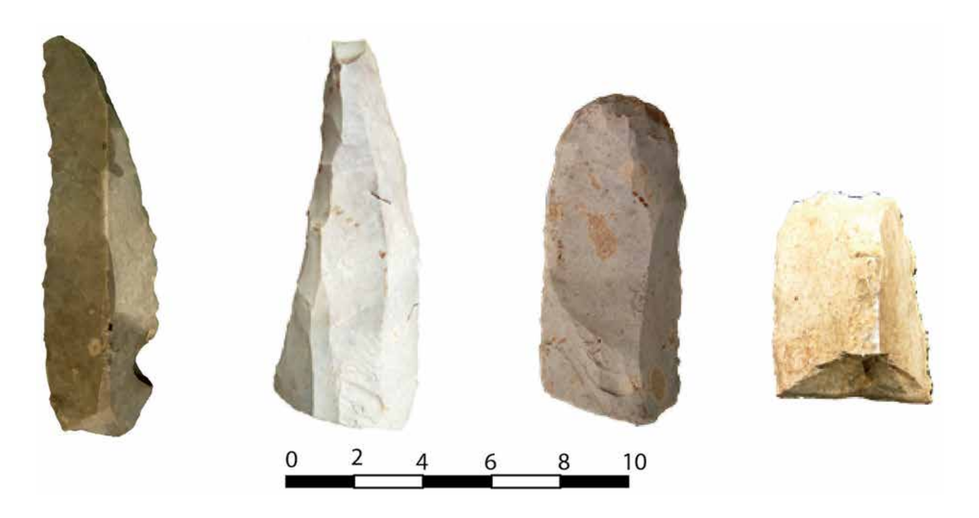


Figure 26 : matériels lithiques récoltés sur des sites archaïques de la région de Fort-Liberté.

des opérations antérieures disponibles au Yale Muséum et au Bureau National d'Ethnologie. La production céramique concerne trois principales typologies culturellement associées aux affiliations ostionoïdes, meillacoïdes et chicoïdes.

5.6.2.1. Les mobiliers céramiques des sites ostionoïdes

Les céramiques ostionoïdes (Fig. 27) sont caractérisées en général par des vases, souvent à engobe rouge, des surfaces polies, des têtes zoomorphes ou anthropomorphes, des dessins ponctués et des appliqués, simples ou stylisés (Rouse 1952 ; Veloz Maggiolo et Ortega 1986 ; Ulloa Hung 2014). On retrouve ce type de céramique seulement sur trois îlets de la baie Fort-Liberté, associé à des outils en pierre et en coquillage. Les matériels recensés sur trois sites présentent effet les mêmes caractéristiques décoratives et stylistiques, sauf que la couleur rouge n'est pas toujours associée à toutes les productions. Les anses présentent les mêmes caractéristiques morphologiques.

5.6.2.2. Les céramiques meillacoïdes

La céramique meillacoïde présente un ensemble de caractéristiques différentes de celle ostionoïde, non seulement au niveau des modes décoratifs, mais aussi stylistiques. Elles sont généralement dures, lissées, non-polies et ne sont pas peintes, avec une surface frustre. La céramique meillacoïde contient beaucoup de variations du point de vue stylistique. Rouse (1941) avait mis en évidence les caractéristiques stylistiques de cette céramique issue des sites de Fort-Liberté. La plupart de ces catégories stylistiques sont observées dans l'assemblage relatif à cette étude (Fig. 28). Elle présente des motifs de hachures croisées incisés ou appliqués, des incisions rectilignes et parallèles. Leurs décorations consistent en des ponctuations de différentes formes en lignes simples ou multiples et en fines lignes d'incisions parallèles et obliques. Les représentations zoomorphiques au niveau de l'oreille et du corps des vases sont très présentes dans la poterie meillacoïde. Rouse et Moore notent l'existence de deux types de céramique meillacoïde (Rouse et Moore, 1983) : il s'agit d'une part du Meillac classique est celui qu'on retrouve dans la Vallée de Cibao et le nord d'Haïti, et du Finca émerge dans la partie méridionale d'Haïti. D'après Irving Rouse et Clark Moore (1984), le style Finca contient la plupart des caractéristiques du Meillac classique. En revanche, il s'avère moins complexe avec des exceptions comme le manque de préhension. En plus, les oreilles sont plus petites et plus simples. La céramique comporte des reliefs incisés, mais pas *appliqués* ; les hachures et les ponctuations sont abandonnées ; elle se rapproche donc du style « *White Marl* » de la Jamaïque (*ibid.*). Cette assertion est importante à approfondir exhaustivement puisque le Meillac classique est aussi présent sur toute l'île.

L'origine et l'émergence de la céramique meillacoïde restent un sujet de discussion parmi des chercheurs qui ont travaillé longtemps sur Haïti (Rouse 1951 1986, 1992 ; Keegan 2001) et récemment sur la République Dominicaine (Ulloa 2014 ; Hofman *et al.* 2018). Les aspects décoratifs des mobiliers céramiques meillacoïdes ramassés en surface dans le cadre de cette recherche sont estimés à de multiples caractéristiques stylistiques décrites dans les travaux antérieurs, spécialement dans le nord d'Haïti et la République Dominicaine. Les échantillons ramassés durant les investigations ont permis de réaffirmer la richesse décorative et stylistique de la céramique meillacoïde (Fig. 28).

Figure 27 : céramique ostionoïde de la région de Fort-Liberté.

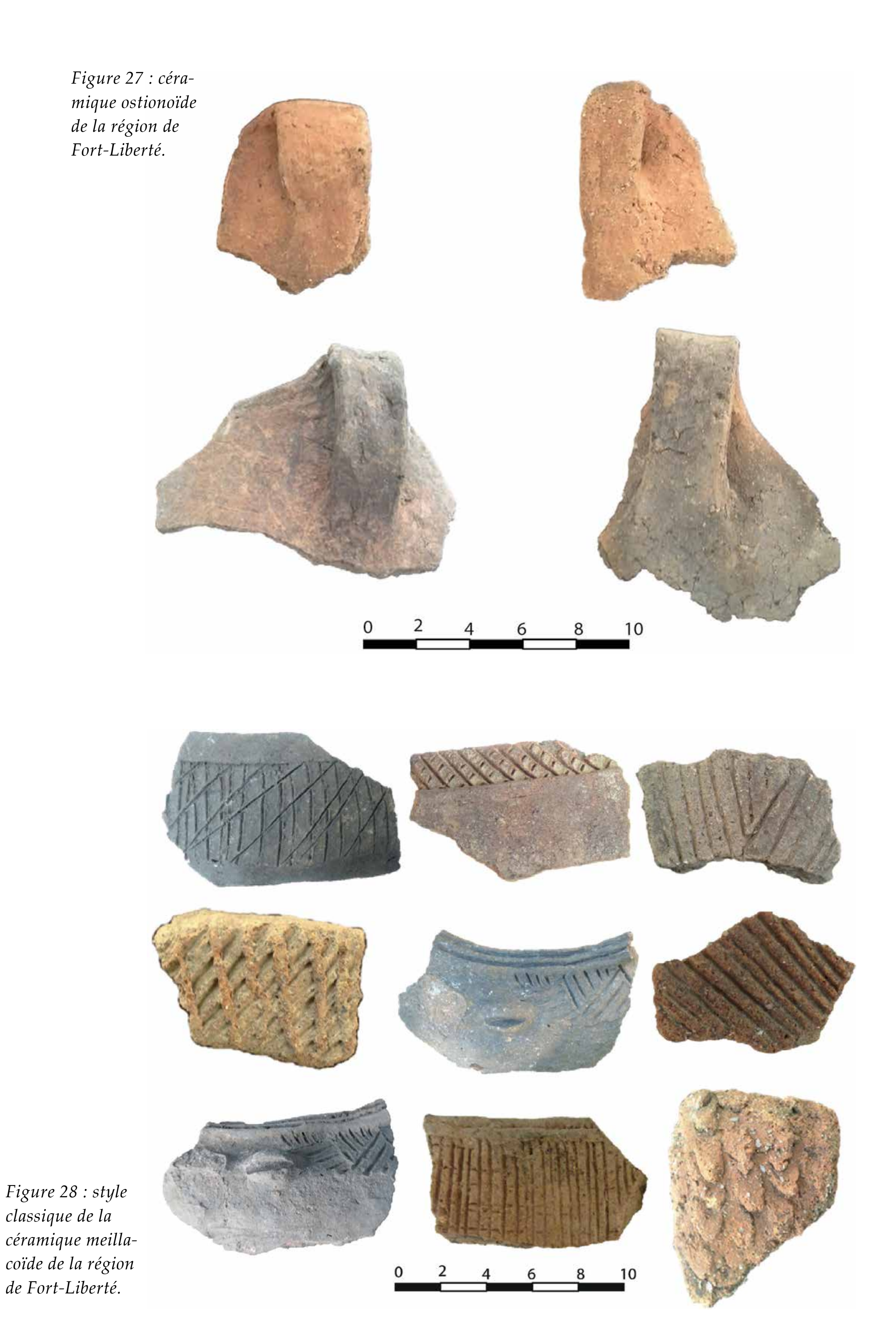


Figure 28 : style classique de la céramique meillacoïde de la région de Fort-Liberté.

Figure 29 : céramique chicoïde de la région de Fort-Liberté.

0 2 4 6 8 10

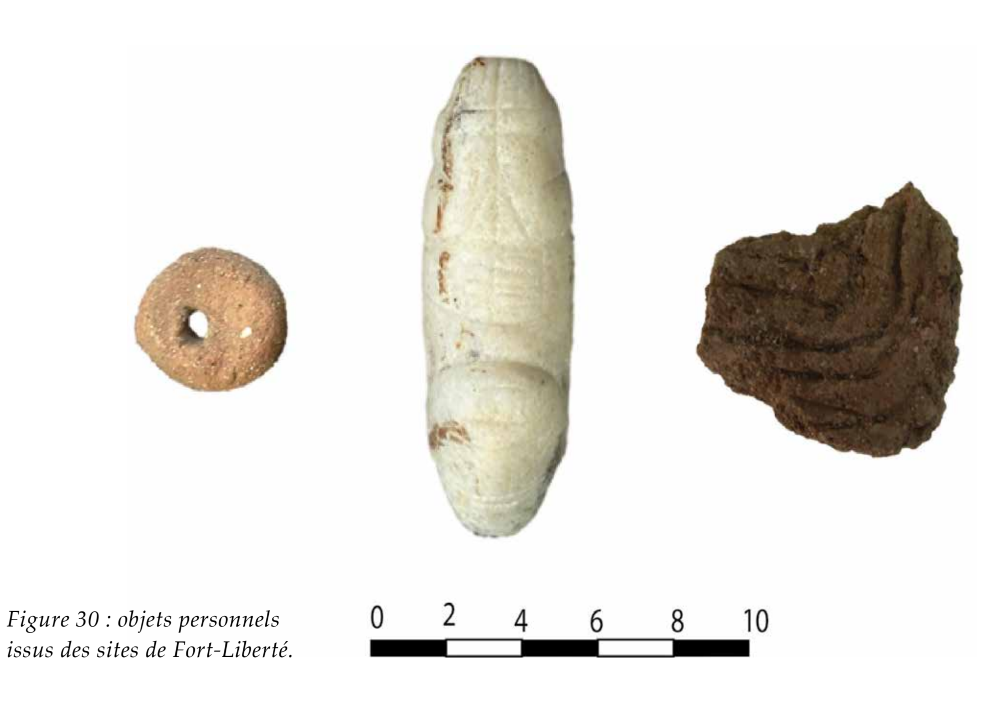


Figure 30 : objets personnels issus des sites de Fort-Liberté.

5.6.2.3. Les céramiques chicoïdes

Quant à la céramique chicoïde (Fig. 29), elle est définie comme style Carrier (nom dérivé du site archéologique Carrier de la baie de Fort-Liberté) et présente en quelque sorte des caractéristiques différentes des autres traditions céramiques de la région. Cette différence se manifeste bien évidemment à travers les modes décoratifs et stylistiques de la céramique. La surface extérieure est généralement lissée ou brunie. Elle est caractérisée par de larges incisions et des lignes terminées par des ponctuations. On retrouve des dessins curvilinéaires, des *adornos* modelés et incisés (Rouse 1941 ; Veloz Maggiolo 1972 ; Ulloa Hung 2014 : 331-350). Comparativement à d'autres traditions céramiques, la morphologie de la céramique chicoïde est diverse, variée et complexe (Herrera Malatesta 2018 ; Hofman *et al.* 2018 ; Ulloa 2014) et la céramique chicoïde est unique par sa paroi externe peinte parfois en blanc. L'expansion de la céramique chicoïde d'après Rouse (1992) s'étend sur un vaste territoire de l'est de Cuba aux îles Vierges, le nord des Petites Antilles (Hofman 1993) et couvre Haïti et la République Dominicaine. Il y a une grande similitude dans la distribution des céramiques chicoïdes dans cette région. Elle est ainsi observée non seulement dans les bords décorés, mais aussi dans les *adornos* (Fig. 29).

5.6.2.4. Autres mobiliers

Trois objets de trois sites différents pourraient être placés dans la catégorie des objets personnels, même si certaines haches ou d'autres objets lithiques peuvent être aussi destinés à des usages personnels. En ce qui concerne ces objets présentés dans cette section (Fig. 30), il s'agit d'une perle faite en argile, une amulette en pierre et un sceau en terre cuite. La perle en argile (Fig. 30, à gauche), issue d'un assemblage meillacoïde du site LZ32, de forme ronde, est perforée au milieu et mesure 2 cm de diamètre. I. Rouse avait signalé ce type de perle en argile, trouvée sur le site de Carrier (Rouse 1941 : 196). Un autre objet de valeur a été mis en évidence sur le site Despladel Est. Il s'agit d'une amulette zoomorphe, caractérisée par des incisions linéaires, horizontales et obliques. Elle est perforée sur les côtés de la partie supérieure (Fig. 30) ce qui suggère qu'elle était attachée par une cordelette. Le troisième objet personnel est un fragment d'un sceau en argile (Fig. 30, à droite) retrouvé sur le site de CT163, caractérisé par des incisions relativement curvilinéaires.

Au-delà des tessons de céramiques et des coquillages identifiés généralement sur les sites céramiques durant les prospections, la présence des objets lithiques s'est avérée aussi cruciale. De rares objets en corail et en coquille ont été découverts dans quelques sites, mais représentent une faible densité par rapport à l'ensemble du mobilier. Les matériels lithiques présentent différents types d'objets (Fig. 31), qui auraient destiné à des fonctions variées. On rencontre des haches, caractérisées par différentes formes et dimensions. En plus de l'assemblage lithique mis au clair dans cette étude, viennent s'ajouter certains objets domestiques, dont un outil lithique de dimension relativement grande retrouvé sur le site Despadel (Fig. 21). Ce large objet lithique, à la surface lisse, aurait été utilisé pour des activités domestiques comme le broyage.

5.7. Conclusion

La région de Fort-Liberté possède des variables environnementales qui correspondent à des lagons, des rivières, des plateaux, ayant favorisé des établissements amérindiens sur un temps long, depuis environ 3000 av. J.-C. La baie de Fort-Liberté aurait favorisé

le développement d'importants établissements amérindiens dans des espaces côtiers et dans des endroits éloignés de la mer. Certains secteurs littoraux, ainsi que les îlets à l'intérieur de la baie, ne favorisent pas un accès rapide à certains besoins quotidiens comme l'eau douce. Cela signifie qu'il y aurait eu des déplacements fréquents pour s'approvisionner en des ressources économiques telles que l'eau douce et d'autres produits terrestres. On assiste à une dynamique d'occupation côtière qui est aussi importante que les occupations de l'intérieur des terres.

Pendant les premières dynamiques de peuplement, les littoraux n'ont pas été négligés, bien qu'il ne s'agisse pas d'occupations de grande ampleur. Cette dynamique d'occupation serait donc proportionnelle à la quantité d'indices d'établissements archaïques recensés dans la région. Le nombre de sites céramiques mis au jour dans la région autorise la construction d'une argumentation basée sur l'idée que la période céramique a été marquée par une densité de sites dessinant le paysage à partir d'une fluorescence culturelle qui se perpétuait jusqu'au premier moment de l'invasion coloniale. En effet, l'espace maritime entouré par des sites aurait permis à des réseaux micro-régionaux de communication à petite échelle de s'établir entre les communautés amérindiennes.

Du point de vue de la culture matérielle, certaines formes et types de mobiliers lithiques comme des objets de broyage, que l'on pourrait attribuer aux établissements archaïques, constituaient en quelque sorte des objets utilisés au cours de la période céramique. Ceci sous-tend qu'il y avait eu une continuité dans le processus d'usage et de fabrication d'objets, répondant vraisemblablement à des besoins similaires du point de vue économique. La baie de Fort-Liberté s'était aussi avérée comme une situation stratégiquement privilégiée pour la mise en place des établissements coloniaux pendant les occupations espagnoles et françaises.

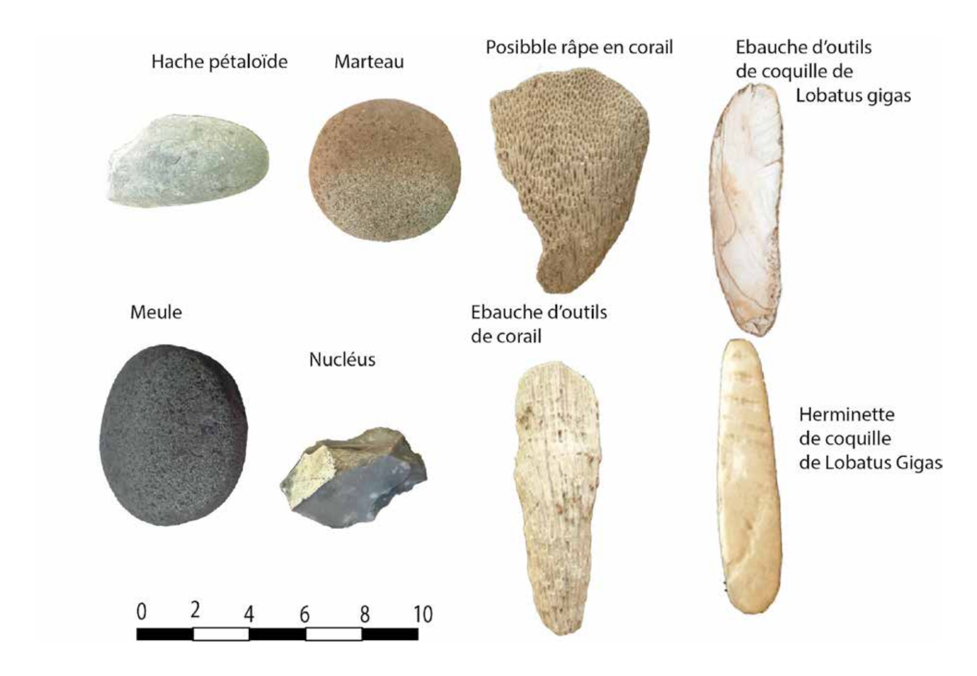


Figure 31 : différents objets faits avec les matières premières lithiques, corail et ***Lobatus gigas*** *retrouvés sur des sites céramiques de la région d'étude.*

6

Paysage archéologique des établissements coloniaux

Quand la sueur de l'Indien se trouva brusquement tarie par le soleil
Quand la frénésie de l'or draina au marché la dernière goutte de sang indien
De sorte qu'il ne resta plus un seul Indien aux alentours des mines d'or
On se tourna vers le fleuve musculaire de l'Afrique
Pour assurer la relève du désespoir
Alors commença la ruée vers l'inépuisable
Trésorerie de la chair noire
Alors commença la bousculade échevelée
Vers le rayonnant midi du corps noir
Et toute la terre retentit du vacarme des pioches
Dans l'épaisseur du minerai noir. »
(Depestre 1956 : 9)

6.1. Introduction

Ce chapitre présente des données relatives aux dynamiques d'etablissements coloniaux de la région de Fort-Liberté. Des données découlées des travaux antérieurs réalisés sur les sites d'En Bas Saline et de Puerto Real de l'occupation espagnole sont prises en compte dans ce chapitre pour appréhender le moment historique intermédiaire à la fondation de la ville de Bayaha en 1578. Cette considération permet aussi de mettre en perspective le processus de transformation coloniale liée à une occupation continue de la région. Au début du XVII[e] siècle, cette dernière s'était vite développée en de larges plantations coloniales correspondant à un paysage rural caractérisé par des frontières, des pâtures, et des routes coloniales, qui connectaient les plantations entre elles et les ports d'embarquement. Voulant protéger cette terre conquise après des années de conflits avec les Espagnols, les Français ont mis en place des établissements militaires sur les zones côtières, donnant naissance à un paysage colonial défensif destiné à protéger la zone urbaine et les plantations rurales. Les traces archéologiques, caractérisées par des ruines et du mobilier dispersées dans la région, permettent de mettre en évidence les dynamiques d'établissements issues d'un projet colonial basé sur de larges exploitations des parcelles de terre. Les ruines qui expliquent l'histoire coloniale dans son apport complexe et dou-

loureux permettent en effet d'explorer leur place dans la vie des acteurs individuels de la communauté actuelle.

6.2. Établissement espagnol : De la Navidad à Bayaha (1492-1605)

6.2.1. La Navidad/En Bas Saline

Les activités coloniales espagnoles dans le nord d'Haïti sont officiellement datées de 1492 à 1605 (Fig. 1). Les Espagnols ont attendu onze ans pour fonder la ville de Puerto Real, après le premier établissement espagnol, La Navidad, lors du premier voyage de Christophe Colomb en 1492. Ce dernier avait laissé 39 hommes et leur avait ordonné de construire un fort avec les débris du Santa Maria, échoué dans la nuit de Noël, ainsi que d'explorer les côtes nord. Lors de son deuxième voyage en 1493, selon les écrits ethno-historiques, il les a retrouvés morts dans le village commandé à l'époque par le chef amérindien Guacanagari. C. Colomb avait donc abandonné le site au profit de l'est de la Navidad, en y bâtissant la ville de La Isabella. La Navidad peut être considérée comme le symbole du premier établissement colonial de la Caraïbe et du Nouveau monde. En 1939, Elliot Morison (1940), le biographe de Christophe Colomb a tenté d'explorer la route de Colomb le long des côtes nord d'Haïti et le site de La Navidad. Cependant, les résultats de Morison n'ont pas abouti à la localisation du site. C'est seulement en 1977 qu'il a été découvert par Williams Hodges dans le cadre de l'investigation de la ville de Puerto Real, mais largement documenté au travers des fouilles archéologiques dirigées par Kathleen Deagan en 1983 et en 1989 (Deagan 2004 : 605).

Localisé à environ 1 km de la mer et à 12 km de la ville du Cap-Haïtien, le site archéologique d'En Bas Saline, qui s'étend sur 95 000 m^2, est considéré comme le plus grand village amérindien et le mieux documenté dans la région (Deagan 1995, 2004). Des évidences archéologiques suggèrent qu'En Bas Saline (Fig. 1) a été le village amérindien sur lequel a été bâti le site de La Navidad (Deagan 1987, 1988, 1989). Sa localisation est confirmée grâce à son extension et à son importance dans la région qui est conforme aux récits décrits par Christophe Colomb dans son journal de bord (Deagan 1987 2004 ; Hodges 1983), ce qui permet aux archéologues de maintenir l'hypothèse qu'En Bas Saline a été le lieu de la première interaction durable entre les Européens et les Amérindiens en 1492 (Deagan 1987 : 342). La présence des restes fauniques et des artéfacts européens découverts dans des contextes stratigraphiques, ainsi que des dates radiocarbones, constituent des preuves démontrant que le site a été occupé avant et après les contacts avec les Européens (Deagan 1987, 2004). Les habitants d'En Bas Saline d'alors avaient pour aliments du maïs et du manioc, et possiblement des patates

Sample ID	Field Provenience	Material	Uncalibrated ^{14}C Years ± Φ B.P.	Cal A.D. Yrs. ± 2Φ	Cal A.D. Yrs. ± 1Φ	$\delta^{13}C$‰*
Beta 47758	FS7399 (A18) Mound structure	Charcoal	810 ± 70	1040 (1240) 1300	1180–1280	-25
Beta 46760	FS7126(A21,L3) Mound structure	Charcoal	800 ± 60	1060 (1250)1280	1090–1280	-25
Beta 46759	FS7123(F26,L4) Mound structure	Charcoal	720 ± 50	1230 (1280)1310	1270–1300	-25
Beta-18173	FS6851 (PM6) Mound structure	Charcoal	680 ± 80 BP	1210(1290)1420	1270–1320 1340–1390	-25
Beta 18172	FS6316(F11,L5) Feast pit	Charcoal	600 ± 70 BP	1280 (1320,1340, 1390) 1440	1300–1420	-25
Beta 01527	FS3888 (A6) Post underlying burial pit	Charcoal	640 ± 260	1270 (1300) 1420	1290–1400	-.25
Beta 10526	FS3885 (F4, L11) Burial pit	Charcoal	430 ± 80	1400 (1450)1650	1420–1510 1600–1620	-.25
Beta 018469	FS6882 (A6,L6) Burial pit	Charcoal	440 ± 60	1410 (1440) 1530 1560–1630	1420–1480	-.25
Beta 010528	FS3897 (F8, L3) Burial pit	Charcoal	340 ± 70	1430 (1520, 1590, 1620) 1670	1460–1650	-.25
Beta 046761	FS7185 F31L2 Non-elite ridge structure	Charcoal	320 ± 70	1440 (1530, 1560, 1630)1670 1770–1800 1940–1950	1470–1650	-.25

* - Variables: est. C^{13}/C^{12} = -.25:lab. mult =1

Figure 32 : datations au radiocarbone du site d'En Bas Saline (Deagan 2004 : 607).

douces (Newson 1993, 1999 ; Newsom et Deagan 1994 ; Newsom et Wing 2004)[42]. Lefebvre (2015 : 331) argumente et pense que la consommation liée à des viandes était variable dans des contextes sociaux et humains. Sa fonction était liée à de multiples évènements domestiques […] impliqués dans la structuration de l'identité communautaire et l'engagement intégral dans la vie du village, de l'organisation sociale et de la durabilité des populations « taïnos » d'En Bas Saline.

Les évidences et les structures archéologiques témoigneraient du fait que les habitants d'En Bas Saline évoluaient autour d'une organisation sociale complexe (Deagan 2004), soutenue par la présence d'une grande *plaza* centrale au sein du village, des maisons spéciales destinées aux élites et des substances qui auraient servi au rituel de cohoba associées à des objets comme *spatula.* Le site d'En Bas saline a connu une occupation sur un temps long (Fig. 32) où ces habitants pourraient s'intégrer dans le système de l'Encomienda après la fondation de la ville de Puerto Real en 1503. Selon Deive (1989 : 30-42) et Mira Caballos (1997 : 31) la région autour d'En Bas Saline a également été le centre de la résistance finale des Taïnos à la domination espagnole,

42 Le maïs était parmi les plantes que C. Colomb avait rapportées avec lui en Europe pendant son premier voyage. Archéologiquement, les restes du maïs d'En Bas Saline ont été retrouvés dans la zone centrale du site. Cet espace avait été interprété comme lieu de résidence du Cacique, ce qui explique que la consommation du maïs avait été attribuée aux élites. Celle-ci aurait été limitée par le fait que les restes ont été identifiés, principalement dans les contextes culturels relativement restreints, particulièrement des secteurs relatifs aux élites (Newsom et Deagan 1994). Il faut noter cependant que grâce aux données découlées des analyses micro-botaniques, d'autres recherches effectuées sur d'autres sites archéologiques dans la Caraïbe ont démontré que le maïs a été utilisé dans différents contextes sociaux et quotidiens. Cela veut dire, que la consommation de cette plante n'a pas été forcement restrictive aux élites (voir Ciofalo *et al.* 2018, 2019 ; Pagán-Jiménez 2013 ; Mickleburgh et Pagán-Jiménez 2012).

entreprenant une sorte de guérilla pendant les guerres de Baharuco des années 1530, au cours desquelles un certain nombre de colons espagnols de Puerto Real ont été tués (*cf.* Deagan 2004 : 605-606).

6.2.2. Puerto Real

Ville côtière fondée en 1503, Puerto Real a été dirigée par le lieutenant Rodrigo de Mexia, qui était sous les commandes de Conception de la Vega en 1511. C'est le fruit de la politique à grande échelle établie par le gouvernement espagnol pour garder un contrôle systématique sur l'île notamment en ce qui concerne le projet de développement mis en place par Nicolas de Ovando fondant de 15 nouvelles villes sur l'île. Ce projet consistait en la mise en place du système d'*Encomienda* où les terres sont considérées comme les propriétés du royaume castillan. Les Amérindiens ont été forcés à travailler pour les Espagnols dans les champs agricoles et ont été massivement exploités dans les mines.

Immédiatement après la fondation de la ville, les Espagnols se sont engagés dans l'exploitation d'une mine de cuivre à Morne Rouge (Fig. 1) dans la montagne de Cap-Haïtien (Las Casas 1999 : 340), ce qui fut l'une des raisons de la première arrivée des captifs africains mis en esclavage en 1505 pour travailler dans ces chantiers (Hodges et Lyon 1995 ; Sauer 1966). Puerto Real est devenue une ville divisionnaire qui manœuvre aux environs d'autres exploitations (Ewen 1991 : 24) dont celle de cuivre de morne Rouge (Hogdes et Lyon 1995), mais elle n'a pas atteint le même niveau de richesse que Conception de la Vega (Deagan et Cruxent 2002). Si l'établissement du système colonial espagnol était basé entièrement sur l'élevage du bétail, le sucre, l'exploitation de mines de cuivre (Deive 1980), Puerto Real se développait autour d'une économie indépendante et a donc été impliquée principalement dans l'exploitation minière, l'élevage des bétails et le commerce des cuirs (Hodges et Lyon 1995). Le bétail a été davantage crucial dans son économie (Reitz 1986).

Souvent considérée comme une petite ville économiquement marginale (Hodges et Lyon 1995 : 83), Puerto Real a été habitée par plus 300 Espagnols et un millier de travailleurs amérindiens non libres, dont beaucoup issus d'autres secteurs de l'île ainsi que d'autres îles de la Caraïbe (Deagan 1995 : 144), principalement les Bahamas. Cette ville espagnole a été fondée sur le lieu côtier proche de la première installation permanente des Espagnols en 1492, La Navidad. Vu la décimation d'un nombre important d'asservis locaux de l'île, les *conquistadores* s'impliquaient dans des traites inter-insulaires d'Amérindiens (Las Casas 1999 : 270) pour remplacer les asservis amérindiens de Puerto Real, morts dans les champs et les mines. La ville de Puerto Real n'échappera pas au déclin rapide, non seulement à cause de la grande maladie de 1518-19, mais également à cause de l'abandon de la ville par certains Espagnols, déçus de l'absence de l'or dans la région. En 1528, le nombre de *vecinos* a effectivement diminué parce que la recherche des ressources naturelles n'a pas produit de résultats utiles (Utrera 1978).

En effet, à Puerto Real, la population africaine augmentait et devenait dominante au fil du temps. Elle était indispensable pour la bonne marche de la ville suite à la disparition d'un nombre important d'Amérindiens (Andrews 1978 ; Sauer 1966 : 206-207). Cela a généré l'exportation massive des captifs africains pour remplacer la main d'œuvre amérindienne dans les mines et dans les champs, c'est en cela que de 1555 à 1559, il y avait déjà 30 000 africains mis en esclavage dans la colonie d'Hispaniola (Las Casas

1999). Ce nombre d'asservis était bien évidemment adapté aux besoins de la fondation des villes additionnelles mises en place par Nicolas de Ovando en 1503 pour intensifier la production des biens de la colonie. Puis, la dépopulation de Puerto Real s'est opérée du fait des défaillances répétées sur les plans économiques et sociaux.

Cinquante ans après sa fondation, la moitié de la ville était abandonnée (Las Casas 1999 : 241), car elle devait faire face à une économie moribonde qui se tournait souvent vers la contrebande du bétail et le commerce illicite de la viande et du cuir (Lyon 1981) avec les corsaires portugais, anglais et français (Deagan et Cruxent 2002 : 151). La contrebande devenait importante pour les habitants de Puerto Real qui se procuraient un ensemble de produits venus de l'extérieur.

En 1787, l'historien et géographe français Moreau de Saint-Méry pensait avoir découvert les ruines de La Navidad, alors qu'il s'agissait de celles de Puerto Real. Il fallut attendre 1975 pour la redécouverte du site par Williams Hodges (Hodges 1995). Elle a permis, par la suite, les débuts des recherches intensives par des archéologues de l'Université de Floride en 1979. Les investigations archéologiques réalisées à Puerto Real pendant une décennie ont mis en évidence des activités exercées pendant sept décennies d'occupation espagnole (Deagan 1995 ; Hodges 1980). Des artéfacts amérindiens relatifs aux affiliations culturelles meillacoïde et chichoïde ont été retrouvés et associés aux objets européens sur le site. Des évidences visibles dans la manufacture de céramique suggèrent que le mode de vie adopté par les Espagnols a été adapté aux circonstances locales. Ainsi, la céramique fabriquée pendant le système de *repartimiento* serait l'œuvre des Amérindiens ou des Africains asservis, et des céramiques amérindiennes de types chicoïde (Carrier) rencontrées sur le site sont composées d'éléments reflétant des motifs européens (Smith 1986 ; *cf.* Deagan 1988 : 214).

Des objets archéologiques et des structures de fondations de maisons témoignent des secteurs appartenant à la fois aux élites et aux simples résidents de la ville. Au-delà des activités exercées par les hommes, la place des femmes et des enfants a joué aussi un rôle crucial dans la vie quotidienne de Puerto Real. On observe certains marqueurs relatifs aux femmes et enfants dans des jouets, des bijoux et des vêtements, et d'autres moins visibles dans des matériaux associés aux activités domestiques (Deagan 2004).

Hodges et Lyon ont suggéré que certains guerriers ayant combattu les Maures pendant la guerre d'Espagne faisaient partie des premiers colonisateurs de Puerto Real (1995 : 89-90). Cet argument est fondé sur la présence d'une médaille de bronze correspondant à une inscription d'origine Maure.

Le début de l'établissement a été marqué par une adaptation des maisons locales amérindiennes de forme circulaire comme maisons temporaires (Caney) (Willis 1995 : 143). Des matériels enregistrés dans différents secteurs suggèrent l'organisation des activités au sein de la communauté : d'une part, un secteur est dominé par des objets amérindiens, tandis que d'autre part, un autre reflète la prépondérance des matériels de construction et de céramique européens (McEwan 1986, 1995).

Suite à la découverte de métaux précieux au Mexique, le développement rapide de l'exploitation minière dans ces nouvelles colonies a poussé la plupart des colonisateurs à abandonner Puerto Real au profit des Andes et du Mexique. Cela a contribué au déclin de Puerto Real associé aussi au facteur de l'isolement de la ville qui avait sombré dans la contrebande. Les autorités essuyaient des échecs vis-à-vis de la pratique de cette dernière entre les habitants et les corsaires étrangers. De plus, les autorités espagnoles

obligeaient à dépeupler et abandonner la ville par la force pour fonder une nouvelle ville avec notamment des habitants de Puerto Real et de Lares de Guahaba.

Puerto Real offre une possibilité énorme pour s'interroger sur le début des interactions interculturelles mises en place durant la colonisation espagnole de l'île, notamment dans le nord d'Haïti qui a accouché d'un paysage complexe issu de différents groupes culturels. Les sources historiques et les cultures matérielles issues de Puerto Real ont permis la mise au jour d'une culture créole issue des affiliations ethniques espagnoles, africaines et amérindiennes (Deagan 2003, 1996 ; Ewen 1991). L'étude du paysage culturel du nord d'Haïti, dans sa dimension biographique, ne peut en aucun cas écarter le rôle central de la première ville espagnole. L'occupation de Puerto Real, comme *outpost* de l'expansion capitaliste, a permis la mise en place de l'esclavage des Africains et sera développé à grande échelle, plus tard à Saint-Domingue, par les colonisateurs français au travers d'un modèle d'établissement colonial basé sur les grandes plantations agricoles. La ville de Puerto Real représentait un lieu stratégique de communication entre les autres villes côtières au nord de l'île. C'est la raison pour laquelle les villes méridionales avaient connu moins d'attentions spéciales par les chroniqueurs, pourtant le projet de Ovando se forgeait sur une colonie forte en construisant des villes sur tout le territoire dans le but de pacifier les Amérindiens de manière sanglante en construisant des églises, des forts conduisant à l'effondrement du système d'organisation sociale des habitants originels de l'île.

6.2.3. Établissement urbain espagnol de Bayaha (1578-1605)

Les Espagnols ont choisi de remettre sur pied une autre ville après la dépopulation de Puerto Real. Des habitants de cette dernière, ainsi que ceux de Lares de Guanaba ont été replacés à l'est pour fonder une nouvelle ville située un peu plus à l'intérieur. L'objectif était d'assurer un contrôle systématique contre les contrebandes avec des corsaires étrangers. En effet, la volonté de bloquer le commerce illicite de la *Banda del Norte* entre dans une politique plus formalisée de la part du gouvernement pour faire face à l'invasion des pirates s'acharnant à s'installer graduellement sur l'île. Au travers d'un modèle d'établissement à la fois côtier et intérieur des terres, les Espagnols imposaient un mode d'action stratégique du paysage basé sur des intérêts économiques et politiques. Construire une ville interne représentait donc la meilleure stratégie pour lutter contre les activités illicites et pour garder le contrôle de l'île. Sous l'ordre du gouverneur de Santo Domingo, Bayaha a été fondée. C'est 1578 que beaucoup de *vecinos* ont abandonné des villes du nord pour s'aventurer dans d'autres nouvelles villes plus profitables. Bien avant la construction de Bayaha, un ensemble de correspondances fut adressé au Roy par la *Audiencia de Santo Domingo* pour montrer l'intérêt à déplacer les habitants et à commencer son peuplement en lui notifiant que la zone de ce futur établissement était en bonnes conditions (Blanco Dias 2009 ; Utrera 2014). À la fondation de la ville, il ne s'agissait pas d'une économie minière, mais dépendante des activités agricoles et d'élevage, et contrôlée administrativement et économiquement par la Couronne. Les colonisateurs avaient donc déplacé leurs asservis pour développer une économie vivrière et animalière dans les zones fertiles et des savanes de Bayaha. Cet endroit stratégique a été choisi dans l'objectif d'éviter toute sorte de commerce illicite avec des étrangers et de s'installer dans un endroit facilement défendable dont la baie de Bayaha. A sa fondation, cette ville devait être dotée d'une population de défense

contre les ennemis et être capable de servir les intérêts du Roi et de protéger les terres appropriées. Cette tâche a été accordée à de nombreuses personnes, dont le premier responsable de la nouvelle ville (Utrera 2014 : 297-298) a été Alonso Encinas en 1574, nommé par la Chambre Commerce de Séville. Ce dernier est mort quatre ans après avoir pris la responsabilité de la future ville. Francisco de Luis, homme riche et habitant à Montecristi (Utrera 2014 : 310) lui a succédé, suivi d'Esteban de Quero qui a ensuite assigné de cette tâche. Le 17 Octobre 1577, le capitaine Luis reçoit 750 000 Maravedis pour acheter des outils et des équipements, et d'autres choses nécessaires pour peupler la nouvelle ville. En 1578, Quero a écrit au Roi pour lui faire part de la réalisation de la mission qui lui était donnée, ainsi que pour expliquer que la ville a été fondée avec l'aide des *vecinos* de Puerto Real et de Montecristi. Il la baptisa San Juan de Bayaha en raison du premier jour de l'inauguration qui a coïncidé avec la célébration de la fête de *San Juan* (Utrera 2014 : 312). Mais finalement, c'est à Don Rodrigo de Bastidas qu'est revenue la responsabilité de gouverner la ville (Inchaustegui 1958 ; *cf.* Hamilton et Hodges 1995 : 380-381). Le décret validant la fondation de la ville prône le travail des noirs fugitifs capturés. Suivant ces lois, des bétails étaient offerts aux nouveaux habitants comme prime d'établissement (Utrera 1978 : 21-22).

La population de Bayaha était une composante multiculturelle des habitants de Puerto Real, de Montecristi, des agriculteurs venus d'Espagne, certains d'eux issus de Lares de Guahaba, des noirs et des Amérindiens. Selon Lyon, une grande église a été construite en bois pour une petite communauté. Des aspects ordinaires de la vie religieuse semblent ainsi avoir été présents (Lyon 1981 ; *cf.* Hamilton et Hodges 1995 : 382). Comme à Puerto Real, l'économie de cette nouvelle structure urbaine se reposa sur le commerce de cuir issu des fermes de bétails et, dans une moindre mesure, du maïs et du manioc.

6.2.3.1. Évidences archéologiques de la ville espagnole Bayaha

Les données archéologiques relatives à la période d'occupation espagnole à Bayaha sont connues grâce aux travaux réalisés par Williams Hodges en 1982 (Hamilton et Hodges 1982, 1995). Des recherches intensives ont été conduites en 2016 dans le but de revisiter les emplacements fouillés par Hodges, aucun indice relatif aux occupations espagnoles n'a été pourtant signalé à cause de la transformation de longue durée exercée dans le paysage, qui est due aux établissements progressifs des habitants de la communauté. Ces investigations ont été menées avec des gens de la communauté qui se souviennent de celles de Hodges. Ils avaient pris le temps de nous emmener dans les secteurs sondés et fouillés par ce dernier. Mais il était difficile d'identifier des indices archéologiques enfouis dans le sol, suite à une saison pluvieuse qui générait une végétation très dense.

L'archéologie coloniale de ce secteur représente des occupations étalées sur une longue durée, impliquant plusieurs séquences développées et maintenues par des circonstances distinctes. Comme nous l'avons bien vu, ce secteur représentait un endroit d'établissement pour les Amérindiens avant l'occupation éphémère des Espagnols. Malgré le dépeuplement espagnol de la ville en 1605, des communautés avaient continué à s'y installer pendant des fréquentations de pirates hollandais et français (Hamilton et Hodges 1995).

Si ce secteur permet de mettre en évidence un ensemble de ruines signant visiblement les installations et le développement de grandes habitations agricoles de la période coloniale française, les indices de la colonisation espagnole ne sont vraisemblablement pas bien exposés au sol à cause de la longue histoire d'occupation et de perturbation du sol de la période coloniale française jusqu'à aujourd'hui. Au cours des sondages passés, Williams Hodges a recouru à la méthode de prospection pédestre qui lui a permis d'identifier un ensemble de céramiques espagnoles sur le sol. Il a, en outre, utilisé la méthode électromagnétique pour détecter les métaux enfouis sous le sol afin de cerner les secteurs d'habitations espagnoles. Un ensemble d'indices d'occupation amérindienne ont été aussi signalés au sein des secteurs attribuables aux occupations espagnoles.

Les fouilles ont permis de révéler un important assemblage d'objets européens, tels que des fils à plomb et des fragments de céramique de type *botija*[43] associés à une structure d'occupation qui serait la maison du maçon. Elle était composée d'une ou de deux chambres, mesurant 10,5 par 6 m, et datée de la fin du XVI[e] siècle, est confirmée par la présence des trous de poteaux associés à des traces de cendres (Hamilton et Hodges 1995 : 404). S'ajoutent à ces découvertes d'autres objets en métaux[44] tels que des clous, du plomb, des sangles en fer et d'autres artéfacts en fer non identifiés, associés à des trous de poteaux profonds (Hamilton et Hodges 1995 : 404). L'assemblage céramique est constitué de fragments de *botija et lebrillo*[45], ainsi que d'objets en métaux qui certifient que ces secteurs dans lesquels apparaissent les trous de poteaux correspondent un espace de travail (Hamilton et Hodges 1995 : 405).

Certaines céramiques telles que *Olive jar* et *lebrillo* représentent respectivement des objets de stockage et utilitaires en tant que vaisselle à laver et de toilette. Ces objets sont majoritairement identifiés à Bayaha, contrairement à *majolica* et *Columbia Plain.* Les chercheurs suggèrent que cette disproportion est liée à la baisse du commerce licite espagnol dans cette région durant cette période (Hamilton et Hodges 1995 : 407). Au-delà de la présence de ces types d'artefact, des objets pouvant être considérés comme des objets personnels viennent s'ajouter à l'assemblage de Bayaha. Il s'agit d'une demi-paire de ciseaux similaires à ceux retrouvés sur le site de Pueto Real, d'une guimbarde, de deux perles d'ambre, des boutons de vêtements, des pièces de monnaie (Maradevis) et des dés à coudre (410-413).

En absence de date radiocarbone disponible, les matériels signalés peuvent témoigner de l'emplacement de la ville espagnole construite après la dépopulation de Puerto Real. En dépit du fait que Antonio Osorio avait ordonné la dépopulation de Bayaha en 1605, il semble qu'une grande partie de la population ait continué à y exercer des acti-

43 Ce sont de grandes jarres d'expédition ou de stockage d'origine espagnole. Elles sont omniprésentes dans les colonies espagnoles particulièrement dans la Caraïbe. Dans les documents d'archives coloniales espagnoles, les appelations *botijas, botijas peruleras, botijuelas,* and *botijas media arroba,* cependant le nom *botija* est le plus utilisé (Carruthers 2003 : 41).

44 D'autres objets en métaux ont aussi été identifiés : une houe, un harpon de pêche, des mors pour les chevaux, une charnière et une barre de sécurité pour les maisons.

45 Ce sont des récipients utilitaires ayant généralement un profil rectangulaire. Leurs bases sont toujours plates et ne possèdent aucune décoration sur la parois externe. Cependant, ils sont vitrés seulement à l'intérieur. La forme de ces récipients est polyvalente. Ils sont destinés de multiples taches ménagères. Ils sont utilisés dans la préparation de la nourriture, du service de la lessive et de bain ainsi que pour transporter des légumes et des fruits du jardin (Curtis 1962 : 490 ; Ness 2015 : 419-420).



Figure 33 : différents types de traces coloniales distribuées dans la région d'étude (Jean 2016).

vités. L'emplacement de la ville de Bayaha sondée et fouillée de manière intensive peut susciter d'autres interrogations sur la distribution spatiale et la limite des établissements espagnols à travers des travaux archéologiques à grande échelle. Les structures des fondations de maisons coloniales mises en évidence par Hodges ne concernent qu'une partie des habitations qui devaient configurer la ville. En s'appuyant sur des données historiques, il y aurait eu un important nombre de foyers qui s'y seraient implantés pendant sa fondation. À cela, s'ajoute l'idée qu'une grande partie de Bayaha aurait été enfouie dans le sol ou avait été partiellement détruite pendant la réoccupation de l'espace sous la colonie française.

6.3. Sites archéologiques des établissements français[46]

L'archéologie de la période coloniale française est quasiment inconnue, malgré la place prépondérante de Saint-Domingue dans les colonies esclavagistes françaises au XVIIIe

46 Les moments historiques qui se situent entre 1605 et l'établissement formalisé des français s'avèrent difficiles à mettre au jour archéologiquement dans la région. Ils peuvent être considérés comme un moment intermédiaire dans le processus de l'implantation française, il s'agit de la période de la dépopulation de la *Banda del Norte* au début de l'établissement des plantations agricoles françaises. S'il y a avait eu des plantations isolées dans le nord, il se pourrait que ce soit des établissements à petite échelle. À rappeler qu'il y avait eu beaucoup de tensions pour contrôler la région occupée et délimiter les frontières coloniales même avant les traités de Ryswick. Ces dernières qui mettaient fin aux batailles entre les Français et Espagnols auraient permis aux colons français de s'installer rapidement tout au long de la rivière Massacre consistant par ailleurs à la délimitation des frontières par la mise en place des habitations.

siècle. Il n'y a en effet pas de travaux archéologiques proprement dits sur la période coloniale française, mais seulement quelques travaux d'histoire prenant en compte le développement des plantations et leur dimension patrimoniale (Cauna 1981, 2003, 2013 ; Cheney 2017 ; Lerebours 2006 ; Michel 2014). Ces travaux permettent de révéler des sources essentielles pour le processus d'appréhension de l'archéologie des plantations de la colonie de Saint-Domingue. Au-delà de ces plantations agricoles, des établissements dispersés et des implantations dans les zones urbaines peuvent constituer d'importantes données sur l'organisation spatiale de ces implantations pendant la période de colonisation. Tous les indices d'établissement ne concernaient pas forcément des habitations coloniales de grande envergure, leur distribution dans le paysage doit tenir compte des statuts sociaux des habitants de la colonie, puisqu'on distingue de grandes et de petites propriétés. Certains sites isolés pourraient être attribués à de petites propriétés témoignant d'activités agricoles sur des parcelles de terres restreintes.

La richesse du patrimoine archéologique colonial peut être appréhendée à partir des ruines des habitations, des bâtiments industriels, des demeures de maîtres, des bâtiments d'architecture militaire et des cimetières coloniaux, des églises, des fours, des briqueteries et des tuileries, ainsi que de la concentration de mobiliers archéologiques dans le paysage. Certaines catégories de l'archéologie coloniale concernent exclusivement le patrimoine colonial urbain. Dans cette étude, le secteur urbain est écarté puisque cela nécessite un travail spécifique de l'archéologie urbaine. Il s'avère, par ailleurs, impératif de prendre en compte les ruines du Fort Saint Joseph (Fig. 36, n° 7), situées sur le littoral, au pied de la ville. Elles sont à considérer, car la localisation de ces dernières permet de dresser un tableau plus juste sur la stratégie mise en place pour contrôler et défendre les établissements urbains et ruraux.

6.4. Les investigations archéologiques

Les investigations archéologiques (Fig. 33 et 34) réalisées dans la région[47] de Fort Dauphin concernant la période d'occupation française, avaient pour objectifs de mettre au jour les dynamiques spatiales des plantations coloniales dans le paysage et de comprendre les stratégies d'établissement mises en place dans le processus de réorganisation du paysage colonial. C'est grâce à ces premières données qu'on peut faire un point préliminaire sur les modèles d'occupation où les espaces semi-arides, les secteurs littoraux et les plaines alluviales étaient décisifs. Trois décennies après les installations officielles des Français, la région de Bayaha (quartier de Fort-Dauphin) a connu un développement rapide d'établissement sur les côtes et dans les plaines alluviales de l'intérieur des terres. Sur une carte topographique réalisée en 1728 (Figure 40 ; CC7/annexe 3), on observe une large distribution des plantations dans la région. Effectivement, cette carte illustre la dynamique d'établissements des plantations pendant la première moitié du XVIII[e] siècle, qui a pris une forme considérable à travers une importante distribution de concession de terres mise en œuvre aux alentours de la rivière du Massacre, ainsi que dans la plaine du Bas Maribarou.

47 Chaque modèle d'occupation génère de profondes transformations, et ces modèles sont étroitement liés à la politique coloniale établie.

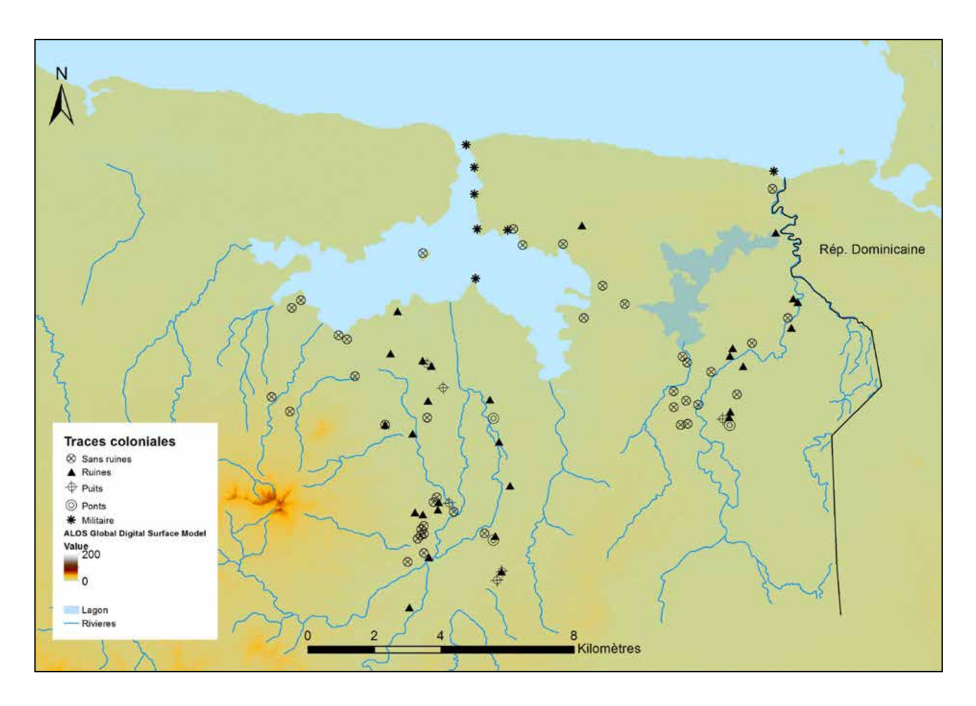


Figure 34 : carte des traces d'activités coloniales dans la région d'étude (Jean 2019).

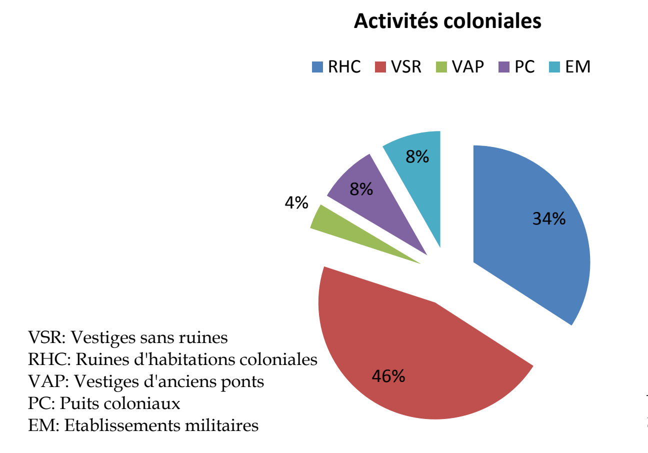


Figure 35 : répartition des traces d'activités coloniales.

Les prospections archéologiques effectuées dans la région ont permis de mettre au jour des indices d'établissements où l'économie de plantations a pris corps au prix de l'asservissement des Africains. Le patrimoine archéologique colonial est constitué des ruines d'habitations coloniales et de bâtiments d'architecture militaire, ainsi que d'emplacements sans ruines caractérisés généralement par la présence des tessons de céramiques et/ou de briques (Fig. 34).

L'ensemble des sites a été répertorié dans des secteurs côtiers et, généralement, à une moyenne de 15 km de la mer. Les traces d'établissements sont prépondérantes dans des secteurs plus ou moins humides, caractérisés surtout par des plaines et des rivières. Les surfaces des habitations coloniales pouvaient varier entre 5 et 520 carreaux de terre selon qu'elles étaient considérées comme petites ou grandes (Cauna 2012). La

main-d'œuvre pouvant intervenir sur une plantation était de 2 à 300 asservis. La difficulté pour évaluer l'extension spatiale de certaines habitations coloniales réside dans l'absence de conservation de certaines évidences archéologiques qui ont été détruites au cours du temps. On observe aussi des structures archéologiques isolées comme des puits coloniaux ou des ruines d'anciens ponts sans pouvoir facilement les attribuer à une habitation coloniale quelconque. En effet, les indices d'activités coloniales recensés représentent une partie du patrimoine archéologique de la région. Comme toute la zone d'étude n'a pas été prospectée systématiquement, certaines évidences archéologiques n'auraient pas pu être effectivement enregistrées. Les sites constitués seulement en des mobiliers sont hypothétiquement plus nombreux que les autres catégories d'indices enregistrés dans le cadre de cette étude. C'est grâce aux découvertes opportunistes que plusieurs emplacements des anciennes demeures coloniales sont identifiés, parfois dans des endroits difficilement accessibles. La végétation et les lisières qui séparent les domaines actuels sont la cause principale de cette inaccessibilité. Cinq catégories de vestiges ont été enregistrées au cours de l'étude de terrain : il s'agit des sites qui ne contiennent que des mobiliers archéologiques, des ruines des anciennes habitations coloniales, des traces d'anciens ponts, des établissements militaires et des puits coloniaux (Fig. 35).

La quantité la plus remarquable (46 %) est celle des sites n'ayant pas de traces de ruines (VSR). Les sites coloniaux sans aucune trace d'immobiliers archéologiques peuvent être attribués à des demeures à l'origine faites de matériels périssables, comme le bois. Des ruines peuvent être aussi enfouies dans le sol, n'offrant aucune visibilité sur le sol prospecté. Les établissements correspondant à des ruines d'habitations coloniales représentent 34 %. Ces sites sont caractérisés par des pans de murs et des structure des bâtiments coloniaux (domestiques ou industriels), où plusieurs d'entre eux sont associés à des mobiliers archéologiques. Les vestiges des ponts coloniaux, des puits et des établissements militaires, bien qu'ils soient des ruines, sont considérés comme une catégorie à part. En effet, certains puits coloniaux sont insérés dans le paysage de manière isolée, ils auraient été creusés pour permettre de capter des eaux pour l'arrosage des plantations qui seraient relativement distantes des rivières, des canaux d'irrigation et des cheminées d'eau[48]. Ils représentent 8 % des indices archéologiques recensés. Les documents historiques, dont les plans de cartes coloniales, contribuent à la restitution nominale des établissements militaires installés sur les côtes. Ils atteignent également 8 % des sites archéologiques coloniaux français tandis que les ruines des anciens ponts occupent seulement 4 % de l'ensemble.

6.4.1. Occupations des Frédoches du Bas Maribarou

Entre 1578 à 1605, les Espagnols s'installaient à environ 10 km de la côte. Cet établissement répondait à des besoins stratégiques afin d'avoir un contrôle sur les transactions économiques immergées dans l'illicite. Aucun indice d'implantation espagnole sur les côtes n'a été mis en évidence, si ce n'est le fait que l'emplacement du Fort la Bouque[49]

48 Les puits coloniaux étaient aussi indispensables dans l'aménagement de l'espace physique des habitations coloniales, surtout au sein des bâtiments industriels et des demeures des maîtres.

49 Construite sur les ruines de l'emplacement espagnol, fort La Bouque représente l'un des plus importants établissements militaires de la colonie dans la région de Fort Dauphin.

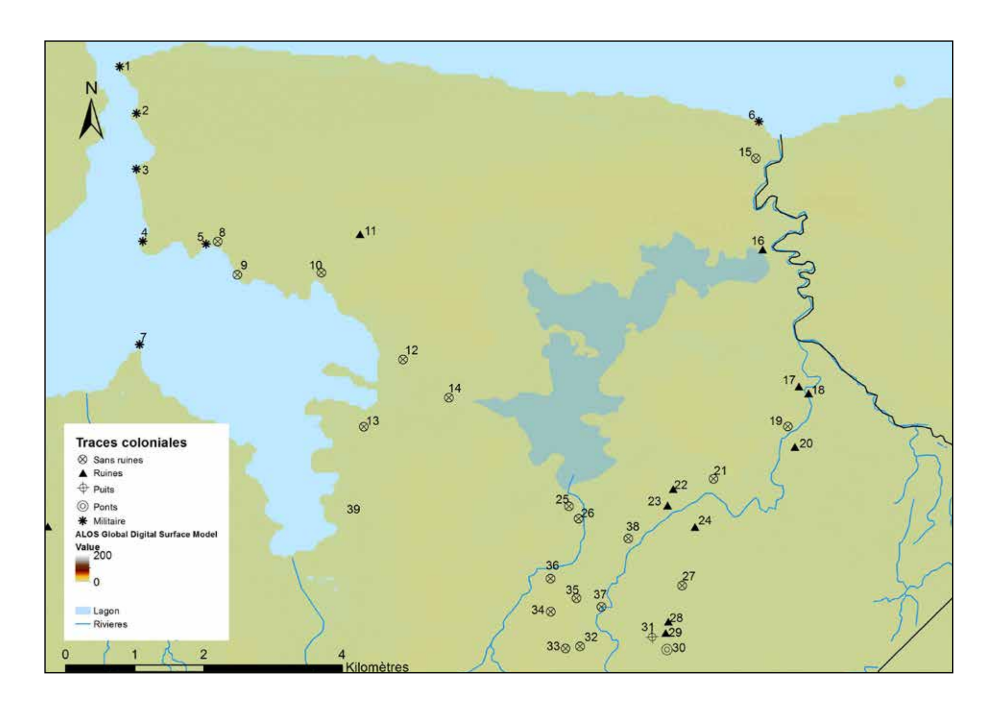


Figure 36 : traces d'activité coloniale au niveau des côtes de Frédoches et du Bas Maribarou (Jean 2019).

(Fig. 36, nº 1) à l'entrée de l'embouchure aurait pour origine le nom espagnol « *boca* », qui signifie bouche (Moreau de Saint-Méry 1779 : 130) et l'embarcadère espagnol. Lors du processus d'établissement de la ville de Bayaha, un abri en terre et en pierre servant à la protection de la baie a été conçu pour les Espagnols (Hoffman 1980 : 157 ; Moreau de Saint-Méry 1789). Parce que l'établissement de ces derniers était éphémère à Bayaha, l'ordre émis par les autorités espagnoles pour protéger les côtes nord par la construction d'un fort n'a pas été mise en œuvre, hormis celui de Puerto Plata, achevé le 7 Aout 1584, 30 ans après la pose de sa première pierre (Hoffman 1980 : 158). Des cartographes de la colonie de Saint-Domingue mentionnent aussi l'emplacement de l'embarcadère espagnol sur le littoral oriental de la baie, mais il était difficile de retracer son emplacement.

L'établissement français sur les côtes consiste en un modèle stratégique basé sur des fortifications, des plantations et une zone urbaine. Cette dernière est le résultat du transfert des habitants du Bourg de Bayaha vers le secteur côtier opéré en 1725 pour former une population urbaine. « Cette ville a eu pour origine le double dessein de protéger une magnifique baie où l'ennemi aurait pu se reposer, se réparer et même tenter une descente qui aurait inquiété la partie du nord de la colonie, et de s'opposer aux incursions des Espagnols » (Moreau de Saint-Méry 1779 : 132).

Les ruines archéologiques de l'embouchure de Fort-Dauphin correspondent à un système défensif mis en place concrètement en 1730 par l'édification du Fort La Bouque (Fig. 37, nº 1).

Ce système défensif s'est renforcé au fur et à mesure par l'édification d'autres établissements architecturaux militaires sur les côtes de l'embouchure de la baie (Fig. 36,

37 ; CC2)[50] et aussi par un corps de garde à l'embouchure de la rivière du Massacre, dans la Baie de Manzanille (Fig. 36, nº 6). De plus, il est construit au travers d'un aménagement architectural regroupant le Fort La Bouque (Fig. 36, nº 1), le Fort Saint Charles (3), le Fort le Saint Frédérique (4), la Batterie de L'Anse (2), Pointe Grottes des Ecoutes (5), assuré stratégiquement par le Fort Saint-Joseph (7) édifié sur la pointe de la rivière Roche. C'est un développement graduel d'établissements marquant l'évolution de protection de la colonie saint-dominguoise à travers une conception militaire défensive pour assurer la sécurité du territoire sur un temps long. L'ampleur de ces structures défensives permet de mettre en évidence cette stratégie adoptée pour protéger la ville coloniale. Cette ampleur est visible archéologiquement au travers des pans de ruines distribués à l'entrée de la baie (Fig. 37).

Au-delà d'une archéologie de fortification, des indices archéologiques sans ruines recensés sur le littoral ont permis de mettre au jour les traces d'établissement des plantations sur les côtes. La nature de ces indices ne saurait être déterminée en dehors de recherches approfondies afin de savoir si ces établissements ont été destinés à des plantations d'indigo ou d'autres types de culture. La lecture faite à partir des plans de cartes disponibles aux Archives Nationales d'Outre-Mer permet de comparer les noms des propriétaires aux évidences archéologiques ainsi que de lire exhaustivement le tableau relatif aux endroits dans lesquels les établissements avaient eu lieu.

Sur des plans de carte réalisés en 1780 (CC3)[51], et 1782 (Fig. 36 ; CC4)[52], l'ingénieur René Gabriel Rabié a localisé les positionnements des habitations côtières et une partie de l'intérieur dans le quartier de Fort-Dauphin. Le Bourg de Bayaha et de Dumas ne sont pas représentés. Les contours des littoraux atlantiques des quartiers arides des Frédoches du Bas-Maribarou, montrent qu'il y a eu quatre établissements installés sur la lignée côtière de la grande Melonnière, allant vers l'embouchure de massacre et la baie de Manzanille. On y trouve l'habitation Loyer contenant trois maisons situées à 100 m de la mer. Un autre emplacement sur la carte, sans que le nom du propriétaire en soit précisé, pourrait être une maison isolée située au Petite Melonnière. Cette dynamique d'établissement s'ensuit avec 3 habitations et le Corps de Garde militaire. Il s'agit des implantations Bruze, l'endroit dans lequel s'était érigé un embarcadère, Lapice et Corkburn (Fig. 36, nº 16 ; Fig. 38 ; CC3 et CC4). Ces établissements côtiers n'ont pas été vraiment des embarcadères de denrées ou d'approvisionnements, ne sont que des points militaires dont on surveille l'accès pendant la guerre (Moreau de Saint-Méry, 1779 : 129).

Vers les secteurs orientaux de la baie, des tessons de céramiques européennes ont été récoltés sur environ 100 m. Ce site colonial représente l'habitation de M. Duvivier dressée sur un ancien site amérindien (299-1-11) signalé dans le précèdent chapitre

50 de Poliart « Carte de la baie du Fort Dauphin, pour faire voir les ouvrages qui ont été faits sur le canal pour en défendre l'entrée depuis le 27 avril qu'ils ont été ordonnés jusqu'au 2 juin de la présente année », 44 x 26, 2 juin 1748, ANOM Dépôt de fortifications FR ANOM 15DFC298C.

51 René Gabriel Rabié, « Plan de la Baye du Fort Liberté pour servir à faire voir les batteries existantes et celles à faire suivant l'arrêté du Conseil de Guerre » 136 x 67, 10 Octobre 1780, ANOM Dépôt de Fortification, FR ANOM 15DFC3070A.

52 René Gabriel Rabié, « Plan de la Baye du Fort Liberté pour servir à faire voir les batteries existantes et celles à faire suivant l'arrêté du Conseil de Guerre », 138,5 x 65,5, 9 Novembre 1782, ANOM Dépôt de Fortification, FR ANOM 15DFC108A.

(Fig. 36, nº 10). Cette habitation localisée sur les côtes est voisine d'un autre emplacement qui aurait appartenu au même propriétaire érigé beaucoup plus à l'intérieur dans les Frédoches à environ 1 km de distance.

Parallèlement à ce site, des ruines d'un petit four colonial (Fig. 36, nº 11) ont été localisées un peu plus à l'intérieur. Cet emplacement correspondrait à l'Habitation Monrou sur laquelle s'étaient érigés 4 appartements. On assiste à un autre emplacement colonial (Fig. 36, nº 12) qui s'installe sur un autre emplacement amérindien. Des tessons de porcelaines, de céramiques locales, de briques se sont répandus sur une plateforme allant vers la plaine de Lagon aux Bœufs. Ce site révèle des indices de l'habitation Carmet située à environ 900 m de l'habitation Philibert (CC3, CC4, CC5). Cette dernière est localisée dans le secteur de Lagon aux Bœufs. Les restes archéologiques de l'habitation Philibert (Fig. 36, nº 14) sont constitués particulièrement des briques et des fragments de porcelaines. L'habitation de Nenette ML aurait été localisée sur cette ligne du littoral (CC3, CC4, CC5), aucune trace n'a été mise en évidence. Cependant, les prospections ont révélé quelques indices relatifs à l'habitation Garnier, caractérisés par de petits fragments de tuiles et de briques, dispersés sur le sol. Les cartes montrent que cette dynamique d'occupation se perpétuait sur l'Habitation Moineau, Derac et deux autres intérieurement limitrophes à cette dernière. L'habitation Sicard et sa briqueterie s'étaient développées sur une très large extension à l'entrée de la ville (CC3, CC4, CC5).

La dynamique d'établissement côtière dans les quartiers de Frédoches du Bas-Maribarou n'a pas été négligeable. Cependant, la plupart des habitations se concentrent généralement dans le secteur de Meillac, dépendant des rivières Lamatrie et Massacre et du secteur du Bayaha (l'ancien emplacement de la ville espagnole), lié à la Rivière Marion. Grâce à cette variable environnementale, les plaines deviennent plus fertiles. Ces dernières avaient permis à la région de Fort-Dauphin un développement rapide des plantations reposant sur une agriculture pérenne et commerciale, pendant les premières décades après les traités de Ryswick en 1697.

6.4.2. Le quartier de Meillac du Bas Maribarou

Une grande partie des terres a été concédée aux colons dans le Bas Maribarou, pendant le début de la période coloniale. Des habitations se sont développées rapidement le long des rivières Lamatrie et Massacre, ligne frontalière entre les parties françaises et espagnoles. Les cartes coloniales mettent en perspective l'ampleur des établissements coloniaux dans la région de Fort-Dauphin, dont la plaine du Bas Maribarou, qui avait connu une attention particulière dans la mise en place de l'économie de plantation de la région. Les prospections archéologiques viennent mettre au jour des traces d'habitations que l'on peut comparer aux clichés mis en évidence dans les cartes et plans élaborés sous l'Ancien Régime.

On assiste à une dynamique d'établissement qui s'effectua autour de Lagon aux bœufs et semblait avoir été développée graduellement, comme le montrent les cartes (CC3, CC4 et CC5). Des habitations s'étaient formées dans les zones arides de Frédoches bordant la façade maritime. C'est par ce fait qu'on peut remarquer les habitations Fabre, Renaud, et Labarte. Cette dernière (Fig. 36, nº 16), érigée à côté de la rivière du Massacre représenterait l'une des plus grandes dans le secteur. Cette habitation avait d'autres fonctions que celle d'une mission agricole, car les évidences archéologiques suggèrent qu'une briqueterie y a été installée. Deux ruines distanciées de



Figure 37 : ruines des établissements militaires de la région de Fort-Liberté (en haut : prise de vue aérienne du Fort Labouque, courtoisie Till Sonneman, Juillet 2016. En Bas à gauche, ruines de Fort Saint-Charles ; à droite, ruines des Grottes de écoutes, Jean 2016).



Figure 38 : établissements du côté atlantique de la baie de Manzanille (coupe partielle de la carte « Plan de la baye de fort Dauphin », produite par René Gabriel Rabié, 1780. Source : ANOM Dépôt de Fortification, FR ANOM 15DFC3070A.



Figure 39 : ruines de l'habitation Labarthe (Jean 2015).

150 m ont été mises au jour. Le site a livré une importante évidence de fragments de céramiques locales, attribués à des grands ustensiles de stockage (Fig. 26). On peut aussi constater la réutilisation des céramiques de stockage comme matériaux de construction dans certaines ruines de cette habitation.

Sur le plateau où est installé le village de Meillac, s'était établie l'habitation Cokeburn (Fig. 36, nº 7 et 8), dont le propriétaire était Irlandais. Cette dernière, construite sur l'ancien village amérindien, s'était installée sur la grande majorité du plateau comme on peut le remarquer à travers les plans de cartes. C'est dans la lignée descendante vers la Rivière Lamatrie que se trouvait le village des asservis. Des ruines des activités industrielles ont été découvertes dans la partie basse, au pied de la rivière. La partie que l'on pourrait attribuer aux activités domestiques et industrielles ne livre pas beaucoup de matériel à cause de l'occupation actuelle de l'espace. Toutefois, la distribution des mobiliers céramiques et des briques confirme la large extension de cette habitation, comme le montre le cliché sur les cartes.

Pour en revenir aux établissements étendus aux bords du lagon, la partie occidentale a joué un rôle prépondérant par rapport aux autres secteurs du lagon parce que la terre reste plus fertile et cela a favorisé l'occupation intensive de cette zone. Des habitations se sont érigées dans l'endroit plat, des plateformes de la Ravine Blanche menant aux terrasses du village actuel, Mapou. Le dépouillement des cartes a permis de confronter les données archéologiques et les habitations indiquées sur les plans de cartes. En effet, trois habitations y avaient été insérées, à droite de la rivière Blanche (Fig. 36, CC3, CC4). Ainsi, les vestiges archéologiques (Fig. 36, nº 25 et 26) peuvent être attribués aux plantations Prudhomme et Lavergne. Ce sont des briques, des roches de construction et des fragments de céramiques, retrouvés principalement sur l'emplacement de MG149 (Fig. 36, nº 25). L'habitation Prudhomme était divisée en deux : une partie située entre Lagon aux Bœufs et Ravine Blanche (MG 137) et l'autre localisée sur le plateau entre Ravine Blanche et la rivière Lamatrie, appelée aujourd'hui Mapou. Toute cette localité avait été habitée par des Amérindiens et pourrait être attribuée à l'habitation Vᵉ Prudhomme (Fig. 36, nº 34, 35 et 36). Le village d'Africains mis en esclavage semblait avoir été situé entre deux groupes d'appartements (CC3 et CC4). Il existe une importante distribution de mobiliers céramiques coloniaux sur le plateau,



Figure 40 : habitations autour de la plaine de la rivière du Massacre (extrait de « Saint-Domingue : Carte de Bayaha, 1728 ». Collection du ministère de la Défense, Service historique de la Défense, GR1 Vm 97, SHD Vincennes).

dont la plupart ont mises en évidence sur l'emplacement de JG1 (Fig. 36, n° 37). Deux autres habitations sont insérées au nord du périmètre de l'habitation Prudhomme, dans la même direction que l'habitation Cokeburn. Il s'agit des habitations Cossins et Joubert, qui étaient séparées d'environ 1 km l'une de l'autre. Une concentration très importante de mobiliers est mise au jour sur l'habitation Cossin (Fig. 36, n° 38) et est caractérisée par des fragments de tuiles, de céramiques locales, et de céramiques européennes. Tandis qu'on retrouve des vestiges détachés de quelques mètres de distance sur l'habitation Joubert (Fig. 36, n° 23 et 22). Dans ce secteur, la majorité des plantations agricoles se concentrent normalement dans la fertile plaine alluviale, de l'autre côté de la rivière Lamatrie. En ce sens, le plateau aride semblait avoir été réservé à l'implantation des bâtiments domestiques regroupant des cases d'asservis, de la maison de maître, et des bâtiments industriels.

La plaine alluviale située entre les deux branches des rivières Lamatrie et Massacre a abrité un grand nombre de plantations qu'on peut observer sur la carte réalisée en 1730 par Joseph-Louis de La Lance, sans aucun cliché concernant les coupes des plans parcellaires (Fig. 40).

Le plan de carte topographique de la région du Cap Français et du Fort-Dauphin, édité en 1760 par un auteur anonyme, place des noms des habitations dont on peut observer la limite existant entre les quartiers français et espagnols par la coupe de la rivière du Massacre. Un ensemble d'habitations s'étaient développées entre les deux rivières, à la frontière de la partie espagnole. En effet, il est remarqué que sur les plans de cartes réalisées par René Gabriel Rabié, les dessins des plans parcellaires dessinent un paysage agricole impressionnant (CC3, CC4, CC5). Le plan de carte de 1760 fournit des informations sur le secteur dans lesquels elles ont été établies. Cependant, les plans de cartes de Rabié permettent de corréler plus facilement les données archéologiques aux croquis qui concernent les habitations. Certains noms des propriétaires observés dans le plan de 1730 et 1760 n'ont pas été révélés dans les autres plans. Cela serait dû au changement de propriétaires.

De manière contiguë à l'Habitation de Cockburn, les traces de l'habitation Caillet ou Caillot sont situées dans l'angle de deux rivières (Fig. 36, nº 20). Cette dernière se fait remarquer par des ruines caractérisées par des murs et un four, et des fragments de céramiques coloniales. Cette habitation débouche sur la grande plaine dans laquelle s'établissent d'autres vastes plantations. La carte (CC6) de 1760[53] par exemple ne met pas en évidence l'habitation Caillet, mais la position de cette habitation semble remplacer les noms de M. de Lange et Le Roux dans la carte de réalisée par G. Rabié en 1780. En outre, les indices archéologiques (Fig. 36, nº 28, 29, 30 et 31) investigués dans ce secteur pourraient attribuer à l'habitation Leblond le titre d'ancienne plantation coloniale et de localité actuelle, si on tient compte du double sens de cette appellation. La coupe parcellaire de la carte de 1760 montre qu'elle s'était établie sur un vaste domaine, et les évidences archéologiques dévoilent de larges structures de bâtiments industriels distribués sur un large secteur, comprenant des puits, des murs, des structures de maisons, associés à des mobiliers céramiques. Ensuite, les indices GL1 et GL2 présentent des ruines des bâtiments coloniaux servant à des activités industrielles. Cette localité porte le nom de Gilotte, se référant à l'habitation Gillet. Il est discutable de faire la corrélation puisque la carte de 1760 ne mentionne pas cette habitation parmi tant d'autres mises en exergue, hormis celles réalisées par G. Rabié.

6.4.3. Frédoches des Fond Blancs et Savane-Carrée

Dans les quartiers de Frédoches, avoisinant Fond blanc, on rencontre l'habitation de Macady qui aurait été construite dans l'actuelle localité de Phaéton. Les plans de cartes montrent l'existence d'autres habitations relativement voisines à Macady : Moyer et Mathieu. Sur cette dernière avait été était érigé un four à chaux. Si la dynamique

53 En dépit de quelques précisions manquantes de la carte de 1760, on peut quand même attribuer quelque évidences archéologiques a des noms d'habitations qui sont mentionnées, gardant encore la toponymie dans les communautés actuelles, comme Le Roy et LeBlond.

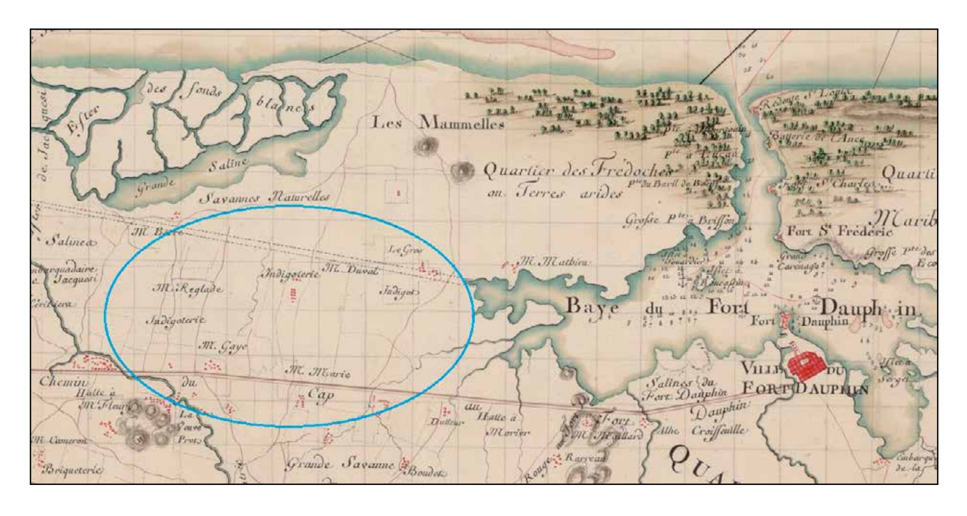


Figure 41 : reproduction partielle de la CC6 du secteur de Savane Carrée contenant des indigoteries. Carte anonyme produite en 1760. Source : Bibliothèque nationale de France, département Cartes et plans, GE SH 18 PF 150, DIV 2 P 8.

d'établissement jusqu'à l'embouchure de la baie, c'est donc une seule petite propriété au nom de l'habitation Duval qu'il faut retenir des cartes coloniales. Un autre plan de carte montre dans les savanes naturelles, allant vers les quartiers de Fonds Blancs, l'étendue de plusieurs habitations parmi lesquelles sont mentionnées des indigoteries appartenant à Reglade, Duval et Legros (Fig. 41). D'autres informations n'ont pas été associées à la même catégorie que les autres habitations inscrites sur le plan de carte. Comme Moreau de Saint-Méry (1779) l'a bien observé, il existait des plantations d'indigo qui s'établissaient dans les quartiers de Frédoches, ainsi que des fours à chaux, trois briqueterie et tuileries. Les indigoteries ont été développées spécialement dans les milieux arides de Fort-Dauphin, ce qui laisse deviner que la plupart des indices de sites archéologiques situés dans les quartiers arides de Frédoches pouvaient être aussi associés à des plantations d'indigo.

Dans le secteur côtier de Garde Salines, des indices de quelques sites sont mis en évidence. Seul l'emplacement de GD312 (Fig. 42, nº 40) est constitué de ruines, dont les structures témoigneraient d'une base de maison. On y retrouve généralement des fragments de céramiques et seuls deux d'entre elles ont révélé des fragments de briques (Fig. 42, nº 43 et 44). Ces indices sont localisés dans le secteur où se trouvait l'Embarcadère à Caron (CC3, CC4, CC5) près du lagon de Garde Saline. Les autres indices, situés au sud de l'étang, correspondraient à l'habitation Thomant. Sur la pointe du cul-de-sac de Jaray, sur les côtes de la savane à Cariez et l'embarcadère à Girau (CC4), est érigée Ménard. Les indices Gd29 et GD22, représentent les pistes de cette ancienne habitation (Fig. 42, nº 41 et 42). Une autre habitation se trouvait dans le secteur de Garde saline : elle aurait appartenu à M. Ménard, mais s'était développée de l'autre côté de l'ancienne route coloniale (CC3, CC4 et CC5). Au voisinage de celui-ci, se sont implantées les habitations Maillard, Cariez, et Dutour située à droite, Barreau et Jolicoeur se trouvent un peu plus à l'intérieur. En outre, l'habitation Athès est parmi les habitations qui sont normalement implantées à environ 1 km de la mer.

Un peu plus à l'intérieur, plusieurs indices ont été repérés dans ce secteur, comprenant des restes des habitations industrielles, des anciens puits et des sites constitués de mobiliers céramiques. Ces derniers ont été localisés près des rivières Source et Maurice (voir Fig. 9 ; Fig. 42, nº 58 et 59). La plus grande variété de mobiliers a été récoltée sur le site Lwazo, localisé sur un ancien établissement amérindien (Fig. 42, nº 46). Ce site est implanté sur un petit morne au milieu d'un ravin et d'une rivière intermittente. Il est probable que la maison ait été construite en pierre et/ou en bois puisqu'on a trouvé une structure en pierre mesurant environ 10 m de long. Aucune évidence de briques n'a été observée, mais le site a livré plusieurs fragments de métaux, de bouteilles et de pipes, ainsi que des tessons de céramiques européennes. Un autre indice a pu être repéré dans le secteur (Fig. 12 nº 57), en bas du Morne de l'Aventure[54].

54 C'est dans ce secteur qu'aurait été implantée l'habitation Crémone-Lachanaye.

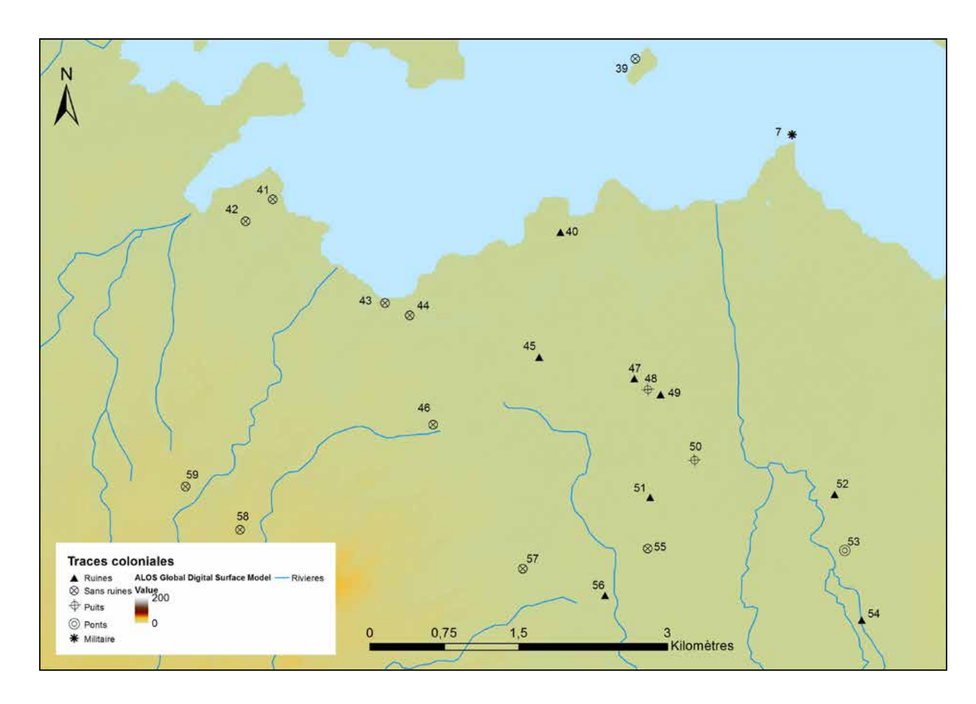


Figure 42 : établissements coloniaux du secteur de de Savane Carrée, Malfety et Garde Salines (Jean 2019).

Ce secteur avoisine l'habitation de Cottineau (Fig. 42, nº 56)[55]. Cette dernière représente l'une des premières et des plus grandes installations d'habitations coloniales du quartier de Fort-Dauphin. Gabriel Débien (1962) a réalisé un travail sur la production sucrière de cette habitation pour la période entre 1750 à 1777. Aucune information sur cette habitation relative aux dates d'avant 1750 n'est disponible (Debien 1962 : 18), sauf qu'elle est mentionnée dans le plan de carte réalisée par Joseph-Louis de La Lance en 1728 (CC7). La spécialisation de cette dernière concerne la production de sucre blanc. Le propriétaire possédait 133 esclaves, dont 39 hommes et 23 femmes travailleurs, 22 enfants et 23 filles et 24 vieillards infirmes[56]. G. Debien pense pourtant qu'il s'agissait d'une habitation de production de sucre d'importance moyenne en raison de la main-d'œuvre d'asservis reposant sur un nombre ne dépassant pas 200[57]. Les investigations archéologiques effectuées suivant les vestiges de CT121 et CT122 (Fig. 42, nº 55 et 55) révèlent un ensemble de traces essentiellement composées de structures de fondations, de matériels céramiques, de métaux, de fragments de chaudière à sucre et de clous.

---

55 Selon Gabriel Débien (1962 : 18), l'habitation comptait 520 carreaux de terre, dont 151 en cannes, estimés 731 100 livres; et 369 en savanes, halliers ou bois, estimés 103 400 livres, les bâtiments de toutes espèces, 334 242 livres, les esclaves [60 hommes 913 070) et 65 femmes 912 1900)] travaillant, 26 garçons et 22 filles (20 050 et 20 850 livres) étaient comptés pour 293 500 livres, les ustensîles pour la sucrerie 22 054 livres et le mobilier de la grande case 2 350 livres. Au total 1 573 756 livres, argent des colonies.

56 Ibid, p 18. Des membres de la famille dont Lory de la Bernadière et Desclos de la Fonchais, filles de M. Cottineau ont été longuement impliqués dans l'organisation et dans la gestion de l'habitation., Après sa mort, l'habitation resta dans l'indivision jusqu'en 1765 (ibid, 1).

57 Ibid p 19.

À environ 1 km, à l'est de l'habitation de Cottineau, un pan de mur (Fig. 42, nº 51) révélant les restes d'un bâtiment industriel est attribué à une habitation sucrière. Aucun mobilier céramique ou métal n'a été signalé. Ensuite, entre les deux branches de la rivière Marion, dans les plaines fertiles de Malfety, sont implantées deux grandes habitations, il s'agit de Merey et Choiseul. Deux puits coloniaux ont été recensés dans l'emplacement de Merey (MR) (Fig. 42, nº 48 et 50), des ruines d'un four restent encore visibles sur l'habitation Choiseul (GD 3) (Fig. 42, nº 45), et des mobiliers céramiques.

Ce secteur est dessiné par un ensemble d'établissements proches les uns des autres. La rivière Marion représente une importante variable environnementale qui assure la survie de ces plantations sucrières. En outre, l'habitation Collette (Fig. 13, no 52), située à des centaines de mètres de Cottineau et de Merey, s'est implantée près de la rivière Marion qui alimentait la fontaine de la ville de Fort-Liberté. Les ruines de cette habitation sont aujourd'hui exposées sur plusieurs domaines appartenant à différentes familles. Ces ruines sont caractérisées par des pans de murs, un canal à arrosage enfoui dans le sol, un bassin, et des fondations des restes de bâtiments. Ce site a livré un ensemble de mobiliers archéologiques constitués par des fragments de céramiques européennes et locales, des métaux, ainsi que des conques. Une partie de ce site a été érigé sur un ancien emplacement amérindien soutenu par des évidences de la céramique chicoïde (Moore 1997). Au-delà de la dimension archéologique du site, une partie de ces ruines est actuellement réservée aux activités cérémonielles exercées par des gens de la communauté locale. On observe des signes et des matériels traduisant des activités spirituelles. Cet aspect-là peut aider à comprendre le processus local de conservation des ruines utilisées comme espace cérémoniel portant des significations religieuses.

D'autres indices d'habitations sont alignés au bord de la rivière Marion, à quelques mètres de la route nationale. Des indices d'une plantation (Fig. 42, nº 54) sont caractérisés par des pans de murs exposés sur une large extension à droite de la rivière Marion. Un ensemble de traces révèlent des activités cérémonielles actuelles. D'autres ruines correspondant aux restes d'une autre habitation sont exposées à environ 1 km de l'habitation de la précédente. Ces ruines, relativement bien conservées, sont constituées de structures qui révèleraient l'emplacement des usines sucrières, de four à chaux, de puits et d'une des maisons. Cette habitation aurait pu être vraisemblablement réoccupée pendant le royaume d'Henri Christophe. On observe des traces actuelles d'activités cérémonielles sur le site. La plupart de ces ruines sont bien conservées contrairement aux autres anciennes habitations dans le secteur.

À environ 1 km du bourg actuel appelé Dumas, sont exposées les ruines d'une habitation coloniale (Fig. 43, nº 81). Des puits, des structures des maisons, des emplacements de chaudières destinées à la production du sucre et des ruines de petits fours ont été mis en évidence. En outre, le site a livré des fragments de céramiques, de verres et de métaux. La plupart des tessons ont été récoltés dans les secteurs que l'on peut attribuer à des endroits relatifs aux activités domestiques. Les ruines du four que l'on associe à ce site sont localisées à environ 100 m en face de ceux attribués aux activités sucrières et domestiques. Vraisemblablement, cette habitation a été réoccupée après l'indépendance, car la plupart des céramiques récoltées datent du XIXe siècle.

À environ 400 m de cette habitation, est localisé un pont qui aurait servi de connexion entre cette habitation et la plaine alluviale dans laquelle s'exerçaient des activités agricoles. Les ruines de ce pont restent bien conservées et joueraient actuellement

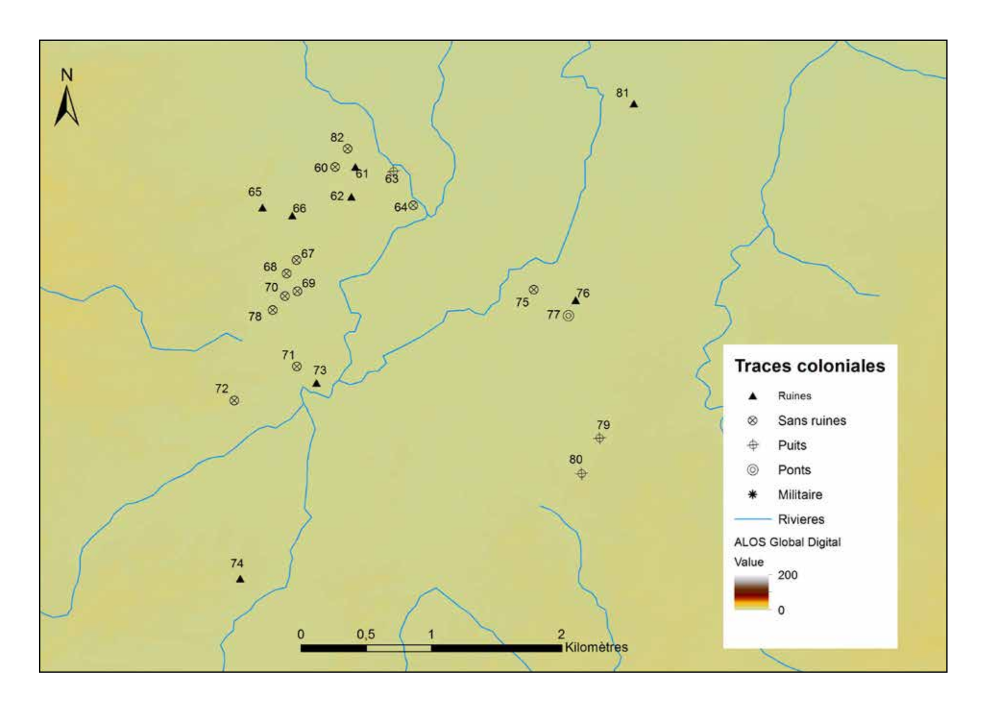


Figure 43 : établissements coloniaux de Bayaha et Dumas (Jean 2019).

un rôle religieux pour certains particuliers. Cette déduction est due au fait que des éléments comme les restes de bougies allumées attribuables à des activités cérémonielles ont été observés.

6.4.4. Bourgs Dumas et Bayaha

Les traces que révèle l'archéologie coloniale dans le bourg de Dumas consistent en des ruines et des mobiliers céramiques dispersés sur le sol. Cette localité habitée actuellement représentait un quartier colonial étendu sur plusieurs hectares de terres. Des recherches sur une échelle micro-historique peuvent mettre au jour les dynamiques spatiales de cette ancienne plantation coloniale. Les traces d'une usine sucrière érigée sur le plateau du village sont remarquables, et s'ajoutent aux fragments de briques et de céramiques distribués dans le secteur. On observe dans cette localité des puits coloniaux, situés à environ 300 m de distance du plateau du village actuel (Fig. 43, 79 et 80). Ce dernier semblait avoir été construit sur d'anciennes ruines de plantations au même titre que celui du Bourg de Bayaha. Des tessons de céramiques européennes peuvent être observés d'un bout à l'autre dans le village actuel, sans pourtant les associer à établissement quelconque.

Les établissements français dans le secteur de Bayaha s'érigèrent de manière officielle depuis la fondation du Bourg en 1705. Les traces de l'archéologie coloniale française sont en fait visibles grâce aux quelques ruines qui sont exposées dans plusieurs secteurs du village actuel correspondant à des traces de plantations coloniales. Ces traces sont associées à des mobiliers métalliques, céramiques et à des fragments de briques. Les évidences archéologiques (Fig. 43 n° 61, 62, 65 et 66) sont caractérisées par quelques pans de ruines connaissant de sévères destructions. Situé dans un domaine fertile à environ 200 m d'une branche de la rivière Marion, le secteur a livré un

puits colonial et quelques mobiliers céramiques coloniaux (Fig. 43, nº 63 et 64). Aux alentours de cette localité, on trouve plusieurs indices de sites livrant des mobiliers céramiques et des clous de construction (Fig. 43, nº 67, 68, 69, 70, 71 et 72). Ces sites-là peuvent suggérer l'existence des maisons qui étaient construites avec des matériaux périssables. Ces mobiliers indiqueraient des activités qui auraient été liées à des espaces domestiques. On rencontre d'autres ruines dans le secteur qui correspondraient à une (nº 73) habitation qui avait été établie sur un vaste domaine dans le Bourg. Ses ruines laissent croire qu'il y avait eu une importante industrie sucrière. Des emplacements de chaudières à sucre ont été observés sur les ruines d'une ancienne usine. Des activités liées à des cérémonies religieuses vodoues indiquent une sorte de réappropriation sociale et culturelle du site par certains membres de la communauté actuelle (chap. 7). Plusieurs endroits indiqueraient des traces d'établissements coloniaux dans ce secteur, caractérisés essentiellement par des tessons de céramiques et de fragments de métaux. Des clous de construction coloniale associés à des fragments céramiques et de verres retrouvés sur une extension de 50 m^2 révéleraient vraisemblablement les traces d'une maison coloniale appartenant à l'élite (Fig. 14, nº 71). On trouve d'autres clous coloniaux sur d'autres emplacements (Fig. 43, nº 72). Les autres indices de sites ne livrent que de fragments de céramiques européennes et quelques des fragments de céramiques industrielles locales. Il faut rappeler que les bouleversements intensifs subis par ces emplacements n'ont pas permis d'identifier de façon adéquate toutes les structures de bâtiments relatives à un établissement colonial.

6.5. La collection du matériel archéologique

Le matériel archéologique concerne les vestiges immobiliers caractérisés par des pans de murs tels que des restes des bâtiments industriels et militaires, des ruines de maisons, des puits, des artéfacts mobiliers, particulièrement des céramiques produites en Europe et dans la colonie, des fragments de pipes, de métaux et de verres. Les mobiliers ont été collectés sur la plupart des sites recensés. Il était important de choisir de ne pas collecter des tessons de céramiques industrielles, vu l'abondance des fragments de pots de stockage et de tuiles observés sur certains sites. Plusieurs plantations coloniales semblent avoir été réoccupées après l'indépendance haïtienne puisqu'on observe une partie de la collection céramique datant jusqu'à la moitié du XIXᵉ siècle. Ces évidences sont d'excellents indices permettant de déterminer la continuité des activités dans les anciennes demeures coloniales après l'indépendance haïtienne. Ceci explique la présence de fragments de céramiques ayant des motifs chronologiquement plus récents Ces mobiliers ne sont pas considérés dans l'étude. Le but de cette section est de mettre au jour les types de matériel archéologique relatifs au paysage colonial.

Il n'est pas proposé une méthodologie pour étudier les céramiques de la région de Fort Dauphin, il s'agit en effet de mettre en œuvre les types de matériels qui ont été utilisés dans les plantations coloniales comme éléments participant à la construction et la transformation du paysage. Pour ce faire, il s'avère approprié d'incorporer les différentes littératures sur les études céramiques coloniales effectuées sur les habitations coloniales d'ailleurs. Les informations sur cet assemblage sont destinées à donner un aperçu qualitatif du mobilier distribué dans la région coloniale de Fort Dauphin.

6.5.1. Le matériel céramique

La grande majorité de productions locales de céramique dans la colonie aurait été destinée au stockage. Cependant, la plupart des ustensiles domestiques des colonies françaises ont été majoritairement des produits importés (Losier 2012). Certains de ces produits étaient acheminés vers la colonie, issus directement de France ainsi que d'autres pays d'Europe en raison de la connexion existant entre des pays allemands, anglais et hollandais aux divers ports coloniaux de France. Il est à noter que certaines plantations coloniales ont appartenu à des planteurs issus d'origine d'autres pays européens notamment Irlande, et faisant partie des grands blancs de la colonie de Saint-Domingue. Des marchandises venues d'autres pays européens pouvaient être aussi acheminées vers Saint-Domingue grâce aux rapports de commerce entre Saint-Domingue et des colonies américaines et la Nouvelle-Angleterre. La création des ports francs dans le nord de Saint-Domingue, par exemple le port de Mole Saint-Nicolas en 1767, plus tard remplacé par le port de Cap-Français, avait permis l'importation et l'exportation des marchandises. Cette situation régulée n'a pas évolué en dehors des commerces illicites dans la colonie. Ainsi, des biens issus d'autres Européens auraient été acheminés à Saint-Domingue, particulièrement, à Fort-Dauphin (McClellan III 2010 : 70). Ce qui pourrait peut-être aussi influencer des assemblages archéologiques de la colonie de Saint-Domingue par la provenance des céramiques anglaises.

6.5.1.1. Productions céramiques françaises

Si le XVIIe siècle marque un tournant majeur dans la production de faïence en France, c'est au XVIIIe siècle que et îles françaises d'Amérique présentaient les principaux espaces d'importation de matériel domestique. La politique du mercantilisme et de l'exclusif imposait aux colonies un système économique dans la perspective de profiter au maximum des ressources coloniales, ainsi que du débouché que constituaient les colons pour les marchandises fabriquées en métropole (Losier 2013). La production de céramique française, largement propagée pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, a connu un abaissement à cause de la récession économique et la fin de la révolution de 1789 (Métreau et Rosen 2014). Des céramiques anglaises auraient pu faire un bond de propagation à Saint-Domingue vers 1793, date de turbulence et d'instabilité politique et économique de la colonie de Saint-Domingue que la présence des colons anglais révélerait comme indéniable dans le sud de Saint-Domingue. La céramique française importée dans les colonies au cours du XVIIe siècle vient de différentes régions métropolitaines, principalement de la façade atlantique et du bassin méditerranéen (Losier 2013). Ces deux régions constituent les deux principaux producteurs qui approvisionnent les colonies, non seulement dans le domaine de la poterie domestique, mais aussi de la céramique d'architecture (Amouric *et al.* 2012 : 442). Marseille d'alors jouait un rôle central dans le processus de redistribution de la céramique fabriquée dans les centres de production de la façade méditerranéenne et servait un couloir de distribution des productions de l'Italie, dont les terres cuites communes d'Albisola.

Il faut rappeler que la région de Fort-Dauphin s'était dotée de plusieurs briqueteries destinées à des approvisionnements locaux en matériels sucriers et d'architecture (Moreau Saint-Méry 1789). En effet, la production de céramiques locales destinées au stockage des produits manufacturiers et à la construction a connu un développement important car, avec la croissance rapide des plantations au début du XVIIIe, la région



Figure 44 : a et b d) Faïence verte de France, c) Saintonge, issues de la région de Fort-Liberté.

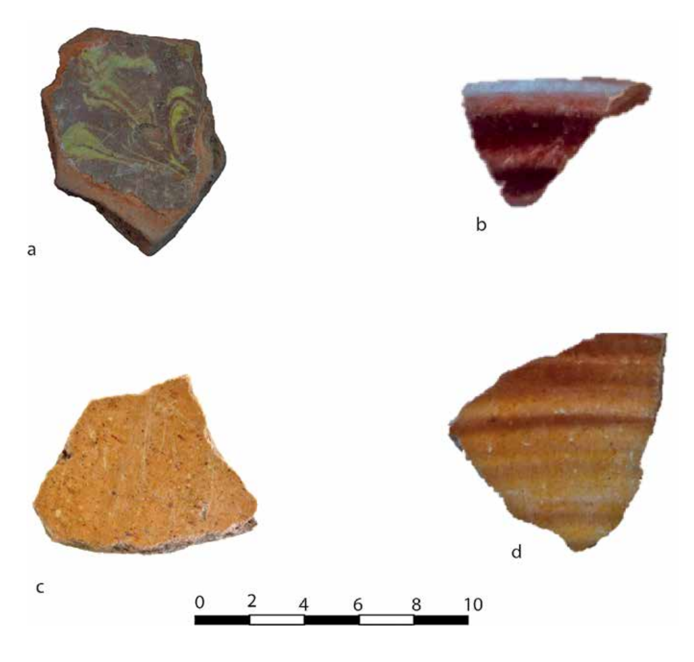


Figure 45 : a et b) Vallée de Huveaune, c et d) Vallauris, issues de la région de Fort-Liberté.

de Fort-Dauphin allait rassembler plusieurs industries de productions de ces matériels. Les cartes topographiques de 1780 et 1782 réalisées par Debié (CC4, CC5) mentionnent plusieurs briqueteries, tuileries et poteries dans le secteur le bourg de Fort-Dauphin (Moreau Saint-Méry 1789). Cependant, il faut préciser que certains produits ont circulé d'une colonie à l'autre par commerce. C'est en cela que, par exemple, des pots et des formes à sucre issus de la Guadeloupe en 1755 et des céramiques de raffinage de la Martinique ont été acheminées à Saint-Domingue en 1733 (Yvon 2009 : 18). En dépit du fait que Saint-Domingue disposait des industries de céramique, le

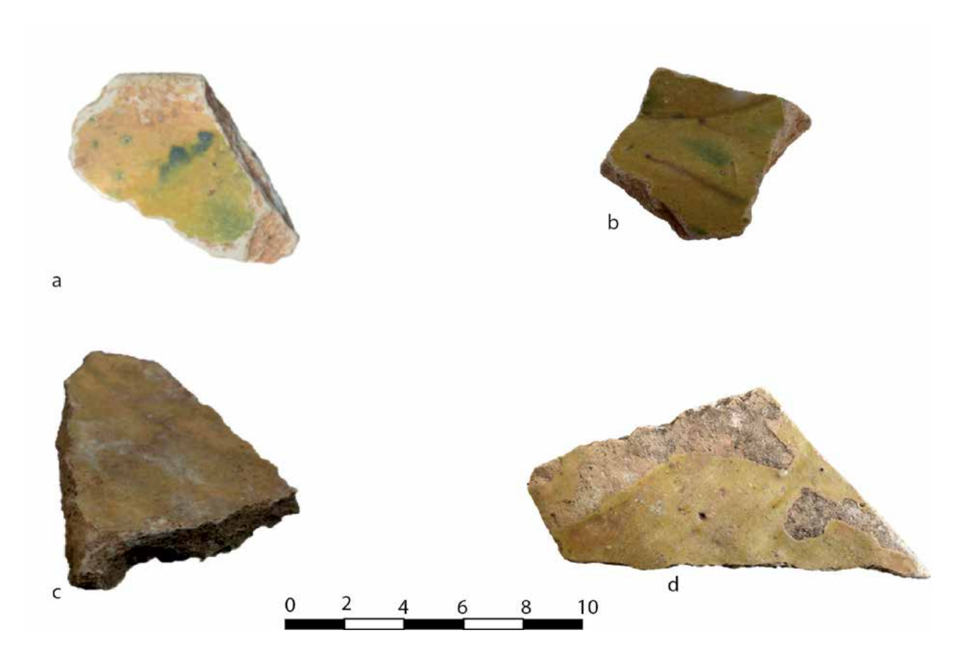


Figure 46 : a et b) Cox, c et d) Jarre de Provence (Biot) issues de la région de Fort-Liberté.

commerce inter-colonial et triangulaire aurait favorisé la continuité des approvisionnements en produits venus de l'extérieur.

L'assemblage céramique issu des sites inventoriés a livré des terres cuites communes comme Saintonge, poterie vernissée verte, Cox, vallée de Huveaune, Vellarauis et Biot, ainsi que des faïences et d'autres types de céramiques européennes et locales. Pour étudier les céramiques coloniales françaises, des chercheurs américains et canadiens analysent des productions issues de France sous l'Ancien Régime (Genêt 1980 ; Waselkov et Walthall 2002 ; Walthall 1991). Ils ont développé une classification basée sur des catégories de styles régionaux. Nicole Genet a classé les céramiques en Faïence Blanche et Faïence Brune, et Walthall (2002) a mis en exergue une nouvelle classification après la révision de celle mise en place par Wathall (1991). Cette classification s'inscrit dans la ligne de Genêt et est basée sur les styles régionaux. Waselkov et Walthall (2002) ont donc prôné une nomenclature typologique dans laquelle ils ont mis en évidence les différents styles régionaux dont Rouen, Nevers, Moustier et La Rochelle.

Le matériel céramique rencontré sur les sites provient de différents centres de production. Grâce à un survol typologique, il s'agit de mettre en avant la céramique utilisée dans les plantations recensées lors des investigations. En effet, la limite de ce corpus est due au fait que la collection est issue de ramassage de surface, cela laisse imaginer que certains types de matériels pouvaient être acheminés vers les habitations coloniales et n'avaient pas été collectés durant les investigations. Des travaux plus exhaustifs sur les sites peuvent permettre, de manière plus pertinente, la mise au jour des céramiques qui servaient dans la région.

La terre cuite commune saintongeaise est datée des XVII[e] et XVIII[e] siècles, jusqu'à 1760. Elle aurait été produite dans les régions de Rhône-Alpes, de Saintonge, et du nord de la France (Brassard et Leclerc 2001). Cette poterie a largement été écoulée depuis le port de la Rochelle au cours du commerce transatlantique dans les colonies françaises de la Nouvelle-France, de la Louisiane et des Antilles (Musgrave 1998). Si les

ports de Rochefort et de la Rochelle ont joué un rôle majeur dans la transmission de la poterie de Saintonge vers les colonies françaises, il faut reconnaître que les produits de Saintonge avaient atteint les frontières commerciales de la Rochelle en référence à l'influence commerciale et économique de Bordeaux (Loewen 2004). Caractérisée par une couleur vert pomme, moulée au plomb, Saintonge se distingue toutefois de la terre cuite commune vernissée verte de France par une pâte rose saumon qui présente d'assez grosses inclusions ferrugineuses (Losier 2012) et plus foncée, la présence d'un engobe entre la pâte et la glaçure, et des formes plus raffinées (Monette *et al.* 2010).

Quant aux terres cuites communes vernissées vertes de France, le vert pomme « à la saintongeaise » est absent, on observe que « la glaçure au plomb est directement appliquée sur le corps de la céramique qui est généralement faite d'une pâte claire, fine et homogène dans des teintes de gris pâle, blanc, chamois à beige et comportant de .petites inclusions d'ocre rouge et de mica noir » (Monette 2010 : 14). À la différence, Saintonge a, quant à elle, des inclusions dont certaines de couleur rouge. L'origine de cette céramique reste encore en discussion, certains auteurs supposant qu'elle proviendrait de Rouen (Niellon et Moussette 1985, cité dans Monette 2010 : 10), tandis que d'autres privilégient la région Rhône-Alpes, Saintonge, et le nord de la France (Brassard et Leclerc 2001 : 28-29). D'autres encore penchent pour Sadirac (Chapelot 1978), cependant des analyses géochimiques ne confirment pas jusqu'à présent cette provenance (Monette 2010, 38 ; Monette *et al.* 2010 : 97). Les produits saintongeais auraient été distribués, ainsi que la terre cuite vernissée verte, dans un grand nombre d'habitations coloniales de Fort-Dauphin.

Des terres cuites communes destinées à des activités culinaires occupaient une place non négligeable dans le processus d'importation des produits européens, de la fin du XVIIe au XIXe siècles dans la région de Fort-Dauphin. Un ensemble de terres cuites est attribué à la production de la Vallée de Huveaune (Fig. 45). Les terres cuites de la vallée de Huveaune ont été récoltées dans la zone d'étude. Les centres de production sont signalés dans la région méditerranéenne, près de Marseille et d'Aubagne. Cette céramique est caractérisée par une glaçure transparente au plomb, couleur rose foncé ou rouge orange (Brassard et Leclerc 2001 : 31-32). Un autre type de production, qui fait partie de l'ensemble terre cuite de la Vallée Huveaune, est manifestée par la glaçure incolore et transparente au plomb de couleur parfois jaunâtre ou verdâtre appliquée sur l'engobe blanc à l'intérieur du récipient (Brassard et Leclerc 2001 : 53-54). Cette céramique a été massivement importée dans les colonies et les Antilles françaises au XIXe siècle (Amouric *et al.* 2012 : 448), soit après l'indépendance d'Haïti en 1804.

Les terres cuites communes Vallauris font partie de l'assemblage céramique récolté sur des sites archéologiques de la région (Fig. 45). Elles sont originaires du sud de la France, les périodes de production se situant entre le XVIe et le XXe siècle (Petrucci 1999). La production de Vallauris est caractérisée parfois par des inclusions de sable de quartz et de mica et des particules blanches et rouges plus grosses. Étant sans décoration, elle est représentée par sa glaçure transparente au plomb, d'aspect principalement jaune ou jaune verdâtre, appliquée principalement à l'intérieur de l'objet (Brassard et Leclerc 2001 : 26-27). Ce sont, pour la plupart, des objets destinés aux activités culinaires, comme des marmites ou des poêlons qui dominent les assemblages de Vallauris (Amouric *et al.* 2012 : 151-160 ; 2009 ; Amouric et Serra 2012).

Quant aux terres cuites communes vernissées de Cox, elles sont originaires du sud-ouest de la France, près de Toulouse et auraient été fabriquées entre les XVIII[e] et XIX[e] siècles. C'est une terre commune ayant un corps grossier, poreux et tendre, avec de petites inclusions de sable gris et blanc et des particules rouges ainsi qu'une glaçure transparente très mince à base de silicate de plomb (Brassard et Leclerc 2001 : 34-35). Peu d'évidences de productions de Cox ont été récoltées de surface dans la région, particulièrement des sites implantés sur les côtes de Garde Saline.

Il existe des évidences des productions de Biot, dans la région de Fort-Dauphin (Fig. 46). Elles sont historiquement appelées Jarre de Provence parce qu'elles sont originellement fabriquées en Provence orientale. Les ateliers de Biot fabriquaient de petits jarres à sucre, des pots à raisins et à fraises (Brassard et Leclerc 2001), mais les plus connues sont de grandes jarres qui ont servi à transporter originellement de l'huile d'olive et ont été massivement exportées dans le monde entier, particulièrement vers les colonies françaises (Amouric *et al.* 2012 ; Amouric *et al.* 2006 ; Amouric et Serra 2012 ; Amouric et Vallauri 2005). En addition, les jarres avaient été utilisées non seulement pour transporter de denrées diverses, mais aussi pour conserver les eaux de pluie dans les milieux connaissant la sècheresse, en les entreposant dans la case à eau (Amouric et Serra 2012 : 161). Quelques sites archéologiques sur lesquels les tessons ont été trouvés sont des habitations qui se développaient sur des habitations côtières des quartiers arides des Frédoches.

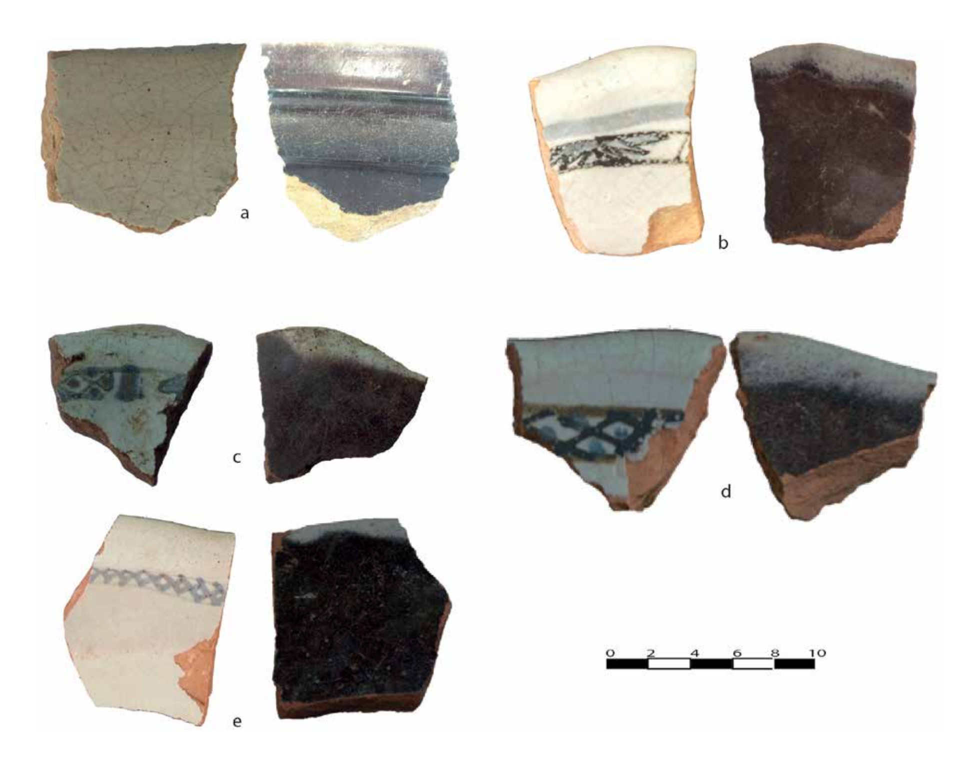


Figure 47 : faïences brunes. a) Rouen plain, b et d) Rouen polychrome, c et e) Rouen Blue on white (Bleu sur blanc).



Figure 48: échantillons de la faïence blanche récoltés sur des sites de Fort-Liberté : a, b et c) Normandy blue on white, d e, et f)) Saint-Cloud polychrom, g, h et i) Seine polychrom, j, k et l) Brittany blue on white.

6.5.1.2. Les faïences de France

Si Saint-Domingue représentait la plus riche colonie française, grâce à la production sucrière découlant du développement des plantations agricoles, on aurait pu imaginer que cette colonie ait été un endroit idéal pour écouler à grande échelle des produits faïenciers de France. Il y a eu un grand nombre de centres de production des faïences au cours du XVIIIe siècle. Les assemblages de Fort-Dauphin contiennent les styles de



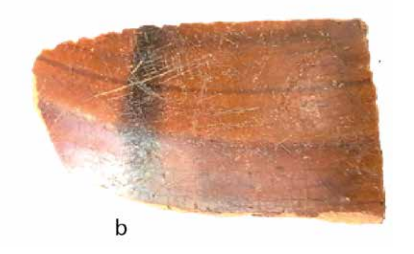


Figure 49 : a et b) céramique d'Albisola issus de la région de Fort-Liberté.

faïences françaises les plus répandus pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, qui sont représentés dans la majorité des sites recensés.

Les motifs de Rouen (Fig. 47) sont en fait très présents dans la plupart de sites, bien que cette observation doive être prise avec prudence puisqu'il s'agit des collectes de surface. Deux décors sont découlés du Rouen, le premier est le décor lambrequin en camaïeu devenu courant au XVIIIe siècle, en étant copié par la plupart des ateliers de productions (Brassard et Leclerc 2001 : 59-60). D'autre part, on assiste dès 1720 à un décor de style Guillibaud inspiré des motifs chinois (Genêt 1980 ; Brassard et Leclerc 2001 : 59-60). Ce style se développe autour de deux catégories : Faïence blanche et Faïence brune. Waselkov et Walthall (2002 : 70) divisent la faïence brune en trois catégories. Il s'agit de *Rouen Plain, Rouen Blue on White et Rauen Polychrom*. La Faïence blanche est séparée en cinq types : *Normandy Plain*; 2) *Normandy Blue on White ;* 3) *Saint-Cloud Polychrom ;* 4) *Seine Polychrom ;* 5) *Brittany Blue on White* (Fig. 48). En effet, dans la production de faïencerie française, trois grands styles peuvent être retenus : Nevers, Moustier et la Rochelle (Walthall 1991 ; Waselkov et Walthall 2002). Ils étaient reproduits dans tous les ateliers de France du XVIIIe siècle.

Le style de Nevers est bien présent dans l'assemblage de Fort-Dauphin (Fig. 48). La fin du XVIIe et le début du XVIIIe ont marqué par le tournant de ce style constitué en *Nevers blue on white* et *Nevers polychrom* Waselkov et Walthall 2002 : 71). Les décors paysagers, des scènes pastorales à l'italienne et des décors orientaux inspirés des motifs chinois représentent les décors caractéristiques du Nevers (Leclerc 2001 : 60). D'autres motifs humains et animaux, tels qu'oiseaux ou insectes, mais aussi fleurs, sont particulièrement rattachés au *Nevers Polychrom* (Bernier 2002 : 114). Les évidences pour le Nevers ont été retrouvées en petite quantité sur les habitations coloniales.

Quant au style Moustier, il regroupe cinq catégories : *Moustiers Blue on White, Moustiers Yellow on White, Moustiers Polychrome, Provence Blue on White, Provence Yellow on White, Marseille Monochrome* Waselkov et Walthall 2002 : 68-69). C'est vers la fin du XVIIe siècle qu'ont vu le jour les ateliers de Moustier, dans les Alpes-de-Haute-Provence. Les productions sont surtout marquées par l'emprise du style Berain introduit en 1710. La monochromie *bleue on white* du syle de Berain s'est avérée la principale couleur qui décore les vaisselles jusqu'à 1730, date à laquelle le décor polychrome s'est popularisé Waselkov et Walthall 2002 : 7). Les motifs polychromes et *Yellow on White* produits jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, notamment sous la propulsion de Joseph Olerys, sont caractérisés par des motifs de fleurs de pomme de terre, de guirlande, des figures grotesques, en utilisant du brun, jaune, vert et violet dans la continuité de Berain (Waselkov et Walthall 2002 : 72 ; Brassard et Leclerc 2001 : 60).

Il y a peu d'évidences de styles Moustiers dans les assemblages disponibles issus de sites de Fort-Dauphin. On y trouve quelques tessons sur les sites Cottineau et Capitaine associés majoritairement de faïence de cul noir de Rouen.

6.5.1.3. D'autres céramiques

Le matériel archéologique de la région de Fort-Dauphin[58], particulièrement la céramique européenne, n'est pas réservé à des productions métropolitaines. Il témoigne, en fait, d'une relative diversité de provenances d'ateliers d'autres pays européens, notamment l'Angleterre, l'Italie, et l'Allemagne, qui font partie de cette collection. Les terres vernissées fines d'Albisola, appelées aussi céramiques à taches noires, ont été collectées à Fort-Liberté. C'est une production ligurienne de la région Albisola, développée au XVIII[e] et la première décennie du XIX[e] siècle dans le bassin méditerranéen, particulièrement dans le nord de l'Italie. Elle aurait été aussi produite en Provence (Amouric *et al.* 2012 : 450 ; Brassard et Leclerc 2001 : 22-23). Cette céramique de couleur café est normalement recouverte intérieurement et extérieurement d'une glaçure au plomb transparente. Des bandes noires en forme de trainées parallèles, concentriques ou entrecroisées sont généralement vues sur les vaisselles (Brassard et Leclerc 2001 : 22). Si elle a été largement exportée en France, en Espagne ainsi qu'aux Amériques (Foy *et al.* 1986 : 139), c'est qu'elle serait entrée dans les circuits commerciaux peu avant le début du XVIII[e] siècle (Gauvin 1995 : 33 ; Chapelot 1978, cité dans Losier 2013 : 31). Les couloirs transfrontaliers de la Provence et de la Ligurie vers les ports de France auraient favorisé la circulation de cette céramique à Saint-Domingue, dont les ports coloniaux de Fort-Dauphin et du Cap Français pourraient être considérés comme des centres de redistribution.

6.5.1.4. Autres matériels coloniaux

Au-delà d'une collection riche en céramiques collectées durant les prospections, d'autres artéfacts coloniaux s'ajoutent à ce matériel archéologique pour apporter des lumières sur des assemblages archéologiques de la région. Cela est expliqué par la diversité des objets. Ainsi, des fragments de pipes à tabac en terre blanche ont été retrouvés sur deux sites dont l'un d'entre eux a été un lieu privilégié pour l'établissement de pirates français et hollandais. Il s'agit de l'Île Boucanier (Figure 50 : a) qui a délivré des fragments de pipes datant entre 1680-1710 et attestant d'une occupation marquant les genèses de l'établissement colonial français. La plupart des fragments de pipes coloniales avaient été retrouvés sur le site, ZL31 comptant des fragments d'une même typologie. Ces fragments sont constitués de 17 tuyaux et trois bols dont un avec décoration (Fig. 50 : b et c).

La majorité de grandes plantations sucrières contenait des chaudières à sucre. Vu que ces sites sont majoritairement détruits, on ne trouve que l'emplacement de ces chaudières sur certaines habitations. Quelques fragments de fer sont attribués à de grandes chaudières à sucre de forte épaisseur et des fragments des chaudières probablement destinés à des activités culinaires ont aussi été mis en évidence (Fig. 51 : a, b).

---

58 Les céramiques d'origine anglaise, allemande, et hollandaise font aussi partie du matériel récolté sur les différents sites.

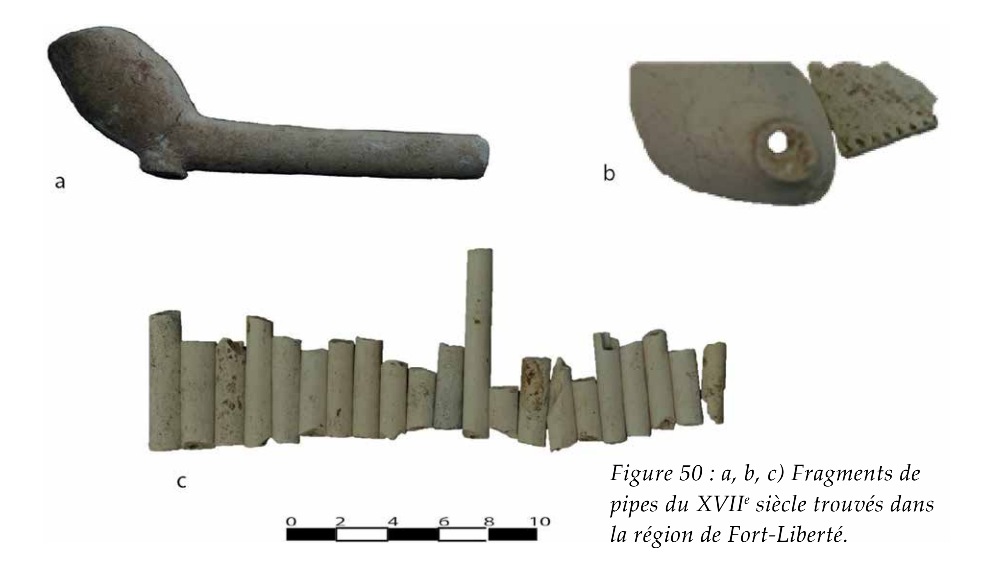


Figure 50 : a, b, c) Fragments de pipes du XVIIe siècle trouvés dans la région de Fort-Liberté.



Figure 51 : a) Fragment de chaudière pour la cuisson, b et c) pentures de porte en fer, d) couteau en fer, e) fragment en étain, f, g et h) clous, i) boucles de chaussures, issus de la région de Fort-Liberté.



Figure 52 : a, b et c) Céramiques industrielles probablement locales, d) pipe en terre cuite, e) préhension d'un vase local en terre cuite, issues de la région de Fort-Liberté.

D'autres pièces en métal, dont un couteau, une cuillère, une boucle de chaussure et des clous, font partie de l'assemblage colonial (Fig. 51).

6.7. Production industrielle (et) locale

Au-delà d'une grande variété de poteries importées dans la colonie de Saint-Domingue, des industries et des briqueteries locales de fabrication de la céramique de stockage et d'architecture semblent avoir joué un rôle majeur dans les activités commerciales. Elles permettaient l'établissement d'un commerce local, destiné à alimenter certaines habitations coloniales en céramiques. Dans la région de Fort-Liberté, la présence abondante des vestiges de céramiques de stockage et de constructions est remarquable sur beaucoup de sites. On observe des fragments d'ustensiles de stockage sur lesquels est inscrit ce qui semble être le nom des propriétaires d'habitations coloniales (Fig. 52). À titre d'exemple, des tessons de céramiques portant le nom de Colin et de Philibert peuvent être rattachés à des usines de poteries alimentant le marché régional ou à des habitations produisant leur propre matériel de stockage. Si ce sont des céramiques

No du Site	Typologie des ruines	Observation
CL131	Ruines d'habitations coloniales	Bougie, poudres de froment, graffiti, bouteilles en verre (vides et remplies), vêtements
LT00	Ruines d'habitations coloniales /nationales	Bougie
PT109	Pont colonial/national	Bougie
DM005	Ruines d'habitations coloniales /nationales	Bougie, bouteilles en verre (vide et remplies), tasse émaillée, calebasse
BR74	Ruines d'habitations coloniales	Bougie, bouteilles en verre (vides et remplies), pierres

Tableau 5 : ruines réappropriées à des fins cérémonielles.

industrielles raffinées, elles se diffèrent des autres productions locales destinées à des activités domestiques et fabriquées par les asservis[59].

À Saint-Domingue, la force de travail des asservis s'était avérée fondamentale dans les ateliers de manufacture tels que les briqueteries, les poteries, les fours à chaux, les tuileries. Cependant, il n'existe quasiment pas de données sur la façon dont ils s'organisaient dans le domaine de fabrication de poterie domestique montée à l'africaine, sachant que les chaudières en métal jouaient aussi un rôle important pour les asservis dans les activités domestiques. Le fragment d'une chaudière restitué sur le site de Cottineau pourrait être attribué à un fragment d'ustensile utilisé par des asservis. Des recherches pertinentes peuvent explorer la question de la poterie locale fabriquée par les Africains mis en esclavage de Saint-Domingue et les usages qu'ils en faisaient, non seulement lors de leurs activités domestiques, mais aussi à travers les activités d'échange et de commerce. S'ajoutent aux productions des terres cuites locales, des fragments de bols et de pipes de couleur rouge ayant des décors incisés vraisemblablement attribués à une production locale proviennent des sites Meillac et Angot et V1 (Fig. 52, d).

En somme, l'assemblage archéologique des sites investigués dans la région de Fort-Dauphin montre une grande diversité dans l'importation des céramiques dans la colonie de Saint-Domingue. Celles issues d'autres pays européens suggèreraient l'intérêt que les colons avaient nourri pour les ustensiles hors de France. La plupart des matériels céramiques destinés au stockage et de construction auraient été fabriqués localement grâce à des industries implantées dans la région. Ils semblent avoir permis l'émergence d'un marché local à l'échelle micro-régionale. Des vestiges récoltés et observés correspondent aux contextes d'occupation de la fin du XVII[e] siècle, et témoignent des premiers élans de la structure coloniale dans le nord dans la mise en place de la politique d'appropriation des terres pour les transformer en territoire colonial.

59 Des céramiques locales non industrielles fabriquées par des asservis, appelées *afrocaribbean ware* sont découvertes dans des plantations coloniales de la Caraïbe, spécialement dans les places à vivre des asservis. Appelées *Coco neg* en Martinique ou *yabba* à la Jamaïque, fabriquées à la main à l'africaine et cuites à bas feu, ces céramiques sont généralement sans décoration et découvertes dans des contextes archéologiques relatifs aux villages des Africains mis en esclavage (Kelly et Walman 2014 : 13). En effet, la production de la céramique locale indique un rôle crucial au sein de l'économie domestique et les marchés locaux de la Caraïbe coloniale (Armstrong 2003 ; Armstrong et Fleischman 2003 ; Armstrong et Hauser 2009 ; Armstrong et Kelly 2000 ; Delle 1999 ; Haviser 1999 ; Hauser 2008, 2011 ; Kelly et Wallman 2014 ; Wilkie et Farnsworth 1999, 2005). Cette production locale, fabriquée et utilisée par des personnes asservies de la Caraïbe, éclaire aussi des réseaux complexes des relations sociales dans lesquelles les gens se sont engagés dans la vie quotidienne (Hauser 2011 : 443).



Figure 53 : destruction d'une ancienne habitation coloniale dans la région de Fort-Liberté (Jean 2016).



Figure 54 : évidences cérémonielles sur un site archéologique de Fort-Liberté (Jean 2016).

6.6. Reconnaissance culturelle des ruines coloniales

Les prospections ont permis de constater l'existence d'un déni majeur relatif à la valeur des ruines coloniales et historiques dans le pays. Cela traduit donc un oubli qui se manifeste tant sur des points de vue de valorisation scientifique que patrimonial. Dans la région de Fort-Liberté, on observe la réoccupation actuelle des sites causant leur destruction sans que les occupants ne tiennent compte de leurs valeurs historique et patrimoniale. Parfois, les individus qui y habitent les considèrent comme de simples pans de murs (choses anciennes) que l'on peut démolir pour prendre les briques et les matériaux afin de les utiliser pour des constructions (Fig. 53).

Toutefois, certains vestiges correspondent à des lieux de représentation et d'expressions culturelles pour certains acteurs individuels de la communauté. Ils sont devenus de nouvelles places créées et transformées par ces acteurs. Il s'agit donc de réhabilitation fonctionnelle et de réappropriation culturelle des ruines coloniales pour en faire des espaces rituels. Les prospections archéologiques menées étaient donc combinées à une approche ethnographique mettant en perspective des observations sur les vestiges réutilisés et des interviews d'acteurs individuels sur l'usage de ces ruines.

Ainsi, ont été recensés au cours de ce travail (Tableau 5), cinq ruines d'anciennes habitations coloniales, des ruines d'anciens ponts qui correspondent à des endroits réutilisés comme espaces de vénération (Fig. 54). S'ajoutent à cela des ruines d'anciens puits, actuellement réutilisées pour des activités domestiques. Ces anciens puits font donc partie de la vie quotidienne des individus ou des familles, cela explique par conséquent, leur utilité dans la conservation des eaux.

Les activités cérémonielles liées aux ruines d'habitations coloniales révèlent des activités très fréquentes en Haïti. Les vestiges réutilisés comme places cérémonielles témoignent en fait d'un exemple contrastant du rôle des ruines archéologiques au sein des communautés, compte tenu de leur état de détérioration. Bien évidemment, les activités rituelles exercées au sein des ruines mises en évidence dans ce travail sont faites de manière discrète[60], ne révélant pas beaucoup de curiosité au sein de la population locale. Rares sont des gens de la communauté qui avouent avoir connaissance de la réutilisation de certaines ruines archéologiques à des fins rituelles. Cela justifie, par conséquent, des pratiques secrètes expliquant des rapports personnels avec les vestiges.

Une grande partie du site CL31 est détruite, mais les pans de murs destinés à des activités rituelles restent en bon état. Les indices caractérisant des vénérations varient entre des restes de bougies allumées, des vêtements usagés, des graffitis faits sur les murs et des bouteilles vides et/ou remplies de boisson, comme éléments relatifs aux activités rituelles.

Seuls les restes des bougies ont été mis en évidence au sein des ruines LT00 et PT109 (Tableau 5). Les objets rituels observés sur l'habitation de DM005 sont distribués dans plusieurs secteurs du site, dans les troncs d'arbres et au pied des pans de murs.

Quelques objets avaient été observés sur le site BR74, particulièrement des restes de bougies allumées. Des récits de vie concernant le sentiment d'appartenance et attachement personnel ont été recueillis auprès du propriétaire qui habite à quelques mètres

60 Les activités rituelles exercées sur les ruines de l'Habitation Duplaa, situées au Quaretier Morin à une trentaine de kilometres de Fort-Liberté, au contraire, révèlent la participation des gens venus de partout pour faire vénérer des esprits.

de ce lieu et a admis l'usage de ces ruines coloniales comme une place spirituelle. C'est une réappropriation de ces ruines coloniales avec lesquelles les usagers développent des rapports interactifs. Ce sont donc des rapports spirituels construits à partir des perceptions vis-à-vis de cette habitation coloniale comme reposoir des esprits invisibles capables de guérir des malades et de résoudre des problèmes économiques. Ces ruines ont, pour les usagers, des significations qui vont au-delà des valeurs archéologiques. C'est une sorte de valeur culturelle attachée à l'espace dans lequel ont vécu des ancêtres mis en esclavage, aujourd'hui utilisé comme lieu de vénération. La réutilisation de ces ruines coloniales révèle donc une forme d'attachement persistant suivant les nouvelles valeurs accordées à ces ruines.

Trois autres acteurs individuels ont été interviewés dans le but d'appréhender la valeur et la représentation des ruines des habitations coloniales du point de vue de l'expérience personnelle ou dans la vie de la communauté. Les récits de ces acteurs locaux ont permis de mettre en évidence les discours qui sont construits autour des ruines archéologiques coloniales réutilisées dans la région. Les thèmes relatifs aux valeurs économiques, symboliques, historiques sont généralement associés aux ruines archéologiques utilisées comme lieux de vénération, mais comme aussi des patrimoines historiques en voie de disparition qu'il faut protéger. L'aspect économique des vestiges de plantations coloniales peut être considéré à travers un double point de vue. D'une part, les croyants présument que les rituels autour des ruines peuvent aider à combler des besoins économiques ; d'autre part, les acteurs nourrissent l'idée que les anciennes habitations coloniales possèdent des jarres (Jarre de Provence/Biot) contenant des trésors cachés pendant la période coloniale. Dans ce sens, pour certains acteurs communautaires, protéger ces places est aussi l'espoir de découvrir dans le futur ces trésors cachés par des anciens colons. En effet, le deuxième aspect renvoie aux activités de pillage et à la destruction acharnée des sites dans les processus de recherche de ces trésors ou d'anciennes chaudières à sucre.

6.7. Conclusion

Les dynamiques d'occupations coloniales du nord d'Haïti prennent racine dans un projet global de colonisation, basée sur une économie d'élevage de bétail et de ressources minières instaurée par les Espagnols. Elles allaient être mises en œuvre à grande échelle par les colonisateurs français quelques décennies plus tard, après le dépeuplement des aménagements côtiers sous les ordres d'Antonio Osorio. La ville de Puerto Real, symbole d'une légitimation coloniale espagnole a été mise en avant pour soutenir les implantations pérennes au travers d'une politique de contrôle et d'exploitation, non seulement du paysage, mais également des habitants originels de l'île et des déportés africains.

Comme résultat du vaste projet de Nicolas Ovando, la fondation des villes côtières du nord de l'île était destinée à répondre à des besoins stratégiques, économiques et politiques du Royaume castillan afin de consolider une colonie forte et de pérenniser la mainmise sur les territoires colonisés. Les villes côtières avaient favorisé l'implication des commerces et des échanges illicites entre les habitants d'alors et les corsaires au profit d'une économie parallèle à la norme prônée par le royaume castillan. Si les Espagnols voulaient réduire à néant la ville de Puerto Real, c'est parce que l'extension

de ces réseaux illicites se perpétuait et les autorités étaient incapables de faire front à cette pratique. La fondation de Bayaha en 1578 avait impliqué les habitants de Puerto Real et d'autres venus de Montecristi ainsi que de Lares de Guahaba dans l'objectif de casser le lien au commerce illégal. Cela n'allait pas non plus permettre aux Espagnols de garder le contrôle systématique souhaité de la région. Le fait de « dévaster » les villes en 1605 a légitimé l'ouverture des voies stratégiques aux pirates français pour s'établir et défendre les territoires acquis. Avec la formation de la Compagnie française des Indes occidentales, les dynamiques d'occupation de l'espace à Saint-Domingue consistaient en la mise en œuvre d'un système colonial pérenne grâce au développement rapide des plantations agricoles. La distribution des parcelles de terre aux colons entrait donc dans l'idée de transformer le paysage naturel pour en faire un nouveau paysage colonial, basé sur le système de la propriété privée. C'est une transformation radicale du paysage qui a engendré la création des frontières visibles entre les habitations, les lisières et les réseaux de communications dessinés par des routes coloniales, pour permettre l'exportation des produits cultivés et la circulation des personnes (chap. 7). Plusieurs plantations coloniales s'étaient érigées sur des anciens emplacements amérindiens qui s'étaient insérés dans des espaces côtiers et dans l'intérieur des terres. Ces activités sont donc archéologiquement définies comme des sites multi-composants (Chap 7). Elles correspondent aux différentes couches du paysage culturel qui témoignent des actions produites par divers groupes culturels au fil du temps. Ce sont des marqueurs sociaux et culturels déterminants que l'on peut analyser pour comprendre le choix décisif dans les établissements archéologiques. Par conséquent, les données archéologiques relatives aux sites amérindiens et coloniaux associés à des données historiques sont autant de preuves d'un paysage culturel en profonde mutation. Dans ce cas, les cultures matérielles du passé, produites sur place et celles importées en Haïti, soutiennent aussi des changements de longue durée. Les vestiges archéologiques, comme étant archives du sol, permettent non seulement de retracer, les établissements des peuples amérindiens impactés par le pouvoir colonial, mais matérialisent aussi les stratégies coloniales dans le processus de la mise en place des structures politiques, économiques et sociales.

7

La Biographie d'un paysage ou les transformations à long terme

7.1. Introduction

Cette étude sur la transformation du paysage culturel consistait à comprendre le développement culturel de la région de Fort-Liberté dans sa longue durée. Elle embrasse une vaste période chronologique allant du passé profond amérindien à la période coloniale et considère l'importance des traces de ce passé dans le contexte contemporain. En association avec cet objectif principal, la question fondamentale était de savoir en quoi les traces archéologiques relatives aux dynamiques d'occupation de longue durée nous informent sur la biographie du paysage de la région de Fort-Liberté. En effet, par le biais de l'approche de la biographie du paysage (chap. 3), cette étude a exploré de manière général le passé complexe de différents groupes culturels, en référence aux auteurs/acteurs (*authorship*) du paysage (Kolen et Rennes 2015) qui ont laissé leur empreinte au sein de l'environnement matériel.

Ces traces du passé, comme signes de l'interconnexion de multicouches culturelles, forment un palimpseste complexe. Elles correspondent non seulement à des espaces ayant connu des activités de différents groupes culturels dans la longue durée, mais aussi à des significations sociales qui se manifestent dans le contexte contemporain. Elles expliquent des réorganisations de l'espace pendant de longs moments d'établissements coloniaux et aussi des réutilisations des secteurs anciennement habités pendant les périodes amérindiennes et coloniales dans le paysage social contemporain. C'est en cela que la perspective biographique, comme soubassement de cette étude, ne s'attache pas à la rupture chronologique des périodes amérindiennes et coloniales, mais elle s'intéresse à leur statut d'entremêlement qui donne lieu au développement historique de la région. La longue durée de transformation, suivant les données archéologiques étudiées dans cette étude montrant les dynamiques paysagères en plusieurs dimensions amérindiennes, coloniales et nationales, forme son développement substantiel. Cette idée nous conduit à des réflexions et analyses sur la manière dont les amérindiens se sont établis dans la région, sur le processus d'effacement de leur paysage par le changement radical réalisé par les Espagnols et sur la réorganisation de l'espace à grande échelle mise en place par les colons français. Insérés dans l'environnement matériel, les vestiges archéologiques de cette longue durée d'établissement ne sont pas des éléments isolés et inertes. Les données ethnographiques permettent de comprendre la manière dont ces vestiges sont perçus par des individus vivant dans la communauté.

7.2. Analyse (micro) régionale des dynamiques initiales

La quantité d'établissements amérindiens dans la zone d'étude correspond à un nombre important de sites révélant une présence humaine à travers une échelle temporelle allant d'environ 3000 av. J.-C. jusqu'après l'invasion coloniale de 1492. Au sein de cette séquence temporelle, deux catégories de sites sont mises en évidence, suivant les traditions des cultures matérielles. Ce sont généralement des sites archaïques et céramiques, formant le paysage archéologique des premiers habitants d'Haïti. Vers 3000 av. J.-C. jusqu'à environ 600 ap. J.-C., il semblerait que cette région ait connu une importante dynamique spatiale. Cette dernière a pu être observée à partir d'un taux de pourcentage de 18 % des établissements archaïques de l'ensemble des sites archéologiques recensés dans la zone de pilote. L'importance de cette évidence doit être surtout appréhendée au travers d'un cadre global de peuplements amérindiens, où les sites céramiques sont généralement dominants, grâce aux dynamiques de peuplement qui ont structuré la période allant de 600 ap. J.-C. à 1492.

La nature des établissements relatifs aux sites archaïques est attribuée à des camps (Koski-Karell 2002 ; Rouse 1992). Par contre, c'est une vision traditionnelle des pratiques économiques qui considèrent ces groupes sociaux comme des non-agriculteurs, vivant particulièrement dans des camps de divers types d'extension (Koski-Karell 2002 : 89). Cette façon d'appréhender les dynamiques de peuplements amène à prétendre que les habitants de cette période n'ont pas connu l'agriculture et la poterie. C'est un modèle qui préconise, dans ce cas, les stratégies économiques marines et terrestres, aux dépens de la domestication des plantes agricoles. Dans cette étude, il est considéré que les sites sont plutôt des sites d'habitat, passagers ou occupés sur un long terme. Au sein du pourcentage des sites archaïques recensés, seulement 19,35 % sont insérés à moins d'un kilomètre des côtes, tandis que les sites archéologiques occupés à plus d'un kilomètre des côtes (79,65 %) révèlent leur forte prédominance. Du point de vue sectoriel, ces sites se concentrent en plus grande quantité dans les secteurs polarisateurs de Savane-Carrée et de Meillac. L'extension maximale occupée par ces sites correspond à 5000 m^2 est attribuée aux sites 299-2-18 et 299-2-30 situés à environ 800 m de distance. En général, la superficie d'occupation des sites archaïques dans la région est relativement de petite taille ; on ne compte que 22 % à avoir dépassé une superficie de 1000 m^2 (Tableau 6). Aucun d'entre eux, développés directement sur les côtes, n'a atteint cette extension. En matière d'extension totale d'occupation spatiale, les sites archaïques auraient été installés seulement sur un espace entre 30 000 m^2 et 50 000 m^2, dans la région durant leur dynamique de peuplement.

Les schémas d'implantation peuvent prendre plusieurs formes suivant le secteur. Cela sous-tend que les côtes n'avaient pas été utilisées que pour des activités passagères. Ils représentaient des implantations plus longues, mais cela demandait aux

Sites	0-1.000 m^2	1.001-3.000 m^2	3001-5000 m^2
- 1 km des côtes	6	0	0
+ 1 km des côtes	16	6	3

Tableau 6 : répartition de tous les sites archaïques suivant leur extension et leur position d'établissement en m^2.

groupes d'autres intérêts plus particuliers, comme les activités agricoles sur des secteurs fertiles éloignés des côtes.

Ainsi, les sites côtiers tels que 297-1-7, 297-1-2 et S-274 pourraient répondre au statut de sites d'habitat, malgré leur extension individuelle peu étendue. Toutefois, il est difficile, en dehors des données stratigraphiques, d'apporter des éclaircissements en profondeur sur ces établissements côtiers ayant connu de profondes dégradations au cours du temps. L'occupation de l'espace des sites archaïques peut traduire des choix préférentiels pour des secteurs distancés de plus d'un kilomètre des côtes. Ces secteurs sont généralement plus propices à des activités agricoles et à des ressources terrestres. Le fait de s'y établir peut aussi expliquer ces choix sélectifs relatifs à des secteurs beaucoup plus proches de certaines caractéristiques écologiques.

Les plus larges sites du secteur de Savane-Carré se sont développés sur des élévations pouvant leur donner un statut dominant, lequel est garanti par des positions relativement stratégiques. Le site de Gillote I, le plus grand dans le secteur de Meillac, ne répond pourtant pas à ce statut, vu que d'autres sites se sont érigés dans des positions plus élevées que celui-ci. Dans ce cas, le fait de s'installer sur des hauteurs un peu plus élevées n'est pas limité aux établissements les plus importants.

Sur le plan du contexte micro-régional, les établissements archaïques se sont développés par rapport à des variables environnementales proches, qui permettent aux habitants d'avoir accès à des ressources économiques marines et terrestres plus rapidement. Leur position démontre qu'ils se structurent sur une distance proche du littoral, se situant à environ 5 km. On ne peut que constater une installation dans deux principaux endroits. Dans l'ensemble, ce sont des sites regroupés sur les mêmes secteurs, lesquels avaient été abandonnés et avaient été réinvestis sur un laps de temps assez long. Cette dynamique de peuplement s'est faite sur une échelle temporelle de plus de trois millénaires ; elle a évolué autour des activités d'échanges ou des déplacements à de longues distances pour se procurer certaines matières premières lithiques.

7.3. L'intensification des dynamiques

Les évidences archéologiques, issues de l'intensification des établissements céramiques, démontrent que la période allant de 600 ap. J.-C. à l'invasion coloniale a généré de profondes mutations dans le paysage au niveau des dynamiques des occupations spatiales. On constate une exploitation à grande échelle des ressources économiques, et l'intensification de production de nouvelles formes de cultures matérielles : celles-ci sont les signes de marqueurs socio-économiques et culturels de ces habitants. Les interactions entre les habitants et le milieu naturel ont créé une forme de paysage culturel complexe, grâce à la répartition d'une importante quantité d'établissements développés dans des espaces micro-insulaires, sur les côtes, et l'intérieur des terres. Du point de vue archéologique, la caractérisation culturelle procède de l'identification de la culture matérielle céramique, témoignant principalement de trois catégories de sites : ostionoïde, meillacoïde et chicoïde.

Les données archéologiques démontrent que les sites ostionoïdes sont caractérisés principalement par des implantations insulaires au sein de la baie de Fort-Liberté (Koski-Karell 2002 ; Moore et Tremmel 1997). C'est un attribut propre à ces groupes culturels qui privilégiaient des espaces micro-insulaires, pourtant ces derniers sont mar-

qués par l'absence d'eau douce, mais ils étaient quand même propices, dans des cas particuliers, à la culture de certaines plantes[61]. L'extension de ces installations insulaires est comprise entre 1 700 m² et 5 000 m². Le *Macady style* (Rainey 1941 ; Rouse 1941) a été identifié comme le développement caractéristique des cultures ostionoïdes (Rouse 1992). Le site de Macady se reconnaît pourtant par son implantation non insulaire, suscitant une interrogation dans ce cas sur la trajectoire initiale des premières installations des groupes ostionoïdes dans la région de Fort-Liberté. Les évidences de ce type de céramiques ont été aussi mises au jour en association avec d'autres assemblages céramiques dans le nord d'Haïti. Cependant, les îlets de Fort-Liberté, témoignent d'une occupation typiquement ostionoïde. En addition, d'autres îlets ont démontré la persistance de ce modèle d'établissement des groupes ostionoïdes dans le nord d'Haïti (Keegan 2001 ; Koski-Karell 2002). Cela permet d'émettre l'idée qu'ils auraient eu un intérêt particulier et stratégique, conditionné par des facteurs sociaux, pour les petits espaces insulaires.

Les résultats archéologiques ont démontré que la présence des établissements ostionoïdes s'étendait sur un terroir restreint. La maigre quantité de sites a permis de déterminer une dynamique d'établissement très faible comparativement aux autres sites céramiques développés au sein de la région de Fort-Liberté. Ces derniers représentent, en effet 82 % de l'ensemble des établissements caractérisés principalement par la présence des céramiques meillacoïdes et chicoïdes.

On a vu que les sites meillacoïdes dominent ces établissements, soit 44 % de l'ensemble de tous les sites mis au jour. Ils sont nombreux à être situés beaucoup plus sur les côtes que les sites chicoïdes. Ce choix préférentiel a aussi été observé par Ulloa Hung dans la région de Puerto Plata (Ulloa Hung 2014). Les sites ayant à la fois les deux affiliations culturelles sont rarement observés sur les surfaces. Toutefois, on retrouve souvent des tessons ostionoïdes dans des assemblages meillacoïdes (Koski-Karell 2002). Ce phénomène de deux ou plus affiliations céramiques apparaît dans d'autres assemblages en Haïti, ainsi qu'au nord de la République Dominicaine (Herrera Malatesta 2018 ; Hofman *et al.* 2018 ; Koski-Karell 2002 ; Moore et Rouse 1941, 1984 ; Ulloa Hung 2014). Le pourcentage de sites ayant l'association de ces deux styles pourrait être majoré dans le cadre des recherches plus pertinentes consistant à dresser des questionnements sur les données stratigraphiques, car les prospections ne fournissent pas, systématiquement, toutes les informations nécessaires relatives aux différents types de culture matérielle sur un site. C'est à travers les relevés stratigraphiques que Rouse (1941) a pu observer l'association des tessons meillacoïdes et *Red sherds colores*, mais ces derniers ont été interprétés comme des productions d'échanges issues de la République Dominicaine (Rouse 1941). Les établissements meillacoïdes (Fig. 55) et chicoïdes (Fig. 56), par ailleurs, révèlent en quelque sorte des modèles qui sont, à la fois similaires et différents dans la région, car tous deux sont signalés le plus souvent dans les mêmes secteurs.

En matière d'extension des sites, on assiste à des surfaces allant de moins de 1 hectare à 14,1 hectares. Herrera Malatesta, regroupe en trois catégories les sites d'habitation de la région nord de l'île, comprenant Puerto Plata, Montecristi et Fort-Liberté, « petites habitations < 1 hectare, moyennes < entre 1 et 3 hectares, et grandes habita-

61 Le site île Bayau et îlet a Cabrit.

tion > 3 hectares de terres (Herrera Malatesta 2018 : 164) ». Koski-Karell a catégorisé les sites céramiques comme des villages et ceux archaïques comme des camps. Cette classification découle des approches initiales sur les modèles de peuplements amérindiens dans les Caraïbes, qui assimilent les modes de vie des habitants avant l'arrivée

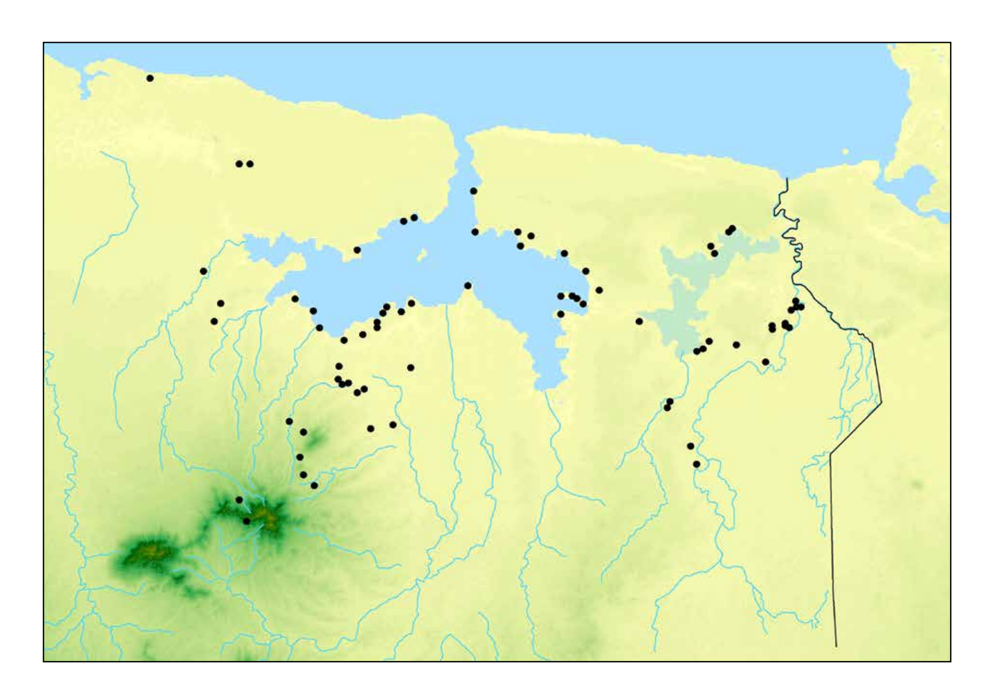


Figure 55 : distribution spatiale des sites meillacoïdes la région d'étude (Jean 2019).

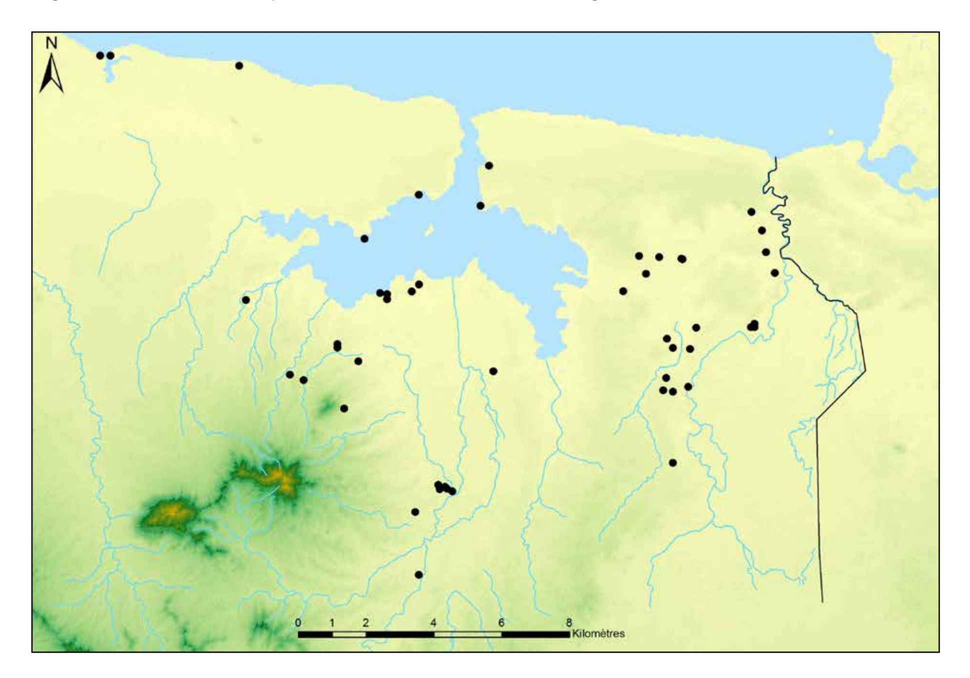


Figure 56 : distribution spatiale des sites chicoïdes dans la région d'étude (Jean 2019).

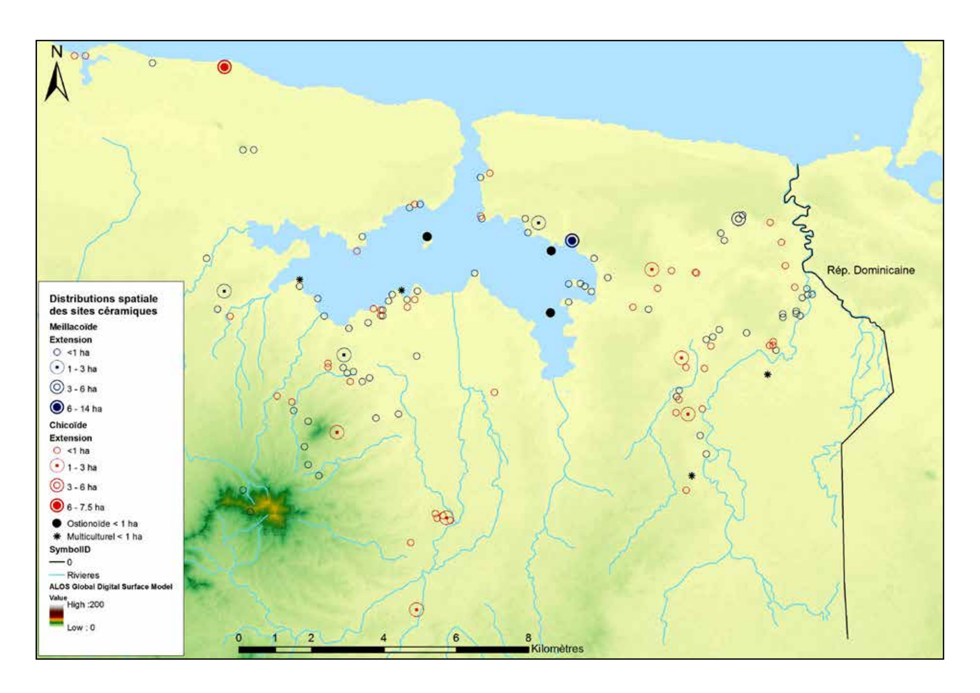


Figure 57 : les sites archéologiques céramiques dans la zone de pilote et leur extension la région d'étude (Jean 2019).

des Saladoïdes à des organisations sociales nomades, vivant dans des camps. Cette idée place pourtant les sites céramiques comme des villages pouvant prendre différentes dimensions suivant leur extension (Koski-Karell 2002 : 108). Dans un contexte plus pertinent, il est important de s'interroger sur la nature d'un village. Faut-il seulement se référer à la distribution spatiale des objets sur une surface déterminée, pour catégoriser cet établissement comme un village, ou ce dernier peut-il être un groupement d'établissements situés dans un même secteur ? Dans ce cas, si les sites sont agrégés, séparés à quelques mètres de distance les uns des autres et s'ils sont habités aux mêmes moments, ils peuvent illustrer l'idée d'un village. Un site dispersé ou bien éloigné des autres établissements peut être aussi considéré comme un village. Le village dans ce cas, peut être un groupement de sites, lui-même est constitué de plusieurs établissements. De plus, l'appellation de *camp* pose encore un autre problème – sans avoir des stratigraphies associées à la présence et à l'absence de certains objets – car il est difficile de définir ceux qui sont des camps et ceux qui ne le sont pas. En plus, l'appellation « camp » a été grandement attribuée à des groupes n'ayant soi-disant pas pratiqué l'agriculture.

En se focalisant sur l'extension individuelle des établissements, celle-ci n'est, pour la grande majorité des établissements, que de moins d'un hectare de terre. On trouve des établissements se situant entre 1 et 3 hectares de superficie, et ceux qui dépassent 3 hectares (Fig. 57). De manière détaillée, on ne trouve que cinq sites meillacoïdes dépassant un hectare. Ainsi, le site meillacoïde le plus étendu a été signalé par Clark Moore qui l'a évalué à 3 000 m^2 (Moore et Tremmel 1997). Cependant, la réévaluation complète du site a été faite suivant la distribution des matériels archéologiques et des dépôts de coquillages sur environ 14,1 hectares. On assiste à une grande distribution des sites meillacoïdes (n = 17) compris entre 1 000 et 9 500 m^2, bien que ceux qui sont

en dessous de 1 000 m^2 soient prédominants. Si le plus grand site de la région d'étude témoigne d'une installation des groupes meillacoïdes (Fig. 57), il faut pourtant tenir compte que sept sites chicoïdes dépassant plus d'un hectare se sont insérés dans la zone d'étude. Ce nombre domine l'ensemble des établissements chicoïdes dans lequel figurent 11 sites de moins de 1 000 m^2 et 13 sites compris entre 1 000 m^2 et 10 000 m^2 (1 ha) ont été dénombrés (Fig. 57).

En ce qui concerne le placement des sites suivant leur grandeur, on remarque que les plus étendus sont positionnés à quelques mètres de la côte[62]. Il s'agit des deux plus grands, le site 297-1-6 affilié culturellement au groupe chicoïde s'étendant sur 7.5 hectares et le site 299-1-9, meillacoïde, mesurant 14,1 hectares (Fig. 57). Le troisième plus grand dans la zone d'étude est aussi affilié au groupe meillacoïde, lequel est développé à environ 4 km du 299-1-9. L'implantation des grands sites peut témoigner d'un rôle polarisateur au sein d'un groupe d'établissements. Par ailleurs, ceux qui sont affiliés aux mêmes groupes culturels semblent avoir constitué des établissements agrégés reflétant un mode d'organisation sociale du paysage. C'est en cela qu'une lecture critique des modèles d'établissements peut apporter de nouveaux regards sur la formation du paysage, au-delà de la faible quantité de sites ne dépassant pas 1 hectare. Ce paysage est caractérisé par une importante quantité de sites mesurant moins de 1 hectare qui dans la plupart des cas, sont implantés à courte distance l'un de l'autre. Cela démontre l'existence d'établissements groupés. Dans le cas où ils se seraient installés durant la même période, ils auraient évidemment formé des villages et auraient donc évolué autour des démographies sociales en rapport aux nombres d'établissements. Koski-Karell (2002) évoque le statut groupé pour les sites chicoïdes. Ulloa Hung a aussi fait ce constat dans la région de Puerto Plata (2014), tandis que la région de Montechristi montre des dissemblances (Herrera Malatesta 2018). Cependant, l'agglomération des sites est compatible aux deux affiliations meillacoïde et chicoïde, car les nouvelles données collectées dans la zone pilote démontrent que cette tendance est récurrente pour les deux catégories de sites. On peut aussi distinguer des agglomérations de sites qui sont caractérisées à la fois par des établissements meillacoïdes et chicoïdes. Ce tableau reflèterait, d'une part, un modèle de cohabitation sociale sectorielle et, d'autre part des réinvestissements des endroits habités par les groupes précédents. Les sites isolés, établis sur de larges étendues sont rares dans la zone pilote, mis à part un établissement chicoïde situé sur les côtes. Donc, dans une certaine mesure, la caractérisation d'un modèle d'établissement dans la zone d'étude doit s'appuyer, non seulement sur les sites individuels qui sont isolés, mais également sur les groupements des sites pouvant déterminer la surface générale des implantations. On peut remarquer que les sites meillacoïdes occupent plus les côtes que ceux chicoïdes, mais il faut aussi prendre en compte que ces derniers sont en faible quantité par rapport aux premiers abordés dans la zone d'étude.

62 Le remodelage intensif du village actuel de Meillac, qui a commencé pendant la période coloniale peut limiter notre compréhension sur son extension générale d'occupation. Les recentes prospections revelent un ensemble de dépôts d'artéfacts insérés dans plusieurs parties du village actuel, interprétés comme site. Cependant, ces ensembles évidences matérielles pouvaient constituer le village amérindien développés dans ce secteur.

Les implantations des sites céramiques présentent des similitudes et des différences, sauf que les sites ostionoïdes[63] démontrent une préférence pour les îlets d'après les données disponibles. Les deux autres tendances sont installées dans les zones fournissant de nombreuses richesses en ressources économiques, mais cette propension n'est pas liée à une affiliation culturelle donnée. Si dans la zone d'étude, les sites chicoïdes ont tendance à être éloignés plus de la mer, il faut noter que ce n'est pas un motif général d'installation d'établissements, puisqu'on retrouve la présence des deux genres dans des endroits très reculés des côtes d'Haïti (Moore et Tremmel 1997).

Ce tableau micro-régional nous informe sur la manière dont les groupes amérindiens ont créé le territoire, largement dominé par deux affiliations culturelles. Cette dynamique d'occupation du sol suppose des négociations sociales de l'espace suivant des engagements intercommunautaires, des rapports entre les villages dans l'exploitation des ressources environnementales. Les stratégies d'établissement dans l'espace géographique peuvent être donc appréhendées dans la mise en place des réseaux complexes d'échanges et de négociations des secteurs d'habitations, constituant les dynamiques paysagères qui sont fortement marquées par des facteurs économiques, symboliques et sociaux. Les activités sociales produites dans cette micro-région font partie intégrante de l'identité des habitants, mais cet espace physique qu'ils ont façonné a aussi influencé leurs interactions communautaires. Elles peuvent aussi générer des conflits dans les processus de négociation de l'espace.

Certains secteurs comme les environs du Lagon aux bœufs incluant les rivières Lamatrie et Massacre témoignent d'un potentiel économique qui facilite l'accès dans la durée à des ressources de subsistance. Cependant, les sites ainsi alignés sur les côtes orientales de la baie comme celui de 299-1-9, étaient distants à environ moins 3 km des eaux douces et se développaient au sein des milieux secs définis en plus par des végétations faibles. Il faut aussi préciser que les changements du paysage environnemental, comme les érosions marines, telles qu'elles sont signalées par Loïc Ménanteau et Vanney (1997), peuvent impacter notre compréhension sur des secteurs côtiers établis par des Amérindiens. Nous l'avons vu (chap. 5) surtout au niveau des établissements situés dans les secteurs de Garde Salines, où certains sites peuvent alimenter des doutes au niveau de leur extension originelle.

Se basant sur une plus grande échelle spatiale, les installations de la zone de Fort-Liberté sont amplifiées par le voisinage d'importants réseaux de sites répartis dans le nord de l'île. En matière d'occupation individuelle, comme nous l'avons vu plus haut, l'installation la plus étendue est attribuée à un site meillacoïde. Cet état de fait est aussi associé aux sites qui sont multi composants, signalés pour la région de Montecristi et de Puerto Plata (Herrera Malatesta 2018 : 241). Mais, de manière générale, les établissements meillacoïdes répartis dans le nord d'Haïti sont de petite taille comparativement aux sites chicoïdes (Koski-Karell 2002). Cette carte (Fig. 58) présente les données régionales des répartitions spatiales des sites insérés sur les côtes d'Haïti. On peut remarquer que les groupes meillacoïdes se révèlent plus nombreux que ceux chicoïdes (Moore et Tremmel 1997). L'agglomération des sites se maintient, et on peut observer aussi dans ce paysage culturel, que l'effectif de ceux qui dépassent un hectare de terre

63 Si on tient compte des tessons à parois rouges signalés par Rouse (1939, 1941, 1992), les installations ostionoïdes peuvent révéler des stratégies similaires à celles meillacoïdes et chicoïdes.

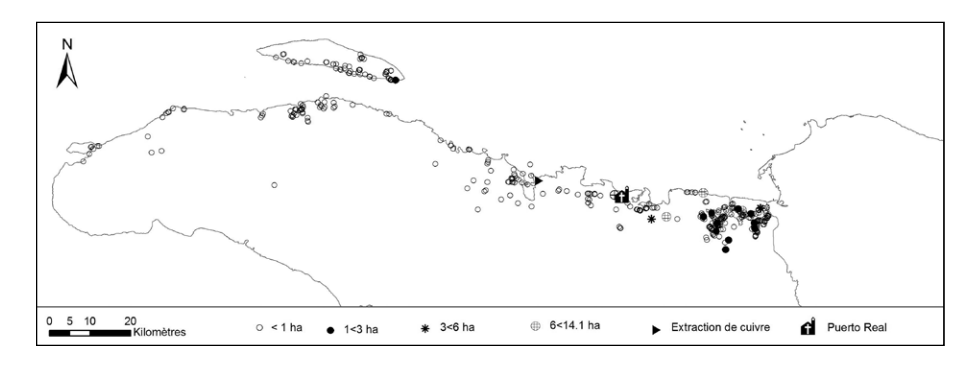


Figure 58 : carte archéologique de la répartition régionale des sites amérindiens (Jean 2019).

est important, mais la région de Fort-Liberté occupe la majeure partie de la répartition des grands sites exposés dans des espaces côtiers du nord d'Haïti (Fig. 58).

Les données archéologiques démontrent que l'histoire humaine se déroule dans la région durant des millénaires avant l'invasion coloniale. Elles permettent de retracer et de rétablir en partie ce passé complexe, tout au long duquel évoluent les différents groupes sociaux à travers le temps. Bien avant les Européens, les Amérindiens avaient développé des relations complexes avec l'environnement, avec l'espace naturel pour créer un paysage culturel dans lequel se manifestaient des rapports symboliques, économiques et politiques. Le territoire amérindien est né dans ce contexte-là et a pris forme suivant les modèles d'actions exercés dans l'espace et les perceptions des communautés sur le milieu naturel. En effet, les établissements amérindiens développés dans cette région correspondent à des dynamiques socio-culturelles au sein des communautés dans l'appropriation de l'environnement et ses composantes pour créer un espace social scellé par différentes empreintes des groupes culturels. Les modèles d'établissements peuvent être appréhendés au prisme des choix préférentiels ou de contraintes suivant les communautés, amenant à des interactions entre elles et à des interactions avec certaines variables écologiques. Ces dynamiques-là, qui ont conduit au façonnage du paysage, sont liées à des occupations continues, embrassant des activités humaines plus ou moins restreintes à et des exploitations de l'espace plus importantes, jusqu'à l'invasion coloniale de 1492.

Les sites archéologiques relatifs aux traditions potières justifient une complexité sociale, qui s'exprime dans la répartition spatiale des attributions socioculturelles. Cette expression s'explique dans les modes d'appropriation de l'espace où l'on assiste à des sites particulièrement meillacoïdes et chicoïdes, tous deux sont parfois situés à de courtes distances les uns aux autres, sont formés par des groupements, et ils ont obéi aux mêmes contraintes topographiques et environnementales. Dans certains secteurs, ce sont des groupements qui se manifestent par une seule affiliation culturelle, comme il a pu être constaté à Meillac et aux côtes orientales de la baie. La distribution et l'utilisation des styles de céramiques dans la région peuvent être liées à des choix selon les groupes installés, mais pas forcément liées des circonstances chronologiques.

Il est difficile d'apporter des explications spécifiques relatives aux déplacements et aux abandons des endroits habités. Bien évidemment, un ensemble de dates radiocarbones peut révéler, au sens plus profond, les différentes courbes que les dynamiques d'établissement ont prises dans la région. L'établissement des groupes ostionoïdes ne

représente pas une occupation très étendue dans la zone d'étude. On se demande dans ce cas, si le comportement relatif à l'appropriation de l'espace micro-insulaire répond à des facteurs économiques ou bien explicitement aux facteurs sociaux qui sont liés à un moment particulier dans l'histoire du peuplement de la région. Il est supposé qu'ils ne sont pas forcément poussés par d'autres groupes, mais un scénario alternatif peut suggérer une sorte d'intégration ou un entremêlement dans lequel les traditions céramiques ostionoïdes finissent par diminuer au fil du temps.

S'appuyant sur un constat micro-régional, la baie de Fort-Liberté semble représenter l'axe d'un développement culturel autour de laquelle se jouent les dynamiques d'occupations spatiales de manière continue et intensive pendant la période amérindienne. Elle n'a pas été seulement un espace physique permettant l'implantation des groupes sociaux et les déplacements à courte et longue distances, un espace économique pour s'approvisionner en des ressources marines, mais aussi un espace social qui a donné sens aux interactions intercommunautaires via des organisations sociales. Les importantes quantités d'établissements amérindiens caractérisés par des groupements de sites, des sites de large extension sur les côtes et à l'intérieur des terres, constituent des éléments déterminants dans la signification de ce système d'organisation sociale.

Les objets lithiques collectés durant les prospections suggèrent qu'il pourrait y avoir des trajectoires sociales suivant des réseaux d'échanges au sein des communautés proches ou lointaines. Ces réseaux semblent avoir été établis sur des millénaires. Certaines matières premières lithiques ne peuvent provenir que de régions lointaines témoignant de provenances certainement à longues distances, car les sources de silex sont situées dans les localités éloignées à Fort-Liberté. C'est en cela que l'idée de déplacements des matériels finis ou de matière première est corroborée ; ces déplacements attestent de trajectoires qu'il faut appréhender dans des dimensions relatives aux négociations ou échanges (Breukel 2019).

La région de Fort-Liberté semble ne pas produire de frontières chronologiques importantes au niveau des dynamiques de peuplement des groupes sociaux meillacoïdes et chicoïdes. Au contraire, elle facilite la compréhension sur de possibles cohabitations de ces traditions potières durant les premiers moments de la période coloniale espagnole. Il est souvent avancé que les groupes de traditions potières chicoïdes représentaient les principaux acteurs ayant subi l'invasion coloniale de 1492 (Deagan 1987 ; Rouse 1992). Cependant, les dynamiques spatiales d'occupation du paysage laissent envisager un dessein plus complexe, qui retrace aussi grandement les marqueurs des groupes meillacoïdes. D'ailleurs, des dates radiocarbones confirment des établissements meillacoïdes allant jusqu'après la période coloniale (Koski-Karell 2002). Bien qu'il y ait peu de dates disponibles pour la région du nord d'Haïti, le peu d'informations existantes permettent quand même d'ouvrir la voie à des reconsidérations et d'esquiver la vision linéaire suivant laquelle les groupes meillacoïdes ont été poussés par les chicoïdes.

Les dynamiques sociales du paysage formaient un tissu dans lequel évoluait la pluralité de petits et de grands établissements dispersés et regroupés, relatifs à ces deux affiliations culturelles. Le statut d'organisation sociale complexe n'appartient pas à une affiliation culturelle, mais elle réside dans les différentes stratégies mises en places par les Amérindiens pour créer un espace social. Celui-ci est conditionné par des activités de la vie quotidienne et a pris forme dans la manière dont ils ont manipulé l'environnement, fabriqué, utilisé et négocié les cultures matérielles (voir Herrera Malatesta 2018).

Ces dernières peuvent aider à comprendre les fonctions spécifiques que peut prendre un objet et les relations sociales qu'il peut véhiculer.

L'objet de valeur spirituelle, l'amulette, retrouvée sur le site Despadel, laisse croire que certains objets de telles fonctions auraient pu faire partie intégrante d'autres sites. Cependant, les prospections archéologiques ne fournissent pas toutes les informations nécessaires sur l'usage et la présence de certains objets. Un ensemble d'*adornos* et de haches a été mis au jour dans plusieurs sites, mais les fouilles approfondies peuvent révéler des informations complémentaires sur la production, la détention et la circulation de divers objets dans la région. Les activités exercées par les Amérindiens offrent la possibilité, à travers une échelle temporelle étendue, d'envisager les larges secteurs qui ont été occupés, contrairement à l'implantation coloniale espagnole qui s'activait sur des localités réduites[64].

En résumé, les dynamiques d'occupation spatiale dans la région de notre étude permettent d'appréhender un paysage complexe où les milieux secs, semi-humides, les côtes, et l'intérieur des terres abritaient une forte présence amérindienne, durant une longue période. L'occupation à grande échelle pendant la période céramique est forcément une circonstance qui explique une forme de rapport plus dynamique aux paysages. Les activités quotidiennes prennent des formes diverses au sein des dispositions des établissements qui sont généralement situés à proximité, traduisant des petits déplacements ou des occupations plus permanentes. Les interactions qui se développaient avec les milieux naturels, caractérisés par la biodiversité, la topographie et les variables environnementales définissent le soubassement du paysage culturel de cette micro-région. Les traces archéologiques expliquent diverses actions entreprises avant l'arrivée des Européens, suivant des installations passagères et permanentes. Dans les sites d'habitations, des secteurs d'échanges économiques construisent l'essence du paysage culturel, plus tard remodelé pendant la colonisation espagnole.

7.4.Transformation coloniale du paysage amérindien

7.4.1. La colonisation espagnole : de la toponymisation à l'installation concrète

Pour comprendre les dynamiques d'établissements espagnols dans le nord d'Haïti, il est important de prendre en compte trois moments clés. D'abord, un moment relativement éphémère, qui a contribué à alimenter les premières perceptions européennes du paysage culturel. En effet, le premier établissement à La Navidad peut être considéré comme le résultat de l'invasion coloniale qui a eu la première perception du paysage culturel amérindien. Il a fallu 20 jours à Christophe Colomb pour parcourir les côtes du nord-ouest d'Haïti avant de s'installer à sur les côtes de Limonade. Ces jours passés constituent, en effet, les premiers soubassements de la colonisation marquant la trans-

64 Ces localités restreintes sont mises en valeur par des activités de la vie urbaine et rurale. Elles sont révélées dans les recherches archéologiques et historiques. Cependant, la propriété coloniale va au-delà d'une simple référence spatiale liée à des activités coloniales. Elle concerne généralement tous les espaces appropriés et réclamés par les colonisateurs, même si certains secteurs au sein du territoire colonial ne sont pas aménagés à des activités permanentes ou passagères.

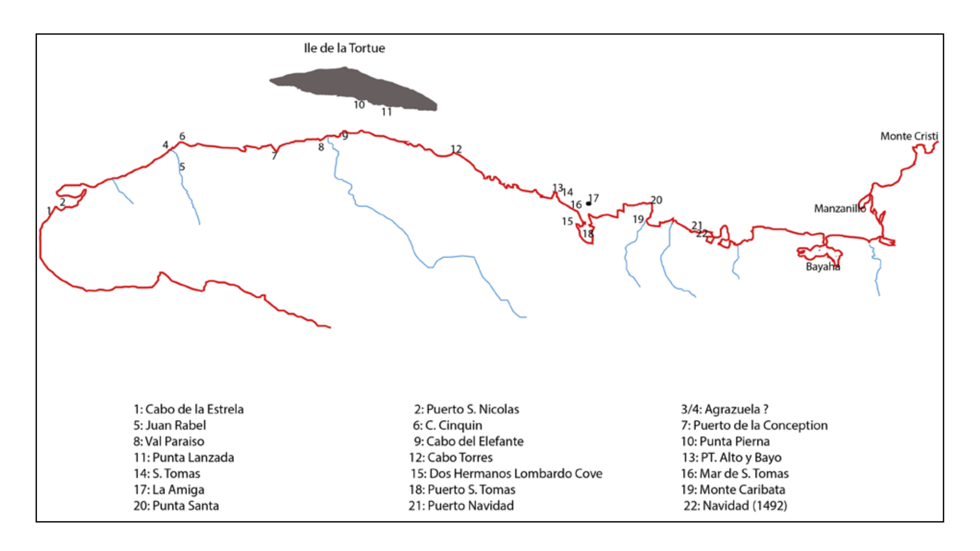


Figure 59 : carte de toponymisation du territoire en 1492 (Jean 2019, d'après Morisson 1940 ; Dunn et Kelly 1989).

formation du paysage culturel. L'établissement de la Navidad correspond donc aux résultats de cette invasion coloniale du territoire amérindien.

En s'appuyant sur les récits de voyage de Christophe Colomb en 1492-1493, Samuel Morisson a essayé de reconstruire les premières routes coloniales maritimes vers La Navidad, en démontrant avec détails les différents points d'arrêt effectués avant l'installation dans le secteur de Limonade (Morisson 1940 ; Dunn et Kelly 1989). Sur cette carte (Fig. 59), figure une tentative de reconstruction des stratégies initiales mises en place par les Espagnols sur le territoire amérindien. La région de la Baie des moustiques et des Trois rivières témoigne des premières interactions entre les Européens et les Amérindiens en Haïti (Morisson 1940). Il est décrit des villages amérindiens dans cette région contenant des milliers de maisons associées à de belles vallées, de beaux paysages dans lesquels vivaient de nombreux Amérindiens (Dunn et Kelly 1989).

Dès son arrivée dans la Caraïbe, Christophe Colomb considéra les terroirs amérindiens comme des propriétés privées du royaume castillan en engageant le processus de toponymisation des lieux. En général, cet aspect concerne l'annexion coloniale des territoires, en vue de les indexer comme propriété coloniale. À leur arrivée, les colons ont eu cette façon d'appréhender le paysage social et environnemental, car ils trouvaientt légitime l'appropriation de l'espace – lequel est scellé par de nouvelles appellations issues du répertoire colonial espagnol. Durant le premier mouillage espagnol entre le 6 et le 25 décembre 1492, plus d'une dizaine de toponymes ont été créés en vingt jours dans le nord d'Haïti par Christophe Colomb (Fig. 59). Ce sont des appellations données à des localités, des rivières, des baies, des îles et des pics, marquées par le sceau du christianisme (Fig. 59). Dans cet état de fait, Martin Lienhard rappelle que « la puissance européenne a été gravée (et pas seulement métaphoriquement !) sur le paysage par la christianisation de la toponymie indigène […] représentant le double pouvoir politico-religieux » des colonisateurs (Lienhard 1992 : 80). Une manière de considérer la transformation comme un processus qui prend ses racines dans la première route coloniale où la mer, les littoraux, ainsi que l'intérieur des terres représentaient l'espace

social (habité) qui a permis aux Européens de se faire une idée du paysage et des populations originelles. Les littoraux du nord d'Haïti, sur lesquels vivaient des milliers d'amérindiens, n'ont pas été seulement des lieux de mouillage pour les Espagnols ; ils peuvent aussi être considérés comme des espaces dans lesquels se manifestait la violence coloniale liée à la suppression des significations du paysage amérindien.

Pour les Espagnols, le fait de rebaptiser les territoires amérindiens reflète une force socialement dominante constituant un projet colonial[65] bien défini qui allait prendre forme plus largement lors du deuxième voyage. Les appellations des lieux, comme signe d'appropriation de l'espace, laissent entrevoir que le projet de voyage a été initialement colonial. Le fait de baptiser les lieux dès les premiers jours a une portée symbolique et politique avec une forte connotation culturelle et sociale ; le but est de fixer les nouveaux territoires coloniaux, en effaçant ou en ne reconnaissant pas les noms des habitants originels. Dans la perspective européenne, c'est donc une terre nouvelle qu'il faut baptiser avec des noms dérivés des registres européens. Cette action maintient l'idée de considérer les territoires autochtones comme des espaces vides, qu'il faut rendre familiers aux Européens, en les transformant en objet de connaissance (Carter 1987). C'est en cela que le processus d'effacement des noms de lieux témoigne d'une volonté très stratégique pour démontrer la présence dominante des colonisateurs, mais aussi pour renforcer leur autorité coloniale sur les territoires colonisés. C'est un acte autocratique qui accompagne la prise de possession des espaces nouveaux durant tout le processus de colonisation.

Les premières phases de cette colonisation peuvent être vues au travers des chroniques et des cartes et sont considérées comme des « déclarations d'appropriationterritoriale, de reproduction culturelle ou comme des dispositifs permettant deréduire au silence » une présence amérindienne (Harley 1992 : 552). Les premières appellations coloniales des lieux jouent un rôle crucial dans le processus de mainmise sur des territoires sur le long terme. De plus, elles obligent les colons à circonscrire sur le plan spatial les groupes amérindiens façonnant le paysage culturel le long des côtes. Cette mainmise symbolique sur le territoire était organisée durant la légitimation de la première route coloniale de l'île et était renforcée par la construction du fort de La Navidad avec les débris de la Santa Maria, comme réalité matérielle du pouvoir colonial.

L'abandon de La Navidad en 1493 lors du deuxième voyage des colons espagnols peut être considéré comme le résultat du conflit social, et des rapports de pouvoir entre le Nouveau et l'Ancien Monde pour le contrôle du paysage. Si la fondation de « La Isabella » en 1494 résulta de ce conflit, la région aurait été pourtant longtemps envisagée pour y implanter de futurs établissements coloniaux – lesquels allaient se réaliser avec le projet de Nicolas de Ovando. C'est en ce sens que la transformation du paysage prit un essor radical, avec évidemment la fondation de nouvelles villes coloniales sur

65 Les Capititulations de Santa Fe est le document officiel marquant le point de départ de l'expansion européenne dans le monde. Signés par le Roi Ferdinand II d'Aragon et la reine Isabelle 1ère de Castille en faveur de Christophe Colomb le 17 avril 1492, après la prise de la Grenade, ces traités sont la preuve qui justifie l'établissement colonial de l'Amérique. Commandé par l'Assemblée des monarques catholiques, ce document a donné plein pourvoir à Christophe Colomb entant que vice-roi et gouverneur général « dans toutes lesdites terres fermes et îles qui découvrirait et gagnerait dans lesdites mers[…] » (voir Grunberg et Montemayor 2014: 11).

toute l'île. Cette stratégie de peuplement colonial entraîna des moments conflictuels, des relations de pouvoirs des renforcements d'outils idéologico-dominants, pour asservir et assujettir les habitants originels ainsi que pour affermir l'exploitation des milieux naturels par l'intégration des africains mis en esclavage.

Le deuxième moment concerne la fondation de la ville de Puerto Real. Cet établissement situé à la proximité des villages amérindiens est un témoin crucial dans le processus de transformation coloniale du paysage à grande échelle. Les milliers d'Amérindiens vus et observés dans les villages lors du premier voyage faisaient partie de la vie urbaine et les activités minières et agricoles de la région. Les colonisateurs ont recouru à deux modèles d'implantations : côtiers et intérieurs – guidés essentiellement par une idéologie urbaine (Baud 1991 : 27). Si les côtes nord d'Haïti étaient dominées par la ville de Puerto Real, l'intérieur des terres a subi les empreintes de Lares de Guanaba. Mais, Puerto Real était considérée comme une ville côtière qui permettait la communication entre les autres villes de la bande nord. Et, elle fut maintenue en raison du site d'extraction de cuivre, situé sur les auteurs de Morne Rouge, non loin de Puerto Real. Par ailleurs, il est démontré ethno-historiquement que les activités effectuées hors de l'espace rural concernaient particulièrement les plantations fermières agricoles et bovines. Tout semblait se concentrer dans l'espace urbain (Deagan 1995), et pas dans d'importantes maisons individualisées isolées, détachées du paysage urbain.

Comme nous l'avons bien signalé plus haut, le processus de transformation du paysage colonial espagnol passe par les toponymies des lieux à l'établissement concret des villes. Ces dernières jouèrent un rôle crucial dans les processus d'interactions interculturelles avec l'arrivée des captifs africains, insérés dans la colonie comme esclaves (Deagan 1995 ; Ewen 1991).

Les évidences archéologiques de ce moment colonial se concrétisèrent dans l'identification de l'emplacement de la ville de Puerto Real (Deagan 1995 ; Hodges 1983, 1995). Cette dernière favorisa grandement le processus de remodelage du paysage amérindien qui devait passer par le dépeuplement des villages des habitants originels. Il est important de voir le processus de ce remodelage dans la prise en compte des récits du *Journal de bord* de Colomb, en rapport aux données archéologiques disponibles pour la région (Fig. 58, 59). Cela permet de considérer le territoire amérindien au prisme d'une dynamique d'établissement très dense pendant l'invasion coloniale. Il existe une impressionnante densité de sites archéologiques côtiers répartis dans un cadre régional y compris dans l'île de la Tortue (Fig. 58). Cette distribution regroupe des sites qui peuvent être classés comme des sites d'habitats, des sites d'activités passagères (Koski-Karell 2002 ; Moore et Tremmel 1997) et des regroupements formant des villages.

Si, au cours du premier voyage de Colomb, aucune information n'est mentionnée concernant la région de Fort-Liberté, il est cependant évident que cette région a connu une forte densité de villages durant la période amérindienne. Certains de ceux répartis sur la bande nord, auraient subsisté jusqu'après 1492, sans révéler d'indice colonial vu la relocalisation forcée des populations originelles durant la colonisation (Herrera Malatesta 2018). Par ailleurs, le site d'En Bas Saline, le mieux documenté de

la région, n'a pas non plus livré beaucoup de matériels coloniaux espagnols[66], malgré son occupation sur une longue période (Deagan 1988, 2004). Cela est dû au modèle d'installations centrées sur un paysage urbain, maintenues par de faibles activités agricoles et fermières.

Les vastes plaines situées dans la bande nord ont bien évidemment été destinées à l'agriculture et les fermes à l'élevage pour soutenir l'économie locale de Puerto Real (Deagan 1995). Le site archéologique de Puerto Real correspond à la pleine expansion du système de l'*Encomienda*, c'est pourquoi certains produits utilitaires, rencontrés dans les aires domestiques de ce site reflètent le résultat des interactions de différents groupes ethniques (Deagan 1986, 1990, 1995 ; Ewen 1991 : 103 ; Smith 1995). L'expansion de ce système comme stratégie de contrôle du paysage culturel et environnemental n'a pas été retrouvée dans d'autres types d'établissements archéologiques en Haïti, comme l'ont montré les études consacrées à l'espace colonial non urbain de Chorro de Maita à Cuba (Valcárcel Rojas 2015). L'archéologie de la période coloniale espagnole n'a pas encore expliqué exhaustivement les faits relatifs à des installations coloniales en dehors du paysage urbain en Haïti, hormis la mise au jour du site d'extraction du cuivre au Morne Rouge. Attaché à la ville de Puerto Real (Hodges et Lyon 1995) pendant l'expansion du système de l'*Encomienda*, Morne Rouge ne possède pas assez de documents qui pourraient apporter des éclaircissements sur les rapports interculturels qui se seraient établis entre les premiers captifs africains mis en esclavage, arrivés en Amérique et les Amérindiens travaillant en dehors de la vie urbaine.

La dernière phase d'établissement urbain espagnol, comme troisième moment colonial dans la région, renvoie à une occupation tardive, qui ressemble à une transition avec l'occupation française. Elle correspond à une phase importante dans l'histoire de la colonisation dans la bande nord et elle présume d'une présence espagnole moins dynamique dans le nord avant la reconnaissance de l'occupation par la France de l'Ouest de l'île d'Haïti. C'est une forme d'occupation de l'espace, similaire à Puerto Real, en raison de leur statut urbain bien que ces deux établissements n'aient pas connu le même type d'échelle d'interactions culturelles et de stratégies d'installation dans le paysage. La première installation concerne les premières décennies de la colonisation, où la population amérindienne occupait des places déterminantes dans le paysage social, tandis que le déclin rapide de cette population a constitué la toile de fond de la colonie espagnole pendant la dernière phase de peuplement.

La fondation de la ville de Bayaha provient d'une vision stratégique pour faire face à l'économie agonisante, plombée par la contrebande. C'est un modèle d'établissement urbain caractérisé par son éloignement du littoral vers l'intérieur contrairement à Puerto Real situé à environ 3 km des côtes. Cet éloignement de la mer devrait permettre, en conséquence, de limiter les transactions illégales entre les habitants et les corsaires. Les données archéologiques ont démontré que certains produits européens observés dans les assemblages de Puerto Real n'avaient pas pu rentrer dans cette ville, vu que la contrebande était légèrement contrôlée, même si en général, quelques motifs de la culture matérielle des deux sites coloniaux sont presque les mêmes (Hamilton

66 L'absence des traces coloniales au sein des établissements amérindiens durant la période coloniale explique l'ampleur de l'impact de la relocalisation des populations amérindiennes dans la vie urbaine et dans les mines (Herrera Malatesta 2018).

et Hodges 1995). Occupée de manière éphémère, la région de Bayaha ne fournit pas d'autres empreintes relatives à l'occupation espagnole, sinon des indices de l'emplacement de la ville. Des anciens plans de cartes coloniales français éclairent en effet les secteurs d'activités relatives à l'embarcadère espagnol, et montrent l'emplacement de la pointe du Fort espagnol sur les côtes. La faible évidence archéologique de l'établissement espagnol est expliquée par son modèle d'établissement dans le nord de l'île, qui se révèle marginal comparativement à d'autres grandes villes comme Santo-Domingo.

En général, les fermes d'élevage et les champs cultivés constituaient les activités du paysage rural espagnol, où les axes urbains représentent des réseaux de hiérarchisation. Aucune évidence archéologique concernant les camps de travail temporaires dans les champs ou dans les fermes durant la colonisation n'a été, jusqu'à présent, mise au jour. Malgré les précédentes recherches effectuées, le paysage archéologique des établissements espagnols dans le nord d'Haïti s'est avéré relativement méconnu et nécessite un travail plus approfondi pour comprendre celui manipulé et changé pendant plus d'un siècle d'occupation espagnole.

Les déplacements forcés des populations amérindiennes ont généré un paysage culturel en déclin, résultant des relations sociales conflictuelles dramatiques entre colonisateurs et colonisés/asservis qui ont généré le massacre des millions d'Amérindiens. Ces types de rapports sociaux façonnèrent les dynamiques paysagères par une double dimension de domination et de résistance. Les traces d'établissements de Puerto Real et de Bayaha ont donc hérité des mécanismes de contrôle déployés par les Espagnols pour la création de nouveaux paysages, maintenus par des forces économiques, culturelles et politiques. Celles-ci sont des infrastructures coloniales agencées pour déterminer les territoires espagnols habités par les colons dès la fondation de villes. Et ce sont les mêmes dynamiques de pouvoir qui ont alimenté des résistances multiformes des Africains et des Amérindiens dans ces espaces en situation coloniale, comme les secteurs de la ville de Puerto Real. Ainsi que nous l'avons vu dans le chapitre 6, Puerto Real et Bayaha ont complètement changé le paysage des côtes nord d'Haïti, caractérisé par une importante quantité de traces d'habitations amérindiennes.

Les deux villes espagnoles du nord d'Haïti étaient marginales du point de vue économique et politique ; la première remplissait son rôle stratégique dans les dispositifs d'assujettissement et de mouvement forcé des populations amérindiennes, et la deuxième authentifia le déclin de la première. Si elles sont toutes de nature urbaine, les réalités sociales qui les accompagnent ne sont pas incontestablement les mêmes. Puisque la population amérindienne avait fortement marqué l'ontologie de la première, tandis que Bayaha avait été fondée au moment du déclin démesuré des habitants originels de toute l'île.

Les traces de ces établissements coloniaux dans le nord d'Haïti doivent être comprises dans un cadre global du colonialisme espagnol de l'île. Elles reflètent les stratégies administratives, politiques et économiques pour modeler le paysage colonial. Ce modelage européen dessinait un modèle colonial, minier et agricole, une fois que la prise de possession du territoire avait été largement assurée. Il se perpétuait grâce à la mise en esclavage des populations amérindiennes et africaines, appuyée par la christianisation. Les terres sont donc devenues des propriétés royales régulées par des lois. De surcroît, les activités minières traduisaient une stratégie qui devait assurer le système de l'*Encomienda*, qui ne fut pas un succès à tel point

que son remplacement par l'agriculture et l'élevage, activités sous-représentées, modifia des dynamiques coloniales dans la région. Cependant, la contrebande représentait la base économique des habitants de la bande nord.

La transformation coloniale du paysage constitua une forme radicale et dramatique, à la fois matérielle et conceptuelle, qui conduisit à l'effondrement des valeurs culturelles et économiques de la civilisation des premiers habitants de l'île. Cette transformation se situe dans les dynamiques sociales et politiques entre dominants et dominées, amenant à des épidémies, des conflits guerriers, de l'esclavage, des résistances et du génocide au sein de la population amérindienne. Par conséquent, le dépeuplement espagnol dans la région reste un évènement majeur dans le processus d'établissement français qui allait adopter de nouvelles stratégies pour le transformer en une vaste économie de plantations.

7.5. Le paysage colonial français : vers une réorganisation du paysage colonial

Contrairement au modèle colonial espagnol institué dans la région, le modèle colonial français plonge ses racines dans une dynamique coloniale fondée sur la dualité du paysage urbain et rural. Celle-ci correspond à une stratégie qui s'appuie sur l'administration du système colonial et l'invention des espaces ruraux destinés à des habitations coloniales. C'est une sorte de réorganisation du paysage colonial en y introduisant de nouvelles fonctions et formes d'activités sociales, économiques et politiques. Les données archéologiques montrent que Fort-Dauphin intègre les dynamiques coloniales qui firent fructifier l'économie de la colonie. Cette dernière s'appuya sur une économie de plantation sucrière intégrée, qui consistait non seulement à produire de la canne, mais aussi à la transformer en cristal de sucre (Brunard et Garrigus 2016 : 4). Les évidences archéologiques montrent, en effet, que le paysage a été façonné par différents types d'établissements qui sont déterminés par des vestiges immobiliers, des dispersions et des concentrations de mobiliers archéologiques. Certains de ces derniers situés dans des lieux isolés auraient vraisemblablement relaté le cas des établissements singuliers et sont relatifs à de petites propriétés. Le paysage agricole de Fort-Dauphin s'est construit autour de deux principales productions d'exportation, de même que les vivres alimentaires. Les données historiques révèlent, d'ailleurs, que les plantations d'indigo et de sucre avaient constitué la toile de fond de cette économie d'exportation de la région. Cette économie de plantation était basée dans deux principales zones écologiques : les Frédoches comme zone aride dans laquelle s'érigent quelques indigoteries et les secteurs semi-humides connus pour les plantations sucrières (Moreau de Saint-Méry 1789).

7.5.1. Les zones de plantation

La description parfaite des zones des plantations de la région de Fort-Dauphin provient généralement des écrits de Moreau de Saint-Méry. Elle est associée à de nombreuses cartes, au travers desquelles on peut observer la distribution des plantations, ainsi que les noms de leur propriétaire. Si les informations concernant chaque habitation sont rares et ne sont pas toutes accessibles, on peut pourtant reconstruire l'insertion spatiale de certaines habitations dans le paysage colonial. Chaque habitation nous informe sur la manière dont le territoire colonial a été occupé. Grâce aux

cartes coloniales, on peut tenter de reconstruire la façon dont les bâtiments coloniaux se répartissent dans le paysage colonial.

Deux plans historiques différents de la baie de Fort-Dauphin – (1) « Plan de la baye du fort Dauphin pour servir à faire voir les batteries existantes et celles à faire suivant l'arrêté du Conseil de Guerre » (1780), et le (2) « Plan de la baye du fort Dauphin et des environs relatifs à l'article 1er du projet général de défense » (1780) – ont été géo référencés à partir de données de télédétection par satellite (Worldview 2, DGF). Ils fournissent d'excellentes informations sur l'utilisation de cette région en 1780, peu avant la révolution haïtienne. Le premier a été utilisé principalement pour le transfert et la cartographie des bâtiments, tandis que le deuxième a servi de base pour la cartographie de l'occupation du sol.

En raison de la haute résolution des cartes, le géo-référencement s'est relativement bien déroulé, bien que la partie nord-ouest et certaines parties de la baie n'aient pas été cartographiées de façon aussi précise et que les deux plans soient donc biaisés. Le géo-référencement a également révélé qu'un plan avait été clairement copié sur l'autre, car le contour de la baie révélait les mêmes erreurs, mais plusieurs caractéristiques manquaient dans l'un ou l'autre des plans et ne couvraient pas exactement la même zone, avec des parties plus petites dans la zone frontalière manquante (2). Cela signifie que toutes les caractéristiques cartographiées ne se chevauchent pas exactement. Au niveau des terres acquises, il y a certaines imprécisions, par exemple l'habitation Caillet, située de manière contiguë à l'habitation Cockburne, mentionnée sur la carte 2, n'est pas indiquée sur la carte 1. Il y a aussi certaines irrégularités concernant le nombre de bâtiments en général par habitant. Quand on compare les données issues des deux cartes, on peut toutefois considérer que la marge d'erreur n'est pas aussi grave. Les données statistiques présentées ici proviennent principalement des clichés de la carte 1, et sont complétées par des caractéristiques de la carte 2. Ces données concernent seulement le découpage territorial illustré dans les cartes 1 et 2. Toutefois, un affichage complet de toute la région de Fort-Liberté est représenté dans une autre carte réalisée en 1760 (voir chapitre 6). Mais cette dernière ne donne pas de détails approfondis comme ceux dévoilés dans les cartes qui sont géoréférencées. Cependant, la carte de 1760 montre une dynamique d'occupation sur une plus large échelle territoriale allant de la frontière de la partie espagnole à la Baie de Limbé. Tandis que les cartes 1 et 2 représentent un cadre spatial micro régional, n'étalant pas toutes les caractéristiques environnementales et culturelles de Fort-Dauphin. Ce graphe permet d'avoir une idée sur la question de grandes et de petites habitations coloniales insérées dans ce cadre spatial vers 1780. Les cartographes avaient reproduit le nombre bâtiments par établissement, en les faisant correspondre à des édifices militaires, industriels, des cases d'asservis et des demeures des maitres En s'appuyant sur le nombre de bâtiments par habitation du paysage rural (Fig. 60), on peut déterminer l'ampleur économique des habitations et les dynamiques d'occupation du sol. La plupart d'entre elles contiennent moins de cinq bâtiments. Dans ce cas, il faut noter que des établissements côtiers, comme Grande et Petite Melonnières, n'ont pas été conçus comme de vrais embarcadères ou habitations, mais se sont érigés comme des points de contrôle en temps de guerre (Moreau de Saint-Méry 1789). Les établissements de taille minime se sont élevés principalement dans les quartiers côtiers des Frédoches. On assiste à un autre groupe de neuf établissements ayant moins de 10 bâtiments que l'on peut observer dans la plupart des secteurs pris

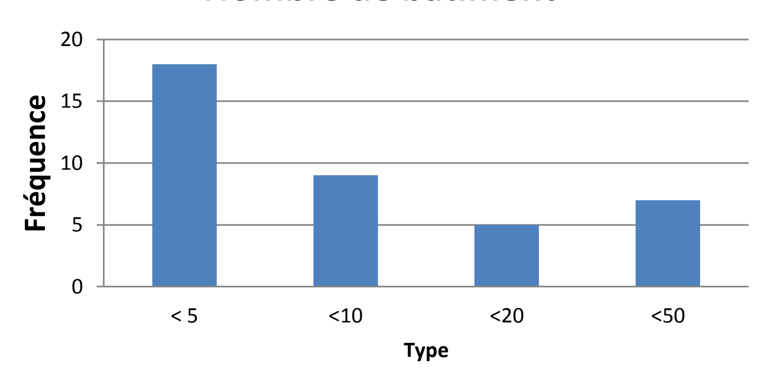


Figure 60 : graphe de représentation des établissements de la carte 1 et 2.

en compte dans les cartes. Les établissements ayant moins de 20 bâtiments sont peu nombreux, contrairement à ceux qui en ont moins de 50, lesquels sont au nombre de 6. Les habitations Merey, Gillet, Cockburne, Prudh'omme seraient les plus grandes habitations indiquées sur les cartes. Une bonne partie de la région de Fort-Dauphin n'est pas représentée sur les cartes. Par exemple, les habitations de Cottineau et Collet[67] ne sont indiquées dans aucune des cartes utilisées. Les habitations de l'intérieur, situés dans les bourgs de Bayaha ne sont pas non plus représentées sur les cartes. L'échelle de représentation est limitée à quelques centaines de mètres vers l'intérieur de l'ancienne route coloniale qui relie le Cap et la ville. La carte de 1760, correspond à une échelle de représentation plus extensive, mais plusieurs grandes habitations n'y figurent pas.

Les traces de différents établissements mises en relief dans le chapitre précédent donnent un panorama plus complet des physionomies d'occupation du territoire colonial de la région. Cette carte archéologique reflète les récits historiques sur l'organisation des habitations décrite par Moreau Saint-Méry et sur le paysage rural colonial des quartiers de Fort-Dauphin. C'est un paysage archéologique fortement marqué par divers établissements destinés à des fonctions agricoles, industrielles, militaires et probablement de simples établissements qui ne sont pas des habitations coloniales. Les pans de murs et des ruines représentent le symbole des grands investissements technologiques et humains permettant de porter l'économie coloniale à son apogée (Cauna 1989 ; Garrigus 2006 ; Brunard et Garrigus). Les établissements coloniaux pour les secteurs secs de Frédoches sont considérés comme une zone industrielle fournissant la plupart des pots en terre cuite, des tuiles et des briques aux habitations dans la région, sans pourtant lui enlever son statut agricole qui est appuyé par quelques indigoteries. Archéologiquement, on assiste à des établissements contenant des matériels dispersés par rapport à des ruines. Un seul pan de mur attribué à l'habitation Morou est mis en évidence dans les plateaux de Frédoches, révélant probablement les traces d'une ancienne habitation d'indigo. Les zones fertiles sont à la base des choix préférentiels pour la culture sucrière, ce qui explique l'érection de la plupart de grandes habitations dans ces secteurs pour exploiter au maximum l'espace environnemental contribuant à

67 Un dessin montre un alignement de cases d'esclave situé sur la ligne de la Rivière Marion; il peut s'agir de l'habitation Collet.

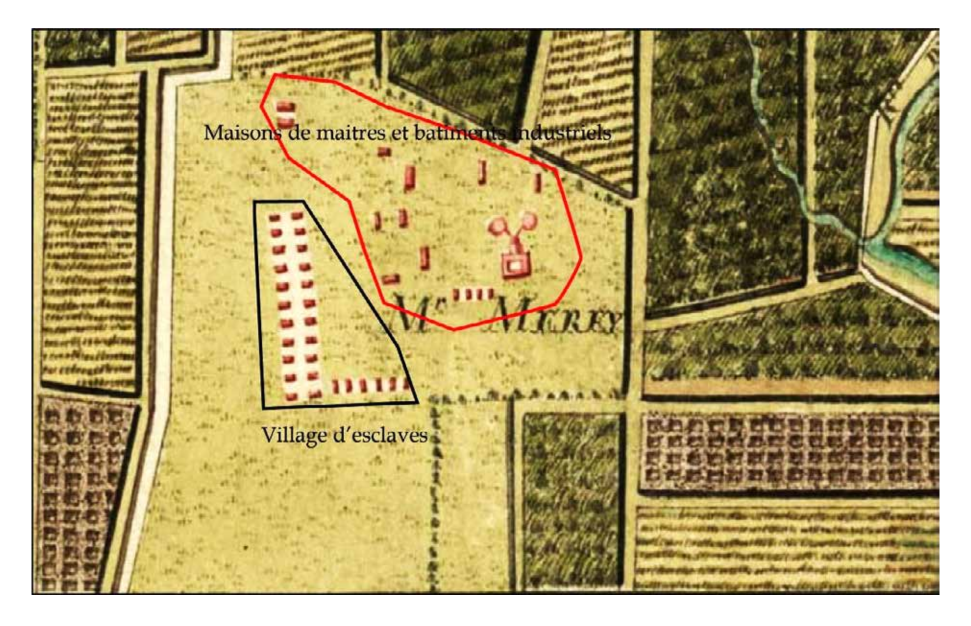


Figure 61 : reproduction partielle de la carte de 1780 de René Gabriel Rabié montrant l'habitation Merey.

l'émergence de grandes plantations sucrières. Du point de vue social, le façonnage des habitations coloniales se manifeste dans l'organisation des activités au sein des habitations. Elles se sont avérées être des travaux exercés, soit dans les champs, soit dans les travaux domestiques et dans les poteries de manufacture. D'un côté, les dessins sur les cartes montrent comment les cases des opprimés étaient alignées pour former l'espace à vivre et, de l'autre côté, des bâtiments que l'on attribue aux maisons de maître et industrielles[68]. La distribution des habitations soutient la présence d'une démographie coloniale majoritairement asservis, laquelle constitue un paysage à la fois de domination et de différentes formes de résistance ; résistance au sein des plantations et en dehors des normes établies par le système colonial (Barthélémy 1997 ; Debien 1966 ; Fick 1990 ; Foubert 1988 ; Fouchard 1953; 1988 ; Fouchard et Debien 1969; Geggus 1982 ; 1985 ; 1989 ; Hurbon 2000 ; Loker 1980 ; Manigat 1977 ; Moitt 1995, 2001 ; Weaver 2006). Les quartiers des asservis comme des entités matérielles et spatiales peuvent être interprétés comme des éléments micro-paysagers à part, dans lesquels se joue la survie des pratiques culturelles. On peut en effet observer les quartiers des asservis (Fig. 61) situés en périphéries des matérialités immobilières, qui sont normalement à la fois économiques (usines, industries) et symboliques (maisons de maîtres et des blancs). Ce symbolisme est analogique à la domination et au pouvoir qui sont mis en place pour contrôler des groupes dominés, lesquels sont cruciaux dans la survie économique de l'habitation comme système politique et social. Chivallon (2004 : 70) cite Benoist (1968 : 137) et parle de « l'intégration » des asservis dans « l'activité économique » au sein de l'habitation coloniale ; la question d' « intégration » peut prendre le sens le plus profond comme étant un « processus social » déshumanisant, consistant à le « dé-

68 La façon dont les asservis s'organisent dans ces places à vivre est expliquée en quelque sorte par Moreau de Saint-Méry (Moreau de Saint-Méry 1797).

socialiser » (Hurbon 2009 : 25), pour pérenniser la force de production économique. Elle est associée à la notion d' « exclusion » chez C. L. R. Jamesc (James 1943) pour expliciter l'accouchement de la conscience chez les dominés, qui sont conscients de leur état social marginalisé et de leur statut non humain dans le système (James et McLemee 1997). La reconnaissance de cet état de fait suscite de nouvelles stratégies de la part des dominés pour répondre à la domination déshumanisante dans les plantations.

La distribution des cases d'opprimés dans le paysage colonial explique en même temps cette expérience de l'exclusion des dominés, maintenue par le pouvoir symbolique de la matérialité immobilière coloniale. Si cette forme d'exclusion peut servir de boussole de « négociation spatiale et de « redéfinition » des frontières au sein de la plantation (Armstrong et Kelly 2000).

L'habitation coloniale embrasse une réalité matérielle et conceptuelle. Dans cette perspective, le paysage colonial est donc à appréhender dans l'interrelation complexe du triangle fondamental relatifs aux colonisateurs, colonisés/asservis et l'environnement physique (Sluyter 2001). L'asservi et l'environnement sont transformés en deux catégories exploitables et exploitées dans l'organisation spatiale de l'implantation capitaliste. Le premier pour sa force de travail, son appartenance ethnique et son origine considérée inférieure[69] ; le deuxième (une sorte de matière première) pour les ressources naturelles et les variables écologiques destinées à alimenter les dimensions économiques. Le rapport qui existe entre les deux s'avère un rapport bidirectionnel[70], et se révélant fondamental dans la construction du paysage colonial. Ce dernier est de nature circonscrit dans une situation asymétrique où les rapports de domination entre blancs et asservis considérés comme propriétés se jouent au quotidien, mais aussi des rapports de résistance. Les rapports de résistance expliquent la lutte entre colonisateurs et asservis au sein du paysage colonial, prenant des formes matérielles, symboliques, spirituelles, etc. La complexité dégagée au sein des rapports de pouvoir du point de vue symbolique et avec l'espace se retrouve aussi dans la distribution spatiale de la matérialité coloniale[71]. Cette disposition montre que les indices coloniaux recensés peuvent exposer le résultat des rapports de conflits latents et pressants qui ont constitué le paysage colonial. Au cours des prospections archéologiques, les mobiliers de faïence, de verre et les bouteilles, qui expliquent ce rapport de pouvoir et de classe (Delle 1998, 1999), sont beaucoup plus visibles que les objets qui devraient être attribués aux groupes dominés. Pourtant, ces derniers constituent le groupe social le plus nombreux sur les plantations.

En effet, les ustensiles domestiques français occupaient une grande place dans les plantations sans exclure bien évidemment des biens issus d'autres pays d'Europe comme l'Italie, les Pays-Bas, l'Angleterre et l'Allemagne. Les objets ont été trouvés non seulement dans des anciens emplacements d'habitations mais également au sein des ruines d'établissements militaires. Toutes ces nouvelles traces de culture matérielle et

69 Cet aspect reflète aussi une double dimension psychologique et physique dans l'analyse de l'impact des situations coloniales. Etant objet de production des biens, il constitue l'élément déterminant dans la signification de l'institutionnalisation du paysage et la mise en avant des discours coloniaux.

70 L'asservis développe un rapport quotidien avec l'espace naturel et les champs agricoles, en même temps l'espace agit sur lui et influence son comportement.

71 Les cases des Africains mis en esclavage séparées des maisons de maître, des bâtiments industriels, prennent aussi du sens dans les matériels domestiques : ustensiles de cuisine, ustensiles de table, etc.

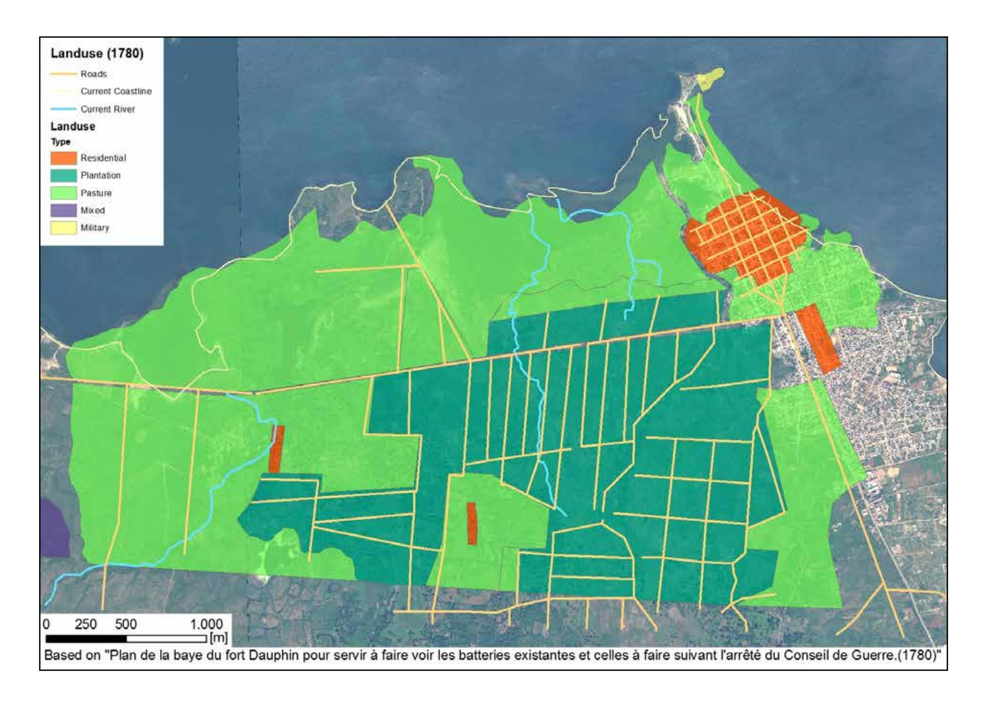


Figure 62 : carte micro-régionale du secteur montrant les pâtures et les parcelles cultivées (Courtoisie Till Sonnemann).

de technologies expliquent le processus du changement au sein du contexte colonial (de Saint-Domingue). Telle qu'elle est présentée par des traces immobiles et mobiles, la matérialité coloniale peut définir les rapports de classe et les positions sociales des groupes en rapport à l'utilisation de certains objets au sein de chaque habitation coloniale. Ainsi, ces nouvelles cultures matérielles ainsi que les demeures coloniales correspondent aux stratégies de réaménagements physique et social du paysage.

L'autre aspect du façonnage du paysage des plantations réside dans l'organisation spatiale des champs, des pâtures, des micro-routes au sein du paysage rural et des frontières délimitant les habitations avoisinantes. Au sein de chaque habitation, il existe des parcelles cultivables composant la base économique ; elles permettent la pérennité d'une économie de subsistance[72] basée sur la culture de diverses denrées vivrières. La carte de 1780 (CC 5), montre en effet l'exploitation agricole et l'occupation du sol de la région de Fort-Liberté. L'auteur de cette carte a représenté la manière dont les espaces ont été aménagés, montrant les différents types de pâtures, les lisières des plantations et les routes coloniales.

Cette carte (Fig. 62) est une reproduction partielle[73] de l'occupation du sol dans le secteur actuel de Malfety, dans lequel s'étaient érigées de grandes habitations, telles que Merey et Choiseul. On observe une sorte d'entremêlement entre les zones pâturées et cultivées. Mais un secteur extensif des pâtures se retrouve en effet sur les côtes. Ces

72 Les bœufs salés, et les poissons viennent d'autres colonies françaises d'Amérique, comme le Canada et la Guyane.

73 Certaines cartes pourraient être spéculatives, et ne représentent pas toutes les caractéristiques culturelles, comme le cas des petites propriétés relatives de petites Blancs et de gens couleurs libres.

dernières sont caractérisées à la fois par une terre humide, une sorte de sol organique de mangrove (Ménanteau et Vanney 1997), arrosé par la rivière Marion, et un secteur plus aride situé au sud, avançant vers la mer. Il n'y avait aucune habitation d'établissement colonial signalée sur cette partie du littoral. Pourtant, des artéfacts coloniaux et des traces de ruines ont été mis au jour sur cette partie du littoral (Fig. 42). Cela suggère que cet emplacement aurait été abandonné avant la production des plans cartographiques de 1780 ou bien que ces indices correspondraient à des traces de l'embarcadère qui s'était inséré sur cette partie côtière. Par ailleurs, la route coloniale principale qui relie le Cap et la ville de Fort-Dauphin, sert comme un découpage limitrophe des pâtures qui s'étendent vers les littoraux. On peut remarquer, à ce sujet, le prolongement des terres cultivées qui auraient appartenu à l'habitation Merey dans les pâtures baignées par les deux branches de la rivière Marion. Il est possible que les pâtures aient servi aussi comme parcelles consacrées à la culture selon la saison. Il est difficile, d'aujourd'hui, dans la plupart des cas, de retracer de manière complète l'extension des habitations coloniales, sauf la distribution des bâtiments coloniaux, à cause des réutilisations constantes de leur emplacement. Si les études archéologiques se focalisent sur les évidences matérielles pour étudier les modes de vie dans les plantations, les cartes coloniales sont, de surcroît, des éléments cruciaux dans la compréhension de l'organisation spatiale des habitations dans un cadre micro et macro régional. C'est dans ce sens que cette reproduction partielle (Fig. 62) de la carte coloniale nous éclaire sur la façon dont les habitations[74] ont été insérées dans le paysage en relation avec l'environnement. Les rivières qui alimentent plusieurs jardins coloniaux montrent que les plantations sont immergées dans des réseaux de connexions qui permettent la circulation des personnes et l'accès à certaines ressources naturelles.

7.5.2. Connexions et communications

Les routes coloniales créées dans la région de Fort-Dauphin montrent les liens qui se jouent entre les réseaux de connexions et les habitations dans un espace micro-régional. Cette image (Fig. 63) est un exemple parfait de la manière dont les réseaux routiers ont été configurés pour former un ensemble de voies d'accès reliant les diverses composantes culturelles du paysage. Elle établit la connexion entre les habitations qui se sont insérées à l'intérieur des terres et sur les côtes.

Elles se révèlent déterminantes pour assurer la mobilité pour créer un dynamisme de mouvement des biens et des personnes. Les routes principales peuvent être considérées comme des canaux qui permettaient la distribution des productions issues des habitations éloignées des ports. Elles témoignent aussi des liaisons entre les villes avoisinantes comme réseaux de communication dans le processus de la circulation des denrées à travers une échelle spatiale plus large. Donc, « il y a de grands chemins de communication entre le Fort-Dauphin et les paroisses de sa juridiction. Il communique avec les bourgs de ces paroisses par des routes de voiture […] ») (Moreau Saint-Méry 1789 : 162). Le transport à grande distance, connectant des paroisses et des villes se fait grâce à « des

74 Elles alimentent aussi les conflits terriens « La concurrence entre les « petits Blancs » et ces « libres de couleur » est rude dans le domaine économique, car tous évoluent sur les mêmes terrains de l'artisanat, du commerce, sinon de la plantation caféière, ce qui n'est pas sans conséquence sur les mesures discriminatoires qui vont être prises à l'encontre des non-Blancs » (Donnadieu 2013 : 62).

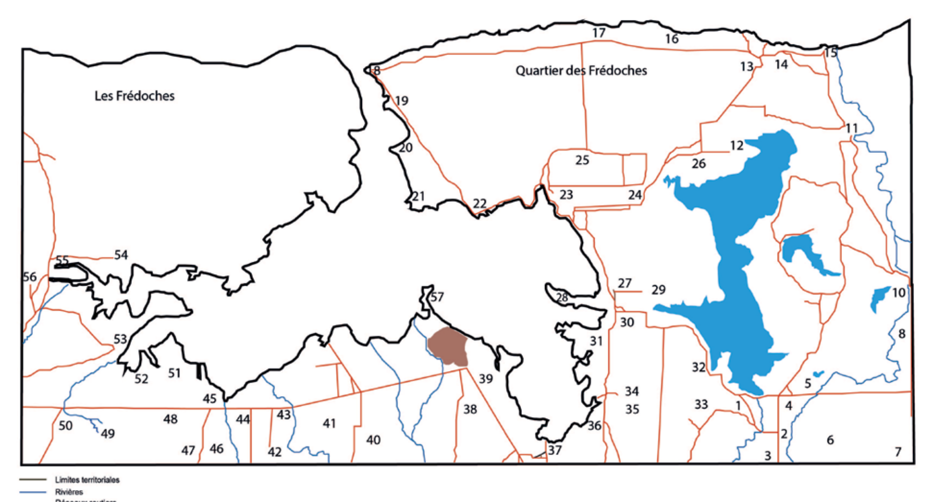


Figure 63 : reproduction des réseaux routiers coloniaux de la région de Fort-Dauphin et placement des habitations coloniales (Jean 2019, d'après Rabié 1780).

chevaux créoles » et d'une « diligence à dix places [75] [...] qui allait d'une ville à l'autre dans la journée». C'est une infrastructure[76] qui facilite l'acheminement des productions destinées à l'exportation vers les embarcadères. En outre, les routes secondaires permettent des circulations des biens, des humains, à des échelles plus réduites. Certaines de ces voies d'accès peuvent être considérées comme des raccourcis qui relient les habitations entre elles, les habitations et les routes principales et les habitations avec les variables environnementales telles que la mer, les rivières et les lagons.

Les discussions élaborées plus haut concernent les tracés topographiques coloniaux d'une partie de la région de Fort-Dauphin. Un secteur important n'est pas pris en compte dans cette analyse. Il s'agit des établissements situés principalement dans le secteur du Bourg de Bayaha et de Dumas. Les habitations et les liaisons routières qui s'y établissaient ne sont pas évoquées dans la plupart des plans cartographiques analysés dans cette recherche. Si les cheminements coloniaux permettent les connexions entre plusieurs habitations et les usines de manufactures des matériaux de constructions et de stockages, les lignes de démarcation séparent, par ailleurs, les différentes parcelles des champs cultivés sur chaque habitation (Fig. 64). Dans cet état de fait, les lignes démarcatives renforcent le tableau pittoresque relatif aux différents types de denrées cultivées sur une habitation, d'autres en plus signalent les différents stades de la culture vivrière avant la récolte (Fig. 64). Peut-être que ces types d'aménagements exprimés dans les plans de cartes n'avaient pas eu seulement pour objectif une portée économique, mais avaient aussi un caractère relatif à la beauté pittoresque des plantations dans le but

75 Ce type de transport a été mis en place en mai 1785 à Fort-Dauphin, Moreau de Saint-Méry a signalé que ce genre d'établissement, déjà tenté plusieurs fois à Saint-Domingue, n'a eu aucun succès (Moreau de Saint-Méry 1789 : 162).

76 Certaines routes sur la carte, bien évidemment, peuvent être prises en compte dans des dimensions conceptuelles et symboliques, et ne sont pas forcément visibles sur les cartes coloniales. Elles concerneraient en effet, les cheminements exécutés par les Africains opprimés dans le cadre des activités de résistance et d'échanges.

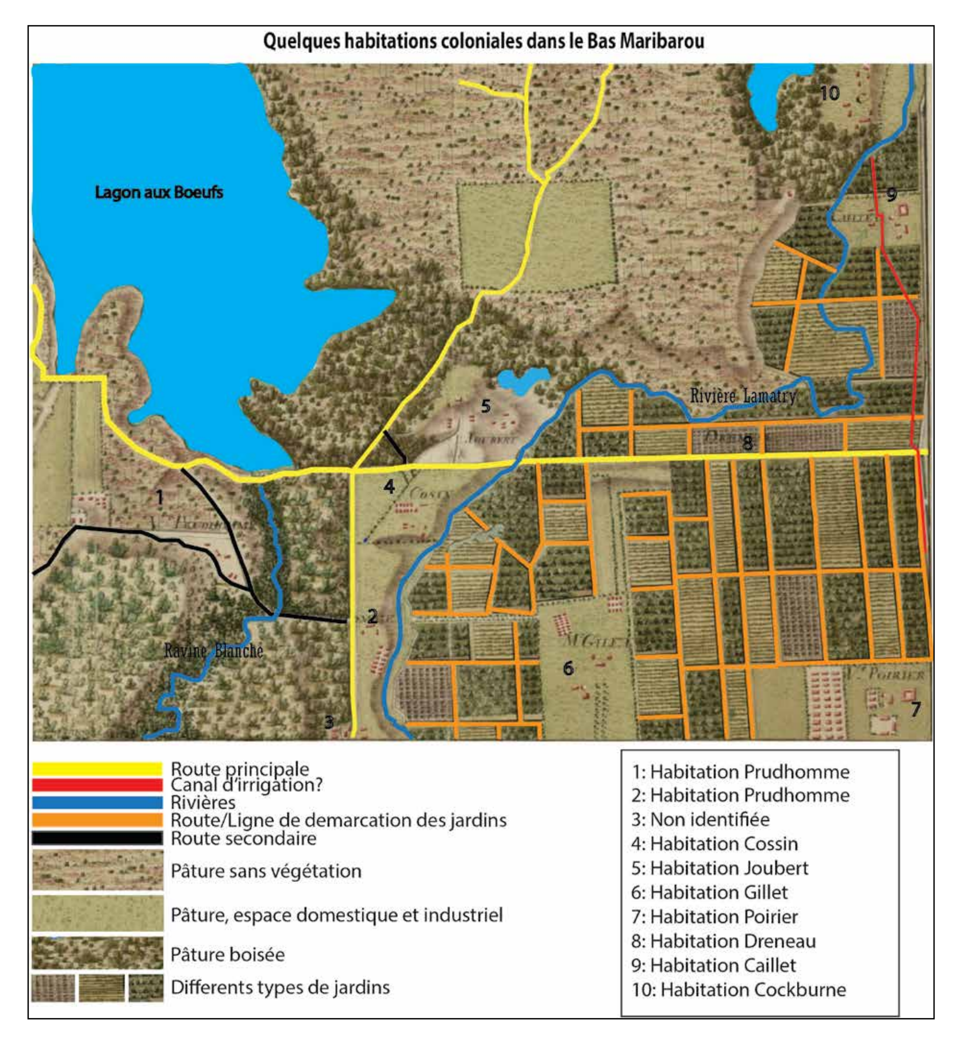


Figure 64 : reproduction partielle de la distribution des habitations dans le cadre micro-régional du Maribarou (Jean 2019, d'après Rabié 1780).

d'alimenter des justifications de la colonie. Dans ce sens, la beauté du paysage de la plantation, caractérisée par des lignes incisées, des bordures, bien définies, des pâturages bien élaborés, des immeubles et des industries bien réparties (Casid 2005), efface les conditions matérielles dans lesquelles vivaient les Africains, comme catégories opprimées, qui pourtant sont des auteurs ou des acteurs inconditionnels du remodelage du paysage colonial. Cette présentation[77] du remodelage du paysage colonial par les colons français peut être expliquée au travers des modèles de paysage hybride (Casid 2005). L'habitation coloniale, par le biais des transplantations de nouvelles plantes et des transferts de nouvelles structures matérielles et l'intégration de nouvelles personnes en association à des caractéristiques écologiques endémiques, explique cette idée de

77 Ce tableau pittoresque est normalement associé à d'autres caractéristiques matérielles, comme des moulins, des canaux d'irrigation, en tant que support matériel à l'économie de plantation.

paysage hybride. Mais les rapports sociaux quotidiens qui se manifestent au sein du paysage colonial dessinent mieux un « paysage colonial transculturé », qui s'est généré dans des rapports quotidiens complexes entre colonisateurs et asservis. La violence coloniale et la résistance sous toutes les formes – manifestées au sein des habitations – sont dérivées des conditions sociales et vont au-delà d'un simple rapport unilinéaire de pouvoir. Associer l'idée de transculturation au paysage colonial, c'est une manière de revenir à Fernando Ortiz, qui, en réfléchissant sur les conditions sociales à Cuba, explique que : « tous, ceux d'en haut et ceux d'en bas, vivant ensemble dans la même atmosphère de terreur et d'oppression, les opprimés dans la terreur du châtiment, les oppresseurs dans la terreur des représailles, tous à côté de la justice, à côté des ajustements, à côté d'eux-mêmes. Et tout cela dans le douloureux processus de transculturation » (Ortiz 1995 : 102). Cette idée peut être corroborée avec tout paysage colonial, spécifiquement la colonie de Saint-Domingue, dans laquelle se développa d'un nombre important d'habitations, naturellement travaillées par des asservis d'origines africaines. C'est dans cette situation coloniale qu'émergent les relations complexes : sociales, linguistiques et économiques (les pratiques d'agriculture de subsistance des plantes endémiques et celles transportées dans les plantations ont été cultivées particulièrement par les Africains mis en esclavage).

7.5.3. Un paysage défensif

L'implantation des bases militaires fait essentiellement partie du développement social et politique de la colonie de Saint-Domingue. Les prospections archéologiques ont confirmé la stratégie de long terme initiée par la colonie pour défendre et maintenir le territoire marqué par la mise en place de plusieurs systèmes de fortification (Fig. 36 n° 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 57 ; Fig. 37). C'est un grand investissement colonial qui s'appuie sur l'avantage que donne la baie de Fort-Dauphin. Vu sa position stratégique,

> « la Baie du Fort-Dauphin ne sera jamais choisie par les ennemis pour un point de débarquement, parce que les vaisseaux ne peuvent y entrer qu'un à un ; qu'enfilés par les batteries, ils sont exposés à faire côte s'ils sont désemparés ; et que d'ailleurs la côte étant armée de rescifs (sic.), il y a le danger des calmes, celui des courants, des brises violentes ou carabinées, celui des Nord » (Moreau de Saint-Méry 1789).

Les ruines de ce paysage archéologique militaire doivent être comprises dans l'objectif d'un développement colonial à long terme, nourri par l'administration coloniale de Saint-Domingue. C'est dans cette veine que la signification de ce paysage va au-delà d'une simple affirmation de présence militaire sur le territoire, c'est aussi une stratégie pour s'assurer un empire face aux autres puissances coloniales qui s'investissent dans la Caraïbe. C'est sur cette configuration de coercition que reposent la protection du territoire, les plantations coloniales, les bourgs et les villes avoisinantes. Les ruines témoignent donc les infrastructures coloniales du management défensif : transformation radicale du paysage colonial comparativement à la colonisation précédente, caractérisée par l'absence des infrastructures défensives dans la région. Ce système défensif dessine une redéfinition du territoire et une décision objective de consolider une nouvelle place

par rapport à la colonisation espagnole instaurée dans la région plus d'un siècle auparavant. C'est une forme de re-création d'un monde matériel basé sur les symboles de la force pour légitimer une « hégémonie » politique du territoire et pour répondre à des attaques immédiates de l'ennemi en temps de guerre. Les forts Labouque et Saint-Joseph représentent les piliers défensifs et sont accotés par la tour de vigie située dans la baie de Mancanille (Fig. 36 No 15). Il faut aussi comprendre ce paysage défensif de Fort-Dauphin dans les dynamiques socio-économiques de Saint-Domingue – figure pragmatique d'un boom commercial marqué par le développement flamboyant de la production sucrière, d'indigo et du café au XVIII[e] siècle.

7.5.4. Réorganisation et réutilisation de l'espace

7.5.4.1. Emplacements amérindiens

La réutilisation, la réorganisation et la réoccupation des traces du passé constituent le fondement du paysage, considéré comme un palimpseste (Bailey 2007 ; Bloemers *et al.* 2010 ; Kolen *et al.* 2015 ; Palang *et al.* 2011 ; Roymans *et al.* 2009). Cet ensemble d'actions dessine les multicouches complexes sur lesquelles se fonde l'histoire culturelle de Fort-Liberté. Son essence, du point de vue de longue durée est à trouver, d'une part, dans des formes disparates et similaires d'actions entreprises par des groupes culturels suivant des trajectoires temporelles différentes, et d'autre part, dans la façon dont les sites habités sont manipulés et perçus dans le temps. Cela peut affirmer le statut du développement historique et culturel au travers des dynamiques qui se forgent au sein du paysage en relations aux dimensions spatio-temporelles.

Certains secteurs de Fort-Liberté correspondent à des lieux subissant des activités d'établissement répétées dans le temps, observables à travers des dépositions d'artéfacts appartenant aux périodes d'occupations amérindiennes et coloniales. La réoccupation actuelle de ces lieux corrobore aussi cette attitude d'occupation qui s'étend sur le long terme. Cette carte (Fig. 65) illustre des sites archéologiques ayant livré des informations sur ce phénomène de réoccupation d'un emplacement par divers groupes sociaux. Ainsi, le secteur de Bayaha s'est-il illustré par des traces des habitants originels du pays datant du Céramique Récent, associées aux évidences matérielles de la période coloniale espagnole, française et aux installations contemporaines.

Tout était concentré autour d'un projet colonial urbain, durant la période espagnole de Bayaha, alors que la distribution spatiale des activités coloniales françaises, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, s'est accompagnée de l'aménagement de grands espaces destinés aux activités agricoles et aux demeures coloniales. Des endroits habités antérieurement par des Amérindiens exposent des choix préférentiels animés vraisemblablement par la présence des ressources économiques ou par des facteurs sociaux. Ainsi, les secteurs Meillac et Mapou conviennent au statut d'endroit idéal pour s'installer, grâce aux différentes ressources environnementales qui y leur sont avoisinantes. Adossés aux rivières de Lamatrie et du Massacre, du Lagon aux bœufs, ces villageois amérindiens installés sur les plateaux, auraient été exemptés de parcourir de longues distances pour s'approvisionner en certaines ressources de subsistance. Le choix de ce secteur se justifie par le fait qu'une culture mixte de pêche et d'agriculture aurait été décisive dans la stratégie économique des habitants originels. Les observations ethnographiques justifient la capacité d'une partie du village de Meillac pour la culture du

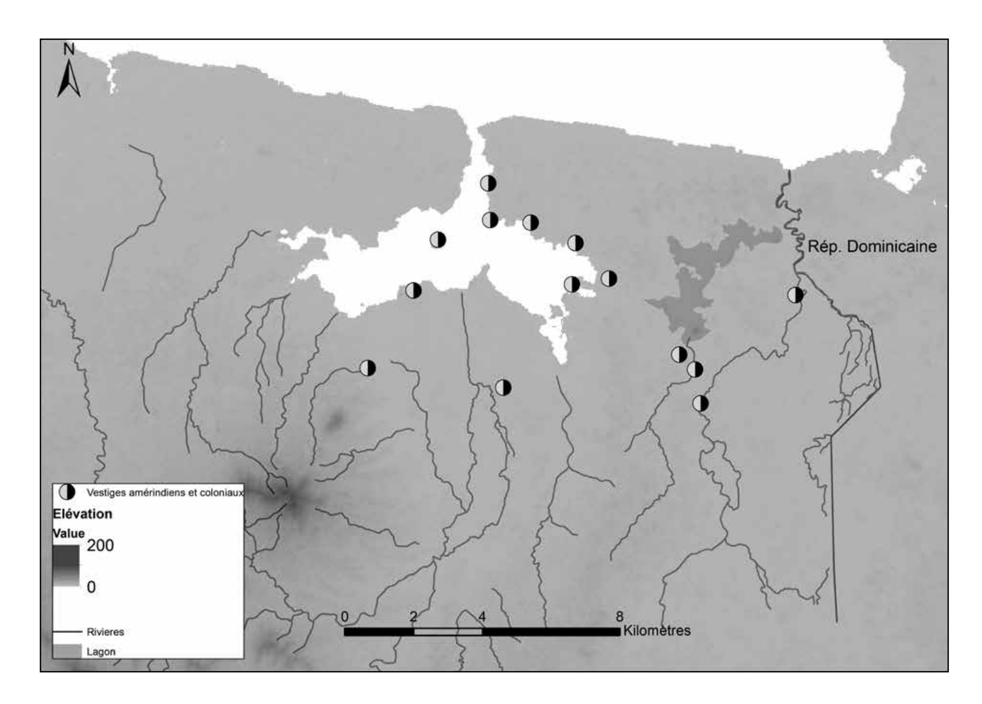


Figure 65 : établissements contenant des vestiges amérindiens et coloniaux dans la région d'étude (Jean 2019).

manioc, du maïs et d'autres plantes vivrières. Cet emplacement amérindien de Meillac a été réutilisé par l'habitation Cockburn, insérée dans le sommet où les terrains arrosés par la rivière du Massacre et Lamatrie avaient été consacrés principalement aux parcelles sucrières. De même que le village de Meillac, les emplacements des villages amérindiens des localités avoisinantes ont été réorganisés pendant la période coloniale et sont associés à des vestiges coloniaux.

Comme nous l'avons vu, le choix préférentiel d'implantations amérindiennes n'est pas homogène, il est à comprendre selon diverses stratégies employées pour s'installer sur le littoral et à l'intérieur des terres. Si, des milieux de l'intérieur sont déterminés par une semi-humidité, grâce aux plaines, aux rivières, à la typologie du sol et à la végétation, certaines parties des côtes comme des Frédoches connaissent, par ailleurs, un degré d'aridité très affirmé. Pourtant, d'importantes traces de sites d'habitats amérindiens y ont été révélées (chap. 5). Les côtes de l'entrée de l'embouchure de la baie représentaient des endroits stratégiques pour agencer des bases défensives pendant la période coloniale. C'est en cela que la construction de la redoute de Saint-Frederick s'est faite sur l'emplacement des sites amérindiens. Les établissements amérindiens antérieurs ont été déterminés par une visibilité dominante sur la baie de Fort-Liberté. Par conséquent, les nouvelles habitations coloniales érigées sur ces mêmes emplacements jouissaient de cette opportunité visuelle portée sur la baie mais aussi profitaient de la potentialité économique qu'offraient les Frédoches pour le développement des plantations d'indigo.

7.5.5. Tableau d'occupation de longue durée

On l'a bien vu dans la carte (Fig. 65), des sites ont livré à la fois des matériels amérindiens et coloniaux. Cette région offre un contexte particulier pour comprendre le déve-

loppement culturel à long terme qui s'appuie sur la disposition des traces des groupes culturels variés. Elles sont les résultats des implantations répétées qui se produisaient pendant des millénaires, formant un paysage de mutation. Différentes caractéristiques environnementales ont grandement contribué au développement culturel de chaque groupe social occupant cette région depuis le premier mouvement de population, remonté à 3 000 av. J.-C. Ces caractéristiques s'avèrent déterminantes dans la stratégie de subsistance des populations. Les pratiques agricoles associées à ces stratégies ont pris bien évidemment des dimensions différentes selon les occupations amérindiennes et les colonisations espagnoles et françaises. Les sites amérindiens insérés sur les côtes ont probablement développé des stratégies pour se trouver des endroits appropriés destinés aux activités agricoles, car l'aridité des secteurs ne favorise pas la culture de certaines plantes alimentaires. L'exploitation extensive des terres agricoles trouve son dynamisme dans la période coloniale, particulièrement celle française, qui développa un paysage rural florissant semblant justifier la dispersion des habitations dans la plupart de secteurs de Fort-Dauphin. Grâce aux vestiges archéologiques, nous avons démontré comment l'espace a été remodelé au fil du temps, prenant plusieurs formes selon les dynamiques sociales établies dans le temps. Il faut comprendre ce remodelage dans une permanence scellée par des abandons, des réorganisations et réoccupations des espaces. Le paysage culturel devient donc un produit transformé par des humains en même temps qu'il les a aussi transformés au cours du temps. Donc, ce paysage actuel est le résultat de ce rapport dialectique de l'environnement historique vécu via des expériences humaines.

Cette carte (Fig. 66) montre les différentes couches historiques et culturelles du palimpseste qui ont contribué au façonnage de ce paysage et ces dernières vont au-delà d'une simple superposition historique, elles sont interconnectées et inhérentes aux systèmes culturels construisant une mosaïque révélée par des empreintes de chaque époque – le palimpseste complexe. Elle illustre tous les secteurs ayant manifesté différentes activités anthropiques par le passé que l'on décèle à partir des vestiges archéologiques ; elle dévoile également la forme des dynamiques d'occupations actuelles.

On peut remarquer qu'une partie des Frédoches allant vers la baie de Caracole est caractérisée par 8 établissements amérindiens, témoignant la présence du plus grand site chicoïde de la zone d'étude. Ce secteur n'avait pas occupé une place importante dans le processus d'établissement colonial, si ce n'est des implantions développées dans le secteur avoisinant de Fond Blancs (voir aussi CC3, CC4 et CC5). Il est évident que des acteurs présents vivant dans des localités avoisinantes continuent à y exercer des activités, mais elles sont relatives à d'autres motifs que des implantations permanentes. La disposition des villages actuels prend forme, dans certains cas, dans les environs d'anciens établissements amérindiens et coloniaux. Deux villages actuels se sont érigés précisément sur les côtes, sinon les communautés contemporaines s'établissaient beaucoup plus à l'intérieur (Fig. 66). Pourtant on peut remarquer que les espaces côtiers jouaient un rôle décisif dans le processus d'implantation des communautés amérindiennes. En comparant les traces d'occupations anciennes et contemporaines, on observe des similitudes au niveau de la distribution spatiale qui prennent corps dans la disposition des variables environnementales et des localités convenant aux activités agricoles. Ce schéma d'établissement répété conduit à des stratégies qui sont probablement similaires aux activités entreprises dans le passé. En même temps, il permet de saisir comment – ainsi

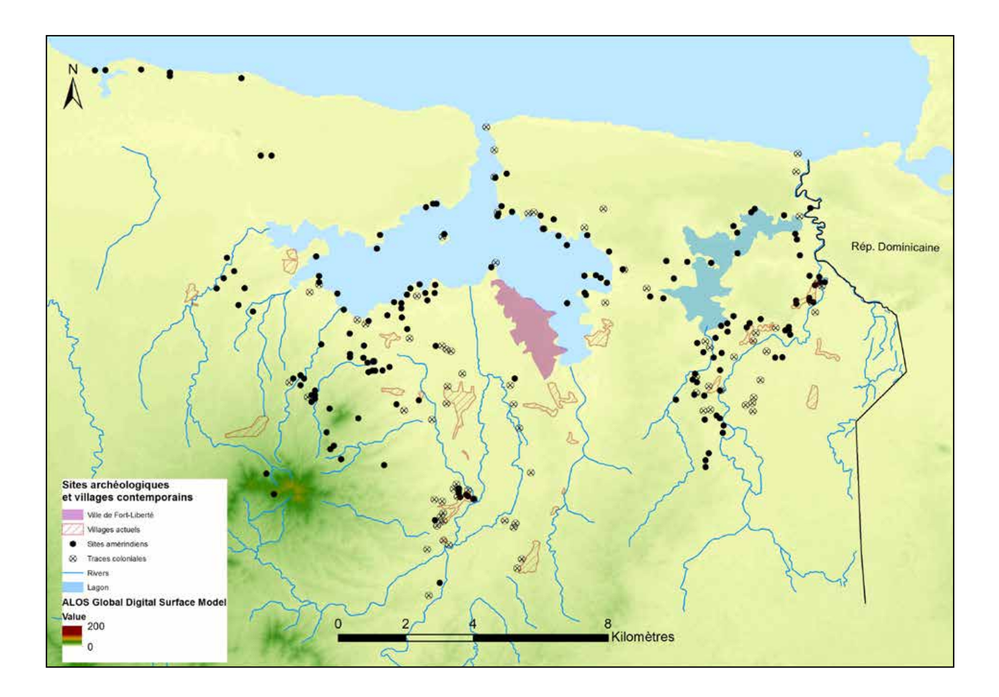


Figure 66 : sites archéologiques et villages contemporains la région d'étude (Jean 2019).

que nous l'avons vu plus haut – les acteurs communautaires réagissent aux traces du passé sur lesquelles ils développent des activités quotidiennes.

La biographie du paysage en archéologie ne s'intéresse pas seulement à l'histoire des sites archéologiques, mais elle prend en compte « l'histoire des mémoires et des pratiques qui ont servi à s'approprier ces lieux et monuments dans de nouveaux contextes sociaux et environnementaux » (Kolen et Rennes 2015 : 27), notamment le contexte contemporain. En effet, les traces du patrimoine amérindien s'observent dans des rapports de survivance qui s'expriment, par le biais des objets ethnographiques et archéologiques. L'idée d'une continuité directe n'est pas forcement envisagée. Cependant, elle permet de souligner ces rapports de similitude observés au sein des communautés actuelles. Si les pêcheurs ou les fabricants des outils de pêche ne font pas vraiment mention de l'héritage amérindien pour expliquer leurs pratiques, les éléments constitutifs qui endecoulent, expriment de fait cette relation de persistance. Des savoir-faire hérités d'éléments culturels africains sont historiquement incorporés dans la réalisation de ces outils de pêche, ainsi que les récits[78] (locaux) personnels qui les accompagnent. Par ailleurs, ce sont des vestiges archéologiques qui sont consciemment considérés par certains acteurs locaux comme des traces amérindiennes devant être préservés dans le futur (Sonneman et Jean 2016). C'est en cela que ce patrimoine matériel peut être considéré comme des traces mémorielles du passé amérindien grâce à la (re)connaissance de ce passé par certaines personnes. Ces dernières requièrent la protection de ce patrimoine

78 Le Lagon aux Bœufs est l'une des variables environnementales qui rassemblent diverses espèces fauniques et végétales et composent la biodiversité de la région de Fort-Liberté. Un ensemble d'implantations amérindiennes et coloniales s'est développé aux alentours de ce lac, peut-être la raison décisive qui explique ce choix de la part des Amérindiens est-elle autant symbolique qu'économique. Une perspective contemporaine régionale sur ce lac fait état d'un récit régional préconisant l'existence de ...

qui est capable de susciter l'émergence d'une mémoire au sein de la population locale, mais aussi de construire une identité liée à ce passé, grâce aux évidences d'anciens établissements de ces groupes culturels. Olivier souligne que « le passé ne meurt pas, il dure » (Olivier 2011 : 312). De manière général, la dureté du passé amérindien peut prendre plusieurs formes dans la société haïtienne, soit au niveau des rapports aux paysages et à la vie quotidienne, à la construction des récits [de vie] liés aux paysages, à des rapports associés à des grottes et à des sites amérindiens, aux appropriations des objets amérindiens et leur usage [dans le vodou] ; représentant autant d'indices pouvant expliquer ce rapport continu (Beauvoir-Dominique 2009). Cependant, les traces de ce passé dans la région de Fort-Liberté n'ont jamais été au cœur d'une dynamique de valorisation dans l'espace public, soit par la mise en place d'un espace muséal ou des manifestations mettant en scène ce passé, malgré l'importance de la région dans l'histoire culturelle du pays. Ce pan d'histoire est négligé à tel point qu'il ne surgit même pas dans les discours sur la patrimonialisation et de la mise en mémoire. Par le fait qu'il soit dénié généralement dans la société, il subsiste une sorte d'invisibilité ou d'une inexistence, même si les vestiges continuent à occuper le présent. Pourtant, ils se tendent d'abord vers un échappement à la pérennisation, suite à des activités fréquentes qui les impactent au quotidien, ensuite ils sont objets de pillages pour être exposés sous les vitrines des particuliers, sans rentrer dans un processus mémoriel, sinon à des fins personnelles.

Evidemment, certains acteurs locaux reconnaissent que les activités quotidiennes attachées à la suppression des anciennes structures archéologiques constituent un handicap à leur représentation dans l'espace public dans le futur. C'est en cela que l'implication des acteurs locaux, comme dimension inclusive et participative dans le processus de la mise en valeur des vestiges du paysage culturel révèle une stratégie indispensable. Cela permet de considérer les différentes traces culturelles amérindiennes et coloniales-esclavagistes non pas de manière dissociée du paysage, mais comme éléments qui illustrent le passé profond et sont associés à la souffrance de la colonisation.

7.5.5.1. Les sites coloniaux réutilisés et leur signification

Dans le cas de longue durée de réoccupation de l'espace, des secteurs habités par des Amérindiens et certaines ruines d'habitations coloniales avaient été réinvestis durant la période royale de Henri Christophe, entraînant comme conséquence que beaucoup de ces sites archéologiques ont disparu, ou ont été réutilisés et remodelés. Ces tendances sont particulièrement cruciales dans la compréhension du sens attaché au paysage culturel – des perceptions des motifs matériels qui demeurent (Kolen 1995, 2005 ; Roymans 1995 ; Roymans *et al.* 2009). Grâce à la reconnaissance archéologique appuyée par une approche ethnographique, la possibilité est offerte de s'interroger sur

…l'emplacement d'un ancien village. Le récit est construit au tour de l'idée d'une catastrophe naturelle qui avait eu lieu dans le temps ; à cause de violentes inondations de ce village, seule une famille a été rescapée. Ce récit est peut-être transmis de génération en génération. Remonte-t-il aux périodes amérindienne ou coloniale ? Cette interrogation est pour revenir aux charges symboliques, au-delà de leur statut économique, des éléments écologiques pouvant constituer des soubassements décisifs des implantations des groupes humains. Ce lagon convient à un élément économique de subsistance, mais l'aspect symbolique lié à la grande inondation donne lieu à des perceptions qui contribuent à la création du paysage culturel actuel.

les significations sociales et les valeurs historiques des traces du passé dans le présent, puisque le traitement du passé dans le présent fait partie intégrante de l'état spatial des sociétés (Roymans *et al.* 2009). Dans la zone de pilote, nous avons constaté que les traces des habitations coloniales retiennent les intérêts de certains acteurs locaux que les sites amérindiens au moyen de leurs différences typologiques, qui se manifestent par la présence des ruines.

Symbole d'un lourd passé colonial, les vestiges des habitations coloniales constituent les restes de l'effondrement d'un empire, pouvant faire l'objet de réappropriation ou de rejet. L'étude montre que les ruines de monuments coloniaux appropriés par des membres des communautés et incorporées dans leur vie sociale peuvent faire émerger la mémoire. Cette dernière peut être considérée comme une mémoire sous-jacente, retrouvée chez quelques personnes issues de la communauté. Pour certains, les vestiges ne sont littéralement que des choses anciennes, donc sans valeur. Les comportements alimentant leur destruction peuvent découler d'une ignorance de la chose patrimoniale ou d'une rupture volontaire ou involontaire de préserver les traces du passé. Mais cette rupture ne survient pas dans la controverse ou dans les rapports conflictuels relatifs à un quelconque processus de définition de la mémoire et de l'identification des traces mémorielles avec les instances étatiques et communautaires. Par conséquent, ces traces du passé se collent bien évidement au statut de patrimoine oublié et négligé, à tel point que n'importe qui de la communauté peut décider de ce qui peut être préservé et détruit[79].

Plusieurs types de mémoires peuvent surgir, la mémoire des traces amérindiennes (Jean et Hofman 2018), la mémoire de l'héritage colonial et la mémoire de l'esclavage (Augustin 2012, 2016 ; Cauna 2012, Michel 2015). Aucune de ces mémoires n'occupe de place prépondérante dans la planification à long terme de la transmission du patrimoine de la région de Fort-Liberté.

Ce rejet[80] est dû, en partie, à la faiblesse des institutions dans la gestion du patrimoine culturel en général, lequel est de jour en jour plongé dans la plus alarmante dégradation. Cependant, l'approche biographique du paysage place les communautés au premier rang avec les institutions étatiques et scientifiques dans la définition des méthodologies pour identifier et préserver le patrimoine. La démarche procédant l'intégration communautaire comme stratégie visant l'inclusion est donc capable de donner lieu à la pérennisation du patrimoine culturel dans le futur et à une mémoire historique partagée. L'action de pérennisation des traces du passé fait appel à une conservation des actions concrètes et collectives sur le long terme. Pourtant, en général, les acteurs communautaires qui connaissent mieux les sites archéologiques ne font pas souvent partie des décisions de leur protection et de leur valorisation. Ces dernières sont pour-

---

79 Cela correspond à des politiques de laissez-faire où la chose patrimoniale n'est jamais mise au premier plan. Le patrimoine matériel subit pourtant de rapides dégradations. Moins de 40 ans après l'arrêt de fonctionnement de Plantation Dauphin, plus de 5 km de voies ferrées ont disparu dans la nature, en plus des canons des forts de Fort-Liberté. Des ruines des habitations coloniales servent de matériaux de constructions pour de nouvelles maisons, y compris des maisons relatives à la période christophienne qui sont démolies au plein cœur du centre-ville de Fort-Liberté sous les regards impuissant dans institutions qui devraient prendre des décisions ensemble avec les acteurs communautaires pour la protection de ce patrimoine.

80 Comme le cas de la disparition totale de *Borne-Soldat.*

tant limitées à des résultats concrets puisqu'elles sont généralement pensées par le haut. Aucune base de cohésion n'est mise en perspective pour faire converger des idées sur le contenu et la forme des stratégies de la construction de la mémoire. Pourtant, l'émergence d'une mémoire basée sur son passé profond représente en enjeu majeur dans le processus identitaire de la société haïtienne. Elle est capable de forger une histoire nationale prenant en compte son passé amérindien, celui du colonial et ce qui émerge après l'indépendance. Les sites archéologiques sont les preuves matérielles pouvant attirer l'attention de tous, mais sur le plan général, ils ont sombrés dans le déni total et sont passées sous silence (Trouillot 1995). Ils ont une dimension anthropologique qu'il faut regarder avec la loupe d'un présent qui peine à les préserver.

Les traces coloniales incorporées dans le paysage actuel nous renseignent non seulement sur le passé, mais aussi sur l'environnement matériel du présent. L'approche que l'on a de la biographie du paysage nous fait considérer le cycle de vie des sites archéologiques ou des ruines comme des éléments culturels traversant plusieurs générations et alimentant des perceptions et significations qui peuvent être apparentes au cours du temps. Pour comprendre comment des particuliers au sein des communautés ont réagi aux choses matérielles relatives aux anciennes habitations coloniales-esclavagistes, il a fallu combiner les stratégies ethnographiques à la reconnaissance archéologique. Les données récoltées ont démontré que les sites archéologiques ne suscitent pas assez d'intérêt à un grand nombre de personnes, qui pourrait favoriser leur insertion dans les récits communautaires. En même temps, ils retiennent l'attention de certains acteurs locaux, plutôt qu'à des groupes communautaires. Deux aspects s'imposent donc à cet effet :

- Le premier aspect s'explique par une dévalorisation sociale des sites, par le fait que les conditions de délabrement auxquels ils font face traduisent un paysage dénué de valeurs patrimoniales ou loin de celles-ci. Cela est illustré par des réutilisations des briques coloniales à des fins personnelles, à par des destructions systématiques des sites conduisant délibérément ou viscéralement à effacer les traces du passé dans l'environnement matériel du présent. En outre, ils sont considérés péjorativement comme des choses anciennes, c'est-à-dire des choses non utiles qui ne représentent pas de valeurs sociales et culturelles.

- Le deuxième aspect émane des acteurs communautaires qui leur accordent des attentions plus particulières. D'abord, les ruines coloniales, devenues lieux cérémoniels, sont vues au travers d'un prisme spirituel et religieux. Elles ne sont pas inertes, mais intègrent le présent et persistent dans le quotidien. Les réactions et les façons de les percevoir et de les envisager qui en résultent correspondent à une réappropriation culturelle étalant des rapports interactifs positifs. Ce sont, pour la plupart des traces d'anciennes habitations coloniales considérées comme des lieux de vénération, capables d'aider à trouver des solutions aux problèmes de la vie quotidienne[81]. En

81 Comme nous l'avons vu dans le chapitre précèdent, l'aspect économique attaché à ces ruines résume une double signification. Si au travers les pratiques de vénération, les esprits spirituels qui habitent ces sites peuvent aider à l'approvisionnement économique, la recherche d'objets particuliers pour en vendre conduit par conséquent à la destruction des sites.

outre, ils sont aussi considérés comme un héritage familial, une ressource qu'on peut utiliser pour un profit économique surtout dans une perspective touristique, sans compter le sens mémoriel attaché à ces lieux rappelant la période de l'esclavage.

Ces deux aspects dévoilent diverses directions que peuvent prendre les perceptions des sites archéologiques dans l'environnement matériel. Les observations en rapport à l'état d'usage et les collectes des récits présentent la manière dont le patrimoine archéologique, particulièrement les ruines, est affecté et peut influencer les modes de vie des particuliers qui habitent les lieux dans lesquels se trouvent ces vestiges. C'est dans ce cas que la réutilisation et la réinterprétation des vestiges exposent des niveaux de sens disparates dans la région de Fort-Liberté et n'échappent pas aux contestations des valeurs en fonction de leur cycle de vie dans le paysage. La reconnaissance et la réappropriation des vestiges coloniaux dans la zone de Fort-Liberté sont réduites à des actions individuelles, elles ne rentrent pas dans une dynamique de remembrance collective. Cependant, elles peuvent se lier quand même aux dynamiques mémorielles, car la multiplication des sentiments d'attachement attribués à ces vestiges archéologiques contribue à l'assurance d'une continuité et d'une survivance de leur valeur historique dans le futur.

Les sites archéologiques dans les territoires anciennement colonisés comme Haïti, quels que soient les types de sites, amérindiens et coloniaux reflètent les processus d'effacement des peuples originels ainsi que les taches de souffrance et de violence coloniales endurées par des populations locales et asservies. Prendre en compte les gens vivant aux environs de ces sites est un appel à une diversité épistémique, où différents types de récits des descendant des gens affectés par la colonisation peuvent-être pris en compte dans la biographie d'un site archéologique. Dans ce cas, les pratiques archéologiques dans des territoires anciennement colonisés ne doivent pas s'intéresser tout simplement aux matériels et technologie du passé mais aussi à leurs significations dans le présent, puisqu'ils ne sont pas des éléments cloisonnés du paysage actuel. Cette considération s'accorde à un renouvellement théorique allant à l'opposé de la façon traditionnelle et linéaire d'interpréter le passé. Elle peut faire appel à une dimension plus large en se plongeant dans la *multivocality* (Hodder 1999) pour reconnaître les communautés présentes comme parties prenantes des significations sociales accordées aux différents sites archéologiques. La biographie du paysage, en s'inscrivant dans l'interconnexion des périodes historiques et culturelles, considère les dynamiques sociales qui entourent simultanément les sites archéologiques dans leur environnement matériel, par lesquelles les descendant des peuples colonisés peuvent partager leur vision sur le processus méthodologique pour protéger leur propre patrimoine.

7.6. Conclusion

Les dynamiques d'établissements dans la région de Fort-Liberté ont connu divers moments. D'une part, les habitants originels avaient construit un territoire suivant un long processus de peuplement. Les premières traces d'activités humaines correspondent à de faibles quantités de sites distribués dans la région d'étude. D'autre part, on assiste à des dynamiques plus intenses selon la multiplicité de traces d'établissements qui sont reparties dans la plupart de secteurs affiliés à la zone pilote. Il s'agit, dans ce cas, des sites archéologiques qui sont caractérisés par de petits et de larges extensions et par de

groupements de sites ayant des affiliations culturelles identiques et similaires. En conséquence de l'invasion coloniale de 1492, le paysage culturel amérindien a radicalement changé. Les colons espagnols ont préconisé une nouvelle forme de réorganisation du paysage selon les visions coloniales basées sur les relations de pouvoir sur les populations amérindiennes. Cependant, la radicalité qui se manifeste dans le paysage prend son ampleur dans des relations plus complexes et plus intensives avec la colonisation française qui transforme le territoire précédemment colonisé en un boom économique, grâce à l'exploitation intensive de l'environnement associée à la mise en esclavage des Africains. Les stratégies d'occupation du sol mises en place durant la colonisation française ont permis de créer des établissements défensifs pour signifier le pouvoir colonial, des villes coloniales et des zones rurales caractérisées par des habitations coloniales, des industries de poteries destinées à l'approvisionnement des habitations. La création des frontières entres les habitations coloniales, comme caractéristiques physiques, est née dans ce contexte. La dimension temporelle d'établissements humains dans la région de Fort-Liberté laisse entrevoir des sites amérindiens réoccupés par des groupes coloniaux subséquents suite à la manipulation extensive de l'espace.

8

Conclusion générale et pistes pour de nouvelles recherches

8.1. Introduction

Cette étude a exploré la biographie du paysage culturel du Nord-Est d'Haïti dans la longue durée, en se basant sur les traces de différents groupes sociaux façonnant le paysage culturel durant cette vaste période chronologique. Son objectif général était de comprendre le développement substantiel du paysage de la région de Fort-Liberté, depuis l'occupation amérindienne à la conquête espagnole et jusqu'à la période coloniale française, et son importance dans le contexte contemporain.

Une documentation archéologique a été questionnée à la croisée des données historiques et ethnographiques. Elles ont été analysées et interprétées suivant une posture méthodologique et théorique basée sur une perspective de longue durée de transformation du paysage. Cette démarche n'a pas envisagé de rupture chronologique des périodes historiques, mais les a plutôt considérées comme des manifestations qui se sont connectées les unes aux autres dans le processus de long terme du paysage changeant. Ce dernier est le résultat de diverses activités humaines enregistrées à partir des dynamiques d'occupation de l'espace. Du point de vue précolonial, c'est une forme d'appropriation de l'espace qui passe de petites quantités d'installations aux établissements plus nombreux suite au morcellement culturel qui s'est produit dans la Caraïbe insulaire vers 600 ap. J.-C.

De manière générale, les évidences archéologiques, aussi diversifiées soient-elles des points de vue chronologiques et typologiques, représentent une interprétation concrète de l'histoire culturelle de la région d'étude. Cette dernière trouve ses racines historiques dans un passé profond amérindien exprimé au travers des établissements datés d'environ 3 000 av. J.-C. L'ère coloniale s'annonça en 1492 par la présence espagnole et jeta les premières bases de transformations coloniales du paysage, fondées d'abord sur les perceptions ethnocentriques des groupes humains et sur l'environnement naturel. Son tournant considérable réside dans l'établissement concret lié à l'exploitation des milieux naturels et des groupes sociaux. C'est aussi un point de départ qui ouvre la voie à la transformation du paysage à une plus grande échelle puisqu'elle allait être renforcée par la mise en place des infrastructures coloniales pour faire du milieu un espace hautement économique au moyen du système de plantations durant l'occupation française de la région.

8.2. Du point de vue amérindien

Les établissements amérindiens analysés dans la zone d'étude font état d'un schéma chronologique couvrant environ quatre millénaires et sont représentés par des formes d'occupations vraisemblablement scellées de diverses intentions selon les groupes, et les modèles d'actions ajustés à travers le temps. Les aires d'activités exploitées au cours des peuplements initiaux concernent des exploitations à petite échelle. Les établissements ne peuvent pas forcément tous être considérés comme des traces de villages ou de résidences, mais peuvent prendre des formes d'activités passagères ou économiques. Ils témoignent de possibles choix préférentiels animés par des groupes au sein de l'environnement naturel tout au long des dynamiques d'établissement de l'espace. L'étude montre que la plupart des sites relatifs aux premières occupations sont majoritairement concentrés dans deux petits secteurs, définis par leur avancement vers l'intérieur des terres. Ces installations archaïques sont structurées par des facteurs économiques et topographiques permettant à ces groupes de circuler plus facilement et d'entreprendre des activités économiques sur des territoires plus étendus. La forme d'occupation de l'espace relative à ce premier moment est compatible aux dynamiques de peuplement régional qui ont structuré les occupations de l'espace, et sont soutenues par de faibles quantités d'indices comparativement aux sites caractérisés par des assemblages céramiques.

Cette étude confirme, du point de vue de la caractérisation culturelle, que les établissements développés sur les îlets sont associés à des manifestations typiquement ostionoïdes (Koski-Karell 2002). Des sites déterminés par des affiliations culturelles meillacoïdes et chicoïdes n'y ont pas été révélés, mais ce sont ces dernières qui définissent pourtant l'occupation des milieux côtiers et de l'intérieur des terres durant cette période allant au-delà de 1492. Cette étude démontre une intensivité dans l'occupation spatiale, au cours de la période amérindienne récente, exprimée principalement par l'évidence de deux affiliations culturelles meillacoïdes et chicoïdes.

C'est un modèle qui rassemble à la fois des similarités et des diversités dans le domaine de l'appropriation de l'espace et de l'extension des sites. Grâce à la cartographie archéologique, il est décelé la configuration de la répartition des sites et la manipulation des milieux naturels pour créer un paysage culturel complexe. Cette complexité s'observe dans la distribution des sites, marquée par leur entremêlement et leur isolement. La quantité de sites distribués dans cette microrégion suggère que le processus de l'appropriation de l'espace réside dans des rapports intercommunautaires, des cohabitations et des négociations sociales pour signifier le paysage social.

Elle permet de constater l'existence des sites relativement isolés, même si la plupart constituent des agglomérations identifiées par des affiliations culturelles similaires et différentes. Cette forme d'appropriation de l'espace permet de concevoir les villages amérindiens, non pas seulement comme des sites définis par leurs faits archéologiques, mais comme une agrégation de plusieurs sites. Dans ce cas, la définition et la caractérisation des villages amérindiens, basées sur l'extension d'un site particulier peuvent poser un problème dans l'interprétation des modes de rapports développés au sein du paysage. Il convient de souligner que des sites de grandes extensions auraient joué un rôle prépondérant dans les dynamiques sociales de l'espace qui se produisent au sein de l'organisation sociale. En effet, l'organisation sociale des établissements amérindiens dans la région de Fort-Liberté s'explique dans les rapports quotidiens que les habitants

entretiennent entre eux et avec l'environnement naturel. Des déplacements à courtes distances pour s'approvisionner en ressources économiques, pour échanger des matières premières et des produits finis semblent constituer les soubassements des communautés amérindiennes installées dans la région de Fort-Liberté. Herrera Malatesta soutient que le paysage amérindien du nord d'*Hayiti* avant 1492 se caractérisait par des populations diverses, éventuellement multiethniques et multilingues (Herrera Malatesta 2018 : 266-267). Les objets archéologiques représentés surtout par des traditions céramiques et l'organisation du paysage apportent cet éclaircissement sur la formation culturelle de la région. Généralement, des affiliations culturelles meillacoïde et chicoïdes constituent le fondement stylistique des productions céramiques de ces communautés, à la veille de la colonisation espagnole de toute la région. Certaines productions sont fortement marquées par des influences stylistiques, à la faveur de la corrélation et de la contemporanéité des établissements des groupes culturels. La tradition céramique montrant la diversité de la région de Fort-Liberté, c'est donc un paysage culturel façonné par des négociations, de la cohabitation des groupes culturels. Ainsi, les secteurs dominés par des sites groupés de mêmes affiliations culturelles renforcent l'idée de cette diversité communautaire qui façonne le paysage culturel. Les réseaux de production, de circulation des produits et des personnes dans la région de Fort-Liberté s'ajoutent, en effet, aux éléments qui constituent l'espace social avant l'invasion coloniale. Les formes d'actions qui sont envisagées par des Amérindiens dans la délimitation[82] des espaces sociaux s'expriment probablement au travers des frontières subjectives et symboliques liées à des expériences ancestrales et des négociations de l'espace. Dans ce cas, elles ne rentrent pas dans le modèle de propriété privée, comme il se manifestait dans la période coloniale.

8.3. La création du paysage colonial et sa transformation

Nous avons que vu la courbe historique de transformation coloniale du paysage se conçoit à partir des échelles contextuelles : elle prend ses racines dans l'invasion coloniale de 1492, par le biais des perceptions ethnocentriques, des relations de pouvoir subjectives en renommant les milieux amérindiens par des appellations européennes. Elles se perpétuent donc au reflet des réalités concrètes et objectives du pouvoir colonial par la construction du Fort de La Navidad. Le processus de toponymisation du paysage explique le refus de considérer l'espace social amérindien comme un lieu habité par des gens comme eux, plus radicalement, il est considéré socialement comme un espace vide (Gosden 2004 ; Jacobs 1996). Les perceptions que les Espagnols ont

82 Ici, nous revenons à l'idée émise par Bérard dans son étude archéologique des sociétés céramiques anciennes des Petites Antilles, influencée par une approche géographique de la territorialité. Pour lui, « dit territoire, dit frontière, distance à l'extérieur. La matérialisation spatiale des limites des différents de territoire pourrait apparaître simple. Il n'en est rien, dans des sociétés égalitaires non-étatiques, les frontières de ces espaces ne peuvent en aucun cas être conçues comme des lignes mais comme un système constitué de différentes couches (physiques, économiques, symboliques, sociales, culturelles), différentes échelles et marquer l'importance des zones d'interactions, d'adaptation, de créolisation, voire de conflits » (Bérard 2018 : 171). Bien que que notre travail ne consiste pas à mettre en avant la question de territoire amérindien, il s'avère intéressant de penser [à] une forme de territoire amérindien dans ce contexte géographique où les facteurs sociaux, économiques et symboliques auraient joué un rôle déterminant dans la distribution spatiale des villages amérindiens.

du paysage culturel amérindien se veulent être une sorte de paradis terrestre habité par des non-chrétiens, communément appelé sauvages. C'est une vision ethnocentrique qui légitime la colonisation dans la fondation des stéréotypes et dans la création d'un « Autre » stéréotypé pour ses mœurs, ses habitudes, ses modes de vies quotidiens et pour sa différence avec le mâle blanc chrétien, dit civilisé. Alors, la perception européenne du paysage culturel évolue à l'appui des stratégies objectives conduisant à la fondation des villes, à l'exploitation du « paradis terrestre », en préconisant une population servile amérindienne et africaine. Cela implique, donc, la mobilisation et l'implication théologiques et politiques comme forces contraignantes à la réorganisation de l'espace social amérindien, en les regroupant dans des domaines restreints au profit de la colonisation. Une disposition de déplacement massif se dessine dans des traites amérindiennes, suivant des échelles régionales et interinsulaires, pour imposer de nouveaux régimes de travail aux habitants originels, guidant à effacer leur mode d'organisation sociale. L'appropriation de l'espace haïtien par les Espagnols s'était avérée une stratégie selon laquelle le territoire amérindien était considéré comme un espace socialement vide, en dépit de la présence des populations originelles. La toponymisation des lieux locaux marquée par le sceau du christianisme, explique en effet une sorte d'effacement des noms amérindiens appuyée par une force socialement dominante adoptée dès les premiers moments de l'invasion coloniale, pour réclamer une souveraineté espagnole[83].

L'archéologie croisée aux récits historiques de cette situation coloniale permet de dégager la stratégie coercitive du pourvoir colonial qui consistait à rassembler les appareils coloniaux et les différents groupes sociaux pour créer un paysage colonial fortement urbanisé. En effet, les villes de Puerto Real et de Bayaha, fondées sur les côtes haïtiennes, correspondent à des stratégies administratives et politiques mises en place par le pouvoir colonial pour remodeler le paysage sur le temps long. Cette dynamique coloniale se structure, de surcroît, à des exploitations minières et des fermes agricoles et animalières. C'est dans cette dynamique que se révèlent les impacts les plus profonds sur le paysage culturel. Ils se perpétuaient vers un effondrement démographique des premiers habitants du pays en permettant aux colons de s'assurer le contrôle du territoire colonisé. L'impact sur le paysage culturel correspond à des manières complexes qui se manifestent au travers des transformations sociales, économiques et politiques, via principalement le système de l'*Encomienda*. L'archéologie consacrée à cette période a mis en évidence des éléments matériels expliquant le modèle d'établissements urbains adoptés dans le nord d'Haïti pendant ce premier moment colonial de la région. Ainsi, les établissements de Puerto Real et de Bayaha expliquent-ils la réalité matérielle et objective d'un début d'un paysage institutionnalisé et régulé par des lois coloniales, mais aussi un paysage scellé de résistance, de contrebande et de violence. Malgré des mesures administratives prônées pour maintenir les villes coloniales dans le nord de l'île, les dynamiques sociales du paysage colonial espagnol – telles qu'elles se dessinent dans la rébellion contre les autorités coloniales, la contrebande, les rapports interculturels, la

83 Par contre, les stratégies françaises ne sont pas forcément envisagées au prisme de l'idée de l'espace vide, reflétées dans les stratégies coloniales espagnoles, puisque Saint-Domingue est construit au travers des luttes entre les protagonistes impériaux pour le contrôle de l'espace. Elles s'inscrivent donc dans la refonte des pratiques coloniales espagnoles pour instaurer un nouveau territoire colonial largement marqué par le double sceau urbain et rural.

perte du contrôle du territoire – ont pourtant engendré la destruction des villes côtières de la région.

L'approche biographique du paysage montre comment la durabilité des transformations spatiales créée la stratification historique à partir des modèles d'appropriation de l'espace, qui peuvent être divers selon les intérêts économiques et politiques des groupes (chap. 7). En effet, les deux principaux anciens emplacements urbains délaissés par les Espagnols devinrent des secteurs décisifs du paysage de la colonie française. Les habitations coloniales françaises, motrices du système colonial-esclavagiste et dessins du paysage rural, représentent le symbole de l'exploitation agricole et de l'espace de vie des asservis et des colons. Alors, les ensembles d'habitations réparties dans l'environnement naturel de la région de Fort-Liberté, constituent un paysage rural fragmenté de la division des terres agricoles en plusieurs secteurs parcellaires associés à l'existence des frontières, des lignes et des lisières qui séparent les habitations entre elles (chap. 7). Ce sont des formes objectives et palpables qui font souvent l'objet de conflits terriens, mais aussi de négociations du territoire entre les colons. Sous la colonisation française, la transformation du paysage devient plus radicale grâce à l'exploitation intensive du territoire, entretenue par l'implantation des infrastructures techniques nécessaires associées à une importante main d'œuvre servile africaine. Les colons français avaient occupé rapidement les secteurs du nord après l'aménagement des Espagnols vers l'est, mais les dynamiques d'implantations semblent connaître un moment important durant l'établissement du Bourg de Bayaha et la Fondation de la ville coloniale.

En effet, les vestiges archéologiques des habitations coloniales dans la région de Fort-Liberté, distribués d'un bout à l'autre, reflètent une dimension économique vraisemblablement importante vu le nombre d'indices de plantations dispersés dans la région. Elle explique les dynamiques d'exploitation en regard aux variables environnementales, aux terres alluviales et aux asservis qui influent sur la pérennité de cette économie.

Tout paysage culturel est dynamique et changeant, les relations des humains entre eux et entre les humains et le milieu naturel expliquent en fait cet aspect de mutation. Les dynamiques sociales du paysage colonial français correspondent à des situations de domination sociale, caractérisées par des violences physiques, morales et sexuelles, mais aussi par des résistances et des révoltes. La distribution des sites archéologiques dans lesquels se manifestaient ces violences peut être envisagée en dehors des objets archéologiques spécifiques qui y sont relatifs, puisque l'habitation coloniale, en soit, est de nature violente et inégale.

Les conditions des asservis qui se dessinent au sein des habitations coloniales conduisaient à des résistances et à la révolte comme éléments de rupture, générant une autre forme radicale de transformation du paysage, laissant les empreintes matérielles – les ruines – dans le paysage actuel. Si le transport des techniques, des plantes et l'arrivée de divers groupes culturels au sein de la colonie de Saint-Domingue, produit un paysage colonial hybride (Casid 2005), les rapports sociaux qui se développent au quotidien au sein de ces habitations correspondent à un paysage où les relations ne sont pas toujours unilinéaires. Dans ce sens, on peut revenir à l'idée d'Ortiz, pour parler des processus transculturels au sein du paysage culturel. Les ruines d'anciennes habitations coloniales, telles qu'elles sont exposées au sein de l'environnement matériel, reflètent le symbole de l'empire colonial associé à toutes les gammes de représentations du colo-

nialisme. Comme symbole de rupture, elles définissent les contradictions sociales qui ont été produites à partir des intérêts de différents groupes, dominants et dominés au sein du paysage colonial (Delle 2013). La dispersion des vestiges coloniaux relatifs à la période coloniale française dans la région de Fort-Liberté permet de mettre en perspective l'aménagement spatial des plantations, le système défensif prôné et les usines de manufactures des produits en terre cuite dégageant le rapport complexe développé au sein de l'environnement naturel. Ce dernier a été stratégiquement aménagé en rapport avec la disposition des types d'infrastructures coloniales où les habitations d'indigo se développaient dans des secteurs secs et arides aux dépens des zones alluviales destinées aux plantations de sucre. Le paysage colonial évoluait autour des réseaux de communication qui permettaient la circulation des produits et des humains dans des échelles à la fois micro-régionales et régionales.

L'étude archéologique du paysage colonial, diverses directions qu'elle peut prendre dans l'étude du paysage, et en l'absence d'une focalisation sur une matérialité spécifique, nécessite de comprendre comment les vestiges des habitations coloniales continuent à hanter les descendants des communautés affectées par le colonialisme. Nous avons vu qu'ils sont des objets persistants permettant de redéfinir la temporalité du fait colonial dans sa dimension patrimoniale et archéologique, non pas comme un fait cloisonné du paysage culturel, mais comme un fait qui peut donner des sens alternatifs au passé et au présent. Étudier les traces coloniales dispersées par le biais d'une perspective de la longue durée, c'est essayer de comprendre les motifs de leur formation, de leur déclin et de leur futur dans les sociétés qui les gardent et les détruisent. L'archéologie historique utilise des outils croisés entre les approches anthropologiques et ethnographiques pour étudier ce phénomène, en élargissant l'échelle d'analyse qui nécessite la collecte les récits locaux dans l'élaboration des approches critiques qui concernent des vestiges des anciennes habitations coloniales comme éléments qui constituent l'histoire effective du paysage actuel.

8.4. Plusieurs directions (en une seule)

Le paysage culturel de la région de Fort-Liberté illustre parfaitement un palimpseste complexe composé de plusieurs couches culturelles. Car, les évidences archéologiques distribuées dans la région ne représentent pas des caractéristiques isolées ou de simples couches superposées, mais des connexions entre différents évènements historiques dans la longue durée. Dans ce contexte historique haïtien, vu l'entremêlement des évènements historiques qui ont constitué le développement culturel, il est important de prendre en considération la transformation du paysage dans sa dimension biographique. Car, les différents moments qui l'accompagnent ne sont pas séparés, mais sont liés. L'étude de la transformation du paysage peut éviter la dichotomie entre précolonial et colonial, surtout dans des contextes de palimpseste complexe, comme Haïti. Étudier les sociétés amérindiennes relatives à la veille de la période coloniale nécessite un regard critique sur les étapes coloniales qui ont contribué à leur déclin. Si l'archéologie du paysage historique est forcément l'étude des activités des contextes coloniaux, il s'avère aussi vital de prendre en compte les traces culturelles qui ont précédé à leur développement dans un même contexte régional ou sectoriel. Des sites coloniaux sont parfois associés aux traces amérindiennes, et dans ce contexte, l'archéologie du paysage

ne devrait pas chercher à se dissocier des moments historiques, mais à les associer comme éléments en relation qui forment des évènements de longue durée. Malgré les différentes recherches réalisées sur le paysage culturel de la région, il subsiste de sérieuses lacunes. Pour les combler, il est donc crucial d'insister sur le fait que l'appréhension du développement culturel de la région dans sa longue durée nécessite d'envisager d'autres échelles d'analyses spatiales des faits archéologiques, au travers des approches pluridisciplinaires et holistiques à court, moyen et long terme.

L'état de connaissance sur l'archéologie de la région concerne principalement les modalités d'établissement des groupes culturels amérindiens et sommairement l'archéologie des établissements urbains espagnols. L'appréhension des modes d'organisation du territoire amérindien révèle un enjeu majeur pour l'étude archéologique ; il s'avère, en effet, nécessaire de combiner les modalités d'établissements et les typologies des sites pour cerner ceux qui sont prépondérants dans les dynamiques d'occupation régionale. Pour ce faire, il s'agit de procéder à des opérations archéologiques principalement sur des sites étendus qui se sont érigés sur les côtes et à l'intérieur des terres. Les opérations archéologiques peuvent concerner aussi les emplacements amérindiens groupés et dispersés pour permettre de proposer une stratigraphie culturelle et de cerner en profondeur la notion de village amérindien. Les dates radiocarbones disponibles pour la région de Fort-Liberté nous informent de manière très limitée sur les séquences chronologiques des établissements culturels. Il paraît donc une nécessité, par le biais d'une approche critique de réviser les traces des premiers établissements et de révéler les secteurs abandonnés par les Amérindiens au cours de la colonisation espagnole par l'exécution de sondages archéologiques ou de fouilles systématiques. Il importe d'explorer les relations qui existent entre les sites de pétroglyphes et les grottes archéologiques qui se sont développées à l'intérieur des terres et les sites côtiers pour comprendre les dynamiques sociales amérindiennes du paysage culturel à une plus grande échelle. Ce point s'avère un élément déterminant pour appréhender les choix décisifs qui ont animé les mouvements des groupes culturels dans l'espace au cours des dynamiques de peuplement. Cet aspect pourrait permettre de définir si les établissements de l'intérieur concernent des déplacements forcés correspondant à des sites de résistance pendant la colonisation espagnole. Les établissements espagnols ont été archéologiquement mis au jour à travers les fouilles effectuées sur les sites de Puerto Real et de Bayaha, mais le secteur relatif à l'emplacement de l'extraction de cuivre à Morne Rouge, associé à la ville de Puerto Real au cours de son occupation, n'a pas été systématiquement exploré. Il convient donc de prospecter le secteur dans le but de faire une évaluation archéologique de ce moment colonial lié au système de l'*Encomienda*.

Les ensembles d'établissements coloniaux français se structuraient au sein d'une disposition d'infrastructures coloniales – devenues vestiges archéologiques. L'état de connaissance de la période coloniale découle principalement des données historiques, cependant des études sur les traces d'habitations coloniales peuvent révéler de la matérialité coloniale qui constituent l'organisation spatiale des plantations. Vu l'absence de recherche archéologique sur la période coloniale française en Haïti, tous les sujets relatifs à l'archéologie historique peuvent se révéler être des promesses à l'archéologie haïtienne et d'apporter de nouvelles données sur l'archéologie des plantations coloniales dans un contexte caribéen, pour parler d'une archéologie de l'esclavage colonial dans toute sa dimension (Delpuech et Jacob 2014). La région de Fort-Liberté offre un

avantage particulier pour l'étude du système colonial, et elle s'est manifestée au travers de plusieurs types de sites distribués sur les côtes et à l'intérieur. Il paraît donc logique de mettre en perspective la façon dont les plantations coloniales ont été réparties dans l'environnement naturel en préconisant une échelle étendue. Des sites spécifiques attestés par leur statut de grandes habitations sucrières peuvent aider à comprendre la vie quotidienne au sein de la plantation tout en mettant en évidence la complexité de cet espace partagé socialement.

La biographie du paysage de la région du nord retrace les différents moments accumulés pendant des millénaires. Pour esquiver le terme « paysage entièrement désindigénisé » (Ans 1987 : 317) pour expliquer la disparition de certaines caracteristiques endogènes de l'environnement naturel, nous revenons à l'idée d'un paysage profondement transformé à la suite de differentes accumulations d'activités des groupes humains dans la durée. En effet, ces derniers ont développé des rapports interactifs avec l'environnement naturel dans la durée, ce qui conduit à la réitération des transformations. Les modalités d'actions entreprises par les individus au sein d'un paysage ont contribué à la construction de leur identité. La biographie du paysage culturel peut jeter des bases pour la mise en place des gestions du patrimoine de la région (Bloemers *et al.* 2011 ; Roymans *et al.* 2009), qui possède une biodiversité impressionnante et un patrimoine culturel extraordinaire. Dans des contextes où le patrimoine s'immerge dans des phases critiques de dégradations, les dispositions inhérentes à la protection doivent être le soubassement de sa pérennisation.

On fait face à un patrimoine culturel où les ruines des habitations comme celles de Borne-Soldat, symbole d'un empire colonial effondré par la suite des révoltes des opprimés, de la souffrance et de la terreur, continuent à disparaître de l'environnement matériel. Ces marqueurs profonds de l'histoire coloniale exhibent une mémoire oubliée, plongée dans un déni inouï. Quel sera le futur de ce patrimoine marqué par le manque de stratégies de protection pour garder des évidences patrimoniales dans la pérennisation ? Quel est le futur de ce paysage condamné à être remodelé par la mise en avant des projets de développements agricoles financés par des organes de développement, sans tenir compte du fait que des Amérindiens ont habité cet espace dès 3000 av. J.-C. et sans avoir aucune attention particulière relative aux traces des anciennes habitations coloniales ? L'avenir de ce patrimoine archéologique est de plus en plus plongé dans la fragilité. Aucun programme de visite scolaire n'est associé aux valeurs historiques et mémorielles des ruines coloniales mais, au contraire, on assiste à une impuissance probablement volontaire des instances concernées face à la destruction incessante et aux pillages des sites archéologiques.

L'approche biographique du paysage, au-delà d'une perspective archéologique, fait aussi appel à l'étude de la formation de la société haïtienne par l'inscription de son passé profond dans son histoire. Le fait que l'histoire haïtienne a toujours été mise en avant dans le prisme de son passé colonial-esclavagiste récent, a abouti à ce que le pan d'histoire amérindienne soit nié et négligé dans les discussions sur la mémoire et dans les recherches académiques (Jean et Hofman 2018). Son apport dans la construction de l'identité dans les traditions populaires haïtiennes s'est avéré minimisé. Ce pan d'histoire ne peut être vu comme un fantasme du patrimoine amérindien, mais comme une réalité à part entière du développement culturel haïtien.

Bibliographie

Altes, C. F. (2013). An archaeology of spatiality in the Caribbean. In W. F. Keegan, C. L. Hofman & R. Rodríguez Ramos (Eds.), *The Oxford handbook of Caribbean archaeology*. New York: Oxford University Press, 296-311.

Altman, I. (2007). The Revolt of Enriquillo and the Historiography of Early Spanish America. *The Americas, 63*(4), 587-614.

Altman, I. (2017). Key to the Indies: Port Towns in the Spanish Caribbean: 1493-1550. *The Americas, 74*(1), 5-26.

Ames, K. M. (1991). The archaeology of the longue durée: temporal and spatial scale in the evolution of social complexity on the southern Northwest Coast. *Antiquity, 65*(249), 935-945.

Amouric, H., Argueyrolles, L., & Vallauri, L. (2006). *Biot : jarres, terrailles et fontaines, XVIème-XXème siècles*. Biot: Association Arezzo.

Anderson-Córdova, K. (1990). *Hispaniola and Puerto Rico: Indian Acculturation and Heterogeneity, 1492–1550*. PhD. dissertation. New Haven : Yale University.

Amouric, H., Guionova, G., & Vallauri, L. (2012). *Céramiques aux îles d'Amérique: la part de la Méditerranée (XVIIe-XIXe s.).* Paper presented at the Actas do X Congresso Internacional A Cerâmica Medieval no Mediterrâneo, Silves, 22 a 27. outubro 2012.

Amouric, H., & Serra, L. (2012). Provence, Ligurie, Espagne, le marché des Amériques à la lumière des découvertes subaquatiques (XVIIe-XIXe s.). *Atti XLV convegno internazionale della ceramica*, 151-164.

Amouric, H., & Vallauri, L. (2005). *Voyages et métamorphoses de la jarre, catalogue d'exposition, Aubagne 2005*. Aubagne: association an Mil

Amouric, H., Vallauri, L., & Vayssettes, J.-L. (2009). *Terres de feu, de lumière et de songes dans le Midi français Xe-XXe siècles*. Nimes: Lucie éditions.

Anderson-Córdova, K. F. (2017). *Surviving Spanish Conquest: Indian Fight, Flight, and Cultural Transformation in Hispaniola and Puerto Rico*. Tuscaloosa: University of Alabama Press.

Andrews, K. R. (1978). *The Spanish Caribbean: trade and plunder, 1530-1630*. New Haven: Yale University Press

Ans, A.-M. d. (1987). *Haïti : paysage et société*. Paris: Karthala.

Appadurai, A. (1986). *The social life of things : Commodities in cultural perspective*. Cambridge Cambridge University Press.

Armstrong, D. V. (1990). *The old village and the great house : an archaeological and historical examination of Drax Hall Plantation, St. Ann's Bay, Jamaica*. Urbana: University of Illinois Press.

Armstrong, D. V. (2000). Settlement Patterns and the Origins of African Jamaican Society: Seville Plantation, St. Ann's Bay, Jamaica. *Ethnohistory, 47*(2), 369-397.

Armstrong, D. V. (2003). *Creole transformation from slavery to freedom : historical archaeology of the East End community, St. John, Virgin Islands*. Gainesville: University Press of Florida.

Armstrong, D. V. (2011). Reflections on Seville : rediscovering the African Jamaican settlements at Seville Plantation, St. Ann's Bay. In J. A. Delle, M. W. Hauser & D. V. Armstrong (Eds.), *Out of Many, One People: Historical Archaeology in Jamaica*. Tuscaloosa: University of Alabama Press, 77-101.

Armstrong, D. V., & Fleischman, M. (2003). House-Yard Burials of Enslaved Laborers in Eighteenth-Century Jamaica. *International Journal of Historical Archaeology, 7*(1), 33-65.

Armstrong, D. V., & Hauser, M. (2004). An East Indian Laborers' Household in Nineteenth-Century Jamaica: A Case for Understanding Cultural Diversity through Space, Chronology, and Material Analysis. *Historical Archaeology, 38*(2), 9-21.

Armstrong, D. V., & Kelly, K. G. (2000). Settlement patterns and the origins of African Jamaican society: Seville plantation, St. Ann's Bay, Jamaica. *Ethnohistory, 47*(2), 369-397.

Arrom, J. J., & Arévalo, M. A. G. (1986). *Cimarron.* Santo Domingo: Ediciones Fundación García-Arévalo.

Ashmore, W., & Knapp, A. B. (1999). Archaeological landscapes: constructed, conceptualized, ideational. In A. B. Knapp & W. Ashmore (Eds.), *Archaeologies of landscape: contemporary perspectives.* Maiden, Massachusetts: Blackwell Publishers, 1-30.

Asprey, G. F., & Harris, D. R. (1966). Plants, Animals, and Man in the Outer Leeward Islands, West Indies. An Ecological Study of Antigua, Barbuda, and Anguilla. *The Journal of Ecology, 54*(3), 839.

Aston, M., & Rowley, T. (1974). *Landscape archaeology : an introduction to fieldwork techniques on Post-Roman landscapes*. Newton Abbot: David & Charles.

Atiles, B. (2009). Rock Art Studies in Dominican Republic. In M. H. H. L. G. A.M. A. Cinquino (Ed.), En Rock Art of the Caribbean. Tuscaloosa: University of Alabama Press, 91-101.

Atiles, G., & López Belando, A. (2006). *El sitio arqueologico la punta de Bayahibe: Primeros agricultores tempranos de las Antillas asentados en la costa sureste de la isla de Santo Domingo*. Santo Domingo: Editora de Revistas.

Aubé, M., & Caron, L. (2001). The mangroves of the north coast of Haiti. *Wetlands Ecology and Management, 9*(3), 281-289.

Augeron, M., Poton, D., & Van Ruymbeke, B. (2009). *Les huguenots et l'Atlantique: Pour Dieu, la cause ou les affaires* (Vol. 1). Paris: Les Indes savantes – PUPS.

Augustin, J. R. (2012). La memoire de l'esclavage dans l'espace public: initiatives pour sa patrimonialisation a Bordeaux (France) et a Port-au-Prince (Haiti). *Ethnologies, 34*(1-2), 205.

Augustin, J. R. (2016). *Mémoire de l'esclavage en Haïti. Entrecroisement des mémoires et enjeux de la patrimonialisation.* Université Laval, Québec.

Avery, G. E. (2007). *French colonial pottery: an international conference*. Evanston: Northwestern State University Press.

Bailey, G. (2007). Time perspectives, palimpsests and the archaeology of time. *Journal of Anthropological Archaeology, 26*(2), 198-223.

Bailey, G., & Galanidou, N. (2009). Caves, palimpsests and dwelling spaces: examples from the Upper Palaeolithic of south-east Europe. *World Archaeology, 41*(2), 215-241.

Bain, A., Faucher, A.-M., Kennedy, L. M., LeBlanc, A. R., Burn, M. J., Boger, R., et al. (2018). Landscape Transformation During Ceramic Age and Colonial Occupations of Barbuda, West Indies. *Environmental Archaeology, 23*(1), 36-46.

Balée, W., & Balée, W. L. (2002). *Advances in historical ecology.* New York: Columbia University Press.

Balée, W., & Erickson, C. L. (2006). Time, Complexity, and Historical Ecology. In W. Balée & C. L. Erickson (Eds.), *Time and Complexity in Historical Ecology: Studies in Neotropical Lowlands*. New York/Chichester/West Sussex: Columbia University Press, 1-18.

Banivanua-Mar, T., & Edmonds, P. (Eds.). (2010). *Making settler colonial space : perspectives on race, place and identity*. Basingstoke: Palgrave Macmillan.

Barker, G. (1995). *A Mediterranean valley : landscape archaeology and «Annales» history in the Biferno valley*. London: Leicester University Press.

Barker, H. D., & Dardean, W. S. (1930). *Flore d'Haiti; clé et description des ordres--familles et genres des spermatophytes d'Haïti avec la liste de la plupart des espèces*. Port-au-Prince, Haiti.

Barnes, T. J., & Duncan, J. S. (2013). *Writing worlds: discourse, text and metaphor in the representation of landscape*. London/New York: Routledge.

Barrow, J. (1766). *Abrégé chronologique ou histoire des découvertes faites par les Européens dans les différentes parties du monde* (Vol. 3). Paris: Chez Saillant.

Barthélémy, G. (1997). Le rôle des Bossales dans l'émergence d'une culture de marronnage en Haïti (The Bossales' Role in the Emergence of a Maroon Culture in Haiti). *Cahiers d'études africaines*, 839-862.

Baszanger, I., & Dodier, N. (1997). Ethnography: relating the part to the whole. *Qualitative research: Theory, method and practice, 2*, 9-34.

Bates, L. A. (2016). Approvisioning and MarketingSurplus and Access on Jamaican Sugar Estates. In L. A. Bates, J. M. Chenoweth & J. A. Delle (Eds.), *Archaeologies of slavery and freedom in the Caribbean: exploring the spaces in between*. Gainesville: University Press of Florida, 79-110.

Bates, L. A., Chenoweth, J. M., & Delle, J. A. (2016). *Archaeologies of slavery and freedom in the Caribbean: exploring the spaces in between*. Gainesville: University Press of Florida, 79-110.

Baud, M. (1991). A Colonial counter economy: Tobacco production on Española, 1500-1870. *Nieuwe West-Indische Gids / New West Indian Guide, 65*(1/2), 27-49.

Beauvoir-Dominique, R. (2009). The Rock Images in Haiti: A Living Heritage. In M. H. Hayward, L.-G. Atkinson & M. A. Cinquino (Eds.), *Rock Art of the Caribbean*. Tuscaloosa: The University of Alabama Press, 78-89.

Bender, B. (1993). Landscape – meaning and action. In B. Bender (Ed.), *Landscape : politics and perspectives*. New York: Berg, 1-17.
Bender, B. (2004). Stonehenge : contested landscapes (medieval to present-day). In B. Bender (Ed.), *Landscape – Politics and Perspectives*. Oxford: Berg, 245-280.
Benton, L. (2006). Spatial histories of empire. *Itinerario, 30*(3), 19-34.
Bérard, B. (2013a). Penser les territoires de l'histoire amérindienne des Antilles. *Outre-mers, 100*(378), 151-163.
Bérard, B. (2013b). The Saladoid. In W. F. Keegan, C. L. Hofman & R. R. Ramos (Eds.), *The Oxford handbook of Caribbean archaeology*. New York: Oxford University Press, 184-197.
Bérard, B. (2018). *Lot bô dlo De l'ile à l'archipel : Essai d'archéogéographie sociale des territoires amérindiens dans l'archipel antillais. 300 av. J.-C./400 apr. J.-C.*, Université des Antilles, Schoelcher, Martinique.
Bernier, M. (2002). *Caractérisation typologique, microscopique et chimique des faïences du XVIIIe siècle du site Saint-Ignace de Loyola en Guyane française.* Universite Laval, Québec.
Berque, A. (1984). Paysage-empreinte, paysage-matrice : éléments de problématique pour une géographie culturelle. *Espace géographique, 13*(1), 33-34.
Berque, A. (1994). Introduction. In A. Berque (Ed.), *Cinq propositions pour une théorie du paysage*. Seyssel: Editions Champ Vallon.
Besnoit, J. (1968). Types de plantations et groupes sociaux à la Martinique. *Cahiers des Amériques Latines*(2), 130-160.
Binford, L. R. (1964). A consideration of archaeological research design. *American antiquity, 29*(4), 425-441.
Bintliff, J. L., Kuna, M., & Venclová, N. (Eds.). (2000). *The future of surface artefact survey in Europe*. Sheffield: Sheffield Academic Press.
Blais, H. (2004). Le rôle de l'Académie des sciences dans les voyages d'exploration au XIXe siècle. *La Revue pour l'histoire du CNRS*(10).
Blais, H. (2009). Coloniser l'espace: territoires, identités, spatialité. *Genèses*(1), 145-159.
Blais, H., Deprest, F., & Singaravelou, P. (2011). French geography, cartography and colonialism: introduction. *Journal of Historical Geography, 37*(2), 146-148.
Blancpain, F. (2007). Les droits de la France sur la colonie de Saint Domingue et le traité de Ryswick. *Outre-mers, 94*(354), 305-329.
Blick, J. P., Hopkins, J. H., & Oetter, D. (2011). The Prehistoric Settlement Pattern of San Salvador, Bahamas. *The Journal of Island and Coastal Archaeology, 6*(3), 421-441.
Bloemers, J. H. F. (2010). Introduction: The Cultural Landscape and Heritage Paradox: Protection and Development of the Dutch Archaeological-Historical Landscape and Its European Dimension. In T. J. Bloemers, H. Kars, A. Van der Valk & M. Wijnen (Eds.), *The cultural landscape & heritage paradox: protection and development of the Dutch archaeological-historical landscape and its European dimension*. Amsterdam: Amsterdam University Press, 3-16.
Bloemers, J. H. F., Kars, H., & Valk, A. v. d. (Eds.). (2010). *The Cultural Landscape & Heritage Paradox : Protection and Development of the Dutch Archaeological-historical Landscape and its European Dimension*. Amsterdam: Amsterdam University Press.

Bogaert, H. O., & Atiles, G. (2004). Sitio arqueológico Playa Grande Río San Juan, provincia María Trinidad Sánchez. *Boletín del Museo del Hombre Dominicano.*(37), 126-142.

Boissinot, P. (2015). *Qu'est-ce qu'un fait archéologique?* Paris: Éditions EHESS.

Bolay, E. (1997). *The Dominican Republic : a country between rain forest and desert : contributions to the ecology of a Caribbean island*. Weikersheim: Margraf.

Bonnissent, D. (2008). *Archeologie précolombienne de l'ile de Saint-Martin, Petites Antilles (3300BC-1600AD).* Thèse de doctorat. Université de Provence.

Bradley, R. (2002). *The past in prehistoric societies*. London: Routledge.

Brassard, M., & Leclerc, M. (2001). *Identifier la céramique et le verre anciens au Québec: guide à l'usage des amateurs et des professionnels.* Quebec: Cahiers d'archéologie du CELAT.

Braudel, F. (1953). Au parlement des historiens : retour sur le Congrès international de Paris, 1950. *Annales. Histoire, Sciences Sociales, 8*(3), 369-372.

Braudel, F. (1958). Histoire et Sciences sociales : La longue durée. *Annales. Histoire, Sciences Sociales, 13*(4), 725-753.

Braudel, F. (1969). *Ecrits sur l'histoire*. Paris: Flammarion.

Brayshay, M., & Cleary, M. (2002). Shaping colonial and imperial landscapes. *Landscape Research, 27*(1), 5-10.

Breukel, T. W. (2019). *Tracing interactions in the indigenous Caribbean through a biographical approach: Microwear and material culture across the historical divide (AD 1200-1600).* PhD dissertation. Leiden University.

Brughmans, T., de Waal, M. S., Hofman, C. L., & Brandes, U. (2018). Exploring Transformations in Caribbean Indigenous Social Networks through Visibility Studies: the Case of Late Pre-Colonial Landscapes in East-Guadeloupe (French West Indies). [journal article]. *Journal of Archaeological Method and Theory, 25*(2), 475-519.

Brumfiel, E. M. (2003). It's a Material World: History, Artifacts, and Anthropology. *Annual Review of Anthropology, 32*(1), 205-223.

Burnard, T., & Garrigus, J. (2016). *The Plantation Machine: Atlantic Capitalism in French Saint-Domingue and British Jamaica*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.

Callaghan, R. T. (1993). *Passages to the Greater Antilles: An analysis of watercraft and the marine environment.* Paper presented at the Proceedings of the XIV international congress for Caribbean archaeology. International Assocation for Caribbean Archaeology, Bridgetown, Barbados.

Callaghan, R. T. (2003). Comments on the Mainland Origins of the Preceramic Cultures of the Greater Antilles. *Latin American Antiquity, 14*(03), 323-338.

Camus, M. C. (1997). *L'île de la Tortue au cœur de la Flibuste caraïbe*. Paris: Éditions L'Harmattan.

Capobianco, K. M. (2005). *Excavation Site Prediction Using High Resolution Satellite Imagery and GIS Data Development of Archaeological Deposits for En Bas Saline, Haiti.* Master thesis. University of Florida.

Carruthers, C. (2003). Spanish Botijas or Olive Jars from the Santo Domingo Monastery, La Antigua Guatemala. *Historical Archaeology, 37*(4), 40-55.

Carter, P. (1987). *The road to Botany Bay: an essay in spatial history*. London: Faber & Faber.

Casid, J. H. (2005). *Sowing empire : landscape and colonization*. Minneapolis/ London: University of Minnesota Press.

Cauna, J. d. (1991). Vestiges de sucrerie dans la plaine du Cul-de-Sac [à Saint-Domingue]. *Conjonction* (149), 63-104.

Cauna, J. d. (2009). *Haïti, l'éternelle révolution : histoire d'une décolonisation, 1789-1804*. Monein: P. R.N.G.

Cauna, J. d. (2013). Patrimoine et mémoire de l'esclavage en Haïti : les vestiges de la société d'habitation coloniale. In Situ [En ligne], 20 | 2013, mis en ligne le 30 mai 2013, consulté le 11 juin 2017. URL : http://journals.openedition.org/insitu/10107 ; DOI : 10.4000/insitu.10107.

Césaire, A. (1995). *Discours sur le colonialisme.* Paris: Présence africaine.

Chanlatte-Baik, L. A. (2003). Agricultural Societies in the Caribbean: The Greater Antilles, and the Bahamas. In J. Sued-Badillo (Ed.), *General history of the Caribbean. Autochthonous Societie*. Paris: UNESCO Publishing, 228-258.

Chapelot, J. (1978). La céramique exportée au Canada français. *Dossier de l'Archéologie, 27*, 104-113.

Charlery, C. (2004). Maisons de maître et habitations coloniales dans les anciens territoires français de l'Amérique tropicale. In Situ [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 19 avril 2012, consulté le 11 juin 2017. URL : http://journals.openedition.org/insitu/2362 ; DOI : 10.4000/insitu.2362.

Charlevoix, P.-F.-X. d. (1730). *Histoire de l'isle espagnole ou de St-Domingue* A Paris: J. Guerin.

Cheney, P. (2017). *Cul de Sac: Patrimony, Capitalism, and Slavery in French Saint-Domingue*. Chicago: University of Chicago Press.

Chevallier, R. (1976). Le paysage palimpseste de l'histoire : pour une archéologie du paysage. *Mélanges de la Casa de Velázquez, 12*(1), 503-510.

Chivallon, C. (2004). *La diaspora noire des Amériques Expériences et théories à partir de la Caraïbe*. Paris: CNRS Éditions.

Ciofalo, A. J., Keegan, W. F., Pateman, M. P., Pagán-Jiménez, J. R., & Hofman, C. L. (2018). Determining precolonial botanical foodways: starch recovery and analysis, Long Island, The Bahamas. *Journal of Archaeological Science-Reports*, 21, 305–317.

Ciofalo, A. J., Sinelli, P. T., & Hofman, C. L. (2019). Late Precolonial Culinary Practices: Starch Analysis on Griddles from the Northern Caribbean. *Journal of Archaeological Method and Theory*, 1-33.

Cocker, M. (2001). *Rivers of blood, rivers of gold: Europe's conquest of indigenous peoples*: Grove Press.

Cook, N. D. (1993). Disease and the depopulation of Hispaniola, 1492-1518. *Colonial Latin American Review, 2*(1-2), 213-245.

Cook, S. F., & Borah, W. W. (1971). *Essays in population history: Mexico and the Caribbean* (Vol. 1). Berckley & Los Angeles: University of California Press.

Cooper, J. (2008). Creating connections between Caribbean Islands: an archaeological perspective from Northern Cuba. In M. C. James Conolly (Ed.), *Comparative Island Archaeologies, British Archaeological Reports*. Oxford: Archaeopress, 179-190.

Cooper, J. (2010). Modelling mobility and exchange in Pre-Columbian Cuba: GIS led approaches to identifying pathways and reconstructing journeys from the archaeological record. *Journal of Caribbean Archaeology, 3*, 122-137.

Cordell, A. (1998). *Paste Variability in Ostionoid Pottery from the Bahamas and Hispaniola: Possible Manufacturing Origins of Non-local Pottery from the Bahamas sites.*Unpublished manuscript, Gainesville.

Cosgrove, D., & Daniels, S. (1988). Maps, knowledge, and power. In D. Cosgrove & S. Daniels (Eds.), *The iconography of landscape*. Cambridge: Cambridge University Press, 277-312.

Cossin, Z. A., & Hauser, M. W. (2015). Sugar Economics: A Visual Economy of the Plantation Landscape in Colonial Dominica. In Leone M., Knauf J. (eds) Historical Archaeologies of Capitalism. Contributions To Global Historical Archaeology. Springer, Cham.

Crawford, O. G. S. (1953). *Archaeology in the Field*. London: Phoenix House.

Croucher, S. K., & Weiss, L. (2011). The Archaeology of Capitalism in Colonial Contexts an introduction: Provincializing Historical Archaeology. In S. K. Croucher & L. Weiss (Eds.), *The archaeology of capitalism in colonial contexts postcolonial historical archaeologies.* New York: Springer, 1-37.

Crumley, C. L. (Ed.). (1994). *Historical Ecology: Cultural Knowledge and Changing Landscapes*. Santa Fe, New Mexico: School of American Research Press.

Crumley, C. L. (Ed.). (2002). New directions in anthropology and environment: intersections. Lanham: Altamira Press.

Crumley, C. L. (2006). Historical ecology: integrated thinking at multiple temporal and spatial scales. In A. Hornborg & C. L. Crumley (Eds.), *The world system the earth system: global socioenvironmental change sustainability since the Neolithic*. Walnut Creek: Left Coast Press, Inc.

Crumley, C. L., Kolen, J. C. A., de Kleijn, M., & van Manen, N. (2017). Studying long-term changes in cultural landscapes: outlines of a research framework and protocol. *Landscape Research, 42*(8), 880-890.

Curet, L. A. (1992). *The developments of Chiefdoms in the Greater Antilles: A regio¬nal study of the Valley of Maunabo, Puerto Rico.* Arizona State University, University Microfilms, Ann Arbor.

Curet, L. A. (2014). The Taino: Phenomena, Concepts, and Terms. *Ethnohistory, 61*(3), 467-495.

Curet, L. A., & Hauser, M. W. (Eds.). (2011). *Islands at the crossroads migration, seafaring, and interaction in the Caribbean*. Tuscaloosa: University of Alabama Press.

Curtis, F. (1962). The utility pottery industry of Bailen, southern Spain. *American Anthropologist, 64*(3), 486-503.

Cusick, J. G., Deagan, K., Rice, P. M., Schuyler, R. L., Ramenofsky, A. F., & Schortman, E. M. (2015). *Studies in Culture Contact: Interaction, Culture Change, and Archaeology*: Southern Illinois University Press.

Dacal Moure, R., & Rivero de la Calle, M. (1986). Arqueología aborigen de Cuba.

Daniels, S., & Nash, C. (2004). Lifepaths: geography and biography. *Journal of Historical Geography, 30*(3), 449-458.

Darvill, T. (2006). *Stonehenge : the biography of a landscape*. Stroud: Tempus.

Dauvergne, R. (1948). Les anciens plans ruraux des colonies françcrises. *Outre-Mers. Revue d'histoire, 35*(123), 231-269.
David, B., & Thomas, J. (2016). Landscape archaeology: introduction. In B. David & J. Thomas (Eds.), *Handbook of landscape archaeology*. London & New York: Routlege, 23-43
Deagan, K. (2001). Dynamics of imperial adjustment in Spanish America. Ideology and social integration. In S. E. Alcock, T. N. D'Altroy, K. Deagan & C. M. Sinopoli (Eds.), *Empires. Perspectives from archaeology and history*. Cambridge: Cambridge University Press, 179-194.
Deagan, K. A. (1987). *Initial encounters: Arawak responses to European contact at the En Bas Saline site, Haiti.* Paper presented at the Proceedings of the First San Salvador Conference, CCFL Bahamian Field Station, Fort Lauderdale.
Deagan, K. A. (1988). The archaeology of the Spanish contact period in the Caribbean. *Journal of World Prehistory, 2*(2), 187-233.
Deagan, K. A. (1995). After Columbus: the sixteenth-century Spanish-Caribbean frontier. In K. A. Deagan (Ed.), *Puerto Real: the archaeology of a sixteenth-century Spanish town in Hispaniola*. Gainesville: University Press of Florida, 419-456.
Deagan, K. A. (1995). *Puerto Real: The archaeology of a sixteenth-century Spanish town in Hispaniola*. Gainesville: University Press of Florida.
Deagan, K. A. (1996). Colonial transformation: Euro-American cultural genesis in the early Spanish-American colonies. *Journal of Anthropological Research, 52*(2), 135-160.
Deagan, K. A. (1998). Transculturation and Spanish American ethnogenesis: the archaeological legacy of the Quincentenary. *Studies in culture contact: Interaction, culture change, and archaeology*, 23-43.
Deagan, K. A. (2003). Colonial origins and colonial transformations in Spanish America. *Historical Archaeology, 37*(4), 3-13.
Deagan, K. A. (2004). Reconsidering Taino social dynamics after Spanish conquest: gender and class in culture contact studies. *American Antiquity, 69*(4), 597-626.
Deagan, K. A. (2012). *Multi-Cultural Encounter and Exchange among Spaniards, American Indians and Africans in Colonial Florida and the Caribbean*. https://scholarcommons.usf.edu/las_hhfc/Scholarly_Contribution/ Scholarly_Contributions/7/).
Deagan, K. A., & Cruxent, J. M. (1993). *From contact to Criollos: The archaeology of Spanish colonization in Hispaniola.* Paper presented at the Proceedings of the British Academy.
Deagan, K. A., & Cruxent, J. M. (2002). *Archaeology at La Isabela : America's first European town*. New Haven: Yale University Press.
Debien, G. (1945). *Comptes, profits, esclaves et travaux de deux sucreries de Saint-Domingue : 1774-1798*. Port-au-Prince: Impr. de Valcin.
Debien, G. (1962). *Plantations et esclaves à Saint-Domingue : sucrerie Cottineau*. Dakar: Imp. Protat Mâcon.
Debien, G. (1966). Les marrons de Saint-Domingue en 1764. *Jamaican Historical Review, 6*(1), 9.
Deive, C. E. (1980). *La esclavitud del negro en Santo Domingo, 1492-1844* (Vol. 2). Santo Domingo: Ediciones del Museo del Hombre Dominicano

Deive, C. E. (1997). *Los guerrilleros negros : esclavos fugitivos y cimarrones en Santo Domingo*. Santo Domingo: Fundación Cultural Dominicana.

Delle, J. (1999). The landscapes of class negotiation on coffee plantations in the blue mountains of Jamaica: 1790-1850. *Hist Arch, 33*(1), 136-158.

Delle, J. (2000a). Gender, Power and Space: Negotiating Social Relations under Slavery on Coffee Plantations in Jamaica, 1790-1834. In J. A. Delle, S. A. Mrozowski & R. Paynter (Eds.), *In Lines That Divide: Historical Archaeologies of Race, Class and Gende*. Knoxville: University of Tennessee Press.

Delle, J. A. (1998). *An archaeology of social space : analyzing coffee plantations in Jamaica's Blue Mountains*. New York/London: Plenum Press.

Delle, J. A. (2002). Power and landscape: spatial dynamics in early nineteenth century Jamaica. In M. O'Donovan (Ed.), *The dynamics of power*. Carbondale, Southern Illinois University: Center for archaeological investigation, 341-361.

Delle, J. A. (2013). *The Colonial Caribbean : Landscapes of Power in Jamaica's Plantation System*. New York: Cambridge University Press.

Delpuech, A. (2001). Historical archaeology in the French West Indies: recent research in Guadeloupe. In P. Farnsworth (Ed.), *Island Lives: Historical Archaeologies of the Caribbean*. Tuscaloosa: University of Alabama Press, 21-59.

Delpuech, A. (2015). *Sur la constitution des Naturels du pays. Archaeology in French Saint-Domingue in the eighteenth century.* Paper presented at the Proceedings of the 25th International Congress for Caribbean Archaeology, San Juan, Puerto Rico.

Delpuech, A., & Hofman, C. L. (Eds.). (2004). *Late Ceramic Age societies in the eastern Caribbean*. Oxford: Archaeopress.

Delpuech, A., & Jacob, J.-P. (Eds.). (2014). *Archéologie de l'esclavage colonial*. Paris: La Découverte/ INRAP.

Denevan, W. M. (1992). *The native population of the Americas in 1492*. Madison: Univiversity of Wisconsin Press.

Denevan, W. M., Sauer, C. O., & Leighly, J. (1964). Land and Life. A Selection from the Writings of Carl Ortwin Sauer. *The Hispanic American Historical Review, 44*(4), 595.

Depestre, R. (1956). *Minerai noir*. Paris: Présence africaine.

Dillman, J. (2015). *Colonizing paradise: landscape and empire in the British West Indies*. Tuscaloosa: University of Alabama Press.

Donnadieu, J.-L. (2013). Dans la colonie esclavagiste française de Saint-Domingue au XVIIIe siècle: une ségrégation complexe. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*(164), 57-76.

Du Tertre, J. B. (1667). *Histoire generale des Antilles habitées par les François*. Paris: Chez Thomas Iolly.

Duncan, J., & Duncan, N. (1988). (Re) reading the landscape. *Environment and Planning D: Society and Space, 6*(2), 117-126.

Duncan, J. S., & Ley, D. (1993). Introduction : representing the place of culture. In J. Ducan & D. Ley (Eds.), *Place / Culture / Representation*. London: Routledge, 1-21.

Duncan, N., & Duncan, J. (2009). Doing landscape interpretation. In D. DeLeyser, S. Herbert, S. Aitken, M. Crang & L. McDowell (Eds.), *The SAGE handbook of qualitative geography*. London: SAGE, 225-247.

Dunn, O., & Kelley, J. E. (1989). *The Diario of Christopher Columbus's first voyage to America, 1492-1493* (Vol. 70). Norman & London: University of Oklahoma Press.

Dunnell, R. C. (1992). The Notion Site. In J. Rossignol & L. Wandsnider (Eds.), *Space, Time, and Archaeological Landscapes*. Boston: Springer, 21-41.

Elerie, J. N. H., & Spek, T. (2010). The cultural biography of landscape as a tool for action research in the Drentsche Aa National Landscape (Northern Netherlands). In J. H. F. Bloemers, H. Kars, A. van der Valk & M. Wijnen (Eds.), *The Cultural Landscape and Heritage Paradox: Protection and Development of the Dutch Archaeological-Historical Landscape and Its European Dimension.* Amsterdam: Amsterdam University Press, 83-113.

Erickson, C. L., & Balée, W. (2006). Time complexity in historical ecology: Studies in the Neotropical Lowlands. In C. L. Erickson & W. Balée (Eds.), *Time And Complexity in Historical Ecology : Studies in the Neotropical Lowlands.* New York Columbia University press, 187-233.

Ewen, C. R. (1991). *From Spaniard to Creole : The Archaeology of Cultural Formation at Puerto Real, Haiti*: Tuscaloosa: University of Alabama Press.

Farnsworth, P. (Ed.). (2001). *Island lives historical archaeologies of the Caribbean*. Tuscaloosa: University of Alabama Press.

Ferraro, G., & Andreatta, S. (2014). *Cultural anthropology: An applied perspective*. Stamford: Cengage Learning.

Fick, C. E. (1990). *The making of Haiti : the Saint Domingue revolution from below*. Knoxville: University of Tennessee Press.

Fitzpatrick, S. M., & Ross, A. H. (2017). *Island shores, distant pasts : archaeological and biological approaches to the pre-Columbian settlement of the Caribbean.* Gainesville: University Press of Florida.

Foubert, B. (1988). Le marronage sur les habitations Laborde à Saint-Domingue (1768-1793). *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest,, 95*(3), 277-310.

Fouchard, J. (1953). *Les Marrons du syllabaire, quelques aspects du problème de l'instruction et de l'éducation des esclaves et affranchis de Saint-Domingue*. Port-au-Prince: Henri Deschamps.

Fouchard, J. (1988 [1972]). *Les marrons de la liberté*. Port-au-Prince: Henri Deschamps.

Fouchard, J., & Debien, G. (1969). Aspects de l'esclavage aux Antilles françaises: le petit marronage à Saint-Domingue autour du Cap *Cahiers des Amériques latines*(3), 31-67.

Foy, D., Richez, F., & Vallauri, L. (1986). La céramique en usage dans l'atelier de verrier de Roquefeuille (Pourrières, Var) : exemple d'un dépotoir domestique de la première moitié du XVIIIe siècle. *Archéologie du Midi Médiéval, Tome 4*, 135-149.

Garcia, O. (1998). Proposal for the analytical studies and final report for the Paso del Indio archaeological site, Vega Baja, Puerto Rico. *Manuscript on file, Puerto Rico State His toric Preservation Office, San Juan*.

Garrigus, J. (1993). Blue and brown: Contraband indigo and the rise of a free colored planter class in French Saint-Domingue. *the Americas, 50*(2), 233-263.

Garrigus, J. D. (2006). *Before Haiti: Race and Citizenship in French Saint-Domingue*. New York: Palgrave Macmillan US.

Gauvin, R. (1995). *Guide des céramiques selon la nomenclature en vigueur à Parcs Canada, Région du Québec*. Québec: Parcs Canada, Région du Québec.

Geggus, D. (1983). *Slave Resistance Studies and the Saint Domingue Slave Revolt: Some Preliminary Considerations*. Miami: Latin American and Caribbean Center, Florida International University.

Geggus, D. (1985). On the eve of the Haitian revolution: Slave runaways in Saint Domingue in the year 1790. *A Journal of Slave and Post-Slave Studies 6*(3), 112-128.

Geggus, D. (1989). The French and Haitian Revolutions, and resistance to slavery in the Americas: an overview. *Outre-Mers. Revue d'histoire, 76*(282), 107-124.

Geggus, D. (1990). Urban Development in Eighteenth-Century Saint Domingue.». *Bulletin du Centre d'histoire des Espaces Atlantiques, 5*, 197-228.

Geggus, D. (1991). The Major Port Towns of Saint Domingue in the Later Eighteenth Century.". *Atlantic Port Cities: Economy, Culture, and Society in the Atlantic World*, 1650-1850.

Geggus, D. (1992). Marronage, voodoo, and the Saint Domingue slave revolt of 1791. *Proceedings of the Meeting of the French Colonial Historical Society, 15*, 22-35.

Geggus, D. (1997). The naming of Haiti. *New West Indian Guide/Nieuwe West-Indische Gids, 71*(1-2), 43-68.

Genêt, N. (1980). Les collections archéologiques de la Place Royale. La faïence. *Dossier Québec*(45), 1-311.

Gijn, A. L. v., Hofman, C. L., & Hoogland, M. L. P. (Eds.). (2008). *Crossing the borders new methods and techniques in the study of archaeological materials from the Caribbean*. Tuscaloosa: University of Alabama Press.

Gillings, M., & Pollard, J. (1999). Non-portable stone artefacts and contexts of meaning: The tale of Grey Wether (www.museums.ncl.ac.uk/Avebury/stone4.htm). *World Archaeology, 31*(2), 179-193.

Gilmore III, R. G. (2007). All the Documents Are Destroyed! Documenting Slavery for St. Eustatius, Netherlands Antilles. In J. B. Haviser & K. C. Macdonald (Eds.), *African Re-Genesis : Confronting Social Issues in the Diaspora*. Walnut Creek: Routledge, 70-90.

Girel, J. (2006). Quand le passé éclaire le présent: écologie et histoire du paysage. *Géocarrefour, 81*(4), 249-264.

Godo, P. P. (1997). El problema del protoagrícola de Cuba: discusión y perspectivas. *El Caribe Arqueológico, 2*, 19-30.

Gosden, C. (2004). *Archaeology and colonialism: cultural contact from 5000 BC to the present* (Vol. 2). Cambridge: Cambridge University Press.

Gosden, C., & Lock, G. (1998). Prehistoric histories. *World archaeology, 30*(1), 2-12.

Gosden, C., & Marshall, Y. (1999). The cultural biography of objects. *World Archaeology, 31*(2), 169-178.

Grunberg, B., & Montemayor, J. (2014). *L'Amérique espagnole (1492-1700) : textes et documents*. Paris: L'Harmattan.

Guitar, L. (1998). *Cultural Genesis: Relationships Among Indians, Africans, and Spaniards in rural Hispaniola, First Half of the Sixteenth Century.* Vanderbilt University, Nashville, TN.

Guitar, L. (2006). Boiling it down: slavery on the first commercial sugarcane ingenios in the Americas (Hispaniola, 1530–45). In J. Landers & B. Robinson (Eds.), *Slaves, subjects, and subversives: Blacks in colonial Latin America*. Albuquerque: University of New Mexico Press ed. 39-82.

Guitar, L., Ferbel-Azcarate, P., & Esteve, J. (2006). Ocama-Daca taino (Hear me, I am Taino): Taino survival on Hispaniola, focusing on the Dominican Republic. In M. C. Forte (Ed.), *Indigenous Resurgence in the Contemporary Caribbean*. New York: Peter Lang, 41-67.

Guitar, L. A. (1998). *Cultural genesis : relationships among Indians, Africans and Spaniards in rural Hispaniola, first half of the sixteenth century.*

Hahn, P. G. (1960). *The Cayo Redondo culture and its chronology.* Yale University, University Microfilms, Ann Arbor

Hamilton, J. M., & Hodges, W. H. (1982). *Bayahá : a preliminary report*. Limbé: Musée de Guahaba.

Hamilton, J. M., & Hodges, W. H. (1995). The Aftermath of Puerto Real: Archaeology at Bayaha. In K. A. Deagan (Ed.), *Puerto Real. The Archaeology of a Sixteenth-Century Spanish Town in Hispaniola.* Gainesville: University Presses of Florida, 377-418.

Handler, J. S. (1974). *The unappropriated people: Freedmen in the slave society of Barbados*. Mona, Jamaica: University of the West Indies Press.

Hardy, M. D. (2008). *Saladoid economy and complexity on the Arawakan Frontier.* Florida State University, Tallahassee.

Harley, J. B. (1989). Deconstructing the map. *Cartographica: The international journal for geographic information and geovisualization, 26*(2), 1-20.

Harley, J. B. (1992). Rereading the Maps of the Columbian Encounter. *Annals of the Association of American Geographers, 82*(3), 522-542.

Hauser, M. W. (2008). *An archaeology of Black markets : local ceramics and economies in eighteenth-century Jamaica*. Gainesville: University Press of Florida.

Hauser, M. W. (2011). Routes and roots of empire: Pots, power, and slavery in the 18th-century British Caribbean. *American Anthropologist, 113*(3), 431-447.

Hauser, M. W., & Hicks, D. (2007). Colonialism and landscape: Power, materiality and scales of analysis in Caribbean historical archaeology: Situations and Standpoints in Archaeology and Heritage. In D. Hicks, L. McAtackney & G. J. Fairclough (Eds.), *Envisioning Landscape: Situations and Standpoints in Archaeology and Heritage* (pp. 251-274). Walnut Creek: Left Coast, 251-274.

Haviser, J. B. (Ed.). (1999). *African sites : archaeology in the Caribbean / Jay B. Haviser, editor*. Princeton: Markus Weiner

Haviser, J. B. (2001). Historical archaeology in the Netherlands Antilles and Aruba. In F. Paul (Ed.), *Island Lives: Historical Archaeologies of the Caribbean*. Tuscaloosa: University of Alabama Press, 60-81.

Haviser, J. B., & Macdonald, K. C. (Eds.). (2007). *African Re-Genesis : Confronting Social Issues in the Diaspora*. Walnut Creek: Routledge.

Hector, M. C., & Moise, C. D. (1990). *La régime colonial français a Saint Domingue, 1625-1789*. Port-au-Prince: Deschamps

Hedges, S. B., & Woods, C. A. (1993). Caribbean hot spot. *Nature, 364*(6436), 375-375.

Helms, M. W., Rubin, V., & Tuden, A. (1980). Comparative Perspectives on Slavery in New World Plantation Societies. *Ethnohistory, 27*(1), 92.

Herrera Malatesta, E. N. (2018). *Una Isla, dos mundos : estudio arqueológico sobre el paisaje indígena de Haytí y su transformación al paisaje colonial de La Española (1200-1550)*. Leiden: Sidestone Press.

Hester, T. R., Shafer, H. J., & Feder, K. L. (2009). *Field Methods in Archaeology. 7th ed.* New York: Routledge.

Heywood, L. M. (Ed.). (2002). Central Africans and cultural transformations in the American diaspora. Cambridge: Cambridge University Press.

Hicks, D. (2007). *The garden of the world : an historical archaeology of sugar landscapes in the eastern Caribbean*. Oxford: Archaeopress.

Hicks, D., McAtackney, L., & Fairclough, G. (2007). *Envisioning Landscape: Situations and Standpoints in Archaeology and Heritage* (Vol. 52). Walnut Creek: Left Coast Press.

Higman, B. W. (1986a). Jamaican coffee plantations, 1780-1860: a cartographic analysis. *Caribbean Geography, 2*(2), 73-91.

Higman, B. W. (1986b). Plantation Maps as Sources for the Study of West Indian Ethnohistory. In D. W. Wiedman (Ed.), *Ethnohistory: A Researcher's Guide* (Vol. 35, pp. 107-136). Williamsburg, Virgninia, Department of Anthropology: College of William and Mary

Higman, B. W. (1987). The spatial economy of Jamaican sugar plantations: cartographic evidence from the eighteenth and nineteenth centuries. *Journal of Historical Geography, 13*(1), 17-39.

Higman, B. W. (1987). The spatial economy of Jamaican sugar plantations: cartographic evidence from the eighteenth and nineteenth centuries. *Journal of Historical Geography, 13*(1), 17-39.

Higman, B. W. (2000). The sugar revolution. *Economic History Review, 53*(2), 213-236.

Higman, B. W. (2001). *Jamaica surveyed plantation maps and plans of the eighteenth and nineteenth centuries*. Kingston: University of the West Indies Press.

Higman, B. W. (2005). *Plantation Jamaica, 1750-1850 : capital and control in a colonial economy*: Kingston: University of West Indies Press.

Hilliard d' Auberteuil, M. R. (1777). *Considérations sur l'état présent de la colonie française de Saint-Domingue: ouvrage politique et législatif: présenté au Ministre de la Marine* (Vol. 2). Paris: chez Grangé, imprimeur-libraire.

Hodder, I. (1999). *The archaeological process: an introduction*. Oxford: Blackwell

Hodges, W. (1983). *The search for La Navidad*: Musee de Guahaba, Limbé, Haiti.

Hodges, W. H., & Lyon, E. (1995). A general history of Puerto Real. In K. Deagan (Ed.), *Puerto Real. The Archaeology of a Sixteenth-Century Spanish Town in Hispaniola*. Gainesville: University Press of Florida, 83-111.

Hoffman, P. E. (1980). *The Spanish crown and the defense of the Caribbean, 1535-1585: precedent, patrimonialism, and royal parsimony*. Baton Rouge: Louisiana State University Press.

Hofman, C., Mol, A., Hoogland, M., & Valcárcel Rojas, R. (2014). Stage of encounters: migration, mobility and interaction in the pre-colonial and early colonial Caribbean. *World Archaeology, 46*(4), 590-609.

Hofman, C. L. (1993). *In search of the native population of pre-columbian Saba, 400-1450 A.D. Part one, Part one.* PhD. dissertation. Leiden: Leiden University.

Hofman, C. L., & Antczak, A. T. (Eds.). (2019). *Early Settlers of the Insular Caribbean: Dearchaizing the Archaic*. Leiden: Sideston Press.

Hofman, C. L., Boomert, A., Bright, A. J., Hoogland, M. L., Knippenberg, S., & Samson, A. V. (2011). Ties with the homelands: archipelagic interaction and the enduring role of the South and Central American mainlands in the pre-Columbian Lesser Antilles. In M. H. L. Antonio Curet (Ed.), *Islands at the crossroads: migration, seafaring, and interaction in the Caribbean*. Tuscaloosa: University of Alabama Press, 73-86.

Hofman, C. L., & Bright, A. J. (2010). Crossing the Caribbean Sea: Towards a holistic view of pre-Colonial mobility and exchange. *Journal of Caribbean Archaeology*(Publication Spéciale no 3), 1-18.

Hofman, C. L., Bright, A. J., Boomert, A., & Knippenberg, S. (2007). Island Rhythms: The Web of Social Relationships and Interaction Networks in the Lesser Antillean Archipelago between 400 B.C. and A.D. 1492. *Latin American Antiquity, 18*(03), 243-268.

Hofman, C. L., & Duijvenbode, A. v. (Eds.). (2011). *Communities in contact : essays in archaeology, ethnohistory & ethnography of the Amerindian circum-Caribbean*. Leiden: Sidestone Press.

Hofman, C. L., & Haviser, J. B. (Eds.). (2015). *Managing our past into the future : archaeological heritage management in the Dutch Caribbean*. Leiden: Sidestone Press.

Hofman, C. L., & Hoogland, M. (2011). Unravelling the Multi-Scale Networks of Mobility and Exchange in the Pre-Colonial Circum-Caribbean. In C. L. Hofman & A. Van Duijvenbode (Eds.), *Communities in Contact : Essays in archaeology, ethnohistory and ethnography of the Amerindian circum-Caribbean*. Leiden: Sidestone Press, 15-44.

Hofman, C. L., & Hoogland, M. (2015). *Investigaciones arqueológicas en la Ruta de Colón. Los sitios de El Flaco (Loma de Gayacanes), La Luperona (Unijica) y El Carril (Laguna Salada): Informe de Trabajo 2015 de Campo*. Leiden: Faculty of Archaeology.

Hofman, C. L., & Hoogland, M. (2016). *Rituales para los ancestros en vísperas de los encuentros con los Europeos en el sitio de El Flaco, Loma de Guayacanes : Informe de Trabajos de Campo – Campaña 2016*. Leiden: Faculty of Archaeology.

Hofman, C. L., Hung, J. U., Herrera Malatesta, E., Jean, J. S., Sonnemann, T., & Hoogland, M. (2018). Indigenous Caribbean perspectives: archaeologies and legacies of the first colonised region in the New World. *Antiquity, 92*(361), 200-216.

Hofman, C. L., Mol, A., Hoogland, M. L. P., & Valcárcel Rojas, R. (2014). Stage of encounters : migration, mobility and interaction in the pre-colonial and early colonial Caribbean. *World archaeology., 46*(4), 590-609.

Hole, F., & Heizer, R. F. (1973). *An Introduction to Prehistoric Archaeology.* New York: Holt, Rinehart et Winston.

Holtorf, C. (1998). The life-histories of megaliths in Mecklenburg-Vorpommern (Germany). *World Archaeology, 30*(1), 23.

Holtorf, C. (2002). Excavations at Monte da Igreja near Évora (Portugal). From the life-history of a monument to re-uses of ancient objects. *Journal of Iberian archaeology, 4*, 177-201.

Holtorf, C. (2015). What Future for the Life-History Approach to Prehistoric Monuments in the Landscape? In J. Kolen, J. Renes & R. Hermans (Eds.), *Landscape Biographies*. Amsterdam: Amsterdam University Press, 167-182.

Holtorf, C., & Williams, H. (2006). Landscapes and memories. In D. Hicks & M. C. Beaudry (Eds.), *The Cambridge Companion to Historical Archaeology*. Cambridge: Cambridge University Press, 235-254.

Hoogland, M. L. P., & Hofman, C. L. (1999). Expansion of the Taino cacicazgos towards the Lesser Antilles. *Journal de la Société des Américanistes, 85*(1), 93-113.

Horowitz, M. M. (1971). *Peoples and cultures of the Caribbean : an anthropological reader*. Garden City, N. Y.: American Museum of Natural History Press.

Horton, D., & Berman, J. (1941). Preliminary report of the technological analysis of Meillac and Carrier sherds. 169-172.

Hoskins, J. A. (1998). *Biographical objects : how things tell the stories of people's lives*. New York: Routledge.

Hughes, J. D., & Richards, J. F. (2004). The Unending Frontier: An Environmental History of the Early Modern World. *Environmental History, 9*(1), 134.

Hulme, I. N. (2001). *A guide to artifacts of colonial America*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.

Hurbon, L. (2000). Le clergé catholique et l'insurrection de 1791. In L. Hurbon (Ed.), *L'insurrection des esclaves de Saint-Domingue, 22-23 août 1791 (actes de la table ronde internationale de Port-au-Prince, 8 au 10 décembre 1997)*. Paris: KARTHALA, 29-39.

Hurbon, L. (2009). Esclavage, mémoire et religions (vodou et résistance culturelle). *Bulletin-Société suisse des américanistes*, 23-28.

IICA. (2006). *Rapport sur L'Etat et les Perspectives de L'Agriculture et du Monde Rural en Haïti*. Port-au-Prince: Bureau de l'IICA en Haiti.

Incháustegui, J. M. (1958). *Reales cedulas y correspondencia de gobernadores de Santo Domingo, de la regencia del cardenal Cisneros en adelante*. Madrid: Graficas Reunidas.

Ingold, T. (1993). The temporality of the landscape. *World archaeology, 25*(2), 152-174.

Ingold, T. (2000). *The perception of the environment : essays on livelihood, dwelling and skill*. London: Routledge.

Jacob, C. (2006). *The Sovereign Map: Theoretical Approaches in Cartography throughout History, Chicago*. Chicago: University of Chicago Press.

Jacobs, J. M. (1996). *Edge of empire : postcolonialism and the city*. London/New York: Routledge.

James, C. L. R. (2012). *Sur la question noire : la question noire aux Etats-Unis, 1935-1967*. Paris; Mont-Royal, Québec: Syllepse

James, C. L. R., & McLemee, S. (1997). *C.L.R. James on the «negro question»*. Jackson, Mississippi: University Press of Mississippi.

Jane, M. J. (1996). Speaking Always as Geographers. *Environment and Planning D: Society and Space, 14*(4), 379-383.

Jean, J. S., & Hofman, C. (2018). Dynamiques interculturelles des traces mémorielles amérindiennes d'Haïti. In L. Aje & N. Gachon (Eds.), *Mémoire de l'esclavage : Traces mémorielles de l'esclavage-et des traites dans l'espace atlantique*. Paris: L'Harmattan, 131-156.

Jones, M. U. (1973). An ancient landscape palimpsest at Mucking. *Essex Archaeol. Hist, Essex Archaeol. Hist, 5* 5-12.

Jouravleva, I. (2002). Origen de la alfarería de las comunidades protoagroalfareras de la región central de Cuba. *El Caribe Arqueológico, 6*, 35-43.

Joy, J. (2009). Reinvigorating object biography: reproducing the drama of object lives. *World Archaeology, 41*(4), 540-556.

Kain, R. J. (2002). The role of cadastral surveys and maps in land settlement from England. *Landscape Research, 27*(1), 11-24.

Keegan, W. F. (1985). *Dynamic horticulturalists : population expansion in the prehistoric Bahamas.* PhD. dissertation. Los Angeles, California: University of California.

Keegan, W. F. (1994). West Indian archaeology. 1. Overview and foragers. *Journal of Archaeological Research, 2*(3), 255-284.

Keegan, W. F. (1995). Modeling dispersal in the prehistoric West Indies. *World Archaeology, 26*(3), 400-420.

Keegan, W. F. (2001). *Archaeological investigations on Ile à Rat, Haiti: Avoid the-OID.* Paper presented at the Proceedings of the XVIII International Congress for Caribbean Archaeology.

Keegan, W. F. (2006). Archaic influences in the origins and development of Taino societies. *Caribbean Journal of Science, 42*(1), 1.

Keegan, W. F. (2010). Boundary-work, reputational systems, and the delineation of prehistoric insular Caribbean culture history. *Journal of Caribbean Archaeology, 3*, 138-155.

Keegan, W. F. (2013). The "Classic" Taíno. In W. F. Keegan, C. L. Hofman & R. Rodríguez Ramos (Eds), *Oxford Handbooks Online*. New York: Oxford University Press, 70-83.

Keegan, W. F., & Hofman, C. L. (2017). *The Caribbean before Columbus*. London: Oxford University Press.

Keegan, W. F., & Rodríguez Ramos, R. (2007). *The Archaic Origins of the Taino: Avoid the -an.* Paper presented at the Proceedings of the XXIst International Congress for Caribbean Archaeology, University of the West Indies, Trinidad-Tobago.

Kelly, K. G. (2002). African diaspora archaeology in Guadeloupe, French West Indies. *Antiquity, 76*(292), 333.

Kelly, K. G. (2004). Historical archaeology in the French Caribbean: an introduction to a special volume of the journal of Caribbean archaeology. *Journal of Caribbean Archaeology*(1), 1-10.

Kelly, K. G. (2011). La Vie Quotidienne': Historical archaeological approaches to plantation slavery in Guadeloupe, French West Indies. In K. G. Kelly & M. D. Hardy (Eds.), *French Colonial Archaeology in the Southeast and Caribbean*. Gainesville: University Press of Florida, 189-205.

Kelly, K. G. (2013). La vie quotidienne des habitations sucrières aux Antilles : l'archéologie à la découverte d'une histoire cachée. *In Situ*(20).

Kelly, K. G., & Wallman, D. (2014). Foodways of Enslaved Laborers on French West Indian Plantations (18th-19th century). *Afriques. Débats, méthodes et terrains d'histoire*(05).

Kelly, K. G., & Wallman, D. (2014). Foodways of Enslaved Laborers on French West Indian Plantations (18th-19th century). *Afriques,* (5). doi:10.4000/afriques.1608

Kerr, R. (1811). *A General History of Voyages and Travels to the End of the 18th Century* (Vol. 3). Edinburgh: J. Ballantyne & Company.

Khirfan, L. (2010). Traces on the palimpsest: Heritage and the urban forms of Athens and Alexandria. *Cities, 27*(5), 315-325.

Klenke, K. (2008). *Qualitative Research in the Study of Leadership* (Vol. 1st edition). Howard House Wagon Lane Bingley Emerald Group Publishing Limited.

Knapp, A. B. (1992). *Archaeology, annales, and ethnohistory*: Cambridge University Press.

Knapp, A. B., & Ashmore, W. (1999). *Archaeological landscapes: constructed, conceptualized, ideational*. Malden, Mass: Blackwell Publishers.

Knippenberg, S. (2007). *Stone artefact production and exchange among the northern Lesser Antilles.* Faculty of Archaeology, Leiden University, Leiden.

Koby, P. (2015). The Modern Utility of Ford's Colonial Map of Barbados, 1674. *Journal of Map & Geography Libraries, 11*(1), 60-79.

Koch, A., Brierley, C., Maslin, M. M., & Lewis, S. L. (2019). Earth system impacts of the European arrival and Great Dying in the Americas after 1492. *Quaternary Science Reviews, 207*, 13-36.

Kolen, J. (1995). Recreating (in) nature, visiting history: Second thoughts on landscape reserves and their role in the preservation and experience of the historic environment. *Archaeological dialogues, 2*(2), 127-159.

Kolen, J. (2005). *De biografie van het landschap : drie essays over landschap, geschiedenis en erfgoed.* Vrije Universiteit, Amsterdam

Kolen, J., & Renes, J. (2015). Landscape Biographies: Key Issues. In J. Renes, R. Hermans & J. Kolen (Eds.), *Landscape Biographies: Geographical, Historical and Archaeological Perspectives*. Amsterdam: Amsterdam University Press, 21-43.

Kolen, J., & Witte, M. (2006). A biographical approach to regions, and its value for spatial planning. In W. van der Knaap & A. van der Valk (Eds.), *Merging Past and Present.* Wageningen: International Study Group on Multiple Use of Land ISOMUL, 125-147.

Kopytoff, I. (1986). The cultural biography of things : commoditization as process. In A. Arjun (Ed.), *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*. Cambridge: Cambridge University Press, 64-91.

Koski-Karell, D. A. (2002). *Prehistoric northern Haiti: Settlement in diachronic ecological context.* Catholic University of America, Whashington.

Kramer, P., Atis, M., Schill, S., Williams, S., Freid, E., Moore, G., et al. (2016). *Baseline Ecological Inventory for Three Bays National Park, Haiti*: The Nature Conservancy: Report to the Inter-American Development Bank.

Krieger, H. W. (1929). *Archeological and Historical Investigations in Samaná* (Vol. 147). Washington.: Smithsonian Institution.

Krieger, H. W. (1931). *Aboriginal Indian pottery of the Dominican Republic*. Washington: U.S. Govt. Print. Off.

Krieger, H. W. (1932). *Culture Sequences in Haiti*. Washington: Smithsonian Institution.

Landers, J. (2002). The Central African Presence in Spanish Maroon Communities. In L. M. Heywood (Ed.), *Central Africans and Cultural Transformations in the American Diaspora.* New York: Cambridge University Press, 227-242.

Landers, J. (2006). Transforming Bondsmen into Vassals: Arming Slaves in Colonial Spanish America. In C. L. Brown & P. D. Morgan (Eds.), *Arming Slaves: From Classical Times to the Modern Age.* New Haven: Yale University Press, 120-137.

Landers, J., & Robinson, B. (2006). *Slaves, subjects, and subversives : blacks in colonial Latin America*. Albuquerque: University of New Mexico Press.

Las Casas, B. d. ([1552] 1999). *Très brève relation de la destruction des Indes* (R. F. Retamar & F. G. Batlle, Trans.). Paris: La Découverte.

Latimer, J. (2009). *Buccaneers of the Caribbean: How Piracy Forged an Empire*. Cambridge: Harvard University Press.

Leech, R. H. (2007). 'In what manner did they devide the land': the early colonial estate landscape of Nevis and St Kitts. In J. Finch & K. Giles (Eds.), *Estate Landscapes: Design, Improvement and Power in the Post-Medieval Landscape*. London: Boydell & Brewer.

LeFebvre, M. J. (2015). *Animals, Food, and Social Life Among the Pre-Columbian Taino of En Bas Saline, Hispaniola.* University of Florida, Gainesville.

Lemaire, T. (1997). Archaeology between the invention and the destruction of the landscape. *Archaeological Dialogues, 4*(01), 5.

Lemaire, T. (1997). Archaeology between the invention and the destruction of the landscape. *Arch. Dial., 4*(1), 5-21.

Lenclud, G. (1995). L'ethnologie et le paysage, *Paysage au pluriel.* Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2-17.

Lenclud, G. (1995). L'ethnologie et le paysage-Questions sans réponse. *Paysage au pluriel-Pour une approche ethnologique des paysages*, 3-17.

Lenik, S. (2009). Considering Multiscalar Approaches to Creolization Among Enslaved Laborers at Estate Bethlehem, St. Croix, US Virgin Islands. [journal article]. *International Journal of Historical Archaeology, 13*(1), 12-26.

Lerebours, M. P. (2006). *L'habitation sucrière dominguoise et vestiges d'habitations sucrières dans la région de Port-au-Prince*. Port-au-Prince: Éditions Presses Nationales Haïti.

Lienhard, M. (1992). Writing and Power in the Conquest of America. *Latin American Perspectives, 19*(3), 79-85.

Lloyd, J., Barker, G., Clark, G., & Webley, D. (1995). A Mediterranean Valley. Landscape Archaeology and Annales History in the Biferno Valley.

Loewen, B. (2004). Céramiques françaises et réseaux de commerce transatlantiques aux XVIe et (2004) XVIIe siècles. In M. Augeron & D. Guillemet (Eds.), *Champlain ou les portes du Nouveau Monde. Cinq siècles d'échanges entre le Centre-Ouest français et l'Amérique du Nord XVf-XX' siècles*. La Crèche: Gestes éditions, 217-221.

Loker, S. E. Z. (1980). Marronage et Révolution dans l'optique des planteurs de la Grand'Anse (1790-1794). Contribution à l'étude de la fin de la période coloniale et du début de l'indépendance haïtienne. *Conjonction*(148).

López Belando, A. (2012). El sitio arqueológico Playa Grande. Río San Juan, María Trinidad Sánchez. Informe de las excavaciones arqueológicas campaña 2011-2012. *Unpublished Manuscript, Museo del Hombre Dominicano*.

Losier, C. (2012). *Approvisionner Cayenne au cours de l'ancien régime : étude archéologique et historique de l'économie et du réseau commercial d'une colonie marginale, la Guyane (XVIIe et XVIIIe siècle).* Thèse de doctorat. Québec: Université Laval.

Losier, C. (2013). La céramique importée en Guyane à l'époque coloniale *Karapa, 2*, 25-43.

Lyew-Ayee, P., & Conolley, I. (2008). The use of imagery to locate Taino sites in a GIS environment. In B. A. Reid (Ed.), *Archaeology and Geoinformatics: Case Studies from the Caribbean. Tuscaloosa*. Tuscaloosa: University of Alabama Press, 137-152.

Maggiolo, M. V. (1971). Las Antillas precolombinas: Ecologlia y pobla-cion. *Revista Dominicana de Arqueología y Antropología, 2*, 165-169.

Maggiolo, M. V. (1971). Las Antillas precolombinas: Ecologlia y pobla-cion. *Revista Dominicana de Arqueología y Antropología, 2*, 165-169.

Maggiolo, M. V., & Ortega, E. (1986). *Arqueología y patrón de vida en el poblado circular de Juan Pedro, República Dominicana*: Museo del Hombre Dominicano.

Maggiolo, M. V., Ortega, E., & Fuentes, A. C. (1981). *Los modos de vida mellacoides y sus posibles orígenes: un estudio interpretativo*. Santo-Domingo: Museo del Hombre Dominicano.

Manigat, L. F. (1976). The relationship between marronage and slave revolts and revolution in Saint-Domingue-Haïti. *Annals of the New York Academy of Sciences*, 420-438.

Marin, R. (2018). Cahiers des Anneaux de la Mémoire, Revue annuelle publiée par l'association les Anneaux de la Mémoire de Nantes, Nantes, Unesco, 2001, III, « La traite et l'esclavage dans le monde lusophone : la révolution française et l'esclavage. Les débats d'aujourd'hui », Yvon Chotard (ed.), 420 p. *Lusotopie, 13*(2), 223-226.

Mark, G., & Joshua, P. (2015). Authenticity, Artifice and the Druidical Temple of Avebury. In J. Renes, R. Hermans & J. Kolen (Eds.), *Landscape Biographies: Geographical, Historical and Archaeological Perspectives on the Production and Transmission of Landscapes*. Amsterdam: Amsterdam University Press, 117-142.

Marrero, L. (1975). *Economía y sociedad* (T: 1 et 2 ed.). Madrid: Editorial Playor.

Marshall, L. W. (2016). Sarah K. Croucher, Capitalism and Cloves: An Archaeology of Plantation Life on Nineteenth-Century Zanzibar; Springer, New York, 2015, 256 pp. ISBN 978-1-4419-8470-8. *African Archaeological Review, 33*(1), 97-98.

Marshall, Y. (1999). *The cultural biography of objects*. London: Routledge.

McClellan III, J. E. (2010). *Colonialism and Science: Saint Domingue and the Old Regime*. Chicago: University of Chicago Press.

McEwan, B. G. (1986). Domestic adaptation at Puerto Real, Haiti. [journal article]. *Historical Archaeology, 20*(1), 44-49.

McEwan, B. G. (1995). Domestic Life at Puerto Real: The Archaeology of Two Spanish Homesites. In D. Kathleen (Ed.), *Puerto Real: the archaeology of a sixteenth-century Spanish town in Hispaniola*. Gainesville University Press of Florida, 197-229.

Meinig, D. W. (1979a). Introduction: The interpretation of ordinary landscapes: Geographical essays. In D. W. Meinig (Ed.), *The interpretation of ordinary landscapes: Geographical essays*. New York: Oxford University Press, 1-7.

Meinig, D. W. (1979b). The Beholding Eye: Ten Versions of the Same Scene. In D. W. Meinig (Ed.), *The interpretation of ordinary landscapes: Geographical essays*. New York: Oxford University Press, USA, 33-48.

Ménanteau, L., & Vanney, J.-R. (1997). *Atlas côtier du Nord-Est D'Haïti : environnement et patrimoine culturel de la Région de Fort-Liberté*. Port-au-Prince [etc.]: Haïti. Ministère de la Culture.

Métreau, L., & Rosen, J. (2014). Origin and Development of French Faience: The Contribution of Archaeology and the Physical Sciences. *Technical Briefs In Historical Archaeology, 8*, 1-21.

Michel, J. (2014). Les enjeux de la patrimonialisation du parc historique de la canne-à-sucre en Haïti. *Journal of Urban Research* (Special issue 5). Online since 10 July 2014, connection on 13 June 2017. URL :http://journals.openedition.org/articulo/2442 ; DOI : 10.4000/articulo.2442.

Mintz, S. W. (1985). *Sweetness and power : The place of sugar in modern history*. New York: Viking.

Mira Caballos, E., & González Rodríguez, A. L. (1997). *El indio antillano : repartimiento, encomienda y esclavitud (1492-1542)*. Sevilla; Bogotá: Muñoz y Moya.

Mitchell, D. (2002). Cultural landscapes: the dialectical landscape – recent landscape research in human geography. *Progress in Human Geography, 26*(3), 381-389.

Mitchell, D. (2008). *Cultural geography : a critical introduction*. Malden, MA: Blackwell Pub.

Moitt, B. (1995). Women, Work and Resistance in the French Caribbean during Slavery 1700-1848. In V. Shepherd, B. Brereton & B. Bailey (Eds.), *Engendering History: Caribbean Women in Historical Perspective*. New York: Palgrave Macmillan, 155-175.

Moitt, B. (2001). *Women and slavery in the French Antilles, 1635-1848*. Bloomington: Indiana University Press.

Monette, Y. (2010). *Rapport d'analyse sur les céramiques vernissées vertes de France et de Saintonge découvertes sur le site de l'Îlot des palais à Québec*. Quebec Centre Eau Terre Environnement, Institut national de la recherche scientifique, Université du Québec.

Monette, Y., Loewen, B., Aznar, J.-C., & Régaldo, P. (2010). La provenance des terres cuites vernissées vertes de France du XVIe au XVIIIe siècle. In B. Loewen, C. Chapdelaine & A. Burke (Eds.), *De l'archéologie analytique à l'archéologie sociale*. Québec: Recherches amérindiennes, 77-102.

Monroe, J. C. (2017). New Light from Haiti's Royal Past: Recent Archaeological Excavations in the Palace of Sans-Souci, Milot. *Journal of Haitian Studies, 23*(2), 5-31.

Moore, C. (1982). Investigation of preceramic sites on Ile à Vache, Haiti. *The Florida Anthropologist, 35*, 186-199.

Moore, C. (1994). Les ateliers lithiques en Haïti. *Bulletin du Bureau National d'Ethnologie, Numéro Spécial (1987-1992)*, 13-29.

Moore, C., & Tremmel, N. (1997). *Settlement patterns in Pre-Columbian Haiti: an inventory of archaeological sites.* Port-au-Prince: Bureau National d'Ethnologie.

Moreau de Saint-Méry, M. d. r. L. E. (1797). *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie francaise de l'isle Saint-Domingue* (Vol. 1). A Philadelphie, : Chez l'auteur.

Morison, S. E. (1940). The Route of Columbus along the North Coast of Haiti, and the Site of Navidad. *Transactions of the American Philosophical Society, 31*(4), i-285.

Moussette, M., & Waselkov, G. A. (Eds.). (2013). *Archéologie de l'Amérique coloniale française*. Montréal: Lévesque éditeur.

Musgrave, E. (1998). Pottery Production and Proto-Industrialisation: Continuity and Change in the Rural Ceramics Industries of the Saintonge Region, France, 1250 to 1800. *Rural History, 9*(1), 1-18.

Mytum, H. (2010). Ways of Writing in Post-Medieval and Historical Archaeology: Introducing Biography. *Post-Medieval Archaeology, 44*(2), 237-254.

Mytum, H. (2010). Ways of writing in post-medieval and historical archaeology: Introducing biography. *Post-Mediev. Archaeol. Post-Medieval Archaeology, 44*(2), 237-254.

Navarro-Andraud, Z. (2009). La résidence urbaine des administrateurs coloniaux de Saint-Domingue dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. *Articulo-Journal of Urban Research*(Special issue 1).

Navarro-Andraud, Z. (2011). La résidence urbaine des administrateurs coloniaux de Saint-Domingue dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. *Articulo*(Special issue 1).

Ness, K. L. (2015). Classification Systems with a Plot: Vessel Forms and Ceramic Typologies in the Spanish Atlantic. [journal article]. *International Journal of Historical Archaeology, 19*(2), 309-333.

Newsom, L. A. (1993). *Native West Indian plant use.* University of Florida Gainesville.

Newsom, L. A. (2009). Caribbean Maize. First Farmers to Columbus. In J. Staller, R. Tykot & B. Benz (Eds.), *Histories of maize: multidisciplinary approaches to the prehistory, linguistics, biogeography, domestication, and evolution of maize*. Walnut Creek: Left Coast Press, 325-343.

Newsom, L. A., & Deagan, K. A. (1994). Zea mays in the West Indies: the archaeological and early historic record. In C. A. Hastorf & S. Johannessen (Eds.), *Corn and culture in the prehistoric New World*. Boulder: Westview Press, 203-217.

Newsom, L. A., & Pearsall, D. M. (2003). Trends in Caribbean island archaeobotany. In P. Minnis (Ed.), *People and Plants in Ancient Eastern North America*. Washington, D.C.: Smithsonian Institution Press, 347-412.

Newsom, L. A., & Wing, E. S. (2004). *On Land and Sea Native American Uses of Biological Resources in the West Indies*. Tuscaloosa: Alabama University of Alabama Press.

Oakes, T., & Price, P. L. (2008). *The Cultural Geography reader*. Milton Park, Abingdon, Oxon: Routledge.

Odonne, G., & Molino, J.-F. (2018). Écologie historique amazonienne, une interdisciplinarité nécessaire. Quand larchéologue est perdu dans les bois. *Les Nouvelles de l'archéologie*(152), 11-15.

Oexmelin, A.-O. (1688). *Histoire des aventuriers flibustiers qui se sont signalés dans les Indes avec la vie, les moeurs, les coutumes des habitants de Saint-Domingue*. Paris: Jacques LeFebure.

Oliver, J. R. (1997). The Taino cosmos. In S. M. Wilson (Ed.), *The indigenous people of the Caribbean The indigenous people of the Caribbean*. Gainesville: University Press of Florida, 140-153.

Oliver, J. R. (2009). *Caciques and Cemí idols: The web spun by Taíno rulers between Hispaniola and Puerto Rico*. Tuscaloosa: University of Alabama Press.

Olivier, L. (2011). Temps des vestiges et mémoire du passé: à propos des traces, empreintes et autres palimpsestes. *Le Genre humain*(1), 309-326.

Olwig, K. R. (1996). Recovering the Substantive Nature of Landscape. *Annals of the Association of American Geographers, 86*(4), 630-653.

Orser, C. E. (1989). On plantations and patterns. *Historical Archaeology, 23*(2), 28-40.

Ortega, E., & Guerrero, J. (1981). *Estudio de 4 nuevos sitios paleoarcaicos de la isla de Santo Domingo*. Santo Domingo: Museo del Hombre Dominicano.

Ortega, E., & Guerrero, J. (1982). El fechado del sito Mellacoide Bois Charite, Haiti *Boletin del Museo del Homre*(17), 29-53.

Ortega, E., & Pina, P. (1974). *El Caimito, Un Antiguo Complejo ceramista de las Antillas Mayores*. Santo Domingo: Ediciones Fundación García Arévalo

Ortiz, F. (1995 [1947]). *Cuban counterpoint, tobacco and sugar*. Durham: Duke University Press.

Orton, C. (2000). *Sampling in Archaeology*. Cambridge: Cambridge University Press.

Pagán-Jiménez, J. (2003). *El mundo vivido por los antiguos pobladores indígenas Huecoide en Las Antillas nororientales* (Vol. Tercera reimpresión digital). San Juan: Arqueología y democratización del conocimiento.

Pagán-Jiménez, J. R., Rodríguez, M., Baik, L. C., & Narganes, Y. (2005). La temprana introducción y uso de algunas plantas domésticas, silvestres y cultivos en las Antillas precolombinas. Una primera revaloración desde la perspectiva del 'arcaico'de Vieques y Puerto Rico. *Diálogo Antropológico, 3*(10), 7-33.

Pagán-Jiménez, J. (2008). *Estudio Arqueologico: Fase II Pedernales de Villa Taina-Cabo Rojo*. San Juan, Puerto-Rico: CDM Caribbean Engineers et AG Environnemental

Pagán-Jiménez, J. (2011). Early phytocultural processes in the pre-Colonial Antilles. In C. L. Hofman & A. V. Duijvenbode (Eds.), *Communities in Contact: Essays in Archaeology, Ethnohistory of the Amerindian circum-Caribbean*. Leiden: Sidestone Press, 87-116.

Pagán-Jiménez, J., Rodríguez, M., Chanlatte, B., & Narganes, S. (2005). La temprana introducción y uso de algunas plantas domésticas, silvestres y cultivos en las Antillas precolombinas. Una primera revaloración desde la perspectiva del 'arcaico'de Vieques y Puerto Rico. *Diálogo Antropológico, 3*(10), 7-33.

Pagán-Jiménez, J. R. (2009). Nuevas perspectivas sobre las culturas botánicas precolombinas de Puerto Rico: implicaciones del estudio de almidones en herramientas líticas, cerámicas y de concha. *cuba arqueológica*, 7-23.

Pagán-Jiménez, J. R. (2013). Human-plant dynamics in the precolonial Antilles : a synthetic update. In W. F. Keegan, R. Rodriguez Ramos & C. L. Hofman (Eds). New York: Oxford University Press, 391-406.

Pagán-Jiménez, J. R., Rodríguez-Ramos, R., Reid, B. A., van den Bel, M., & Hofman, C. L. (2015). Early dispersals of maize and other food plants into the Southern Caribbean and Northeastern South America. *Quaternary Science Reviews, 123*, 231-246.

Palang, H., Spek, T., & Stenseke, M. (2011). Digging in the past: New conceptual models in landscape history and their relevance in peri-urban landscapes. *Landscape and Urban Planning, 100*(4), 344-346.

Papmehl-Dufay, L. (2015). Places that matter: Megalithic monuments from a biographical perspective. In J. Renes, R. Hermans & J. Kolen (Eds.), *Landscape biographies: geographical, historical and archaeological perspectives on the production and transmission of landcapes*. Amsterdam: Amsterdam University Press,143-165.

Pesoutova, J. (2019). *Indigenous Ancestors and Healing Landscapes: Cultural Memory and Intercultural Communication in the Dominican Republic and Cuba.* Faculty of Archaeology, Leiden University, Leiden.

Pesoutova, J., & Hoffman, C. L. (2016). La contribution indigena a la biografia del paisaje cultural de la republica dominican. Una revision prelaminar In Jorge Ulloa Hung & R. V. Rojas (Eds.), *Los Indigénas Mas Alla de Colon, Indigenas e indios en el Caribe, Presencia, legado y estudio* (Instituto Technologico de Santo Domingo ed., pp. 115-148). Santo Domingo.

Petersen, J. B., Hofman, C. L., & Curet, L. A. (2004). Time and culture: chronology and taxonomy in the Eastern Caribbean and the Guianas. In A. Delpuech & C. L. Hofman (Eds.), *Late Ceramic Age Societies in the Eastern Caribbean*. Oxford: Archaeopress, 17-32.

Petrucci, J. F. (1999). *Les poteries et les potiers de Vallauris 1501-1945.* EHESS, Paris.

Pollard, J., & Reynolds, A. J. (2002). *Avebury: the biography of a landscape*. Stroud: Tempus Publishing Ltd.

Posner, S., Michel, G.-A., & Toussaint, J. R. (2010). Haiti Biodiversity and Tropical Forest Assessment. USAID, USDA Forest Service. http://www.usaidgems.org/Documents/FAA&Regs/FAA118119LAC/Haiti_FAA_118-119_Dec_2010%20(1).pdf.

Pulsipher, L. M. (1987). Assessing the usefulness of a cartographic curiosity: The 1673 map of a Sugar Island. *Annals of the Association of American Geographers, 77*(3), 408-422.

Pulsipher, L. M. (1994). The Landscapes and Ideational Roles of Caribbean Slave Gardens. In N. F. Miller & K. L. Gleason (Eds.), *The Archaeology of Garden and Field*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 202-221.

Pulsipher, L. M., & Goodwin, C. M. (1999). Here where the old time people be: reconstructing the landscapes of the slavery and post-slavery era in Montserrat, West Indies. In J. B. Haviser (Ed.), *African sites archaeology in the Caribbean*. Princeton: Markus Wiener, 9-37.

Punch, K. F. (2014). *Introduction to social research : quantitative and qualitative approach*. London: Sage.

Rainey, F. G. (1935). A New Prehistoric Culture in Puerto Rico. *Proceedings of the National Academy of Sciences, 21*(1), 12-16.

Rainey, F. G. (1936). A New Prehistoric Culture in Haiti. *Proceedings of the National Academy of Sciences, 22*(1), 4-8.

Rainey, F. G. (1941). *Excavations in the Ft. Liberté Region, Haiti*: New Haven: Published for the Section of Anthropology, Department of the ….

Ramos, R. R., & Jiménez, J. P. (2006). Interacciones multivectoriales en el Circum-Caribe precolonial: Un vistazo desde las Antillas. *Caribbean Studies*, 99-139.

Reid, B. A. (2018). *The archaeology of Caribbean and Circum-Caribbean farmers (6000 BC – AD 1500).* London/Newyork: Routlege.

Reid, B. A., & Gilmore, R. G. (2014). Encyclopedia of Caribbean archaeology.

Reitz, E. J. (1986). Vertebrate Fauna from Locus 39, Puerto Real, Haiti. *Journal of Field Archaeology, 13*(3), 317-328.

Renes, J. (2015). Layered Landscapes: A Problematic Theme in Historic Landscape Research. In J. Renes, R. Hermans & J. Kolen (Eds.), *Landscape Biographies: Geographical, Historical and Archaeological Perspectives on the Production and Transmission of Landscapes*. Amsterdam: Amsterdam University Press, 403-421.

Richard, R. (1972). A la Tortue et à Saint-Domingue en 1649. *Anuario de Estudios americanos, 29*, 445-467.

Richards, J. F. (2003). *The Unending Frontier – An Environmental History of the Early Modern World*. Berckley: University of California Press.

Rimoli, R. O., & Nadal, J. E. (1983). *El horizonte ceramista temprano en Santo Domingo y otras Antillas*: Editora de la Universidad Autónoma de Santo Domingo.

Rivera-Colazo, I. C. (2011). The Ghost of Caliban, Island Archaeology, Insular Archaeologists, and the Caribbean. In L. A. Curet & M. W. Hauser (Eds.), *Islands at the crossroads migration, seafaring, and interaction in the Caribbean.* Tuscaloosa: University of Alabama Press, 22-40.

Rodriguez, C. (2014). Reconfiguring historical colonial identity: a cartographic approach to El párroco de Niefang by Joaquín Mbomio Bacheng. *Postcolonial Studies, 17*(2), 207-219.

Rodriguez Ramos, R. (2007). *Puerto Rican precolonial history etched in stone*. Florida: University of Florida.

Rodriguez Ramos, R. (2010). What is the Caribbean? An archaeological perspective. *Journal of Caribbean Archaeology*(Publication Speciale, no 3), 19-51.

Rodriguez Ramos, R. (2011a). Close Encounter of the Caribbean Kind. In L. A. Curet & M. W. Hauser (Eds.), *Islands at the Crossroads: Migration, Seafaring and Interaction in the Caribbean*. Tuscaloosa: University of Alabama Press, 164-192.

Rodriguez Ramos, R. (2011b). The Circulation of Jadeitite across the Caribbeanscape. In C. L. Hofman & A. v. Duijvenbode (Eds.), *Communities in Contact: Essays in Archaeology, Ethnohistory and Ethnography of the Amerindian Circum-Caribbean*. Leiden: Sidestone Press, 117-136.

Rodríguez Ramos, R. (2013). Isthmo-Antillean Engagements. In F. K. William & L. H. Corinne (Eds.), *The Oxford Handbook of Caribbean Archaeology*. New York: Oxford University Press, 155-172.

Rodríguez Ramos, R. (2016). Recent Advances in the Archaeology of the Greater Antilles. *Cuban Archaeology in the Caribbean*.

Rodríguez Ramos, R., Babilonia, E., Curet, L. A., & Ulloa, J. (2008). The Pre-Arawak Pottery Horizon in the Antilles: A New Approximation. *Latin American Antiquity, 19*(01), 47-63.

Rodríguez Ramos, R., & Pagan Jiménez, J. P. (2006). Interacciones multivectoriales en el Circum-Caribe precolonial: Un vistazo desde las Antillas. *Caribbean Studies*, 99-139.

Rodríguez Ramos, R., Pagán-Jiménez, J. R., & Hofman, C. L. (2013). The humanization of the insular Caribbean. In W. F. Keegan, C. L. Hofmann & R. R. g. Ramos (Eds.), *The Oxford handbook of Caribbean archaeology*. New York: Oxford University Press, 126-140.

Rosenblat, A. (1976). The population of Hispaniola at the time of Columbus. *The native population of the Americas in, 1492*, 43-66.

Rostain, S. (2016). *Islands in the rainforest: landscape management in pre-Columbian Amazonia*: Routledge.
Rostain, S. (2018). À propos d'écologie historique en Amazonie. *Les Nouvelles de l'archéologie*(152), 16-23.
Rostain, S., & Saulieu, G. d. (2016). Introducción, *Antes*. Bondy: IRD Editions, 10-14.
Rostain, S., Saulieu, G. d., & Salpeteur, M. (2018). Forêts. *Les Nouvelles de l'archéologie*(152), 3-6.
Rouse, I. (1939). *Prehistory in Haiti : a study in method*. New Haven: Yale University Press
Rouse, I. (1941). *Culture of the Ft. Liberté Region, Haiti.* New Haven: Published for the Department of Anthropology, Yale University.
Rouse, I. (1948). The Arawak. In J. H. Steward (Ed.), *The Circum-Caribbean Tribes* (Vol. IV,Bulletin No. 143, pp. 507-546). Washington, D.C.: Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution.
Rouse, I. (1951). Areas and periods of culture in the Greater Antilles. *Southwestern Journal of Anthropology, 7*(3), 248-265.
Rouse, I. (1986). *Migrations in Prehistory : inferring population movement from cultural remains*. New Haven: Yale University Press.
Rouse, I. (1992). *Tainos : Rise and Decline of the People Who Greeted Columbus*. New Haven: Yale University Press.
Rouse, I., & Moore, C. (1984). Cultural sequence in southwestern Haiti *Bulletin du Bureau National d'Ethnologie* (Vol. 1, pp. 25-38). Port-au-Prince.
Roymans, N. (1995). The cultural biography of urnfields and the long-term history of a mythical landscape. *Archaeological Dialogues, 2*(01), 2-24.
Roymans, N., Gerritsen, F., Van der Heijden, C., Bosma, K., & Kolen, J. (2009). Landscape Biography as Research Strategy: The Case of the South Netherlands Project. *Landscape Research, 34*(3), 337-359.
Saint-Louis, V. (2004). Le sucre et le peuplement d'Haïti. In C. d. A. d. l. mémoire (Ed.), *Haïti: matière premières* (Vol. 6, pp. 20-39). Nantes.
Saint-Louis, V. (2011). Haiti et l'invention de la liberté dans la Caraïbe. In E. Eadie, L. Fardin & R. Solbiac (Eds.), *L'Esclavage de l'Africain en Amérique du 16e au 19e siècle : Les Héritages.* Perpignan: Presses universitaires de Perpignan, 147-161.
Saint-Vil, J. (1978). Villes et bourgs de Saint-Domingue au XVIIIe siècle (Essai de géographie historique). *Cahiers d'outre-mer, 31*(123), 251-270.
Samonà, G. A. (2003). L'insaisissable religion des Taïnos: esquisse d'anthropologie historique. *Journal de la société des américanistes*, 7-66.
Samson, A. V., & Cooper, J. (2015). History on Mona Island: long-term human and landscape dynamics of an 'uninhabited'island. *New West Indian Guide/Nieuwe West-Indische Gids, 89*(1-2), 30-60.
Samson, A. V. M. (2010). *Renewing the house: trajectories of social life in the yucayeque (community) of El Cabo, Higüey, Dominican Republic, AD 800 to 1504*. Leiden: Sidestone Press.
Samuels, M. S. (1979). The biography of landscape: cause and culpability. In D. Meining (Ed.), *The interpretation of ordinary landscapes*. New York: Oxford University Press, 51-88.

Sanders, W. T., Parsons, J. R., & Santley, R. S. (1979). *The basin of Mexico : the ecological processes in the evolution of a civilization; maps*. New York: Academic Press.
Sauer, C. O. (1963). The morphology of landscape. In J. Leighly (Ed.), *Land and Life. A selection from the writings of Carl Ortwin Sauer*. Berkley: University of California Press.
Sauer, C. O. (1966). *The early Spanish Main*. Berkeley: University of California Press.
Saunders, R., & Wrenn, M. K. (2014). Crafting Orange Pottery in Early Florida, *New Histories of Pre-Columbian Florida*. Gainesville: University Press of Florida, 183-202.
Scanlon, J. (2006). Reading Landscapes: The American Suburbs. *History Compass, 4*(4), 731-740.
Schmitt, C. (2017). Pirates, planting, and the rights of mankind in seventeenth-century Tortuga. *The Latin Americanist, 61*(4), 584-599.
Scott, H. V. (2003). Contested territories: arenas of geographical knowledge in early colonial Peru. *Journal of Historical Geography, 29*(2), 166-188.
Scott, H. V. (2008). Colonialism, Landscape and the Subterranean. *Geography Compass, 2*(6), 1853-1869.
Seidman, I. (2006). *Interviewing as qualitative research: A guide for researchers in education and the social sciences* (Vol. 3rd). New York and London: Teachers college press.
Sergile, F. (2008). Haiti Important Bird Areas in the Caribbean: Key Sites for Conservation. 193-204.
Sergile, F., & Woods, C. (2001). Status of Conservation in Haiti: A 10-Year Retrospective. In F. Sergile & C. Woods (Eds.), *Biogeography of the West Indies: Patterns and Perspectives*. Boca Raton: CRC Press, 547-560.
Shennan, S. J. (2003). Archaeological Approaches to Cultural Identity. London: Routledge.
Shott, M. J. (1995). Reliability of archaeological records on cultivated surfaces: a Michigan case study. *Journal of Field Archaeology, 22*(4), 475-490.
Siegel, P. E. (2010). Continuity and change in the evolution of religion and political organization on pre-Columbian Puerto Rico. *Journal of Anthropological Archaeology, 29*(3), 302-326.
Siegel, P. E. (2018). *Island historical ecology : socionatural landscapes of the eastern and southern Caribbean*. New York: Berghahn Books.
Sinelli, P. T. (2013). Meillacoid and the origins of classic Taíno society. In W. F. Keegan, C. L. Hofman & R. Rodriguez Ramos (Eds.), *The Oxford handbook of Caribbean archaeology*. New York: Oxford University Press, 221-231.
Sluyter, A. (2001). Colonialism and Landscape in the Americas: Material/Conceptual Transformations and Continuing Consequences. *Annals of the Association of American Geographers, 91*(2), 410-429.
Sluyter, A. (2002). *Colonialism and landscape : postcolonial theory and applications*
Andrew Sluyter. Lanham, Md. / Oxford: Rowman & Littlefield Publishers.
Smith, F. H., & F, B. H. (2016). The Role of Caves and Gullies in Escape, Mobility, and the Creation of Community Networks among Enslaved Peoples of Barbados. In L. A. Bates, J. M. Chenoweth & J. A. Delle (Eds.), *Archaeologies of slavery and freedom in the Caribbean: exploring the spaces in between*. Gainesville: University Press of Florida, 31-48.

Smith, G. C. (1986). *A Study of Colono Ware and Non-European Ceramics from Sixteenth-Century Puerto Real, Haiti.* Gainesville: University of Florida.

Smith, L., & Waterton, E. (2009). *Heritage, communities and archaeology*. London: Duckworth.

Smith, L. T. (1999). *Decolonizing methodologies : Research and indigenous peoples*. Dunedin: University of Otago Press.

Sonnemann, T., & Joseph Sony, J. (2016). Living on Heritage: Amerindian presence in Haiti. https://www.youtube.com/watch?v=X-VIK6oLewk&t=433s.

Sonnemann, T. F., Comer, D. C., Patsolic, J. L., Megarry, W. P., Herrera Malatesta, E., & Hofman, C. L. (2017). Semi-Automatic Detection of Indigenous Settlement Features on Hispaniola through Remote Sensing Data. *Geosciences, 7*(4), 127.

Sonnemann, T. F., Malatesta, E. H., & Hofman, C. L. (2016a). Applying UAS Photogrammetry to Analyze Spatial Patterns of Indigenous Settlement Sites in the Northern Dominican Republic. In M. Forte & S. Campana (Eds.), *Digital Methods and Remote Sensing in Archaeology: Archaeology in the Age of Sensing*. Cham: Springer International Publishing, 71-87.

Sonnemann, T. F., Ulloa Hung, J., & Hofman, C. L. (2016b). Mapping indigenous settlement topography in the Caribbean using drones. *Remote Sensing, 8*(10), 791.

Spradley, J. P. (1979). Ethnography and culture. *The ethnographic interview.* Fort Worth, Pha. : Harcourt Brace Jovanovich.

Stage, C. W., & Mattson, M. (2003). Ethnographic interviewing as contextualized conversation. In R. P. Clair (Ed.), *Expressions of ethnography: Novel approaches to qualitative methods*. Albany, NY: State University of New York Press, 97-105.

Staller, J. E., Tykot, R. H., & Benz, B. F. (2010). *Histories of maize in Mesoamerica : multidisciplinary approaches*. Walnut Creek, Calif.: Left Coast Press.

Stoler, A. L. (2013). Introduction "The Rot Remains": From Ruins to Ruination. In A. L. Stoler (Ed.), *Imperial Debris : On Ruins and Ruination*. Durham: Duke University Press, 1-35.

Stone, E. W. (2013). America's First Slave Revolt: Indians and African Slaves in Española, 1500-1534. *Ethnohistory, 60*(2), 195-217.

Stone, E. W. (2014). *Indian harvest : the rise of the indigenous slave trade and diaspora from Española to the circum-Caribbean, 1492-1542.* Vanderbilt University, Vanderbilt

Stone, J. C. (1988). Imperialism, Colonialism and Cartography. *Transactions of the Institute of British Geographers, 13*(1), 57-64.

Sullivan III, A. P. (2008). Time perspectivism and the interpretive potential of palimpsests theoretical and methodological considerations. In S. Holdoway & L. Wandsnisder (Eds.), *Time in archaeology: time perspectivism revisited*. Utah: The University of Utah Press, 31-41.

Sullivan, S., & Mackay, R. (Eds.). (2012). *Archaeological sites : conservation and management*. Los Angeles: Getty Conservation Institute.

Tankersley, K. B., Dunning, N. P., Owen, L. A., & Sparks, J. (2018). Geochronology and paleoenvironmental framework for the oldestarchaeological site (7800-7900 Cal BP) in the West Indies, Banwari Trace, Trinidad. *Latin American Antiquity, 29*(4), 681-695.

Tatlioglu, T. (2010). Biographies of Place: The Joiners' Workshop at Harewood, West Yorkshire. *Post-Medieval Archaeology, 44*(2), 273-293.
Tatlioglu, T. G. (2010). *Biographies of People and Place: The Harewood Estate, 1698-1813.* Unpublished PhD. dissertation, University of York.
Tessier, A. H., & Thouin, A. (1791). *Encyclopédie méthodique: agriculture: Agriculture* (Vol. 2). Paris chez Panckoucke
Thurston, T. (2007). Slavery: annual bibliographical supplement (2016). *Slavery & Abolition, 28*(3), 407-508.
Tilley, C. (2017). *Landscape in the Longue Durée*. London: UCL Press.
Tilley, H., & Gordon, R. J. (Eds.). (2007). *Ordering Africa : anthropology, European imperialism, and the politics of knowledge* Manchester: Manchester University Press.
Tomaselli, K. G. (2007). A Review of: "Handbook of Material Culture". *Visual Anthropology, 20*(4), 331-332.
Torres Etayo, D. (2006). *Taínos : mitos y realidades de un pueblo sin rostro*. México: Editorial Asesor Pedagógico.
Torres, J. M. (2010). Tibes and the Social Landscape: Integration, Interaction and the Community. In L. A. Curet & L. M. Stringer (Eds.), *Tibes: People, power, and ritual at the center of the cosmos*. Tuscaloosa: University of Alabama Press, 231-260.
Trouillot, M.-R. (1995). *Silencing the past: Power and the production of history*. Boston: Beacon Press.
Ulloa Hung, J. (2014). *Arqueología en la línea noroeste de La Española : paisajes, cerámicas e interacciones*. Santo-Domingo: Instituto Tecnológico de Santo Domingo.
Ulloa Hung, J., & Valcárcel Rojas, R. (2016). *Indígenas e indios en el Caribe : presencia, legado y estudio*. Santo Domingo: Instituto Tecnológico de Santo Domingo.
Ulloa, J., & Valcarcel, R. (1997). Las comunidades apropiadoras ceramistas del sureste de Cuba: un estudio de su ceramica. *Caribe Arqueologico, 2*, 31-40.
Utrera, C. d. (2014). *Historia militar de Santo Domingo (documentos y noticias)*. Santo Domingo: BanReservas/Sociedad Dominicana del Bibliófilos.
Utrera, F. C. d. (1978). *Noticias históricas de Santo Domingo, Vol II* (Vol. 3). Santo Domingo: Editora Taller.
Valcárcel Rojas, R. (2012). Interacción colonial en un pueblo de indios encomendados : el Chorro de Maíta, Cuba: Caribbean Research Group, Faculty Archaeology, Leiden University.
Valcárcel Rojas, R. (2016). *Archaeology of Early Colonial Interaction at El Chorro de Maíta, Cuba*. Gainesville: University Press of Florida.
Valcárcel Rojas, R., & Ulloa Hung, J. (2002). *Cerámica temprana en el centro del oriente de Cuba*. Santo Domingo, República Dominicana: Viewgraph.
Valk, A. J. J. v. d. (2002). The Dutch planning experience. *Landscape and Urban Planning, 58*(2-4), 201-210.
Valk, A. J. J. v. d. (2010). Planning the past. Lessons to be learned from «Protecting and Developing the Dutch Archaeological-Historical Landscape» (PDL/BBO). In J. H. F. Bloemers, H. Kars, A. J. J. van der Valk & M. H. Wijnen (Eds.), *The Cultural Landscape & Heritage Paradox; Protection and Development of the Dutch Archaeological-Historical Landscape and its European Dimension*. Amsterdam: Amsterdam University Press, 21-52.

van Beek, R., & Keunen, L. J. (2006). A cultural biography of the coversand landscapes in the Salland and Achterhoek Regions. The aims and methods of the Eastern Netherlands Project *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek/Proceedings of the National Service for Archaeological Heritage in the Netherlands, no 46* , Amersfoort: Rijksdienst voor Archeologie, Cultuurlandschap en Monumenten.

Van Outvorst, F., Meijnen, M., Timens, P., Walenberg, S., & De Waal, B. M. E. (2018). *Determining the Required Capacity of Business Information Management: Towards a Concise Instrument*. Paper presented at the Digital Transformation – Meeting the challenges. Retrieved from http://dx.doi.org/10.18690/978-961-286-170-4.37

Vega, B. (1979). Arqueologia de los cimarrones del maniel del Bahoruco. *Boletin del Museo del Hombre Dominicano Saint-Domingue, 8*(12), 11-48.

Vega, B. (1990). *Los cacicazgos de la Española*. Santo Domingo: Fundación Cultural Dominicana.

Veloz Maggiolo, M. (1972). Resumen tipológico de los complejos relacionables con Santo Domingo. *Revista Dominicana de Arqueología y Antropología* (1), 277-286.

Veloz Maggiolo, M. (1991). *Panorama historico del Caribe precolombino*. [Santo Domingo]: Banco Central de la República Dominicana.

Veloz Maggiolo, M. (2001). Los agricultores tempranos en la isla de Santo Domingo. In R. H. Seiffe (Ed.), *Culturas Aborígenes del Caribe*. Santo Domingo: Publicaciones del Banco Central de la República Dominicana, 199-201.

Veloz Maggiolo, M., & Martin, C. A. (1983). Las técnicas unifaciales de los yacimientos El Jobo y sus similitudes con el Paleo-Arcaico Antillano. *Boletin del Museo del Hombre Dominicano, 18*, 13-39.

Veloz Maggiolo, M., & Ortega, E. (1996). Punta Cana y el origen de la agricultura en la isla de Santo Domingo. In M. Veloz Maggiolo & A. Caba (Eds.), *Ponencias del Primer Seminario de Arqueología del Caribe*. La Romana: Museo Arqueológico Regional Altos de Chavón, 5-11.

Veloz Maggiolo, M., & Ortega, E. (1996). Punta Cana y el origen de la agricultura en la isla de Santo Domingo. *Ponencias del Primer Seminario de Arqueologıa del Caribe, Museo Arqueológico Regional Altos de Chavón, Dominican Republic*, 5-11.

Veloz Maggiolo, M., Ortega, E., & Caba Fuentes, A. (1981). Los modos de vida Meillacoides y sus posibles origenes. *Museo del Hombre Dominicano*.

Veloz Maggiolo, M., Ortega, E., & Pina, P. (1974). *El Caimito: Un antiguo complejo ceramista de las Antillas Mayores*. Santo Domingo: Fundación García Arévalo

Veloz Maggiolo, M., & Ortega, E. J. (1986). *Arqueología y patron de vida en el poblado circular de Juan Pedro, República Dominicana*. Santo Domingo: Ediciones del Museo del Hombre Dominicano.

Veloz Maggiolo, M., & Vega, B. (1982). The Antillean preceramic: A new approximation. *Journal of New World Archaeology, 5*(2), 33-44.

Vidal, N., Bérard, B., & Kayser, O. (2004). En vue de l'étude de l'occupation post-saladoïde de la Martinique. In A. Delpuech & C. L. Hofman (Eds.), *Late ceramic age societies in the eastern caribbean*. Oxford: Archaeopress, 195-204.

Waal, M. S. d. (2006). *Pre-Columbian social organisation and interaction interpreted through the study of settlement patterns*. Houten: Lieden University.

Walker, J. B. (2005). The Paso Del Indio Site, Vega Baja, Puerto Rico: A Progress Report *Ancient Borinquen: Archaeology and Ethnohistory of Native Puerto Rico*. Tuscaloosa: The University of Alabama Press, 55-87.

Walthall, J. A. (1991). Faience in French colonial Illinois. [journal article]. *Historical Archaeology, 25*(1), 80-105.

Waselkov, G. A., & Walthall, J. A. (2002). Faience styles in French Colonial North America: A revised classification. *Historical Archaeology, 36*(1), 62-78.

Waszkis, H. (1993). *Mining in the Americas: stories and history*. Sawston Woodhead Publishing.

Waters, M. R., & Kuehn, D. D. (1996). The Geoarchaeology of Place: The Effect of Geological Processes on the Preservation and Interpretation of the Archaeological Record. *American Antiquity, 61*(03), 483-497.

Watters, D. R. (1980). *Transect Surveying and Prehistoric Site Locations on Barbuda and Monserrat, Leeward Islands, West Indies* University of Pittsburg, University Microfilms, Ann Arbor.

Watts, D. (1987). *The West Indies : patterns of development, culture and environmental change since 1492*. Cambridge: Cambridge University Press.

Weaver, K. K. (2006). *Medical revolutionaries: The enslaved healers or eighteenth-century Saint Domingue.* Urbana: University of Illinois Press.

Wilkie, L. A., & Farnsworth, P. (1999). Trade and the construction of Bahamian identity: a multiscalar exploration. *International Journal of Historical Archaeology, 3*(4), 283-320.

Wilkie, L. A., & Farnsworth, P. (2005). *Sampling many pots : an archaeology of memory and tradition at a Bahamian plantation*. Gainesville: University Press of Florida.

Willey, G. R., & Phillips, P. (1958). *Method and theory in American archeology*. Chicago/London: University of Chicago Press.

Wilson, S. M. (1989). The Prehistoric Settlement Pattern of Nevis, West Indies. *Journal of Field Archaeology, 16*(4), 427.

Wilson, S. M. (1990). *Hispaniola. Caribbean Chiefdoms in the Age of Columbus*. Tuscaloosa: The University of Alabama Press.

Wilson, S. M. (1993). *The cultural mosaic of the indigenous Caribbean.* Paper presented at the Proceedings of the British Academy.

Wilson, S. M. (Ed.). (1997). *The indigenous people of the Caribbean*. Gainesville: University Press of Florida

Wilson, S. M. (2007). *The Archaeology of the Caribbean*. Cambridge: Cambridge University Press.

Wilson, S. M., Iceland, H. B., & Hester, T. R. (1998). Preceramic Connections between Yucatan and the Caribbean. *Latin American Antiquity, 9*(4), 342-352.

Woods, C. A., & Sergile, F. E. (2001). *Biogeography of the West Indies : patterns and perspectives*. Boca Raton: CRC Press.

Woodward, R. P. (2011). Feudalism or Agrarian Capitalism? The Archaeology of the Early Sixteenth Century Spanish Sugar Industry. In J. A. Delle, M. W. Hauser & D. V. Armstrong (Eds.), *Out of Many, One People: Historical Archaeology in Jamaica.* Tuscaloosa: University of Alabama Press, 23-40.

Yeager, T. J. (1995). Encomienda or Slavery? The Spanish Crown's Choice of Labor Organization in Sixteenth-Century Spanish America. *The Journal of Economic History, 55*(4), 842-859.

Yvon, T. (2009). La provenance des céramiques de raffinage en Guadeloupe, ustensiles indispensables à l'industrie sucrière du XVIIe au XIXe siècle. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*(154), 9-28.

Annexe

Annexe 1 : Liste des sites amérindiens de la région d'étude*.

Site	Chicoïde	Meillacoïde	Non identifié	Ostionoïde	Meill/archaï	Archaïque	Archaï/céram	> 1 km du littoral	≤ km du littoral	Insulaire	Extension	Latitude	Longitude	Source
LAG24	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	5000	19,683184	-71,76192	Doc
FD26	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	10000	19,677412	-71,760722	Doc
ZL30	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	300	19,646647	-71,874791	Doc
ZL32	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	15000	19,653339	-71,877015	Doc
ZL31	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	700	19,649139	-71,874437	Doc
ZL37	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	9000	19,648814	-71,876079	Doc
ZL39	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	8500	19,650105	-71,877165	Doc
DL65	0	0	1	0	0	0	0	1	0	0	1500	19,637712	-71,868329	Doc
BR70	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1000	19,612992	-71,851333	Doc
BR71	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	8800	19,614115	-71,851721	Doc
BY85	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	500	19,606788	-71,85808	Doc
LP99	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	6000	19,612474	-71,847747	Doc
LP100	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	10480	19,613141	-71,849247	Doc
LP101	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	500	19,613637	-71,849785	Doc
LS135	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	600	19,64136	-71,890067	Doc
PH140	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	15000	19,668692	-71,908821	Doc
MP131	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	9500	19,645855	-71,788633	Doc
MG156	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	10500	19,654019	-71,788121	Doc
CT163	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	550	19,657061	-71,779961	Doc
CT164	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	600	19,658626	-71,781681	Doc
CT165	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	550	19,659313	-71,780023	Doc
CM	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	200	19,661188	-71,778388	Doc
MP176	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1000	19,651582	-71,78645	Doc
YY211	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	300	19,660442	-71,771195	Doc
YY212	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	300	19,659382	-71,774096	Doc
YY213	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	250	19,65818	-71,774867	Doc
LR218	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	300	19,634686	-71,782928	Doc
LT243	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	600	19,675674	-71,79071	Doc
LT246	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1000	19,675397	-71,78439	Doc
MB248	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	500	19,671234	-71,794312	Doc
AG249	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	2500	19,666427	-71,800654	Doc
GD9	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	2000	19,664918	-71,868973	Doc
GD12	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	1500	19,661428	-71,870771	Doc
GD13	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	2000	19,659938	-71,875812	Doc
GD17	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	1500	19,662943	-71,882382	Doc
GD20	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	1150	19,667223	-71,884125	Doc
GD23	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	1500	19,67022	-71,888984	Doc

Site	Chicoïde	Meillacoïde	Non identifié	Ostionoïde	Meill/archaï	Archaïque	Archaï/céram	> 1 km du littoral	≤ km du littoral	Insulaire	Extension	Latitude	Longitude	Source
GD26	0	0	0	0	1	0	0	0	1	0	8260	19,671899	-71,888955	Doc
GD323	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	200	19,66738	-71,858114	Doc
IP227	0	0	0	1	0	0	0	0	0	1	150	19,68014	-71,822872	Doc
CP252	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	3774	19,673672	-71,80793	Doc
S-276	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	400	19,670096	-71,812181	Doc
S-T277	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	225	19,671419	-71,813862	Doc
S-278	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	325	19,672102	-71,815128	Doc
FT280	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	500	19,684551	-71,829119	Doc
FT287	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	13360	19,687049	-71,826395	Doc
FT289	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	1000	19,688528	-71,841156	Doc
FT293	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	780	19,698142	-71,841903	Doc
FT296	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	1200	19,699245	-71,838915	Doc
GD304	0	0	1	0	0	0	0	1	0	0	100	19,657779	-71,865472	Doc
GD306	0	0	1	0	0	0	0	0	1	0	100	19,660846	-71,866891	Doc
GD309	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	400	19,664655	-71,867046	Doc
GD311	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	200	19,663269	-71,867008	Doc
GD313	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	1500	19,668567	-71,86457	Doc
GD314	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	1500	19,666938	-71,865502	Doc
GD316	0	0	0	0	1	0	0	0	1	0	2700	19,669677	-71,862125	Doc
GD320	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	3000	19,667372	-71,860683	Doc
GD321	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	350	19,669502	-71,857989	Doc
RB107	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	500	19,644285	-71,789325	Doc
GD22	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	80	19,665463	-71,860089	Doc
S-274	0	0	0	0	0	1	0	0	1	0	70	19,666875	-71,817786	Doc
FT288	0	0	0	0	0	1	0	0	1	0	9	19,689004	-71,837464	Doc
FT291	0	0	0	0	0	1	0	0	1	0	50	19,690524	-71,840295	Doc
ZL40	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	1000	19,646311	-71,875752	Doc
ZK80	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	2000	19,690048	-71,757922	Doc
CT159	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	30	19,655423	-71,783178	Doc
LR219	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	3000	19,633953	-71,78207	Doc
LR220	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	1500	19,632065	-71,78106	Doc
299-1-12	0	0	0	0	0	1	0	0	1	0	300	19,682639	-71,825056	M&T
297-1-2	0	0	0	0	0	1	0	0	1	0	250	19,726167	-71,928778	M&T
297-1-7	0	0	0	0	0	1	0	0	1	0	0	19,726944	-71,936417	M&T
299-1-2	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	1000	19,665972	-71,797111	M&T
299-1-3	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	30000	19,675917	-71,796333	M&T
299-2-34	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	20000	19,590111	-71,85675	M&T
299-2-23	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	8000	19,662444	-71,906639	M&T
299-2-37	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	100	19,62575	-71,885972	M&T
299-2-25	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	100	19,650222	-71,880694	M&T
299-2-26	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	100	19,651111	-71,880722	M&T
299-2-39	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	400	19,623083	-71,883083	M&T
299-2-13	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	400	19,65328	-71,85789	M&T
300-1-4	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	600	19,630111	-71,78125	M&T
300-1-3	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	3500	19,688111	-71,764944	M&T
300-1-16	0	0	0	0	1	0	0	1	0	0	1500	19,650222	-71,765389	M&T
299-1-4	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	600	19,683444	-71,777389	M&T
299-1-5	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	25	19,685222	-71,778389	M&T
299-2-15	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	750	19,639222	-71,890028	M&T
299-1-15	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	35200	19,688917	-71,773694	M&T
299-1-16	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	400	19,689833	-71,77275	M&T
299-2-6	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	2500	19,664167	-71,9105	M&T
299-2-36	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	400	19,644583	-71,836778	M&T
300-1-1	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	20000	19,639972	-71,786194	M&T

Site	Chicoïde	Meillacoïde	Non identifié	Ostionoïde	Meill/archaï	Archaïque	Archaï/céram	> 1 km du littoral	≤ km du littoral	Insulaire	Extension	Latitude	Longitude	Source
300-1-5	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	7500	19,643556	-71,788139	M&T
300-1-13	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	225	19,657444	-71,764556	M&T
300 M	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	0	19,66944	-71,75667	M&T
300-1-2	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	5000	19,670222	-71,75525	M&T
300-1-10	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	400	19,658361	-71,763611	M&T
300-1-11	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	225	19,657472	-71,763611	M&T
300-1-12	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	225	19,657444	-71,764556	M&T
300-1-14	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	225	19,672	-71,758139	M&T
299-2-16	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	25	19,619167	-71,903	M&T
299-2-40	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	15000	19,634	-71,8785	M&T
299-2-43	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	450	19,636583	-71,886167	M&T
299-2-42	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	750	19,613778	-71,901	M&T
299-2-41	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	1275	19,63025	-71,887	M&T
299-2-5	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	1200	19,704	-71,904528	M&T
300-1-6	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	100	19,621	-71,785861	M&T
299-2-24	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	2250	19,676778	-71,913583	M&T
299-2-29	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1500	19,642778	-71,893917	M&T
299-2-35	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	0	19,638778	-71,862389	M&T
299-2-19	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	400	19,64675	-71,872056	M&T
299-2-20	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	400	19,647667	-71,870167	M&T
299-2-1	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	2500	19,671333	-71,914444	M&T
299-2-2	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	2500	19,673194	-71,911611	M&T
299-2-38	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	400	19,626667	-71,885056	M&T
299-227	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	100	19,656528	-71,880806	M&T
299-2-28	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	900	19,653694	-71,888389	M&T
300-1-9	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	3600	19,650194	-71,767306	M&T
299-2-14	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	225	19,640139	-71,890056	M&T
300-1-17	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	600	19,633639	-71,786056	M&T
300-1-7	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	400	19,622806	-71,785889	M&T
300-1-8	0	0	0	0	0	0	1	1	0	0	400	19,624639	-71,784972	M&T
299-2-3	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	900	19,668583	-71,916306	M&T
300-1-15	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	100	19,67802	-71,7773	M&T
300-1-18	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	1	19,638944	-71,793778	M&T
299-2-30	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	5000	19,644583	-71,892972	M&T
299-2-31	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	900	19,644556	-71,895833	M&T
299-2-3	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	400	19,645472	-71,893944	M&T
299-2-33	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	400	19,621472	-71,871611	M&T
299-2-21	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	450	19,646694	-71,873972	M&T
299-2-17	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	2500	19,640111	-71,891	M&T
299-2-18	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	5000	19,638306	-71,890972	M&T
299-1-11	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	141010	19,682806	-71,817417	M&T
299-1-13	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	1600	19,688028	-71,829917	M&T
299-1-7	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	9	19,667444	-71,818111	M&T
299-1-8	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	400	19,671972	-71,818194	M&T
299-1-9	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	400	19,678389	-71,811639	M&T
299-2-11	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	25	19,69025	-71,86044	M&T
299-2-12	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	300	19,691194	-71,858556	M&T
299-2-8	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	900	19,691194	-71,857611	M&T
299-2-9	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	7000	19,682833	-71,872694	M&T
299-2-10	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	3750	19,679222	-71,873583	M&T
297-1-3	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	2500	19,725278	-71,92875	M&T
299-2-7	0	0	0	1	0	0	0	0	0	1	4900	19,683111	-71,855556	M&T
299-1-6	0	0	0	1	0	0	0	0	0	1	5000	19,664667	-71,822806	M&T
297-1-5	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	25	19,72675	-71,948806	M&T

Site	Chicoïde	Meillacoïde	Non identifié	Ostionoïde	Meill/archaï	Archaïque	Archaï/céram	> 1 km du littoral	≤ km du littoral	Insulaire	Extension	Latitude	Longitude	Source
299-2-22	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	22500	19,677139	-71,88975	M&T
299-1-14	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	25	19,687861	-71,84133	M&T
299-2-4	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	8000	19,704056	-71,901694	M&T
297-1-6	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	75000	19,724667	-71,909694	M&T
297-1-4	1	0	0	0	0	0	0	0	1	0	2400	19,726806	-71,945944	M&T
MP114	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1000	19,640286	-71,78891	Doc
MP143	0	0	0	0	0	1	0	1	0	0	10	19,646793	-71,782025	Doc
MP146	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	300	19,651399	-71,78158	Doc
MP172	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	500	19,650203	-71,783695	Doc
Meil215	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	1000	19,664974	-71,757132	Doc
Meil216	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	200	19,665477	-71,758185	Doc
Meil15	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	1500	19,670263	-71,754032	Doc
Meil58	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	500	19,666099	-71,758216	Doc
Meil62	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	400	19,664505	-71,761612	Doc
Meil64	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	300	19,665372	-71,761735	Doc
Meil207	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	250	19,656238	-71,763306	Doc
Meil69	0	1	0	0	0	0	0	1	0	0	1500	19,671713	-71,755515	Doc
JG2	1	0	0	0	0	0	0	1	0	0	2000	19,64133	-71,781975	Doc
299-1-1	0	1	0	0	0	0	0	0	1	0	5625	19,674278	-71.843000	M&T

*Doc= Investigations pendant le doctorat
*M&T= Moore et Tremmel 1997

Annexe 2 : Liste des traces coloniales de la région d'étude**

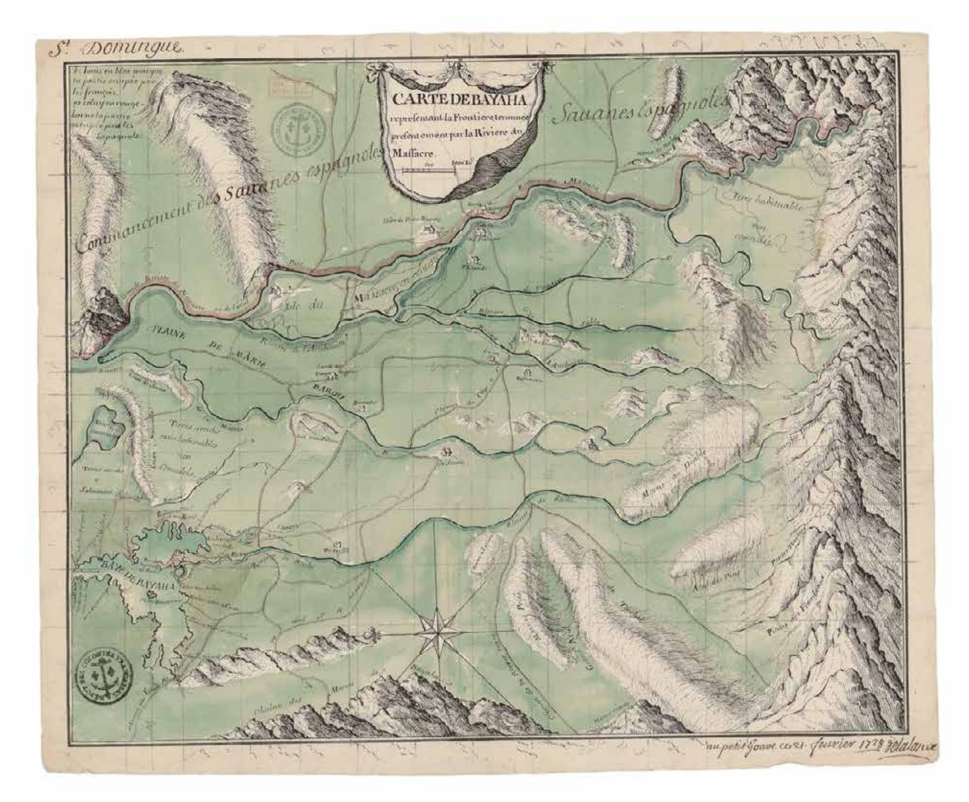
Site	Latitude	Longitude	Description	source
FT286	19,68857	-71,833174	militaire	Doc
FT290	19,688897	-71,841387	militaire	Doc
FT294	19,69832	-71,842229	militaire	Doc
FT300	19,6754844	-71,8418312	militaire	Doc
FT225	19,711625	-71,844401	militaire	Doc
FT226	19,705533	-71,842197	militaire	Doc
LB77	19,704505	-71,761289	militaire	Doc
PT109	19,60486	-71,837036	pont	Doc
BL203	19,635864	-71,773218	pont	Doc
CL132	19,637731	-71,837064	pont	Doc
LP102	19,614826	-71,849144	puits	Doc
DM120	19,59393	-71,836143	puits	Doc
LW298	19,645905	-71,850741	puis	Doc
MR299	19,652314	-71,854976	puits	Doc
BL204	19,637469	-71,775216	puits	Doc

Site	Latitude	Longitude	Description	source
DM118	19,596383	-71,834893	Puits	Doc
GL28	19,644168	-71,771266	sans ruines	Doc
YON33	19,658034	-71,767177	sans ruines	Doc
GD15	19,660198	-71,878811	sans ruines	Doc
GD22	19,669611	-71,888993	sans ruines	Doc
GD29	19,667609	-71,891464	sans ruines	Doc
ZL31	19,649139	-71,874437	sans ruines	Doc
DL67	19,63607	-71,86629	sans ruines	Doc
BR76	19,616404	-71,852309	sans ruines	Doc
BR77	19,615141	-71,853148	sans ruines	Doc
BY80	19,60525	-71,85748	sans ruines	Doc
BY81	19,606219	-71,856619	sans ruines	Doc
BY82	19,606547	-71,855767	sans ruines	Doc
BY83	19,607772	-71,856514	sans ruines	Doc
BY84	19,608707	-71,855823	sans ruines	Doc
BY91	19,601352	-71,855805	sans ruines	Doc
BR95	19,598997	-71,860132	sans ruines	Doc
BY98	19,612488	-71,847752	sans ruines	Doc
EM111	19,606651	-71,839417	sans ruines	Doc
CT121	19,637907	-71,854954	sans ruines	Doc
LS137	19,639597	-71,891969	sans ruines	Doc
MR142	19,643524	-71,89692	sans ruines	Doc
LB73	19,699685	-71,761669	sans ruines	Doc
MP99	19,640788	-71,788348	sans ruines	Doc
MP118	19,636	-71,78642	sans ruines	Doc
MP121	19,636285	-71,784541	sans ruines	Doc
MP123	19,642534	-71,784977	sans ruines	Doc
MP136	19,645084	-71,788371	sans ruines	Doc
MG137	19,652859	-71,784709	sans ruines	Doc
MG149	19,65446	-71,785958	sans ruines	Doc
AG250	19,66857	-71,801586	sans ruines	Doc
CP253	19,673535	-71,807564	sans ruines	Doc
DR273	19,664815	-71,81264	sans ruines	Doc
FT285	19,688863	-71,83165	sans ruines	Doc
Meil214	19,664832	-71,757517	sans ruines	Doc
GD14	19,659076	-71,876573	sans ruines	Doc
FT280	19,684551	-71,829119	sans ruines	Doc
SAV259	19,68481	-71,818182	sans ruines	Doc
JG1	19,641426	-71,78174	sans ruines	Doc

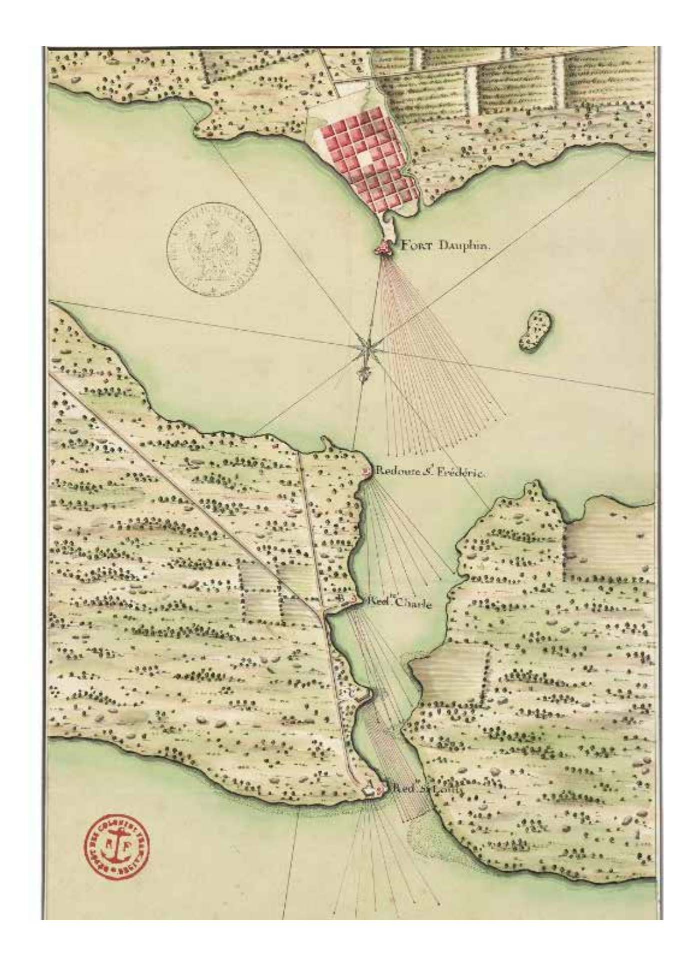
Site	Latitude	Longitude	Description	source
Mp2	19,650281	-71,778248	sans ruines	Doc
DL67	19,63607	-71,86629	sans ruines	Doc
RPS01	19,6823539	-71,8560791	sans ruines	Doc
KY4	19,662208	-71,756595	ruines	Doc
DN19	19,670061	-71,756059	ruines	Doc
YK32	19,6518	-71,769598	ruines	Doc
PHIL35	19,656692	-71,77243	ruines	Doc
PHIL36	19,654594	-71,773166	ruines	Doc
LT00	19,631397	-71,835528	ruines	Doc
DM005	19,619517	-71,832506	ruines	Doc
BR73	19,615141	-71,851768	ruines	Doc
BR74	19,600225	-71,854445	ruines	Doc
BR75	19,611781	-71,856117	ruines	Doc
BR103	19,613073	-71,85204	ruines	Doc
BR104	19,612333	-71,858185	ruines	Doc
BR105	19,605931	-71,836528	ruines	Doc
DM118	19,596383	-71,834893	ruines	Doc
CT122	19,633623	-71,858833	ruines	Doc
CL131	19,642799	-71,837988	ruines	Doc
PT70	19,687841	-71,760791	ruines	Doc
MR300	19,651866	-71,85378	ruines	Doc
LW301	19,642526	-71,854726	ruines	Doc
MR303	19,653315	-71,856183	ruines	Doc
GD312	19,666611	-71,862891	ruines	Doc
Meil51	19,669141	-71,754816	ruines	Doc
Gl183	19,639499	-71,773046	ruines	Doc
BL184	19,638036	-71,773401	ruines	Doc
CH 307	19,6552606	-71,8647963	ruines	Doc
DM117	19,586703	-71,859718	ruines	Doc
FT279	19,689825	-71,813133	ruines	Doc

**Doc= Investigations pendant le doctorat

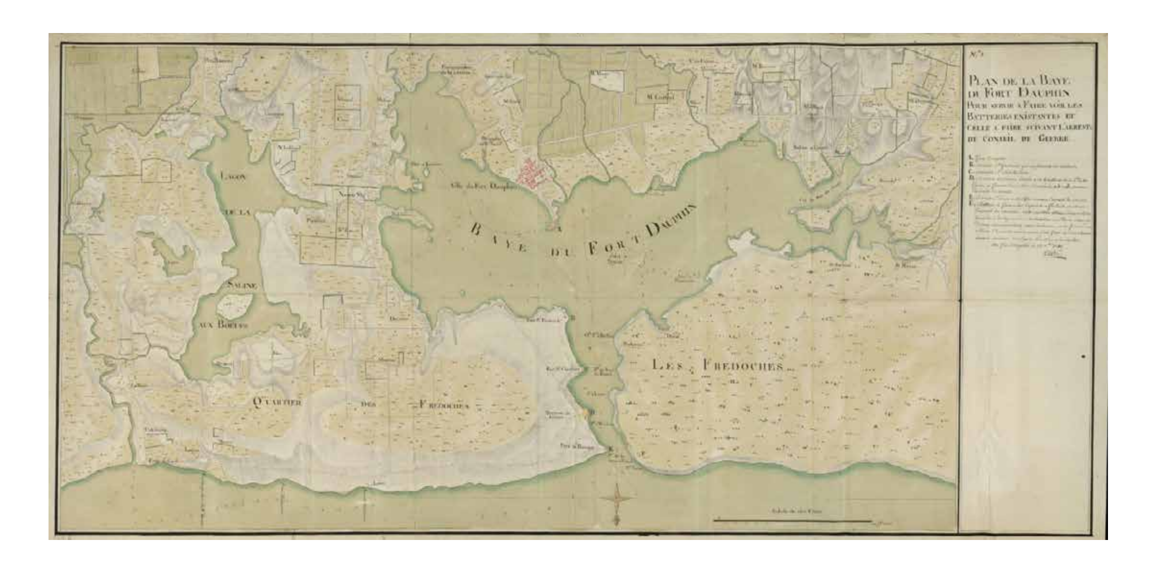
Annexe 3 : Cartes Coloniales (CC)



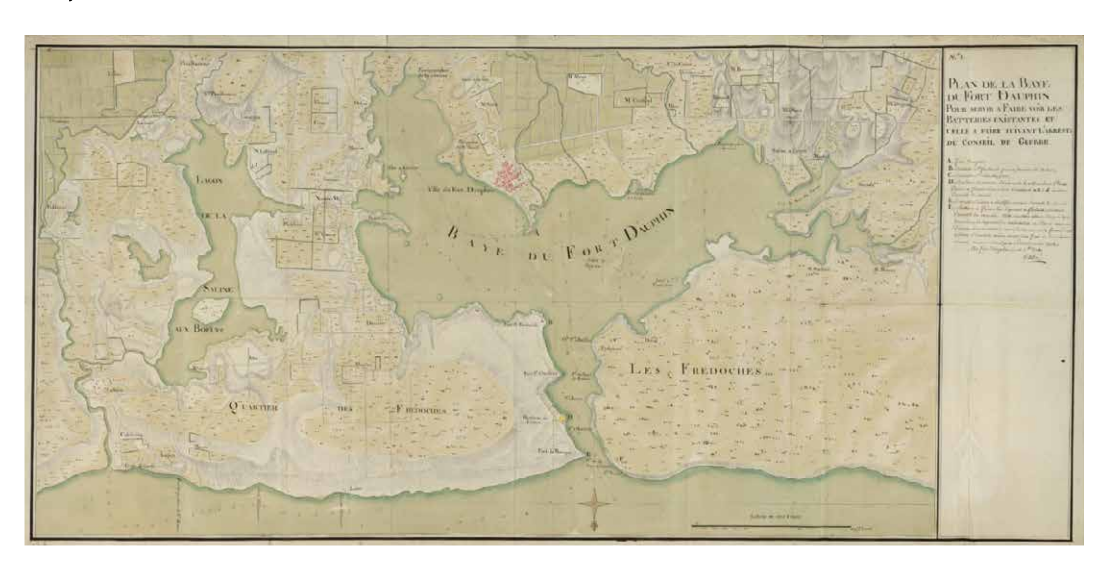
CC1 : Carte de Bayaha représentant la frontière terminée présentement par la Rivière du Massacre, produite par Joseph-Louis de La Lance, 1728. Source : Bibliothèque Nationale de France, département Cartes et plans, GE SH 18 PF 150 DIV 4 P 2 D.



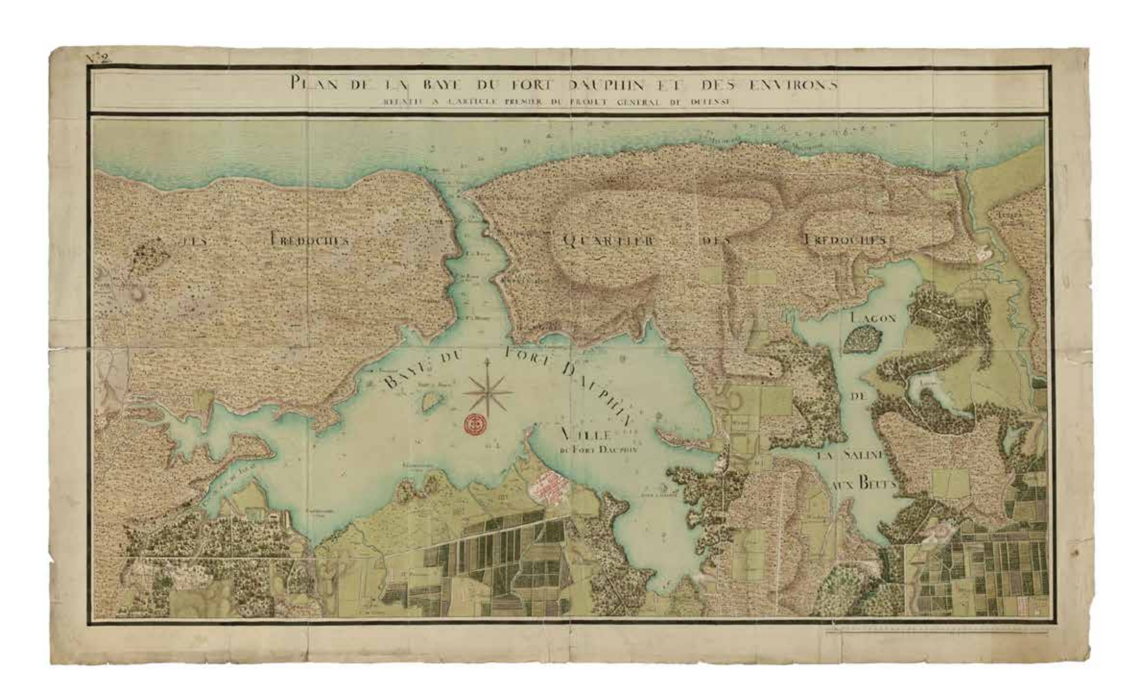
CC2: de Poliart «Carte de la baie du Fort Dauphin, pour faire voir les ouvrages qui ont été faits sur le canal pour en défendre l'entrée depuis le 27 avril qu'ils ont été ordonnés jusqu'au 2 juin de la présente année», 44x26 2 juin 1748, ANOM Dépôt de fortifications FR ANOM 15DFC298C.



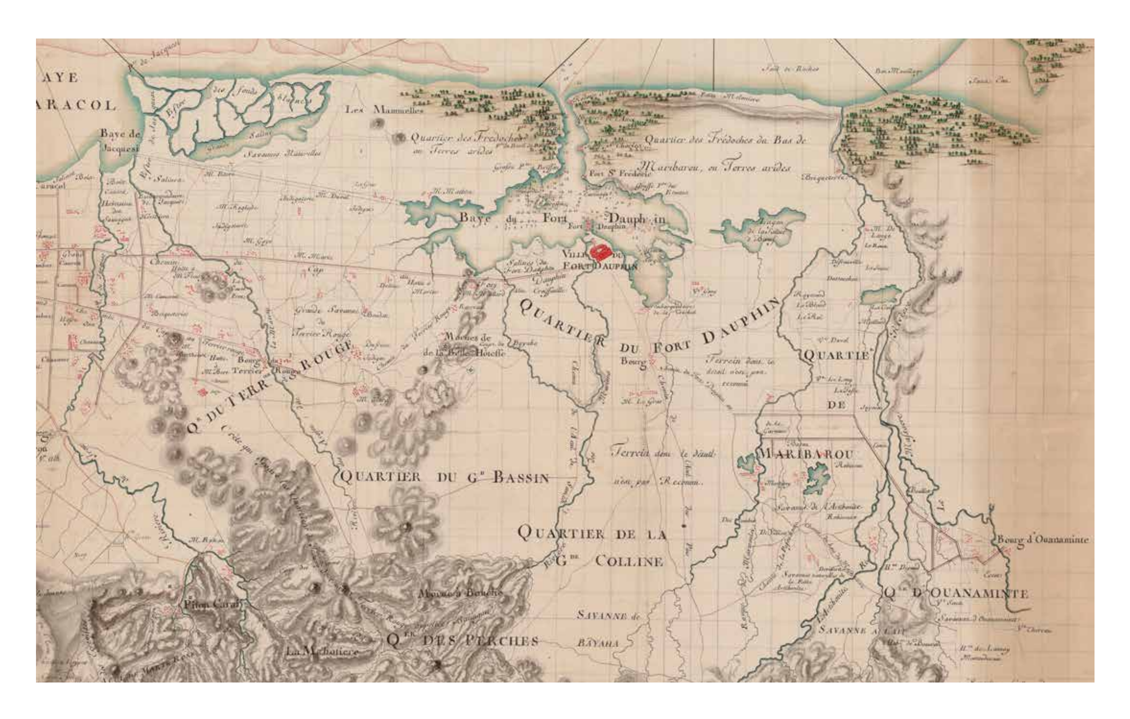
CC3: René Gabriel Rabié, « Plan de la Baye du fort Dauphin pour servir à faire voir les batteries existantes et celles à faire suivant l'arrêté du Conseil de Guerre » 136 x 67, 10 Octobre 1780, ANOM Dépôt de Fortification, FR ANOM 15DFC3070A.



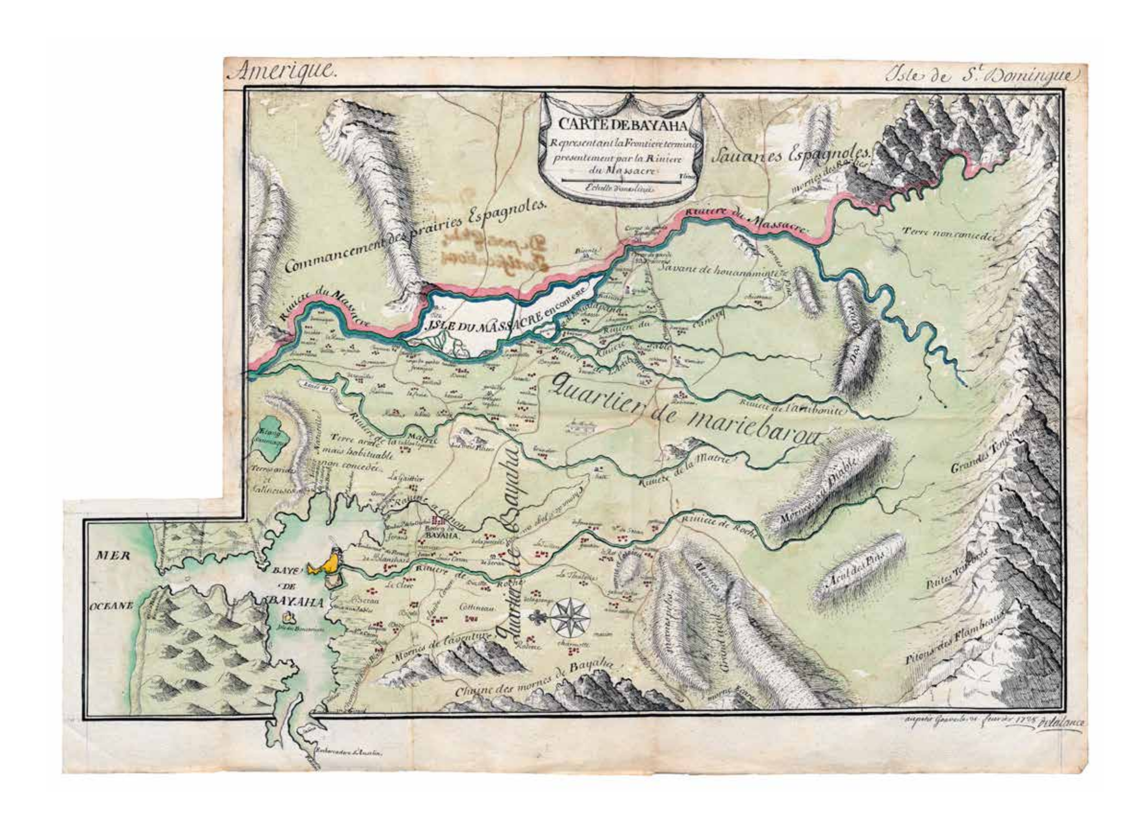
CC4 : René Gabriel Rabié, « Plan de la Baye du Fort Liberté pour servir à faire voir les batteries existantes et celles à faire suivant l'arrêté du Conseil de Guerre », 138,5 x 65,5, 9 Novembre 1982, ANOM Dépôt de Fortification, FR ANOM 15DFC108A.



CC5 : René Gabriel Rabié, « Plan de la baye du fort Dauphin et des environs relatifs à l'article 1er du projet général de défense», 124 x 73,5, 10 octobre 1780, ANOM, Dépôts de fortifications des colonies, FR ANOM 15DFC318A.



CC6 : Figure : Anonyme, « extrait de la carte topographique de la région du Cap-Français et du Fort-Dauphin, au Nord-est de la colonie française ou Saint-Domingue », 1290 x 700, 1760, Bibliothèque nationale de France, département Cartes et plans, GE SH 18 PF 150 DIV 2 P 8.



CC7 : « Carte de Bayaha »1728, Collection du ministère de la Défense, Service historique de la Défense, GR1 Vm 97, SHD Vincennes.

Résumé

Cette étude explore la transformation du paysage culturel de la région Fort-Liberté sur le long terme. Elle se base sur les traces de différents groupes sociaux façonnant le paysage culturel du lieu sur une longue période chronologique. La région Fort-Liberté renferme un patrimoine archéologique exceptionnel sous la forme de vestiges amérindiens, de traces des premières villes coloniales espagnoles et des habitations coloniales françaises. Habitée depuis environ l'an 3000 av. J.-C., cette région a connu de profondes mutations au fil du temps, en particulier lors de l'invasion coloniale de 1492, qui a entraîné l'effondrement des communautés amérindiennes. L'objectif général de cette recherche est de formuler une compréhension des développements substantiels dans la région de Fort-Liberté depuis la colonisation amérindienne, en passant par la colonisation espagnole, jusqu'à la période coloniale française. Un autre objectif central est de comprendre l'importance de ce patrimoine dans le contexte contemporain. D'autres objectifs spécifiques sont ajoutés, tels que :

- évaluer les découvertes archéologiques amérindiennes et coloniales dans le nord d'Haïti ;
- explorer les changements du paysage à travers les traces culturelles de différents groupes humains au cours du développement historique de la région ;
- analyser les significations sociales des sites archéologiques insérés dans certains endroits du paysage actuel.

Afin d'atteindre les objectifs fixés, plusieurs questions sont mises en évidence, telles que : en quoi les traces archéologiques relatives aux dynamiques d'occupation de longue durée nous informent-elles sur la biographie du paysage de la région Fort-Liberté ? Quelles sont les caractéristiques culturelles des paysages amérindien et colonial ? En quoi consistent les transformations du paysage amérindien à la suite des manifestations coloniales espagnoles et françaises ? Que signifient les vestiges amérindiens et les ruines coloniales pour les membres des communautés actuelles ?

Les fondements théoriques et méthodologiques de cette étude sont ancrés dans l'archéologie du paysage et utilisent des approches multidisciplinaires et diachroniques pour combiner les données archéologiques, ethnographiques et historiques. Les principales démarches pour la collecte des données archéologiques prennent la forme de prospections archéologiques non systématiques. Elles s'ajoutent aux données ethno-

graphiques relatives à des observations et des entretiens avec des membres de la communauté. Afin d'appréhender le paysage culturel, dynamique et changeant, l'approche nommée biographie du paysage s'avère la plus pertinente. En effet, elle dévoile les développements historiques de la région en tenant compte des dynamiques d'établissement de diverses groupes culturels qui façonnent le paysage dans la longue durée.

En outre, l'étude montre les dynamiques d'occupations précoloniales comme des stratégies d'appropriation de l'espace. Partant de petites quantités d'implantations, celles-ci évoluent vers des établissements plus nombreux à la suite du morcellement culturel qui s'est produit dans la Caraïbe insulaire vers l'an 600. L'essor d'une dynamique complexe de l'espace se manifeste au travers de sites céramiques groupés et isolés, situés sur les côtes et à l'intérieur des terres. Cette dynamique amène à une redéfinition de la vision traditionnelle du village amérindien car elle envisage de considérer le village plutôt comme une agglomération de sites, aux dépens d'un seul site caractérisé par son extension. L'idée de l'organisation sociale complexe n'appartient pas à une affiliation culturelle spécifique ; au contraire, elle prend forme dans les différentes stratégies mises en place par les Amérindiens pour créer un espace social. L'invasion coloniale de 1492 a engendré une dynamique d'implantations continues et intensives amenant à impacter drastiquement la région Fort-Liberté.

Les preuves archéologiques des établissements espagnols de Puerto-Real et de Bayaha suggèrent que la transformation coloniale du paysage a pris une forme radicale et dramatique, à la fois matérielle et conceptuelle. Ainsi, elle a conduit à l'effondrement des valeurs culturelles politiques, et économiques des premiers habitants de l'île. Contrairement au paysage colonial espagnol, fortement marqué par des implantations urbaines de petite échelle et de l'élevage de bétail, celui des Français est caractérisé par la distribution d'habitations coloniales à grande échelle, placées dans des secteurs alluviaux et arides de la région Fort-Liberté. Il s'agit d'une forme de réorganisation et de réaménagement de l'espace qui se manifeste par l'esclavage des Africains et l'introduction de nouvelles fonctions et formes d'activités sociales, économiques et politiques.

Les transformations du paysage culturel sur le long terme de la région étudiée correspondent à diverses stratégies mises en place par des groupes culturels sur le milieu naturel, dans un processus de développement substantiel du paysage. Chaque dynamique d'établissement nécessite des réorganisations et de nouvelles stratégies d'interaction avec l'espace. Les découvertes archéologiques mettent au jour que certains secteurs habités antérieurement ont été réaménagés par d'autres groupes culturels subséquents. Certains vestiges archéologiques ont été réappropriés et réintégrés dans le paysage actuel, alimentant ainsi des perceptions et significations au sein de l'horizon culturel contemporain. L'étude de la transformation du paysage dans la longue durée suggère que les périodes historiques sont considérées comme des manifestations qui se sont connectées les unes aux autres, et non pas comme des événements isolés. Les sites archéologiques dispersés dans l'environnement naturel expriment l'idée d'un palimpseste complexe de l'histoire de la région. L'étude du paysage culturel haïtien propose de prendre en compte la nature multicouche du paysage afin d'éviter la dichotomie entre précolonial et colonial dans ce contexte de transformation du paysage sur le long terme.

Abstract

This study explores the Fort-Liberté region in Haiti, examining the archaeological traces of different social groups that shaped the cultural landscape of the region over an extensive chronological period. The Fort-Liberté region contains exceptional archaeological heritage in the form of Amerindian settlement sites, the remnants of early Spanish colonial towns, and of subsequent French colonial plantations. The region has been inhabited since approximately 3000 BC, and has experienced profound changes over time, particularly during the colonial invasion of 1492, which led to the collapse of indigenous Amerindian communities. The general objective of this research is to formulate an understanding of the substantial developments within the Fort-Liberté region from Amerindian settlement, through the Spanish colonization, and to the French colonial period. Another pivotal objective is to understand the importance of this heritage in the contemporary context. Other specific aims are added, such as:

- Evaluate Amerindian and colonial archaeological discoveries in northern Haiti.
- Explore landscape changes through cultural traces of different human groups during historical developments within the region.
- Analyze the social meanings of archaeological sites located within the contemporary landscape.

In order to reach the objectives of this project, several questions are explored, such as: what do archaeological traces relating to the dynamics of long-term settlement tell us about the landscape biography of the Fort-Liberté region? What are the cultural characteristics of the Amerindian and colonial landscapes? What are the transformations of Amerindian landscapes following Spanish and French colonial manifestations? What do Amerindian archaeological traces and colonial ruins mean to community members today?

The theoretical and methodological underpinning of this study is embedded within landscape archaeology and uses multidisciplinary and diachronic approaches in combining archaeological, ethnographic and historical data. The primary methods for collecting archaeological data consist of unsystematic archaeological surveys. Ethnographic data were gained from observations and interviews with community members. In order to understand the cultural landscape, which is dynamic and changing, a landscape biography approach is the most relevant. Indeed, it reveals the historical developments

of the region by taking into account settlement dynamics of different cultural groups that shape the landscape over time.

In addition, the study demonstrates the dynamics of pre-colonial settlements as strategies for the appropriation of space. From a few settlements, they evolved into more numerous settlements resulting from cultural fragmentation that occurred in the insular Caribbean around 600 AD. The emergence of complex spatial dynamics is manifested through grouped and isolated ceramic sites located on the coasts and in the hinterland. This more nuanced description of spatial dynamics leads to a redefinition of the traditional vision of the Amerindian village, which considers a village more as a cluster of sites, at the expense of a single site characterized by its extension. The idea of complex social organization does not belong to a specific cultural affiliation; on the contrary, it takes shape in the different strategies implemented by the Amerindians to create a social space. This social space is the result of continuous and intensive spatial settlements that was drastically impacted by the colonial invasion of 1492. Archaeological evidences from the Spanish settlements of Puerto-Real and Bayaha suggest that the colonial transformation of the landscape took another radical and dramatic form, both materially and conceptually. Thus, it led to the collapse of the cultural, political and economic strategies of the island's first inhabitants. Unlike the Spanish colonial landscape, which is strongly marked by small-scale urban settlements and cattle ranching, the French colonial landscape is characterized by the distribution of large-scale colonial habitations, located in alluvial and arid areas of the Fort-Liberté region. This is a form of reorganization and redevelopment of the space that manifests itself in the slavery of Africans and the introduction of new functions and forms of social, economic and political activities.

The long-term transformations of cultural landscapes in the region corresponds to various strategies implemented by cultural groups in the natural environment as a part of the process of substantial landscape development. Each dynamic establishment of a settlement required reorganizations and new strategies for interaction with the space. Archaeological finds reveal that some previously inhabited areas have been remodeled by other subsequent cultural groups. Some archaeological remains have been re-appropriated and reintegrated into the current landscape, thus contributing to perceptions and meanings within the contemporary cultural horizon. The study of the transformation of the landscape over time suggests that activities of cultural groups are considered as events that were connected to each other, not just as superposed layers or isolated events. The archaeological sites dispersed in the natural environment express the idea of a complex palimpsest of the region's history.

This study of the Haitian cultural landscape illustrates the need to consider the multi-layered nature of the landscape in order to avoid the dichotomy between pre-colonial and colonial in this context of long-term landscape transformation.

Samenvatting

Deze studie onderzoekt de Fort-Liberté regio archeologische sporen van verschillende sociale groepen gedurende een omvangrijke chronologische periode, die het culturele landschap in de Fort-Liberté region van Haiti gevormd hebben. De Fort-Liberté regio bevat buitengewoon archeologisch erfgoed: nederzettingen van de pre-koloniale bewoners, de overblijfselen van Spaanse koloniale steden en de erop volgende Franse koloniale plantages. De regio wordt al bewoond sinds ongeveer 3000 v. Chr. en heeft diepgaande veranderingen doorgemaakt, vooral tijdens de koloniale invasie van 1492, die leidde tot de ondergang van de inheemse pre-koloniale gemeenschappen. Het algemene doel van dit onderzoek is inzicht te krijgen in de belangrijke ontwikkelingen binnen de Fort-Liberté regio, van de pre-koloniale nederzettingen tot de Spaanse kolonisatie en de Franse koloniale periode. Een andere belangrijke doelstelling is te begrijpen hoe belangrijk dit erfgoed is in de hedendaagse context. Andere specifieke doelen zijn:

- Het evalueren van pre-koloniale en koloniale archeologische vondsten in Noord-Haïti.
- Het bestuderen van de veranderingen in het landschap met behulp van culturele sporen van verschillende groepen mensen gedurende de historische ontwikkelingen in de regio.
- Het analyseren van de sociale betekenis van archeologische vindplaatsen die in het hedendaagse landschap liggen.

Om de doelen van dit project te verwezenlijken, worden verschillende vragen onderzocht, zoals: wat vertellen archeologische sporen die betrekking hebben op de dynamiek van langdurige vestiging ons over de biografie van het landschap van de Fort-Liberté regio? Wat zijn de culturele kenmerken van de pre-koloniale en koloniale landschappen? Hoe is het landschap van de precolumbiaanse bevolking veranderd na de Spaanse en Franse kolonisatie? Wat betekenen de archeologische sporen van de pre-koloniale bevolking en koloniale ruïnes voor de hedendaagse bevolking?

De theoretische en methodologische fundering van deze studie ligt verankerd in de archeologie van landschap en gebruikt een multidisciplinaire en historische aanpak door archeologische, etnografische en historische data te combineren. De belangrijkste methodes om archeologische data te verzamelen bestaan uit willekeurige archeologische prospectie onderzoeken. Etnografische data werden door middel van waarneming en gesprekken met bewoners verzameld. Om het dynamische en steeds verande-

rende culturele landschap te begrijpen, is een biografische aanpak van het landschap het meest relevant. Dit laat de historische ontwikkeling van de regio zien, door de inachtneming van de dynamiek van de verschillende culturele groepen die het landschap gaandeweg vormen.

Daarnaast laat de studie de dynamiek zien van pre-koloniale nederzettingen als strategie voor de toe-eigening van ruimte. Een paar nederzettingen ontwikkelde tot talrijke nederzettingen als gevolg van de culturele versnippering die plaatsvond in het Caraïbisch gebied van 600 na Chr. De opkomst van ingewikkelde ruimtelijke dynamica blijkt uit gegroepeerde en geïsoleerde nederzettingen met aardewerken vondsten aan de kust en in het binnenland. Deze meer genuanceerde beschrijving van ruimtelijke dynamica resulteert in een herdefiniëring van de traditionele visie van een precolumbiaans dorp, dat een dorp meer beschouwt als een verzameling nederzettingen, in plaats van een enkele nederzetting gekenmerkt door uitbreiding. Het idee van een complexe sociale organisatie behoort niet tot een specifieke culturele overtuiging. In tegendeel, het krijgt gestalte in de verschillende strategieën die de pre-koloniale inheemse mensen gebruikten om sociale ruimtes te creëren. Deze sociale ruimte is het gevolg van doorlopende en intensieve ruimtelijke stichting van nederzettingen die ingrijpend getroffen werden door de koloniale invasie van 1492. Archeologisch bewijs van de Spaanse nederzettingen Puerto-Real en Bayaha doen vermoeden dat de koloniale transformatie van het landschap een andere, meer radicale en dramatische vorm aannam, zowel materieel als conceptueel. Dat leidde tot de ondergang van de culturele, politieke en economische strategieën van de eerste bewoners van het eiland. In tegenstelling tot het Spaanse koloniale landschap, dat sterk bepaald wordt door kleinschalige stedelijke nederzettingen en veehouderij, wordt het Franse koloniale landschap gekarakteriseerd door de verspreiding van grootschalige koloniale woongebieden in de alluviale en droge gebieden van de Fort-Liberté regio. Dit is een vorm van reorganisatie en herontwikkeling van de ruimte die zich openbaart in de slavernij van Afrikanen en de introductie van nieuwe functies en vormen van sociale, economische en politieke activiteiten.

De langlopende transformaties van culturele landschappen in de regio komen overeen met diverse strategieën die door culturele groepen werden geïmplementeerd in de natuurlijke omgeving als onderdeel van het proces van de aanzienlijke ontwikkeling van het landschap. Elke dynamische stichting van een nederzetting vereiste reorganisaties en nieuwe strategieën om met de ruimte om te gaan. Archeologische vondsten onthullen dat gebieden die eerder bewoond waren, heringericht zijn door latere culturele groepen. Sommige archeologische overblijfselen kregen een nieuwe bestemming en werden geïntegreerd in het huidige landschap en droegen daardoor bij aan opvattingen en betekenissen binnen de hedendaagse culturele horizon. De studie naar de transformatie van het landschap in de loop der tijd, doet vermoeden dat activiteiten van culturele groepen beschouwd worden als gebeurtenissen die verbonden waren met elkaar, niet als op elkaar geplaatste lagen of afzonderlijke gebeurtenissen. De archeologische vindplaatsen, verspreid in de natuur, bevestigen het idee van een complexe palimpsest in de regionale geschiedenis.

Deze studie van het Haïtiaanse culturele landschap illustreert de noodzaak om de gelaagde aard van het landschap in overweging te nemen, zodat de tweedeling tussen prekoloniaal en koloniaal in deze context van langdurige transformatie van het landschap vermeden wordt.

Remerciements

Un grand nombre de personnes ont contribué à la réalisation de ce travail. Elles m'ont apporté leur savoir et leur soutien, et je leur dois ma profonde reconnaissance. Je tiens à remercier Prof. Dr. Corinne Hofman, d'avoir placé sa confiance en moi depuis les premiers moments de la recherche jusqu'à la fin. J'ai eu la chance de bénéficier d'une bourse doctorale financée par NWO Spinoza, prix gagné par Prof. Hofman, sans ce financement, cette recherche n'aurait pas eu lieu. Je veux adresser ma profonde gratitude et mes précieux remerciements à Dr. Stéphen Rostain et Prof. Till Sonnemann d'avoir accepté de codiriger ce travail avec Prof. Corinne Hofman. Je leur exprime ma profonde reconnaissance pour les précieux conseils et les temps qu'ils ont mis à ma disposition pour réaliser ce travail.

Je remercie Prof. Laennec Hurbon, André Delpuech, Prof. Marie Soressi et Dr. Jaime Pagan-Jimenez (merci pour les précieux et constructifs commentaires) d'avoir accepté d'être membres de mon jury de thèse. Au cours des premiers mois de ma recherche doctorale, j'ai eu des discussions très utiles avec Dr. Andrejz Antczak, et voudrais lui exprimer toute ma gratitude. Je suis gré au Prof. Jan Kolen pour les conseils sur les théories du paysage. Je tiens à remercier particulièrement le directeur du Bureau National Erol Josué pour m'avoir autorisé de mener les investigations archéologiques dans la région de Fort-Liberté. Au cours de cette recherche, j'ai pu acquérir de nouvelles connaissances dans le domaine du SIG appliqué à l'archéologie, grâce à l'assistance de mes amis Dr. Eduardo Herrera Malatesta avec qui je partage le bureau depuis le début de la recherche (gracias amigo), Simone Casale et Dr. Eloise Stansciof. Je veux remercier aussi Dr. Konrad Antczak et Dr. Kenneth Kelly pour les échanges intéressants sur les céramiques coloniales.

Il y a beaucoup de gens dans la région de Fort-liberté, particulièrement dans les localités de Meillac, Mapou, Malfety, Phaéton, Savanne Carré, Derac, Garat et Dumas, que je veux remercier pour m'avoir aidé d'une manière ou d'une autre à réaliser mes investigations archéologiques. Je veux citer entre autres, Moniel Charles, Frande, Polo, Ivenot, Jojo, Manio, Mèt Kok, la famille Mezidor (Denis, Roberto, Grégory, Wilnick, Sourit, Guito), Fal, Jean Gardy, Agronome, Madame Blaise, Magistrat Moise, Samuel Saint-Vil, Wagens, Delinx Guerrier, Jodelin Marcelus, Emilio Auguste, Wikslin Fenelus, Rochenel, Luckner David, Botany, Franklin Juste, Charité, Rigot, Frantz (Dérac).

Un grand merci à Marc, Théodore, Cyndy, Diego, Lory, Paul Athur, Nahomie, Daphné pour m'avoir aidé sur le terrain et au BNE.

Un remerciement spécial aux employés des Archives Nationales d'Outre-Mer à Aix-en-Provence, pour leur hospitalité spécialement Jean-Claude Yoka ainsi que ceux du Bureau National d'Ethnologie : Eric, Junior, Belizaire, Daphkar, Madame Victorin, Lecoin, Charite, Arold et Nakisha pour leur contribution logistique. Je suis reconnaissant envers M. Piard du Centre National d'Information Géo-Spatiale en Haïti (C.N.I.G.S).

Je suis gré à Ilone de Vries, Maribel Adame, Arelis Arocho Montes, Roswitha Manning et Maayke De Vries pour les importants supports administratifs.

Sans la contribution de certains collègues et amis, je n'aurais pas réalisé ce parcours académique. Un remerciement spécial au Dr. Michel Philippe Lerebours, Dr. Sterlin Ulysse, Dr. Josephs Aleric, Jean-Herald Legagneur, Dr. Marc Désir, Dr. Matthew Smith, Dr. Jean Eddy Lucien. Je suis reconnaissant à des personnes qui ont fortement nourri ma passion pour l'archéologie : Prof. François Bon, Dr. Benoit Bérard, Dr. Ivor Connelly, Dr. Jillian Gale, Dr. Lynsey Bates, Dr. Jean-Yves Milscent, Dr. Jean Phillipe Boissinot et Dr. Vincent Ard.

Je tiens à exprimer ma gratitude envers des collègues qui ont collaboré au Project Nevus1492 pour leur encouragement. Parmi eux, Dr. Menno Hoogland, Dr. Amy Stracker, Dr. Mariana Campos Francozo, Dr. Arie Boomert, Dr. Angus Mol, Dr. Marlena Antczak, Dr. Hayley Mickleburgh, Dr. Sebastien Manem, Dr. Jorge Ulloa Hung, Dr. Roberto Valcarcel Rojas, Dr. Maaike de Waal, Dr. Emma Slayton, Dr. Csilla Ariese, Dr. Noa Corcoran-Tadd, Dr. Jason Lafoon, Dr. Lewis Bork et surtout l'ami Dr. Jimmy Mans.

Des conseils et des encouragements sont venus partout. Je voudrais remercier Prof. Dr. Marteen Jensen, Dr. Alexander Geurds, Aurora Jiménez Peréz, Dr. Alice Samson, Dr J. Cameron Monroe ainsi que Prof. Ian Lilley, Dr. William Keagan, Dr. Reniel Rodriguez-Ramos, Dr. Mark Hauser, Prof. Rosemary Joyce et Dr. Jay Haviser pour les discussions enrichissantes durant leur séjour à Leiden.

Je voudrais exprimer ma gratitude envers des amis et collègues que j'ai rencontrés au cours de cette recherche doctorale à la fac, spécialement mes deux *paranymphs* Natalia et Katarina sans oublier Andy et Jana. Un grand merci à Esther, Tibissay, Emma, Tom, Marlieke, Catarina, Jan Christophe, Devon, Eldris, Finn, Lou, Samantha, Floris, Tomomi, Uditha, Angus Martin, Riia, Kirsten, Nathalie, Gene, Arjan, Weiya, Wouter, Daniel Turner, Julian, Mark, Alvaro, Jay, Pauline, Roos, Omar, Osiriz, Liesa et Wazoula (merci pour le travail dans Photoshop).

Jerry et Armand, merci pour l'amitié et les supports inconditionnels. Mes amis de longues dates : Camille, Shedlet, Gilot, Guerchang, Jeff Cardichon, Jeff Dorcé, Bendley, Fanfan, Guerdy, Ginou, Bodeler, Harry, Kervens, Dieudonné, Bern, Fresner, Brunache, Michel, merci pour les encouragements.

Je ne pourrai pas finir cette liste sans ne pas remercier d'autres amis: Yann Hoogland (merci encore pour l'hospitalité), Kaz, Madame Saint-Natus, Daniel Supplice, Malcom, Ilona, Olivier Carraz, Felicia, Lina, Talitha, Pierre Jourdain, Vena, Cellinie, Lonneke, Marieke V., Maria, Giselle, Tashunka, Loddy, Ketty, Rita, Daniek, pour leur amitié et leur soutien.

Aux membres de ma famille, vous êtes merveilleux.

Curriculum

Joseph Sony Jean est né en Haïti en 1982. Il a fait des études en communication sociale à la Faculté des sciences humaines de l'Université d'Etat d'Haïti et en histoire et archéologie à University of the West Indies à la Jamaïque. Il détient une licence en histoire de l'art et archéologie à l'Université d'Etat d'Haïti et un master et archéologie à l'Université de Toulouse II Le Mirail, France. A travers ses études doctorales à l'Université de Leiden, il a travaillé sur l'archéologie précoloniale et coloniale d'Haïti. Ses recherches portent sur les transformations du paysage culturel dans la longue durée. Il a co-édité le bulletin scientifique *Archéologie, Paysages et Patrimoine Culturel Immatériel en Haïti (2019)* du Bureau National d'Ethnologie. Il donne des cours d'archéologie à l'Université d'Etat d'Haïti.

LA BIOGRAPHIE D'UN PAYSAGE

Cet ouvrage explore la transformation du paysage culturel de la région de Fort-Liberté sur le long terme. Il se base sur les traces de différents groupes sociaux façonnant le paysage culturel du lieu sur une longue période chronologique. Cette région renferme un patrimoine archéologique exceptionnel, sous la forme de vestiges amérindiens, de traces des premières villes coloniales espagnoles et d'habitations coloniales françaises. Habitée depuis environ l'an 3000 av. J.-C., cette région a connu de profondes mutations au fil du temps, en particulier lors de l'invasion coloniale de 1492, qui a entraîné l'effondrement des communautés amérindiennes.

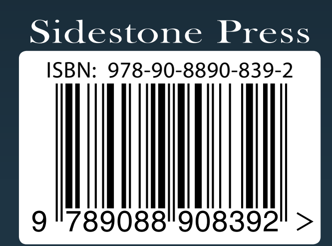
Les fondements théoriques et méthodologiques de cette étude sont ancrés dans l'archéologie du paysage et utilisent des approches multidisciplinaires et diachroniques pour combiner les données archéologiques, ethnographiques et historiques. Suivant une approche de la biographie du paysage, l'étude amène à une redéfinition de la vision traditionnelle du village amérindien car elle envisage de considérer le village plutôt comme une agglomération de sites, aux dépens d'un seul site caractérisé par son extension. L'invasion coloniale de 1492 a engendré une dynamique d'implantations continues et intensives amenant à impacter drastiquement la région Fort-Liberté. La transformation coloniale du paysage a pris une forme radicale et dramatique, conduisant à l'effondrement des valeurs culturelles politiques, et économiques des premiers habitants de l'île. Le paysage colonial espagnol, fortement marqué par des implantations urbaines à petite échelle et de l'élevage de bétail, celui des Français constitue une forme de réorganisation et de réaménagement de l'espace qui se manifeste par les habitations coloniales à grande échelle et l'introduction de nouvelles fonctions et formes d'activités sociales, économiques et politiques.

La biographie du paysage suggère que les périodes historiques sont considérées comme des manifestations qui se sont connectées les unes aux autres, et non pas comme des événements isolés. Les sites archéologiques dispersés dans l'environnement naturel expriment l'idée d'un palimpseste complexe de l'histoire de la région.





Sidestone Press


ISBN: 978-90-8890-839-2
9 789088 908392 >